JOAQUIM

RÉCIT DES ALGARVES.

I.

Sur la rive droite du Tage, à l'est de Lisbonne et le long de la route qui conduit à Santarem, se trouve le faubourg de Xabregas. C'est une interminable file de maisons éloignées les unes des autres, parmi lesquelles on distingue de grands couvens transformés en usines. La nouvelle destination de ces monastères ne leur a point donné un aspect plus gai. Au lieu de moines qui prient, ce sont des rouets et des bobines qui tournent et se dévident avec un bruit monotone. Derrière ces édifices s'étendent des enclos sans verdure que couronne une chaîne de collines crayeuses. On a beau s'éloigner de la ville, on ne rencontre rien de ce côté qui rappelle la campagne. Pas un chant d'oiseau ne vient égayer l'oreille du promeneur; en revanche, on y éprouve un indéfinissable sentiment de mélancolie. Au bord du chemin viennent expirer les vagues du Tage, si large en cet endroit qu'on aperçoit à peine les blanches maisons du village de Palmella, bâti au fond d'une anse sur la rive opposée. Les mouettes se balancent en troupes nombreuses au-dessus de cette vaste nappe d'eau, voltigeant comme des points blancs sur l'azur d'un ciel parfaitement serein. Les voiles des barques qui sillonnent le grand fleuve et se penchent hardiment sur les flots entraînent le regard vers les perspectives lointaines de l'Alemtejo. A ce vaste panorama

de collines et de montagnes échelonnées au bord d'un fleuve majestueux, il manque ce groupe de grands arbres à l'épais feuillage sous lesquels le voyageur aime à s'asseoir et que le peintre cherche pour premier plan de son tableau.

Par une brûlante journée du mois de juin, un vieillard de haute taille, coiffé d'un feutre gris et pointu, portant besace et bâton, et assez semblable à un *pifferaro* de la campagne de Rome, stationnait devant la porte d'un de ces tristes enclos du faubourg de Xabregas. Un soleil ardent lui frappait en plein sur le dos, sans qu'il parût y prendre garde. Le chapeau sur les yeux, le corps penché en avant, il soufflait avec gravité dans sa longue cornemuse et en tirait des sons assez harmonieux dont il marquait le rhythme en se balançant sur les deux jambes. Un chien caniche, attaché par une corde au bras du vieux mendiant, dormait paisiblement sur les marches de la porte qui demeurait close; il semblait même que depuis bien des années aucune main humaine ne l'avait fait tourner sur ses gonds. Des lézards couraient lestement sur la mousse qui en recouvrait les planches vermoulues; de grosses touffes d'herbes avaient pris racine entre les pierres disjointes du seuil, et d'épaisses toiles d'araignées, chargées de moucherons et toutes grises de poussière, la décoraient du haut en bas d'une capricieuse dentelle. Cependant le vieillard s'évertuait à redire sur son instrument, avec un grand luxe de fioritures, les airs naïfs et sauvages dont le souvenir se conserve parmi les pâtres des Algarves. Peut-être serait-il resté jusqu'au soir devant cette porte inhospitalière, si un coche qui se dirigeait vers la ville, en suivant la chaussée de Xabregas, ne fût venu à passer. Les quatre mules qui composaient l'attelage marchaient au petit pas, sans doute afin de soulever moins de poussière.

Lorsque le coche fut arrivé près du vieillard, un enfant aux cheveux noirs et bouclés se pencha à la portière : — Madame la marquise, dit-il à demi-voix, voyez donc ce mendiant qui joue de la musique devant une porte abandonnée!

— Eh bien! mon enfant, il faut lui jeter quelques *reis*, dit la marquise. Holà! brave homme!... Depuis le départ de João VI pour le Brésil, il n'y a plus personne dans cette maison...

— Grand merci, ma bonne dame, repartit le vieillard en essuyant son front ruisselant de sueur. Que voulez-vous? quand on ne voit plus, on va au hasard. Ah! méchant *caninho* (1), — et il secouait la corde de son chien, — c'est toi qui m'as joué ce tour-là... Il n'en fait jamais d'autres!

— Savez-vous bien où vous êtes? demanda de nouveau la marquise.

(1) Diminutif de *cão*, chien.

— Oh! oui; je sens l'air du *rio Tejo* (1), voyez-vous? Tant que j'aurai cette brise-là à ma gauche, je n'ai qu'à cheminer tout droit devant moi pour rentrer en ville... N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît...

Il tendait son chapeau vers la voiture, et, comme l'enfant allongeait le bras pour y déposer son aumône, la marquise l'arrêta : — Attends, Joãozinho! Je veux qu'il monte avec nous.

— Mais voyez donc, madame, comme il est mal vêtu!

— Mon petit ami, reprit la marquise, la fierté, qui ne sied à personne, est un vilain défaut chez un enfant. — Et s'adressant au vieillard : — Vous êtes encore bien loin de la ville, mon pauvre homme!

— Bah! une petite lieue; je vais retourner en me promenant, et le bon Dieu me fera la grâce de rencontrer quelques âmes charitables qui me donneront de quoi avoir un morceau de pain. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît!...

— Brave homme, cria Joãozinho, que le reproche de la marquise avait piqué au vif, venez donc vous asseoir ici avec nous; on est si bien dans une voiture quand il fait grand chaud! Venez donc, et je vais vous donner tout ce que la marquise avait mis dans ma poche pour acheter des gâteaux.

— Un pauvre aveugle comme moi, monter en carrosse! s'écria l'aveugle en se redressant avec surprise et défiance; c'est pour vous moquer que vous dites cela, mon petit monsieur?...

— Non, non, reprit la marquise; avancez d'un pas, voilà la portière ouverte; là... baissez-vous un peu... levez le pied... vous y êtes.

Le cocher referma la portière et partit au trot.

— Ah! mon chien, s'écria l'aveugle, et mon chien, et *caninho*?...

— Il nous suivra, répliqua la marquise; tenez, il aboie et secoue les oreilles, tant il est joyeux de galoper après nous. Le cocher lui a ôté sa corde, ne craignez rien.

— C'est que, voyez-vous, ma bonne dame, cette pauvre bête est tout ce qui me reste; il n'y a plus qu'elle à m'aimer en ce bas monde. Vous êtes heureux, vous autres, vous êtes riches, et vous ne savez pas ce que c'est d'être abandonné dans sa vieillesse et réduit à errer dans les rues d'une ville étrangère pour demander son pain de porte en porte... Mes pauvres yeux ne peuvent plus me conduire, mais ils n'ont pas fini de pleurer!

L'enfant ouvrait ses grands yeux noirs et regardait avec étonnement le vieillard, qui secouait tristement la tête et semblait se parler à lui-même. Jamais encore il n'avait vu de près la misère, jamais

(1) La rivière, le fleuve du Tage.

il n'avait entendu ces paroles pénétrantes et vraies qui s'échappent d'un cœur souffrant.

— Excusez-moi, madame, reprit le vieux mendiant, surpris du silence que gardaient l'enfant et la marquise; j'ai peut-être mal parlé? Tout à l'heure je me sentais tranquille dans la rue, je faisais mon métier d'aveugle sans penser à rien, et voilà que la tristesse me prend dans cette voiture, où l'on est si bien assis!... Cet enfant-là est à vous, madame?

— Non, répondit la marquise; il est le fils d'une jeune dame de mes amies qui me l'a confié pendant un voyage qu'elle fait en Espagne; les miens sont mariés, et comme j'habite seule maintenant, j'ai gardé près de moi Joãozinho pour me tenir compagnie.

A ces mots, Joãozinho se rapprocha de la marquise en la regardant avec un sourire qui semblait implorer une caresse. La marquise lui déposa un baiser sur le front.

— Ainsi il a deux mères, ce petit monsieur-là, dit le vieillard; moi, j'avais deux enfans, mais il ne m'en reste plus! Si je pouvais voir encore les montagnes des Algarves, où s'est passée ma jeunesse! J'étais berger, je conduisais mes troupeaux sur les rochers et je regardais la mer que le vent faisait bondir au loin. Il fallait voir mes moutons grimper derrière moi et me suivre comme un général d'armée! Là où je plantais mon bâton ferré, ils faisaient halte et se couchaient à l'entour sans s'écarter d'un pas. Et puis je me suis marié... Pardon, madame, voyez-vous toujours *caninho?*

— Il est là qui trotte à côté de la portière, répliqua Joãozinho.

— Et les enfans que Dieu vous avait donnés, demanda la marquise, vous avez eu le malheur de les perdre, mon brave homme?

— Ils sont perdus pour moi, dit le vieux mendiant; mon garçon, qui était à bord d'un bateau pêcheur de Lisbonne, s'est ennuyé de naviguer toujours sur le Tage; il a voulu voir du pays et s'est embarqué sur un navire de long cours. L'autre, c'était une fille... Madame, je vous en conjure, laissez-moi descendre, j'étouffe ici. Aussi bien je sens au bruit des roues que nous sommes dans le faubourg de Santarem, et je demeure là tout près, au fond d'une ruelle, derrière la *Sé* (1). Grand merci de votre obligeance, madame; que Dieu vous garde, vous et tous les vôtres.

Pendant qu'il descendait de la voiture, Joãozinho glissa dans la main rugueuse du vieillard une poignée de menue monnaie, ainsi qu'il le lui avait promis, et la marquise dit à demi-voix : — Mon brave homme, quand vous aurez besoin de quelque chose, rappelez-vous la marquise de ..., qui demeure sur la place de *Sol do Rato*.

(1) La cathédrale.

Le bruit des roues l'empêcha d'entendre les remerciemens que l'aveugle faisait pleuvoir sur elle. *Caninho* témoignait par ses aboiemens et par ses gambades la joie qu'il éprouvait de revoir son maître; celui-ci respirait à pleins poumons et cherchait à reprendre son équilibre comme un voyageur qui vient de faire une longue route en diligence. Penché à la portière de la voiture, Joãozinho suivit longtemps du regard le grand vieillard infirme qui lui était apparu un instant comme ces images sérieuses et un peu effrayantes dont l'enfance essaie vainement de comprendre le sujet; puis il se rassit près de la marquise, et retrouva bientôt sa gaieté naturelle. Tandis que l'aveugle, ridé, usé par le chagrin, vêtu de toile grise, le bâton à la main et la besace au dos, marchait lentement le long des maisons, conduit par son caniche, les quatre mules emportaient rapidement et avec bruit, à travers les rues populeuses, le gracieux enfant aux cheveux bouclés, au teint frais et rose, qui savait déjà porter avec aisance le chapeau à plumes et le manteau de velours.

II.

Le père Joaquim, le vieil aveugle, n'était point de ces mendians de profession, criards et importuns, qui vont toujours frapper aux mêmes portes. Satisfait de l'abondante aumône que la marquise et le jeune enfant avaient déposée entre ses mains, il se promit de laisser passer quelques semaines avant d'avoir recours à leur générosité. Un jour, après avoir parcouru à pas lents les principales rues de Lisbonne, et ramassé quelques liards dans les quartiers du *Rocio* et du *Bairo-Alto,* Joaquim alla s'asseoir sur un banc de bois placé devant la boutique d'un barbier. Cette boutique, située à l'un des angles du marché qui fait face au port des pêcheurs, servait de rendez-vous aux marchands de poissons et aux marins. Le maître du lieu avait eu l'honneur de raser souvent les matelots français des navires de guerre stationnés dans le Tage, et il paraît qu'il tenait à conserver leur pratique, car il avait écrit sur les vitres de son échoppe, en caractères lisibles et ornés, ces mots peu corrects : *barbifier, couper des cheveux.* Il va sans dire que d'autres barbiers lui avaient volé cette phrase, et voilà pourquoi on la retrouve inscrite dans tous les bas quartiers de Lisbonne comme un texte sacramentel.

Assis sur le banc, son chien à ses pieds, l'aveugle tendait sa grande figure à l'air frais du fleuve, sans prêter l'oreille aux conversations de ses voisins. Peu à peu il inclina la tête et s'endormit de ce demi-sommeil qui repose à la fois le corps et l'esprit. Il était donc là assoupi et rêveur, quand un marin, parlant à haute voix et suivi d'une

demi-douzaine d'amis, vint prendre place à ses côtés. Le *caninho*, habitué à respecter le sommeil de son maître, accueillit les nouveaux arrivés avec un grognement de mauvaise humeur.

— Paix, vilain roquet! s'écria vivement celui des matelots qui paraissait être le personnage le plus important de la bande; si tu t'avises de me montrer les dents, je te jette dans le fleuve par-dessus le parapet du quai. Après six mois de mer, on n'aime pas à voir des visages renfrognés; entends-tu, vieux barbet? Eh mais! c'est vous, père Joaquim? Voulez-vous gagner une poignée de *reis*?

— Pourquoi pas, mon garçon? répondit le vieillard en relevant la tête.

— En ce cas, vieux père, jouez-moi un de vos airs de montagne qui feraient danser les rochers du cap Saint-Vincent. Allons, vite; faites-moi place, vous autres.

Le vieil aveugle se mit à jouer un de ses refrains les plus gais. Animé par cette musique naïve et un peu sauvage, le marin dansait, pirouettait et sautait en décrivant avec ses jambes des courbes fantastiques. Les bras arrondis, son chapeau de paille à la main droite, la main gauche sur la hanche, il trépignait et gambadait avec une verve prodigieuse. Pendant qu'il se démenait ainsi, les piastres sonnaient dans les poches de son gilet blanc. Toute sa personne était en proie à une allégresse désordonnée, mais ses traits demeuraient impassibles. Sa figure, bronzée par le soleil, portait l'empreinte de tous les rivages de la zone torride; elle avait pris cette couleur sombre et mate qui ne permet plus au sang de se montrer sous l'épiderme.

Quand il eut exécuté bon nombre de sauts et de pirouettes aux applaudissemens de l'assemblée, le marin passa le doigt dans les deux boucles de cheveux qui pendaient en avant de ses oreilles, remit son chapeau sur l'arrière de sa tête et donna au vieillard une poignée de *reis*.

— Plus d'une fois j'ai manqué d'être pendu, dit-il en se rasseyant; mais je ne l'ai jamais échappé de plus près que dans ce dernier voyage. Voilà pourquoi j'avais besoin de sentir la terre ferme sous mes pieds.

— Tu t'y reprendras une autre fois, répliqua un de ses voisins, vieux matelot à cheveux gris.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, murmura une voix.

— Voyons, mes amis, reprit le matelot, regardez là-bas ce brick qui se balance au flot comme un brave cheval encore haletant de sa course. Y a-t-il un mousse, un *rapaz* de quinze ans qui ne consentît à s'embarquer pour rien à bord d'un si beau navire?

— Le fait est que c'est là un navire à pendre en *ex-voto* dans

l'église de Belem, répondit le plus ancien de la bande. Avec ses mâts penchés en arrière, ses larges vergues, son avant effilé et sa poupe taillée en cœur, il a l'air de dire à tous les croiseurs de la mer : Bien fin qui m'attrapera !

— Et puis, reprit le matelot, il suffit de le voir pour comprendre qu'on n'a pas bâti une pareille coque, si leste, si élancée, pour la remplir de boucauts de sucre ou de sacs de café. N'oubliez pas non plus, s'il vous plaît, ces gentilles caronades qui regardent par les sabords, comme les poussins à travers les ailes de leur mère! Non, vrai comme je m'appelle Diogo, vrai comme j'ai été baptisé à la petite église de Cascaes, au bas du fleuve, jamais on n'a vu ni dans le *rio Tejo,* ni dans la rade de Cadix, ni dans celle de Rio-Janeiro, un plus joli brick que le *Bom-Pastor.*

— Le *Bom-Pastor!* c'est le nom de votre navire? demanda l'aveugle.

— Oui; c'est un joli nom, celui-là. Il y a sous le beaupré une statue peinte en couleur qui représente un personnage à grands cheveux, portant une brebis sur son dos, tout comme dans les images que les colporteurs vendent aux passans. C'est un joli nom, père Joaquim, un nom chrétien qui porte bonheur.

— Eh mais! dit le vieillard, c'est que mon fils était à bord; où est-il? Vous devez le connaître : un grand garçon de bonne mine, point tapageur, mais rude au travail; il se nomme Vicente. Est-ce qu'il n'est pas revenu avec vous?

A cette question, le visage de Diogo s'obscurcit; il jeta sur ses voisins un regard sérieux, tourna la tête en levant l'épaule, et tira de sa poche une boîte pleine de cigares. — Ah! oui, je connais bien Vicente, répondit-il avec un certain embarras; nous l'avons laissé au Brésil, où il a voulu être débarqué à cause d'une petite querelle avec notre capitaine. Quand nous sommes partis, il venait de prendre du service à bord d'un trois-mâts qui doit arriver ici un de ces jours... Voulez-vous un cigare, père Joaquim, un vrai *puro do Brazil?* Tenez, entre nous, Vicente aurait mieux fait de ne pas s'enrôler dans l'équipage du *Bom-Pastor.*

L'aveugle avait coupé une partie du cigare qu'il hachait dans le creux de sa main pour en faire de petites cigarettes de papier; il écoutait attentivement les paroles du marin Diogo, tout en flairant le fin tabac du Brésil débarqué en contrebande. Pour la première fois depuis six mois il entendait prononcer le nom de son fils, et les vagues paroles du marin n'étaient point de nature à satisfaire pleinement sa curiosité.

— Ami Diogo, reprit le vieillard, dites-nous franchement ce qui est arrivé à ce pauvre Vicente. J'ai eu bien du chagrin quand il est parti. Depuis qu'il m'a quitté, je compte les jours et les nuits. Sou-

vent je viens ici rôder aux alentours du port pour avoir de ses nouvelles... Je ne peux pas lire les gazettes, aveugle comme je suis; d'ailleurs je ne connais pas mes lettres!... Voyons, *por amor de Deos!* où est-il? que lui est-il arrivé dans ce voyage où vous avez eu de si grands dangers à courir?

Diogo interrogea du regard les amis qui l'entouraient, et comme ils étaient eux-mêmes affamés de nouvelles, tous d'un commun accord, celui-ci par un clignement d'œil, celui-là par un geste, un troisième par quelques paroles dites à voix basse, ils l'encouragèrent à parler.

— Eh bien! reprit Diogo, l'aventure qui est cause que Vicente ne s'en est pas revenu avec nous, je vais vous la raconter, père Joaquim, et en peu de mots : j'ai des visites à faire dans le quartier. Quand on arrive, on est bien aise d'aller saluer ses connaissances, n'est-ce pas? et puis je suis en tenue.

Cela dit, il se mit à frapper sur le banc avec la paume de sa main : — Holà! hé! apportez une bouteille...

— Ce n'est pas ici un cabaret, répliqua le barbier en avançant entre deux rideaux son menton frais rasé et son front orné de boucles arrondies avec soin.

— Nous sommes tous des pratiques, répliqua Diogo; je me trouve fort bien ici, et pour une poignée d'or je n'irais pas plus loin. Dites à votre *rapaz* de m'aller chercher une bouteille de vin, pas de rouge, s'il vous plaît, cela est bon à bord des navires; à terre, il me faut du *vinho branco do labrador*, de ce vin blanc bourgeois, fort au goût, perlé à l'œil, et qu'on ne boit que dans la bienheureuse ville de Lisbonne. Tiens, *rapaz*, voici une piastre; tu garderas le surplus, et attention à ne pas me faire attendre.

Au bruit du vin clair et transparent qui s'épanchait dans les verres, tous les visages s'épanouirent, même celui de l'aveugle Joaquim, sur lequel se peignaient à la fois la résignation et l'inquiétude. Après une première libation, le petit groupe s'assit de nouveau sur le banc. Le vieillard, que le récit du matelot intéressait plus que tout autre, prit place auprès de Diogo, et celui-ci commença en ces termes :

III.

« Comme je vous le disais tout à l'heure, père Joaquim, le *Bom-Pastor* n'a pas été construit pour porter des boucauts de sucre, et votre fils Vicente aurait mieux fait de ne pas s'enrôler avec nous. Quand il monta pour la première fois sur le pont du brick, il parut un peu surpris de se trouver au milieu d'une vingtaine de gaillards de toutes les nations, de toutes les couleurs, Portugais, Brésiliens,

Américains, Français, Espagnols, qui ressemblaient moins à des anges qu'à des démons. Peu à peu cependant il s'habitua au régime du bord. Nous étions bien nourris : bœuf salé d'Amérique, porc fumé d'Irlande, *bacalao* et *fezaoes-carapates* (1), on nous donnait tout cela à discrétion, sans compter l'eau-de-vie de France et le vin rouge de l'Alemtejo. Vous avez beau ramer tout le jour de Belem à Xabregas et pêcher sur la côte par le soleil et par la pluie; vous n'avez point un pareil ordinaire, vous autres, et au bout de la semaine il ne vous reste pas même une cruzade d'or dans les poches pour vous divertir! »

Les pantalons de toile usée et les vestes rapiécées de ceux qui l'écoutaient prouvaient assez que Diogo avait dit la vérité. Après avoir jeté un regard de complaisance sur les boucles de ses escarpins, à moitié couvertes par les plis de son large pantalon blanc, le matelot reprit :

« Huit jours se passèrent, pendant lesquels nous fîmes route vers le sud; beau temps, belle mer, bonnettes hautes et basses à tribord, et le brick filant dix nœuds. Un soir que nous étions tous sur le gaillard d'avant, occupés à fumer nos cigares après le souper, le capitaine, s'appuyant sur une caronade, nous dit à haute voix : — Mes garçons, vous savez bien où je vous mène? Le *Bom-Pastor* a des brebis à prendre là, sur la gauche, au fond d'une baie où quelques amis discrets ont eu soin de les tenir rassemblées au bercail. Les peuples du Nord prétendent nous interdire ce petit commerce qui fait depuis si longtemps la fortune d'une foule d'honnêtes industriels : c'est leur affaire; la nôtre doit être d'éviter la rencontre des croiseurs, et, si nous ne pouvons échapper à leur vigilance, de leur répondre de notre mieux en faisant parler nos caronades et nos mousquets. Vous voilà prévenus, mes enfans; attention à veiller, et que chacun fasse son devoir!

« C'était un brave homme, ce capitaine, point exigeant, point rude pour les matelots, doux comme un agneau, sauf dans ses momens de colère, où il aurait mis le feu aux quatre coins de Lisbonne. Son petit discours ne nous apprenait rien, et pourtant nous l'entendîmes avec tant de plaisir, que tout l'équipage lui répondit par de grands cris, à l'exception de Vicente. Le pauvre garçon restait la bouche béante, regardant à droite et à gauche comme un sourd qui voit qu'on parle autour de lui, si bien que le capitaine lui dit avec un peu d'humeur : — Cela ne te convient pas, Galicien (2) ?

(1) Morue et gros haricots dont les Portugais sont friands.

(2) Les Galiciens exercent, en Portugal comme en Espagne, les métiers qui exigent le plus de patience et de docilité; aussi sont-ils regardés avec un peu de dédain par les autres habitans de la Péninsule.

— Il a appelé mon fils Galicien! s'écria l'aveugle Joaquim en se levant de toute sa hauteur. Un Galicien est bon à faire la cuisine comme une vieille femme, à courir au marché le panier au bras, à porter sur son dos les enfans de son maître quand il est tombé trois gouttes de pluies dans les rues de Lisbonne!... Vicente est un enfant des Algarves, entendez-vous, un vaillant garçon, et qui a du cœur!...

« Les Galiciens sont de paisibles travailleurs qui gagnent leur vie de toute façon, répondit Diogo. Qui vous dit d'ailleurs que Vicente ne soit pas un honnête marin et un vaillant garçon? Seulement il manquait d'expérience. N'aurait-il pas dû penser qu'un navire gréé, équipé comme le nôtre, où le matelot était si bien payé, si bien nourri, allait à la côte d'Afrique? Par malheur, il ne s'en doutait pas; aussi parut-il surpris et mécontent de l'apprendre. Le capitaine commença à se méfier de lui, et lui il affecta de se tenir à l'écart. Il n'y avait pas à bord un meilleur matelot que Vicente; tandis que nous travaillions mollement, comme des gens habitués à garder leur énergie pour les grandes occasions, il faisait son service avec zèle et ponctualité, et pourtant nous ne l'aimions pas. Il n'est pas agréable d'avoir à côté de soi un homme qui a l'air de vous dire : « Vous êtes des brigands! je voudrais être à cent lieues d'ici. » Aussi, pour nous venger, nous l'appelions fainéant et poltron, bien qu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Vous voyez que je lui rends justice, père Joaquim!

« Une fois que nous eûmes atteint les vents alisés, le brick sembla voler sur la mer. La côte d'Afrique se montra bientôt à nous, si basse qu'on eût dit un marais ou les bords d'un fleuve submergés par une inondation. Après avoir bien regardé du haut des mâts si quelque croiseur ne rôdait pas aux environs, le capitaine s'arrangea de manière à aborder le rivage à l'entrée de la nuit. Dès que le brick fut à l'ancre au fond d'une anse, derrière une ligne de palmiers plantés sur le sable, nous abaissâmes les mâts d'en haut, de peur que notre gréement, vu par-dessus les arbres, ne nous trahît. Il n'y avait là ni ville, ni fort, ni douaniers, rien qu'une case en forme de hangar, où les amis du capitaine tenaient sous clé deux ou trois cents noirs.

« Mes enfans, dit le capitaine, il ne fait pas bon ici pour nous, le pays est malsain de toute manière. A terre, nous avons à craindre les fièvres; sur la côte, ce sont les croiseurs qui nous cherchent. Il faut donc embarquer tout cela avant le jour. Demain, au lever du soleil, nous devons être au large, poussés par la brise de terre qui nous viendra en aide. Ces pauvres nègres sont trop heureux que nous arrivions de si loin pour les acheter. Si nous avions tardé de huit jours, leurs maîtres les auraient tous égorgés, car les vivres commençaient à leur manquer. »

« Il avait de l'humanité, notre capitaine. A dire le vrai, les petits rois noirs de la côte se font la guerre tout exprès pour avoir des prisonniers, et je crois qu'ils seraient en paix plus souvent, si les navires négriers ne se chargeaient point d'acheter leur butin. Ces questions-là regardent les avocats, les prêtres, les savans; chacun gagne sa vie comme il peut dans ce bas monde. Il y a ici et ailleurs des demoiselles bien élevées, bien délicates, riches à millions, qui ne voudraient pas donner une chiquenaude à une mouche, et pourtant c'est la chasse aux noirs, c'est la traite qui leur a donné tout ce qu'elles ont! Elles n'y pensent guère, n'est-ce pas? L'or est comme le feu, il purifie tout. Mes amis, buvons encore un coup de ce vin blanc; à parler si longtemps, j'ai la gorge sèche. »

Les amis ne se le firent pas dire deux fois; les verres que Diogo venait de remplir furent vidés d'un trait, et le négrier, se tournant vers le vieil aveugle :

« Père Joaquim, lui dit-il, votre fils n'était pas de cet avis-là. Il lui manquait la vivacité d'esprit qui fait qu'on aperçoit la justice là où elle est. Quand il vit que les noirs ne paraissaient pas très contens de s'embarquer, qu'il fallait les pousser un peu rudement, les battre même, et qu'on les entassait à bord sans trop calculer s'il y avait de l'air pour tous, Vicente fit la grimace. Comme le capitaine était resté à terre pour régler ses comptes, il se permit de dire à demi-voix : « Si mon pauvre père savait quel métier on me fait faire ici! Le berger de nos montagnes a un bâton à la main, mais il s'en sert pour conduire son troupeau, et non pour l'éreinter! » Et quand il s'agit de transporter à bord la dernière batelée de noirs, il se trouva dans la bande une femme, une négresse toute jeune, pas trop laide, qui allaitait un petit enfant. Ces gens-là ne sont pas si simples qu'on le pense : la négresse devina bien qu'elle avait affaire à de vieux forbans, après avoir passé en revue tous les hommes de l'équipage; elle arrêta ses regards sur Vicente, le lorgna dans le blanc des yeux, si tendrement, si piteusement, que le pauvre garçon fut ému jusqu'aux larmes. Il lui donnait la main pour embarquer, absolument comme le ferait un gentilhomme qui aide une grande dame à monter en voiture. Puis tout à coup la négresse lui passa sous le bras en le culbutant, sauta dans l'eau, gagna le rivage et disparut derrière les arbres. Il faisait nuit, personne ne se trouvait à terre pour l'attraper. Elle se sauva donc de son pied léger, emportant son petit avec elle, sans même avoir pris le temps de remercier Vicente, qui m'avait tout l'air de s'être prêté à cette petite manœuvre. »

Les assistans firent entendre un petit murmure d'approbation, et le vieil aveugle s'écria tout joyeux : — Je vous disais bien que mon fils était un honnête marin, un homme de cœur!

— Vous en parlez bien à votre aise, père Joaquim, reprit vivement Diogo. Et vous trouvez qu'il a bien fait, vous autres? Il venait de voler plus de mille piastres à l'armement. Voyons, ajouta-t-il en s'adressant à un grand pêcheur de l'Alemtejo qui l'écoutait de ses deux oreilles, voyons, Pedro, si quelqu'un s'avisait de rejeter dans le Tage le plus beau des poissons qui se débattent dans tes filets, que dirais-tu?... Parle donc, grand fainéant!

Le pêcheur se gratta la tête en se balançant d'un pied sur l'autre sans rien répondre, et les rieurs se tournèrent du côté du plus fort. Diogo reprit avec assurance :

« A quelque distance du point où nous avions pris notre cargaison se cachait un croiseur anglais qui nous guettait à la sortie de la baie. Soit que la négresse fugitive lui eût donné avis de notre présence, soit que ses espions nous eussent découverts, à peine avions-nous fait trente lieues au large, que le croiseur se montra à nos regards. La brise était faible, le navire ennemi se couvrait de voiles de haut en bas, et nous mettions dehors tout ce que nous en avions nous-mêmes : on aurait dit deux nuages blancs qui courent sur le ciel, à voir ces deux bâtimens chargés de toile qui volaient sur la mer des tropiques, si bleue et si transparente. A la poupe se tenait notre capitaine, l'œil à sa longue-vue, attentif à tous les mouvemens du croiseur, calme et doux comme à l'ordinaire. Nos canons étaient chargés, et les mèches allumées fumaient près des sabords; la grosse pièce à pivot, dressée à l'arrière, montrait à l'ennemi sa gueule chargée à mitraille; le plus profond silence régnait à bord. Le croiseur nous gagnait insensiblement; le capitaine, déposant sa longue-vue sur le banc de quart, empoigna une mèche enflammée et mit le feu à la grosse pièce de retraite. Le *Bom-Pastor* trembla comme si la foudre fût tombée sur le pont, et quand le nuage de fumée qui nous enveloppait se fut à moitié dissipé, nous vîmes le capitaine bondir furieux, haletant comme un possédé sur son banc de quart. Il était en colère pour tout de bon.

— Mes amis, s'écria-t-il, le sort en est jeté. Nous avons fait feu sur un bâtiment de guerre. Si nous sommes pris, nous serons pendus au bout des vergues. La loi nous déclare bandits et forbans, soyez-le jusqu'au bout et échappons à la corde... Aux écoutilles tout le monde!

« Dès que la mitraille de notre grosse pièce à pivot eut laissé des traces de son passage dans la voilure du croiseur, il nous lança coup sur coup des boulets qui causèrent quelque dégât dans notre gréement; mais nous n'y prîmes pas garde tout d'abord, occupés que nous étions à empoigner des noirs pour les jeter à l'eau.

— Ne jetez pas les vieux ni les malades! hurlait le capitaine, ils

couleraient trop tôt; choisissez les jeunes, les plus forts, ceux qui pourront nager longtemps.

« C'était comme si nous avions versé dans la mer des poignées de piastres, et le cœur nous saignait. Le croiseur mettait ses canots à flot pour recueillir les gredins de noirs qui ne voulaient pas se laisser reprendre et plongeaient comme des canards. Ils ne comprenaient point la manœuvre, et croyaient peut-être que nous voulions les renvoyer chez eux. Pendant ce temps-là nous gagnions du terrain; mais au plus fort de ce travail le capitaine avisa Vicente, qui se tenait au pied du grand mât, immobile, les bras croisés.

— Que fais-tu là, Galicien? lui cria-t-il d'une voix de colère.

« Vicente ne répondit rien.

— Tu ne veux pas jeter la cargaison à l'eau, fainéant? — Et le garçon secoua la tête sans se troubler. — Dans sa fureur, le capitaine cherchait une hache pour lui fendre le crâne, car enfin il refusait d'obéir au moment du danger, — quand un biscaïen vint couper la drisse de la brigantine. — Grimpe là haut, poltron, va, si tu l'oses, passer une drisse à la brigantine, et je te fais grâce, dit le capitaine, en prenant au collet le pauvre Vicente.

« Le poste était périlleux, et pour ma part j'aimais mieux travailler à alléger le navire que de grimper dans la hune du grand mât. Pourtant, si la voile avait continué de battre pendant un quart d'heure, au lieu de nous pousser en avant, le croiseur nous coulait avec ses boulets. »

— Que fit Vicente? demanda le vieillard. Soyez franc, Diogo; n'est-ce pas que mon fils ne recula pas devant le danger? n'est-ce pas qu'il vous fit voir à tous qu'on n'est pas poltron parce qu'on a le cœur moins dur que...

— Moins dur que des pirates, n'est-ce pas? reprit Diogo. Eh bien! oui, père Joaquim, Vicente grimpa dans la hune; il s'allongea sur la vergue, passa une drisse à la voile qui pendait et battait au vent, et cela sans se presser. Le croiseur tirait toujours, un peu au hasard, il est vrai, et sans nous faire grand mal, parce que nous lui avions fait perdre du temps. Quand la brigantine fut orientée de nouveau, le *Bom-Pastor* se mit à marcher mieux que jamais. Vicente descendit en se tenant d'une seule main, comme un singe qui se laisse glisser en bas d'un cocotier, et il aurait été bien embarrassé de faire autrement;... un biscaïen, le dernier qui tomba à bord, venait de lui enlever le bras gauche.

A ces mots, le vieil aveugle joignit les mains et leva vers le ciel ses grands yeux mouillés de larmes. — Infirmes tous les deux! qu'allons-nous devenir? murmura-t-il tout bas. — Puis il poussa un soupir, et craignant que le matelot ne lui eût caché une partie de la vérité :

— Diogo, mon ami, lui dit-il d'une voix étouffée, ne me cachez-vous rien? mon fils vit-il encore?

— Je vous ai dit toute la vérité, répondit Diogo; Vicente, en perdant un bras, nous a tous sauvés de la corde, et lui-même avec nous. Arrivé sur la côte du Brésil, le capitaine l'a congédié comme invalide, sans lui payer sa part entière du voyage, et voilà pourquoi le pauvre garçon a été obligé de revenir sur un autre navire. Vous le reverrez d'ici à huit jours. Après tout, père Joaquim, il ne faut pas vous désespérer. Avec le bras qu'il a perdu, Vicente peut se placer au coin de la place du *Pelourinho* et demander l'aumône en se faisant passer pour un ancien soldat. S'il s'ennuie de ce métier-là, avec le bras qui lui reste il peut se mettre au service d'un marchand de volailles et conduire dans les rues de Lisbonne un troupeau de dindes au moyen d'une guenille de drap rouge fichée au bout d'une baguette. Tout manchot qu'il est, il a deux cordes à son arc.

Quand Diogo eut fini de parler, il se leva d'un air dégagé et s'éloigna du groupe qu'il venait d'édifier par son effronterie. Il lui tardait d'aller dépenser en folles orgies l'or mal acquis dont ses poches étaient chargées.

— Croyez-vous qu'il fallût pleurer si jamais Diogo était pendu? demanda l'aveugle à ceux qui demeuraient assis près de lui; j'aime mieux retrouver mon fils mutilé que perverti comme cet homme-là!

— Ma foi, dit le vieux marin à cheveux gris, on en a envoyé à la potence qui valaient mieux que Diogo!

— Il n'a point honte, dit un autre, il se vante même de ses exploits parce qu'il n'a pas volé la bourse de son voisin; il a seulement jeté à l'eau quelques douzaines de noirs!

— Si j'avais sur moi des pièces d'or, ajouta un troisième, je ne voudrais pas le rencontrer la nuit sur le pont d'Alcantara; il pourrait lui venir la fantaisie de me jeter par-dessus le parapet...

— Eh bien! reprit l'aveugle, vous aviez pourtant l'air d'être de son avis tout à l'heure; vous hurliez avec le loup, et je ne répondrais pas que quelqu'un de ceux qui m'écoutent n'allât chercher fortune à bord de ce damné navire, et celui qui le fera n'aura point, comme mon pauvre Vicente, l'excuse de ne savoir où il va. — Allons, *caninho*, debout, mon vieux chien! marchons un peu, ne restons pas plus longtemps dans un lieu où nos oreilles ont entendu de si mauvaises choses et appris de si tristes nouvelles!

IV.

Le vieillard s'achemina vers le gracieux faubourg de la Junqueira, se rapprochant de l'embouchure du Tage, et marchant du côté de la

mer, comme s'il fût allé au-devant de son fils. Plongé dans ses souvenirs, il se rappelait le temps où, tenant d'une main sa fille et de l'autre Vicente, il gravissait les sentiers de la montagne, et voyait au loin fumer l'humble cabane où la mère de ses enfans préparait le repas du soir. Sa vie, commencée dans une pauvreté libre et calme, allait donc s'achever dans une misère douloureuse. Qu'était devenue Miguela, sa fille, qui avait quitté depuis sept ou huit ans le foyer paternel? Pourquoi était-il si malheureux, lui qui avait toujours pratiqué le bien et prié Dieu, tandis que tant d'autres, impies ou déshonnêtes, prospéraient autour de lui? Ces diverses questions, il se les faisait à lui-même, sans colère, sans amertume, avec la tristesse d'un cœur brisé. Peu à peu l'air frais du soir, si vivifiant après les chaleurs du jour, ranima le courage du vieil aveugle qui se laissait abattre par le chagrin. Le soleil, prêt à se plonger dans l'Océan, éclairait de ses rayons obliques les sombres rochers qui bordent l'embouchure du Tage, et colorait d'une teinte rose l'écume des hautes vagues déferlant à grand bruit sur la barre du fleuve. La vieille tour de Belem, puissante et gracieuse, toute blasonnée de la croix des chevaliers d'Aviz, se dressait comme un monument des gloires passées au milieu des teintes rouges du couchant. Tandis que la brise tempérée du nord gonflait les voiles des navires et frémissait dans les vergues des moulins sur les collines, tandis que le ciel, la terre et l'eau se revêtaient d'une nuance plus affaiblie et se décoloraient par une dégradation insensible de la lumière, le vieux mendiant, assis sur une pierre, s'associait par la pensée à ce magnifique tableau, et semblait prêter l'oreille avec recueillement aux derniers bruits du jour.

Bientôt il entendit du côté de la mer ce bruit nouveau dans le monde et déjà si connu, celui d'un bateau à vapeur frappant l'eau avec les aubes de ses roues : c'était le *steamer* anglais venant de Cadix. Il releva la tête, et comme le *caninho* tout effaré jetait ses aboiemens vers le navire, qui balançait dans les airs son panache de fumée : — Paix, *caninho*, paix! dit-il à voix basse; parce que nous sommes tristes, ne grondons pas ces gens gais et heureux qui vont d'un pays à l'autre semant de l'or et cueillant des plaisirs! Peut-être demain quelqu'un des passagers de ce *vapor* nous fera l'aumône : le pauvre a besoin de tout le monde.

Au moment où Joaquim s'éloignait de la grève solitaire sur laquelle s'élève la tour de Belem, un grand concours de curieux, de gens oisifs et affairés se pressait sur les quais et aux alentours de la douane pour voir arriver le *steamer*. Tout près de ce dernier endroit, un jeune enfant, richement vêtu, accompagné d'un domestique en livrée, se penchait vers le fleuve avec impatience. C'était

celui que nous avons déjà vu dans le coche de la marquise de....., sur la route de Xabregas, et que celle-ci nommait Joãozinho.

— Gaëtano, disait-il au domestique, aide-moi à monter sur le parapet; je veux voir si maman est à bord du *steamer*. Elle a écrit qu'elle arriverait aujourd'hui.

— Prenez garde, répondit Gaëtano; si vous alliez tomber, je serais grondé.

Et, tenant l'enfant par la ceinture, il demeurait derrière lui, fixe comme un piquet et fort ennuyé des mouvemens désordonnés du petit *fidalgo*.

— Tiens, tiens! s'écria Joãozinho, qui agitait à tour de bras son chapeau à plumes; vois donc, Gaëtano, vois donc cette belle dame qui regarde par ici : c'est maman, oh! oui, c'est elle!

— Ayez patience, répondit tranquillement le valet.

— Oh! c'est elle. Ne vois-tu pas comme elle me fait signe avec son mouchoir? Courons donc à la douane.

— Ayez patience, répliqua de nouveau l'indolent domestique, fort peu soucieux de faire cent pas de plus et de se mêler à la foule; ayez patience : si votre maman est à bord, elle nous verra en passant par ici...

Mais Joãozinho se faufilait déjà au plus épais de la foule avec l'étourderie et l'entêtement d'un enfant gâté. Le domestique, qui n'osait le lâcher pendant une minute, cherchait à modérer son élan; Joãozinho, de plus en plus animé, lui tirait le bras et lui mordait la main. Il y avait dans ce bambin de quatre ans tous les instincts tyranniques et vaniteux d'un fils de grande maison idolâtré de ses parens. Charmant vis-à-vis de ceux dont il recherchait les éloges, il se montrait impérieux et dur envers les inférieurs; aussi une bonne vieille, qu'il coudoyait au passage, s'étant mise à dire : — Oh! que c'est vilain de maltraiter ainsi ceux qui nous servent!

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, répondit-il avec arrogance, puisque cet homme est mon domestique?

Ils arrivèrent donc ainsi, l'un entraînant l'autre, jusque devant le petit jardin de la douane, là où débarquent les passagers des *steamers*. Dès qu'il vit sa mère toucher le rivage, Joãozinho lui sauta au cou et l'embrassa avec la plus vive tendresse :

— Mère, s'écriait-il à haute voix, si tu savais comme j'ai été sage depuis ton départ! comme j'ai bien prié le bon Dieu pour toi!... Oh! comme tu as été longtemps absente, et combien je me suis ennuyé!

La mère pressait avec ravissement sur son cœur cet enfant si gentil, vêtu avec tant de goût et de délicatesse, et qui attirait tous les regards. Après avoir considéré en souriant le petit Joãozinho, chacun levait avec plaisir les yeux sur la mère, qui était fort belle :

— Ah le charmant enfant! disait-on autour d'eux; c'est un ange en vérité!

— Et comme cette dame a bon air avec son costume de voyage! La fatigue de la traversée ajoute encore à la grâce de ses traits!

— L'éducation et la naissance peuvent seules produire de ces types choisis et parfaits, ajoutaient ceux-ci.

— Comme il est gracieux et tendre, ce pauvre petit! répliquaient ceux-là; il n'a d'yeux que pour sa mère!

Il va sans dire que la mère et son enfant n'entendaient rien de ce qui se débitait autour d'eux, et qu'ils s'oubliaient tout entiers dans les embrassemens du retour. La preuve est qu'ils n'apercevaient pas même le domestique Gaëtano, qui se tenait là, debout, immobile, le chapeau à la main.

V.

Comme les oiseaux voyageurs, les navires arrivent souvent la nuit; on est tout surpris au matin d'apercevoir à l'ancre, au milieu d'un port ou d'une rade, un bâtiment qui ne s'y trouvait point la veille. Ce fut ainsi que vint mouiller dans le Tage, longtemps avant le lever du soleil, peu de jours après le retour du *Bom-Pastor*, le trois-mât qui ramenait Vicente. Personne n'attendait au rivage le matelot mutilé; il foula avec un serrement de cœur les grandes dalles du quai, et s'achemina tristement, son sac sur le dos, vers le quartier de la Sé, qu'habitait son vieux père. A cette heure matinale, — le soleil ne se montrait pas encore, — les rues désertes présentaient l'aspect morne et presque effrayant particulier aux grandes villes durant la nuit. Il semble que les abeilles aient abandonné la ruche; les gens que l'on rencontre de loin en loin ont l'air d'être les derniers survivans d'une population détruite. Vicente regardait les uns après les autres les ouvriers du port, les bateliers, les portefaix, les gens des campagnes qui commençaient à arriver sur les quais et sur les marchés, et il disait avec tristesse : — Tous ces gens-là peuvent gagner leur vie, mais moi!...

De son côté, l'aveugle descendait vers le port, comme il avait coutume de faire chaque matin. Frais tondu et les quatre pattes ornées d'un double rang de manchettes, le caniche guidait son vieux maître, tout en flairant le long des trottoirs quelques croûtes de pain oubliées. Il faisait si maigre chère, le pauvre animal! Arrivé au tournant d'une rue, le chien s'arrêta court, allongea la tête et se mit à sauter en avant.

— Eh bien! *caninho*, dit l'aveugle, veux-tu me faire courir? Tu as envie de galoper et de faire un tour de promenade sur la grande place, avec les camarades, vaurien, hein?...

Le chien se prit à sauter de plus belle en aboyant avec gaieté; il venait d'apercevoir et de reconnaître Vicente. Celui-ci s'était subitement arrêté en voyant venir son père. Comment l'aborder, comment lui dire : « Je viens associer ma misère à la vôtre; je ne puis plus vous nourrir par mon travail? »

Vicente se tenait donc immobile, les yeux fixés sur le vieillard qui marchait à sa rencontre. Quand il le vit tout près de lui, il ne put s'empêcher de crier : « Mon père! mon père!... » Et Joaquim ayant ouvert ses bras, il se précipita à son cou en l'embrassant.

Le vieillard pressait son fils contre son cœur, et des larmes coulaient de ses yeux fermés à la lumière.

— Je sais tout, lui dit-il d'une voix entrecoupée; oui, mon pauvre Vicente, je sais que tu n'as plus qu'un bras à jeter autour de mon cou; mais au moins tu me reviens honnête, tel que je te connais, tel que je te voyais quand j'avais des yeux! En vérité, je crois que je ressens plus de joie de te retrouver que je n'avais éprouvé de douleur à te perdre. Vois comme Dieu est bon; nous sommes bien à plaindre tous les deux, et pourtant il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans tout le royaume, un homme plus content que moi. Allons, prends mon bras et conduis-moi! Comme tu es fort, mon garçon! qu'il fait bon s'appuyer sur toi! Détache la corde de *caninho*, et qu'il soit libre; il y a bien longtemps qu'il est de service, la pauvre bête!

Tandis que le chien, courant et jappant, décrivait des cercles autour de ses maîtres, et exprimait sa joie par ses démonstrations importunes, Vicente et son père suivaient la rue qui descend au port.

— Si nous allions déjeuner, dit le vieillard, tu dois avoir faim. Voyons : conduis-moi dans un cabaret champêtre, derrière la promenade du *Rocio*. Je ne travaille pas de toute la journée. Ah! mon garçon, quand je t'ai su parti, je me suis dit : Joaquim, ton fils a honte de son père l'aveugle; il est allé chercher fortune ailleurs, et ne reviendra jamais!... Sa sœur en a bien fait autant!... C'est dur de sentir qu'on devient à charge à ses enfans...

— Mon père, reprit Vicente, c'est bien dur aussi de s'entendre faire des reproches qu'on n'a point mérités. Vous m'avez donc haï pendant six mois?...

— Je n'y pense plus, mon enfant, répliqua vivement le vieillard; que veux-tu? quand j'allais sur le port, il y avait là des fainéans qui me disaient : « Vicente est au Brésil; il est à Goa; il est à Angola; ah! on fait fortune là-bas, dans les îles, » et tout cela me tournait la tête. Si j'essayais de répondre, ils me riaient au nez et répétaient de plus belle : « Il fera comme les autres, votre fils; il cherchera à se faire un sort. »

— Oui, dit Vicente, je cherchais à gagner quelque chose de plus

que ne me rapportaient mes journées, quand je naviguais sur le Tage. J'avais mes petits projets qui devaient vous profiter autant qu'à moi, mon père... Mais j'ai eu du malheur...

— Il ne faut désespérer de rien, mon garçon, dit le vieillard; depuis que je te tiens là, tout estropié que tu es, il me semble que j'ai recouvré la vue... Oh ! si je pouvais te voir ! N'y pensons pas; allons, marchons plus vite que cela...

Ils arrivèrent, en causant ainsi, devant un enclos dont la porte ouverte et surmontée de l'enseigne : *Vinho do labrador* (1), invitait le passant à entrer. Les deux infirmes prirent place sur un banc de bois, s'accoudèrent sur la table, et tirèrent de leurs poches chacun un joli petit pain blanc qu'ils avaient acheté dans la rue; on plaça devant eux une couple de verres remplis de vin. L'air était frais; le vent murmurait dans les figuiers, dans les treilles, et quelques oiseaux, cachés sous le feuillage épais des orangers, gazouillaient à plein gosier. Le père Joaquim et Vicente dévoraient leur pain blanc en silence, avec l'avidité et la conscience de gens qui ne sont pas habitués à savoir où ni quand ils dîneront. Bientôt l'aveugle, n'entendant plus jouer les mâchoires de son fils, en conclut que celui-ci avait fini de manger :

— Tu voudrais peut-être autre chose? lui demanda-t-il naïvement.

— Merci, mon père; ce pain-là me mènera loin !

— Voyons; sans façon, Vicente, j'ai de la monnaie sur moi; si nous mangions quelque chose de solide, un melon d'eau, par exemple?... Holà ! hé ! un melon d'eau bien mûr, bien fondant ! Je te trouve tout triste, mon garçon, tu ne dis rien. Oh ! c'est que ton infirmité te rend honteux, n'est-ce pas? Cela est pénible dans les premiers temps; on sent qu'on n'est plus un homme comme par le passé... il manque quelque chose. Ah ! mon enfant, tu t'y habitueras plus tôt que tu ne le crois !

— Dieu le veuille ! répondit Vicente en jetant un regard de tristesse sur la manche vide qui flottait à son côté... Écoutez, mon père, quand je m'embarquai, il y a six mois, j'avais mes petits projets, comme je vous le disais tout à l'heure. Si seulement le capitaine m'avait payé mes six mois, j'aurais rapporté une bonne somme; avec cette somme, cent cinquante *cruzades* (2) à peu près, je vous emmenais dans nos Algarves, mon père, et nous allions nous installer tous les deux à l'entrée du Val-Formoso. Là, j'achetais une barque pour aller pêcher; les voisins nous prêtaient de quoi payer les filets; au bout d'un an j'avais gagné de quoi m'acquitter, et vous n'aviez plus

(1) Vin bourgeois.

(2) La *cruzade* vaut deux francs cinquante centimes de notre monnaie.

qu'à vivre tranquille. Au lieu de courir les rues de Lisbonne, mon père, au lieu de faire ici le triste métier de mendiant, vous restiez assis devant la cabane à l'ombre pendant l'été, au soleil pendant l'hiver, écoutant le bruit des galets sur la plage et mangeant des caroubes tout votre content... Mais, j'ai eu affaire à des brigands; c'est tout au plus si je rapporte soixante cruzades, et me voilà estropié pour la vie!

A mesure que Vicente parlait, le vieil aveugle baissait la tête. Le dévouement de ce fils qu'il avait cru ingrat et le souvenir de sa province éveillaient dans le cœur de Joaquim plus d'une pensée amère. Quand on est retenu loin des lieux qu'on aime, il suffit quelquefois d'un mot, d'un son, d'une image inattendue, pour nous donner tout à coup le mal du pays. On est comme le blessé auquel le moindre choc à l'endroit douloureux arrache un cri. Joaquim se rappela le Val-Formoso; il lui revint comme une bouffée de l'air des Algarves, et toute son énergie l'abandonna pour un moment.

— Mon enfant, dit-il à Vicente en lui pressant la main, emmène-moi au pays. Mieux vaut y mourir de misère que de périr ici de chagrin et d'ennui... Je n'ai pas gagné autant que toi, il s'en faut; mes économies s'élèvent à dix cruzades; avec ce que tu as, cela fait soixante-dix. Le cousin Manoel nous passera bien pour rien dans son *escunha* (1). Rendu là-bas, tu achèteras un canot, un *bote*, le plus petit bateau du port, et tu prendras un enfant pour t'aider, hein?...

— Pour cela, il faudrait bien avoir au moins cent cruzades, répondit Vicente; c'est une somme qu'un invalide comme moi ne peut ramasser qu'au bout de deux ou trois ans.

— Eh bien! si je trouvais quelqu'un qui voulût nous aider?

— On emprunte quand on peut rendre, mon père. D'ailleurs il n'y a pas ici un homme des Algarves en état de nous avancer cette somme.

— Ah! reprit le vieillard, comme illuminé par une subite espérance, on a des connaissances, et de belles... J'ai découvert une dame, une marquise qui m'a offert sa protection, même qu'elle m'a fait asseoir dans sa voiture... Veux-tu me conduire chez elle, ce soir?...

— Pour mendier? dit tout bas Vicente.

— Si c'était la dernière fois, mon garçon, je ne vois pas qu'il y eût beaucoup à rougir?...

Le vieux Joaquim tira de sa poche une poignée de petite monnaie de cuivre qu'il compta à plusieurs reprises. Après s'être assuré qu'il ne restait plus rien dans son verre, il solda la dépense qui s'élevait à

(1) Goëlette; par altération du mot anglais *schooner*.

cinquante-trois centimes, et s'éloigna la tête pleine de projets, jasant avec la loquacité d'un aveugle qu'aucun objet extérieur ne distrait de ses pensées.

VI.

Vicente ne comptait pas beaucoup sur la protection de la marquise. Dès qu'il eut quitté son père, il se rendit sur le port pour y chercher du travail. Les patrons de barques auxquels il s'adressait trouvaient mille raisons pour déprécier les services qu'il pouvait leur rendre. C'était à qui lui offrirait le plus minime salaire, et cependant chacun d'eux désirait avoir au rabais un matelot expérimenté, plein de bon vouloir, qui ne coûterait pas plus qu'un mousse. La journée se passa donc sans que Vicente eût pris d'engagement avec personne. Comme il allait retourner vers son père, il rencontra Diogo, le matelot du *Bom-Pastor*, qui l'arrêta au passage.

— Viens avec moi, Vicente, lui dit le négrier, je recrute des camarades!...

— Pourquoi faire?

— Pour faire la noce et m'aider à dépenser mon argent. Le brick va repartir dans huit jours, et tu sais bien qu'un vrai marin ne s'embarque jamais avant d'avoir semé derrière lui sa dernière cruzade!

— Je n'ai pas le temps, répliqua Vicente.

— Tu es à terre de ce matin, et tu travailles déjà! Viens donc; j'ai commandé un souper là-bas, dans la rue de *Flor de Murta*, et il doit venir des violons ce soir... Ce n'est pas ton bras de moins qui t'empêchera de danser. Tu verras là les anciens, les camarades avec qui tu as navigué...

— Merci, dit Vicente, je n'ai point le cœur au plaisir!

Il s'éloigna donc et se dirigea vers la promenade du *Rocio*, où son père l'attendait. Le soleil venait de se coucher; la cloche du jardin donnait aux promeneurs le signal de la retraite. Une ombre fraîche et mystérieuse commençait à descendre des collines voisines sur le charmant petit parc. Les magasins se fermaient partout, et même dans les beaux quartiers; Lisbonne prenait cette physionomie austère, morne, qui contraste si fortement avec la douceur de son climat. A l'heure où la brise du nord fait frissonner les grandes eaux du Tage, où la limpide sérénité du ciel invite à la promenade, au moment où s'exhalent des jardins mille parfums pénétrans et suaves, chacun rentre chez soi, se barricade furtivement derrière sa porte massive, et l'on croirait qu'il est minuit. Dès qu'il ne fait plus jour, Lisbonne se voue au silence. De même que les femmes portugaises,

vêtues du *capote* (manteau à collet) en toutes saisons, les cheveux cachés sous *le lenzo* (1), ressemblent à des nonnes, tant elles ont d'austérité sous leur costume et de gravité dans leur allure, de même aussi, quand les clairons du fort Saint-George et de l'arsenal ont sonné la retraite, Lisbonne ressemble à un vaste couvent. L'Italien vit dans la rue, l'Espagnol au balcon, le Portugais chez lui, comme le Turc.

L'aveugle, assis sur une borne, avait entendu les promeneurs s'écouler devant lui, comme le rocher immobile entend passer à ses pieds les flots du ruisseau après la pluie. Quand son fils approcha, il le reconnut à son pas et se leva. — C'est toi, Vicente? As-tu trouvé un patron qui veuille t'occuper?

— Je n'ai pas de chances, mon père; ils ont tous envie de m'avoir, à la condition de ne point me payer!

— J'en étais sûr, mon garçon, répliqua l'aveugle; cette grande ville ne vaut plus rien pour nous! Je n'ai pas fait de quoi acheter un morceau de pain, et pourtant il y avait bien du monde. Allons-nous-en au pays! Allons, les pavés de Lisbonne sont ennuyés de me porter.

— Voulez-vous rentrer chez vous, mon père? demanda Vicente; il est nuit...

— Il faut passer chez la marquise auparavant, place de *Sol do Rato*, la grande porte cochère à droite en remontant... Viens, tu vas voir là de braves gens qui ont bon cœur...

La marquise habitait un de ces hôtels plus ou moins splendides que l'on appelle volontiers à Lisbonne du nom de *praço* (palais); ce sont des habitations spacieuses, bâties pour la plupart sur des collines, de manière que du haut des fenêtres la vue puisse embrasser le cours du Tage jusqu'à son embouchure. Le tremblement de terre de 1755 n'ayant laissé debout aucun des édifices anciens, la belle architecture du moyen âge et de la renaissance a disparu pour toujours. Lisbonne n'a plus rien qui rappelle les palais de Gênes ou de Venise, rien non plus qui puisse se comparer aux riantes façades des maisons de Séville. Le *praço* de la marquise était tout simplement un vaste logis, bâti entre une cour spacieuse et des jardins assez étendus. Le parterre, dessiné et planté d'après l'usage du pays, offrait un précieux assemblage des plus beaux végétaux apportés jadis à Lisbonne par les navigateurs portugais et acclimatés depuis longtemps sur les bords du Tage : ici le dattier de la Mauritanie, là le *dracena* des îles Mascarenhas; plus loin, le bananier de Madère, et partout des héliotropes en buissons, exhalant jour et nuit le parfum de la vanille. Les

(1) Pointe de mouchoir nouée sous le menton.

plantes grasses, variées à l'infini, aux feuilles aiguës, plates, rondes, triangulaires, allongées ou recourbées en cornes de bélier, originaires de la côte d'Afrique et du Brésil, y prospéraient en pleine terre, et donnaient à l'envi ces fleurs éclatantes et délicates qu'on est toujours surpris de voir s'épanouir sur des tiges aussi bizarres. Derrière les carrés et les plates-bandes établis près de la maison pour réjouir les regards s'étendait le *pomar* (verger), rempli de beaux orangers disposés en quinconces. Une roue d'irrigation versait une eau abondante à leurs pieds, et si le promeneur regrettait l'absence de la pelouse verte du jardin anglais, bordée de chênes, de hêtres ou d'ormeaux, au moins trouvait-il, sous le feuillage odorant des orangers, la douce fraîcheur, le *frigus opacum* du poète.

Le portail, la cour et les appartemens de l'hôtel étaient brillamment illuminés le soir même où l'aveugle Joaquim se proposait d'aller faire sa visite à la marquise. Il y avait réunion au palais, dans le salon d'honneur. A l'exception de quelques douairières fidèles à la simplicité du costume national, les invités de l'un et l'autre sexe étaient vêtus conformément au dernier bulletin des modes publié à Paris et à Londres. La conversation se faisait beaucoup en français, quelquefois en anglais; les grand'mères seules parlaient entre elles la langue du pays. Cette société polie et élégante avait puisé dans les principales contrées de l'Europe ses goûts et ses inspirations. Il ne restait de portugais que l'ameublement un peu suranné du salon. Les draperies et les riches étoffes semblaient y avoir été trop épargnées. Cependant les carreaux de faïence (*azulejos*) incrustés dans la partie inférieure des murs et représentant de petits sujets champêtres ne déplaisaient point au regard. Ils servaient de base à des peintures assez élégantes formant autour de l'appartement toute une série de panneaux surmontés de caissons. On comprenait que la maîtresse de ce palais n'avait point consenti à sacrifier aux exigences et au goût capricieux et étranger ces murs anciens et d'un assez bel effet.

Les invités étaient déjà réunis au salon et causaient par petits groupes, lorsque la mère de Joãozinho fit son entrée, dans toute la pompe d'une riche toilette, tenant son enfant par la main : — Dona Flora, lui dit tout bas la marquise, pouvez-vous bien vous faire attendre ainsi! n'ai-je pas donné cette réunion pour fêter votre retour?

A ce reproche qui lui était adressé d'un ton amical et affectueux, dona Flora répondit en serrant la main de la marquise avec empressement. Joãozinho s'échappa bien vite d'auprès de sa mère; il courut recevoir les caresses des dames, qui se disputaient le plaisir de l'asseoir sur leurs genoux pour le faire jaser. En s'occupant ainsi de l'enfant, celles-ci évitaient d'entrer en conversation avec dona Flora,

dont le regard distrait semblait chercher un public plus nombreux. Toutes ces jeunes femmes riaient et causaient gaiement; il y avait entre elles cette égalité de naissance et d'éducation qui est comme un lien de famille. Elles formaient un petit cercle d'amies. Dona Flora au contraire, par son allure, par l'aisance de ses manières, trahissait l'habitude d'un monde moins intime. Elle était comme l'oiseau étranger introduit subitement dans la volière, et que les hôtes du lieu regardent avec plus d'étonnement que de sympathie. Les mères, en la voyant passer auprès d'elles, prenaient un air de sérieuse dignité, et les jeunes filles, un peu jalouses de sa beauté sereine et calme, se consolaient l'une l'autre en disant : — Elle est belle, mais elle n'a ni grâce ni fraîcheur!

— Avant que vous ne nous chantiez quelque grand air, dit alors la marquise en s'adressant à son amie, permettez-moi d'asseoir Joãozinho au piano. Je veux que vous jugiez vous-même des progrès qu'il a faits en votre absence.

L'enfant ne se fit pas prier. N'était-il pas dans son élément, au milieu de ce monde bien connu qui le choyait et le flattait en toute occasion? Tandis que ses petits doigts couraient sur les touches, on l'encourageait par des murmures flatteurs. Assise près de lui, le coude appuyé sur le piano, dona Flora marquait la mesure, tout en répondant avec finesse et discrétion aux propos des *cavalheiros* groupés autour d'elle. L'un avait eu l'honneur de l'entendre à Madrid, à ce brillant concert auquel assistait la cour; l'autre lui avait jeté des couronnes sur le grand théâtre de Barcelone. Ces louanges, qui ne pouvaient manquer de lui plaire, dona Flora les accueillait sans embarras, sans trahir non plus ses joies secrètes. Il va sans dire que les jeunes gens la jugeaient beaucoup plus favorablement que ne le faisaient les dames; mais prêter à la conversation de ceux-là une oreille trop complaisante, c'eût été perdre tout à fait la bienveillance de celles-ci.

Dès que l'enfant eut achevé ses exercices, dona Flora s'approcha du piano. Elle préluda quelques instans avec cet aplomb magistral, cette sûreté de talent qui déconçerte les amateurs; puis, se tournant vers un groupe de jeunes filles : — Si quelqu'une de ces dames désirait chanter ou jouer un morceau? demanda-t-elle.

— Ah! mère, répondit aussitôt Joãozinho, tu sais bien que personne n'ose chanter devant toi!

Au regard sévère que sa mère lui lança, l'enfant comprit qu'il eût mieux fait de ne rien dire. Il avait dit vrai cependant. Honteux et plein de dépit, il alla se cacher dans une petite salle voisine, tandis que dona Flora, au milieu d'un auditoire attentif, attaquait les premières notes d'un grand air italien.

Il y a dans l'art une puissance souveraine. A mesure que la voix vibrante de dona Flora, pareille à la corde qui s'anime sous l'archet, s'épanchait en accens de plus en plus fermes et expressifs, tous ceux qui l'écoutaient, subjugués et ravis, tournaient vers elle leurs regards. La cantatrice, la femme étrangère, froidement accueillie par les amies de la marquise, avait disparu; il n'y avait plus qu'un être supérieur et impersonnel, une voix parlant au cœur et à l'âme de tous. Quel triomphe pour un artiste de dominer ainsi son public, de s'emparer des sensations de tous ceux qui l'entourent, de les contraindre à l'admirer, de les enlever en quelque sorte au-dessus de la terre, afin de pouvoir leur dire, en les y laissant retomber : Applaudissez maintenant! L'enthousiasme gagne les esprits les plus froids, les larmes coulent de tous les yeux; mais la voix inspirée, échappant elle-même aux émotions qu'elle a fait naître, semble s'élever d'un vol hardi dans les régions d'une éternelle sérénité. Tel fut l'effet que produisit sur les invités réunis dans le salon de la marquise la mère de Joãozinho, sans effort, par le seul prestige d'un beau morceau bien choisi et bien chanté.

Chacun était sous le charme, et dona Flora lançait, comme une gerbe brillante, le dernier éclat de sa voix, quand le vieux Joaquim, conduit par son fils, arriva près du portail de l'hôtel. — Nous voilà rendus, mon père, dit Vicente; suivez le mur, et vous trouverez un domestique à qui vous pourrez parler. Je vous attendrai ici.

L'aveugle fit quelques pas en avant : — C'est bien ici que demeure la marquise?

— Oui, répondit le valet qui se pavanait sur le seuil de la porte, la bandoulière sur l'épaule, le ventre tendu, dans l'attitude d'un suisse de cathédrale, *aussi puissant que beau, — gras, poli,* comme le chien de la fable, et comme lui prêt à

Donner la chasse aux gens
Portant besace et mendians...

— Peut-on lui parler? demanda Joaquim.

— Non, dit le valet, elle a du monde; d'ailleurs Mme la marquise n'a point coutume de recevoir des gens comme vous, bonhomme!

Pendant ce temps-là, Joãozinho s'était mis à la fenêtre de la petite salle qui donnait sur la rue; il aperçut Vicente debout au pied du mur. Oubliant tout à coup son dépit et la muette réprimande de sa mère, il rentra au salon.

— Maman, dit-il tout bas, il y a dans la rue, sous le reverbère, un pauvre qui n'a qu'un bras, viens donc le voir!...

— Tu es un vilain de m'interrompre pour si peu de chose, répondit dona Flora en l'embrassant; va jeter ceci à ton pauvre.

L'enfant courut de nouveau à la fenêtre et lança sur la tête de Vicente une pièce d'argent enveloppée dans un papier blanc. Quand celui-ci leva les yeux, il ne vit plus personne.

— J'ai entendu tomber quelque chose, dit aussitôt l'aveugle, qui revenait assez désappointé vers son fils.

— Oui, répondit Vicente. La marquise ne veut pas vous recevoir, n'est-ce pas? Tenez, voilà un *teston* (1) qu'on nous a jeté de là-haut; il en faut beaucoup comme ça pour compléter la somme dont nous avons besoin.

— Je reviendrai, répliqua l'aveugle; je reviendrai le matin, et nous verrons si la marquise a oublié sa parole! En toute chose, il est difficile de réussir du premier coup. Crois-tu que je me désespère pour si peu? Oh! non.

Puis, comme pour se donner du courage, prenant sa cornemuse, il se prit à jouer l'air favori de ses montagnes. Dona Flora avait fini de chanter, et il se faisait un moment de silence. Quand les sons de l'instrument qui s'éloignait frappèrent son oreille, elle s'approcha de nouveau du piano et improvisa un accompagnement plein de mélancolie. C'était comme l'écho d'une plainte lointaine, comme le gazouillement du petit oiseau qui se cache sous les feuilles. Le vieil aveugle s'en allait toujours, on ne l'entendait plus; mais dona Flora préludait encore, modulant sur tous les tons, avec un sentiment de tristesse croissante, ce motif si simple qu'elle avait saisi au passage. On l'écoutait avec surprise; quelques jeunes gens souriaient même de cette fantaisie, qu'ils appelaient une boutade d'artiste. Cette fois dona Flora était seule émue et troublée. Quand elle redressa la tête comme si elle sortait d'un rêve, elle fut tout effrayée d'apercevoir dans la glace la pâleur de son visage et les larmes prêtes à déborder de ses paupières.

VII.

Vicente n'avait point renoncé à gagner sa vie par le travail. Dès le lendemain il se remit en campagne. Un patron de barque l'engagea à la journée, et il recommença à ramer sur le Tage avec moins de vigueur, mais avec plus de zèle encore que par le passé. De son côté, le père Joaquim voulait à toute force retourner au pays des Algarves. Le mauvais accueil qu'il avait reçu la veille à la porte de la marquise ne le rebuta pas. Il résolut de tenter de nouveau l'entreprise et de pénétrer jusqu'à sa protectrice. Le voilà donc qui se met en route, la cornemuse à la main, la corde de son chien passée au bras.

(1) Pièce de monnaie qui vaut soixante centimes.

Il pouvait être dix heures du matin quand l'aveugle arriva devant l'hôtel de la marquise. Après avoir tâté la grande porte, il rencontre le marteau et frappe à coups redoublés. A ce bruit inattendu, un valet accourut, croyant qu'un hôte de distinction se présentait à l'entrée du palais. Les verrous sont tirés, la lourde clef tourne dans la serrure, et le valet, ouvrant la porte toute grande, aperçoit l'aveugle qui avançait le pied pour franchir le seuil

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— Chez la marquise; est-ce qu'elle est déjà sortie?

— Elle ne peut vous recevoir, bonhomme.

— En êtes-vous sûr? Vous l'a-t-elle dit? Allez l'avertir que l'aveugle de Xabregas veut absolument lui parler; elle m'a fait asseoir dans sa voiture, et elle refuserait de me laisser entrer chez elle!...

Le domestique faisait de vains efforts pour décider le vieillard à se retirer. Celui-ci avançait toujours, frappant le sol de son bâton et élevant la voix. Les servantes se mirent aux fenêtres. L'une d'elles courut dire à sa maîtresse qu'un pauvre se querellait dans la cour avec les valets; la marquise reconnut le vieil aveugle qu'elle avait rencontré au faubourg de Xabregas, et elle ordonna aussitôt qu'on le fît entrer.

— J'en étais sûr, murmurait Joaquim, conduit à travers la cour et dans les longs corridors par le même valet qui venait de lui refuser la porte; Mme la marquise m'avait dit de me présenter chez elle quand j'aurais quelque chose à lui demander. Merci, mon ami, je n'ai point besoin de votre main; je vous suivrai pas à pas; *obrigado, obrigado* (1)!

— Asseyez-vous, mon brave homme, lui dit la marquise avec bonté; eh bien! que puis-je faire pour vous?

Le vieillard, un peu interdit, déposa sur le parquet son bâton, sa cornemuse et son chapeau; après un moment de silence: — Madame la marquise, dit-il, je suis bien à plaindre! Mon pauvre fils est revenu, mais il est revenu estropié; il aura bien du mal à gagner son pain. Nous voilà tous les deux dans une misère profonde!...

Tandis que l'aveugle parlait ainsi, Joãozinho entr'ouvrit la porte du salon. S'approchant du vieillard sur la pointe du pied, il prit le chapeau, le bâton, la cornemuse, et se mit à se promener devant la glace en imitant les gestes et l'allure du mendiant.

— Voilà Joãozinho qui se moque de vous, dit vivement la marquise, et pour l'en punir je lui promets qu'il ne sortira point avec nous ce soir.

Joãozinho s'en alla aussi brusquement qu'il était entré.

(1) Bien obligé.

— Je m'en étais bien aperçu, répliqua le vieillard; les enfans sont espiègles, ma bonne dame; il faut leur pardonner. Mon fils Vicente ne peut donc point m'aider par son travail, comme je vous le disais, et voilà pourquoi j'ai osé venir jusqu'à vous...

— Vous avez bien fait, mon brave homme; dites-moi franchement, que vous faut-il?

— Ah! madame, ce qu'il nous faudrait!.. une somme considérable, pas moins de... Avec ce que mon fils a rapporté, avec ce que j'ai ramassé à force d'économie, cela fait environ soixante-dix cruzades... Il n'y a pas de quoi faire...

Et il raconta les petits projets d'établissement qu'il avait formés avec son fils.

— Eh bien! reprit la marquise, j'y aviserai. Rassurez-vous, comptez sur moi; dès demain vous aurez la preuve de l'intérêt que je vous porte, et avant huit jours vous serez en mesure de prendre votre retraite au bord du Val-Formoso.

Le vieil aveugle pleurait de joie; il se mit à balbutier toutes les formules de complimens et remerciemens que lui suggérait sa reconnaissance, et sortit en comblant de souhaits heureux jusqu'aux valets, qui, par deux fois, l'avaient repoussé avec dédain.

Quelques instans après le départ du vieux Joaquim, la marquise descendit au jardin. Dona Flora s'y promenait seule d'un air triste et rêveur.

— Flora, mon enfant, qu'avez-vous? lui demanda la marquise. Hier vous pleuriez au salon, et je vous trouve pâle ce matin.

— Je souffre, madame; la tête me fait mal, je me sens oppressée... La vie que je mène me fatigue et m'ennuie. Oh! si je savais où me retirer!

— A votre âge, mon enfant?... Ne serait-ce point vous préparer des regrets amers et des ennuis bien plus cruels que ceux dont vous vous plaignez?

— Peut-être... Oh! madame, vous m'aimez, je le sais; vous m'avez accueillie comme votre fille et vous avez élevé mon Joãozinho comme votre fils... Mon éternelle reconnaissance vous est acquise, vous n'en doutez pas, madame, et pourtant je m'accuse chaque jour d'ingratitude..., parce que je vous trompe... Oui, j'ai là sur le cœur quelque chose qui m'oppresse. — En disant ces dernières paroles, dona Flora serrait la main de la marquise et la couvrait de ses larmes.

— Vous m'avez trompée! reprit celle-ci avec un douloureux étonnement, et en quoi?

— Je ne suis point la fille d'un *fidalgo* ruiné de Tra-os-Montes, comme je vous l'avais dit, madame; mes parens étaient de pauvres paysans de la côte...

— Il eût mieux valu ne pas déguiser la vérité, mon enfant; le mal est d'avoir manqué de franchise. Fille d'un gentilhomme ou d'un pêcheur, dona Flora, vous avez la noblesse que donne le talent.

— Une famille étrangère était venue passer quelque temps près de notre village, reprit dona Flora; mes parens me placèrent dans cette famille, et l'on m'y traita bien. On y faisait beaucoup de musique; je retenais les grands airs que j'entendais chanter, je chantais à mon tour, et, comme j'avais de la voix, on m'encourageait à cultiver mes talens naturels. Ce qui était d'abord un plaisir pour moi devint bientôt une passion. J'appris à jouer du piano pour m'accompagner, et quand cette famille étrangère quitta le pays, sous prétexte de la suivre, je désertai la maison paternelle. D'abord je vins à Lisbonne, puis je passai en Espagne, et je parcourus ainsi la Péninsule, d'un théâtre à l'autre, inconnue dans les premières années, puis peu à peu encouragée, acceptée et fêtée par le public. Voilà huit ans que je fais ce métier, madame, et c'est assez... Les applaudissemens de la foule ne valent pas la douce intimité de la famille; je sens autour de moi un vide affreux...

— Votre mari est toujours à Cuba, m'avez-vous dit; espérez-vous qu'il revienne bientôt?

Dona Flora secoua la tête sans rien répondre; le rouge lui monta au visage, et elle évita de regarder en face la marquise.

— S'il ne revient pas, ce sera à vous de l'aller rejoindre, Flora, reprit la marquise. Il m'en coûtera de vous dire un adieu qui peut-être sera éternel; mais enfin votre devoir vous y oblige. D'ailleurs, vous trouverez à utiliser vos talens dans cette riche colonie, et je serai heureuse de savoir que vous avez renoncé à la vie agitée dont vous sentez vous-même les ennuis... Permettez-moi de vous faire une confidence à mon tour.

— Parlez, madame. La confidence que vous avez à me faire, j'en suis sûre, ne vous coûtera ni larmes, ni sanglots.

— J'ai un protégé, mon enfant, — un vieillard infirme, aveugle, que je voudrais tirer de la misère. La pensée m'est venue de vous associer à cette bonne action. Si vous y consentez, nous donnerons à nous deux, sur le théâtre San-Carlos, un grand concert au bénéfice de mon aveugle. Je prends tous les frais à ma charge; à vous la plus belle part, à vous l'honneur d'être applaudie en sauvant de la détresse une pauvre famille. Vous êtes triste et chagrine, mon enfant; peut-être ne m'avez-vous pas tout avoué... Quelque secrète douleur vous agite encore... Eh bien! je vous indique le meilleur remède : rien n'est tel qu'une bonne œuvre pour apaiser les chagrins et pour nous réconcilier avec nous-mêmes.

— De tout mon cœur et avec joie j'accepte votre demande, ma-

dame, répondit dona Flora; puissé-je faire arriver une abondante aumône dans les mains de votre protégé! Ce sera la dernière fois que je monterai sur les planches d'un théâtre, je le crois bien, et tous les souvenirs de mes vanités passées s'évanouiront dans un bienfait.

VIII.

On ne trouve pas toujours ses amis quand on a besoin d'eux. La marquise eut quelque peine à rallier, pour une œuvre de bienfaisance, ceux qui se pressaient dans son salon peu de jours auparavant. En attendant le jour fixé pour le concert, elle fit parvenir quelques pièces d'or à l'aveugle, et joignit à ce don généreux l'envoi d'un trousseau complet. Grande fut la joie du vieillard quand il mit sur sa tête un chapeau neuf à larges bords, et sur ses épaules une veste de drap brun qu'il recouvrit d'un manteau bleu à collet. — Tu vois bien, disait-il à Vicente, j'avais raison de compter sur la marquise.

Vicente travaillait toujours; il était heureux de voir son père sortir de la misère, seulement il regrettait d'y contribuer si peu pour sa part. Un soir qu'il rentrait après sa journée, il aperçut une *sege* (cabriolet de place) qui s'enfonçait à grand'peine dans la ruelle étroite où il habitait ainsi que son père. La *sege*, attelée de deux chevaux maigres conduits par un postillon et guindée sur de hautes roues, résonnait sur le pavé avec un bruit de ferraille qui attirait aux fenêtres tous les gens du quartier.

— Holà! manchot! est-ce ici que demeure le *senhor* dom Joaquim? demanda le postillon en s'adressant à Vicente.

— Oui, répliqua Vicente avec un peu d'humeur, tout au fond de la ruelle.

— Il y a de quoi blesser ses chevaux et briser sa voiture à passer dans de pareilles rues, murmura le postillon, qui effleurait de sa grande botte le seuil des maisons.

Les voisins s'étaient mis aux fenêtres : — *Huma sege, huma sege na rua!* une voiture dans la rue! crièrent-ils tous à la fois.

— Pour qui donc une voiture?

— Pour l'aveugle qui demeure là au coin avec son fils le manchot.

— Voyez donc comme ces gens des Algarves sont fainéans! cela va mendier, et cela roule carrosse!

— Il y a des gens qui ont de la chance tout de même! Hier ils n'avaient pas de quoi manger, et voilà que le vieux est tout habillé de neuf des pieds à la tête.

— Qui sait? il va peut-être à la comédie!

Telles étaient les paroles que les voisins échangeaient d'une fenêtre à l'autre. Quand la *sege* fut arrivée, non sans peine, devant la

porte du vieillard, le postillon frappa avec le manche de son fouet :

— Holà! hé! dom Joaquim!... Je viens de la part de la marquise. Ma voiture est payée, n'ayez pas peur; on m'a donné ordre aussi de vous ramener ce soir.

— La marquise est en bonne santé? demanda le vieillard.

— Eh! oui, puisqu'elle m'envoie vous prendre; habillez-vous de votre mieux, et partons.

Vicente aida son père à s'arranger. A défaut de brosse, l'aveugle passa sa manche sur son chapeau neuf; il chaussa une paire de gros souliers bien larges, bien ferrés, qui demeurait sous son lit, et releva sur le col de son manteau les boucles de ses cheveux gris. S'il avait noué un mouchoir de soie autour de son cou, on l'eût pris pour un petit bourgeois des faubourgs allant à la foire de Campo-Grande. Le *caninho* fut consigné à la maison, la marquise ayant fait dire qu'on n'avait pas besoin de lui. Quand le vieillard fut tout prêt, il prit la main de Vicente et lui dit à voix basse: — Vicente, mon garçon, qu'en penses-tu, hein?... Je crois que je vais te rapporter de quoi compléter les cent cruzades...

— Dieu le veuille, mon père, répliqua Vicente; prenez bien garde en montant dans la *sege*, le marchepied est bien haut.

Le vieillard s'installa tranquillement au fond de la *sege*, à la manière d'un homme qui s'abandonne au charme d'une destinée meilleure. Dans ce cabriolet ouvert sur le devant, il respirait mieux que dans le carrosse de la marquise. Son fils le regardait partir en se demandant : — Où va-t-il? que signifie cela? — et, redoutant les questions que les voisins se préparaient à lui adresser en masse, il rentra seul dans son pauvre logement. Il se mit à rêver, assis dans une vieille chaise à fond de cuir, fumant à petites bouffées une mince cigarette et caressant de la main le *caninho* qui lui tenait compagnie.

Le postillon avait ordre de conduire l'aveugle au théâtre San-Carlos. Quand celui-ci fut arrivé à la porte, un domestique de la marquise vint le prendre par la main et le guida à travers les corridors. Joaquim ne savait pas où il se trouvait, et le domestique qu'il interrogeait se contentait de répondre : — Je vous mène auprès de Mme la marquise, monsieur.

Enfin ils arrivèrent devant une loge grillée, dans laquelle la marquise l'attendait avec quelques-unes de ses amies : — Mesdames, leur dit celle-ci avec bonté, permettez-moi de vous présenter le bénéficiaire. Bonsoir, senhor Joaquim; asseyez-vous, je vous prie.

— Vous me faites trop d'honneur, madame la marquise, répondit le vieillard; ce n'est pas dans votre palais que nous sommes ici, je touche le plafond avec ma tête.

— Vous n'êtes pas dans mon hôtel, répliqua la marquise, et pourtant vous êtes chez moi...

— C'est singulier, je sens l'huile par là et les fleurs par ici, dit Joaquim; on est assis sur du velours comme dans votre carrosse, et il semble qu'il y a autour de nous bien du monde qui parle bas!... Est-ce que nous sommes ici à la comédie?

— Oui et non, répondirent en souriant les amies de la marquise. Eh mais! que faites-vous donc là?

— Je roule du tabac dans une feuille de papier, dit Joaquim; c'est une cigarette... Peut-être qu'il est défendu de fumer ici?

— Assurément, reprit la marquise; vous devez vous apercevoir que nous ne sommes pas en plein air!

Tout à coup l'orchestre attaqua vigoureusement une ouverture dans laquelle les cuivres et les cimbales résonnaient avec fracas. Joaquim laissa tomber sa cigarette inachevée et se leva tout d'une pièce. Il se représentait sous des formes fantastiques ces instrumens qu'il n'avait jamais vus, et c'était pour lui comme un chœur de gnômes, de follets, de démons babillant entre eux, criant ou se menaçant. Il croyait entendre alternativement murmurer la brise dans le feuillage et hurler la tempête sur les flots. Doué de l'instinct musical accordé par la Providence aux peuples méridionaux, il suivait la mesure et se balançait de droite à gauche; le mouvement désordonné de ses grands bras marquait les élans de sa joie et l'intensité de sa surprise. Les dames le regardaient en souriant.

— Si cela vous ennuyait, dit la marquise avec intention, je vous ferais conduire chez moi, et vous y souperiez en attendant mon retour.

— M'ennuyer! s'écria Joaquim, m'ennuyer! Mais c'est la plus belle musique que j'aie entendue de ma vie... je crois rêver!...

Aussi, comme chacun applaudissait après l'ouverture, le père Joaquim se prit à frapper l'une contre l'autre ses mains calleuses avec un vacarme tel que les dames se bouchèrent les oreilles en éclatant de rire.

— Vous avez raison de vous réjouir, senhor Joaquim; ces mains qui applaudissent sont autant de piastres dans votre bourse, dit la marquise, et elle fit comprendre au vieil aveugle comment il était, sans le savoir, le héros de la fête.

Mais pour rester deux et trois heures de suite assis à la même place dans un théâtre, il faut être né dans une ville; il faut être habitué dès son enfance à ces plaisirs du monde qui fatiguent bien vite les natures simples et incultes. Moins réjoui par les solos d'instrumens qui suivirent l'ouverture et un peu dépaysé dans ce milieu brillant, Joaquim sentit le besoin d'aller respirer plus librement. On

le conduisit dehors, et là, au grand air, il fuma une demi-douzaine de cigarettes avec délices, en songeant au secours inespéré que lui envoyait la Providence. Dona Flora avait chanté plusieurs fois déjà, elle avait enlevé l'auditoire par l'éclat de sa voix et par la souplesse de son talent, lorsque le vieillard rentra dans la loge.

— Maintenant, mesdames, disait la marquise, nous allons entendre l'air tyrolien que Flora a étudié tout exprès pour cette soirée. C'est un thème charmant et qu'elle sait varier à ravir.

L'orchestre ayant préludé à l'air tyrolien par une courte introduction, les hautbois et les clarinettes en attaquèrent vivement la première phrase.

— Tiens, tiens, dit aussitôt l'aveugle, c'est un air de mes montagnes; je le sais par cœur...

Et il se mit à fredonner à demi-voix comme le merle qui récite sa leçon en prêtant l'oreille à l'oiseleur qui siffle auprès de sa cage; mais quand dona Flora, entrée en scène, lança d'une voix gracieuse et veloutée les premières notes de sa prétendue tyrolienne, le vieux Joaquim leva les mains, ouvrit la bouche et poussa un cri qui fut entendu de toute la salle. Puis sa poitrine se gonfla; il se pencha hors de la loge comme pour mieux écouter, et retomba enfin sur son siége en disant d'une voix étouffée : — Madame la marquise, qui donc chante ici?

— Une artiste d'un grand talent, dona Flora. On n'entend rien de pareil dans vos montagnes, n'est-ce pas, senhor Joaquim?

Le vieillard pâlissait; un tremblement nerveux s'emparait de tous ses membres; il pleurait et s'agitait comme s'il eût été en proie à une fièvre ardente.

— Mesdames, dit-il encore, je vous en conjure, ne me trompez pas!... Vous dites qu'elle se nomme...

— Dona Flora. Et qu'importe son nom? Vous nous empêchez de l'entendre...

— Impossible, impossible! s'écria Joaquim; elle ne se nomme point dona Flora!... Oh! non, vous ne la connaissez pas; c'est Miguelita!...

Au bruit que faisait le vieillard, un mouvement d'impatience éclata dans les loges voisines. On commença à dire : « Chut! silence! chut!... » Et la marquise cherchait à calmer Joaquim, dont l'exaltation allait croissant.

— Ah! s'écria l'aveugle en secouant ses cheveux gris, on veut m'imposer silence! Criez chut! chut! tant que vous voudrez; je vous dis que c'est Miguela, je vous dis que c'est ma fille.

S'élançant comme un fou sur le devant de la loge, il passa la jambe par-dessus la balustrade; et, le corps penché vers le théâtre, il appela à haute voix : — O Miguela! ô Miguela!

A cet appel, dona Flora pâlit, comme si une voix d'en haut lui eût crié : « Ah ! fille ingrate ! » Chacun cherchait à comprendre ce qui se passait; tous les regards se portaient sur le personnage étrange, inconnu, qui, sans plus de façon, troublait les joies de la soirée. Dona Flora, interdite et tremblante, essayait vainement de suivre l'orchestre, qui chantait toujours; sa voix expirait sur ses lèvres. Les dames qui se trouvaient dans la loge de la marquise, s'enfuirent comme épouvantées des gestes de ce vieillard, qu'elles croyaient en démence. Celui-ci, toujours penché vers la scène, répétait à haute voix le nom mystérieux : — Miguela ! Miguela !

Cette fois, dona Flora laissa tomber ses bras comme si un invisible trait l'eût frappée au cœur. La tête penchée, les yeux à demi clos et baignés de larmes, elle se retira vers le fond de la scène, faisant face au public qui l'applaudissait encore, et comme un athlète mortellement atteint qui disparaît de l'arène, mais sans bruit.

IX.

Une demi-heure après cette scène, qui avait donné à une simple soirée musicale quelque ressemblance avec une représentation dramatique, dona Flora entrait dans le salon où la marquise l'attendait en compagnie du vieil aveugle. Les rôles étaient changés; le mendiant avait retrouvé la dignité et l'autorité qui appartiennent à un père; humiliée et vaincue, dona Flora s'avançait avec embarras, comme si elle eût fléchi sous le poids de la riche parure que rehaussait l'éclat de sa beauté quelques instans auparavant.

— Te voilà donc, Miguela ! dit Joaquim en croisant les bras.

— Oh ! mon père ! s'écria-t-elle, enfin je vous ai retrouvé.

Et elle se penchait pour saisir l'une de ses mains.

— Me cherchais-tu ? demanda froidement le vieillard; espérais-tu me rencontrer dans les salons et sur les théâtres où tu te cachais sous un nom supposé?...

— Mon père, pardonnez-moi, je vous en conjure ! Vous étiez si bon pour moi dans mon enfance !

— Oui, je t'aimais, quand tu étais une bonne et simple fille, quand tu n'avais pas honte de moi !... Ce soir encore, tu chantais pour des pauvres inconnus, pour les premiers venus, sans t'inquiéter de ton père, sans savoir s'il avait du pain dans son misérable réduit, sans te demander s'il n'était pas mort de faim ou de chagrin ! En faisant l'aumône avec tes chants, tu mendiais les applaudissemens du grand monde ! Si on t'avait dit : Votre père est à Lisbonne, et votre frère aussi; l'un est ce mendiant aveugle qui parcourt la ville avec un petit chien; l'autre, ce marin manchot qui rame sur

le Tage, réponds-moi, Miguela, aurais-tu couru vers nous pour nous embrasser et nous consoler?

— Oui, oui, elle l'eût fait, répondit la marquise, empressée de venir au secours de Miguela, qui fondait en larmes; oui, Joaquim, votre fille a bon cœur. Cette aisance qui vous est assurée désormais, recevez-la comme la rançon de sa faute, et pardonnez-lui!

Ces paroles de la marquise, qui lui inspirait un grand respect, parurent avoir produit quelque impression sur le vieillard. — Au nom de ma mère, qui m'a bénie en mourant, au nom de ma mère, dit Miguela, pardonnez-moi!

Elle s'était jetée au cou du vieillard. Celui-ci ne put résister à son émotion quand il sentit entre ses bras sa fille chérie; il lui sembla qu'il la voyait belle, parée comme une grande dame, vêtue de blanc comme les anges peints sur les vitraux des églises. En invoquant le souvenir de sa mère, Miguela avait touché la fibre sensible de ce cœur ulcéré. Joaquim, confondant en un même souvenir sa femme morte et sa fille retrouvée, embrassa celle-ci sans rien dire, mais en pleurant aussi. Ils se tenaient donc étroitement embrassés, quand Joãozinho entra à son tour.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, tout surpris de cette scène à laquelle il ne comprenait rien, maman qui embrasse le vieil aveugle vêtu de neuf! Est-ce une comédie nouvelle?...

La marquise l'attira près d'elle, et, le conduisant vers le vieillard :

— Senhor Joaquim, lui dit-elle, et votre petit-fils qui veut sauter à votre cou!...

L'enfant, effrayé de voir ces visages sérieux et tout en pleurs, levait sur la marquise des yeux inquiets; mais le vieillard le prit dans ses bras, et, le soulevant à la hauteur de sa joue :—Ah! petit espiègle, lui dit-il en souriant, tu te moquais de ton grand-père l'aveugle!... Eh bien! tu le conduiras par la main, n'est-ce pas?

Le visage de l'enfant se contractait visiblement; une grande envie de pleurer se peignait sur ses petits traits. — Ah! Joãozinho, continua le vieillard, tu as du parfum dans les cheveux, et tu portes du velours, mon enfant; on a fait de toi une poupée!... Où donc est son père, Miguela?

— Répondez donc, mon amie, dit la marquise; et comme Miguela gardait le silence, elle ajouta : — Son mari est à Cuba, senhor Joaquim.

— Et qu'est-ce qu'il fait?

— Mais répondez donc, Flora, répéta la marquise.

— Madame, dit Miguela en faisant un suprême effort, c'est à vous que je vais répondre autant qu'à mon père. Celui que vous appelez mon mari, le père de Joãozinho, n'est ni à Cuba ni en Espagne; il est

mort : il a été tué en duel à Coïmbre. C'était le baron de..., votre neveu, madame. En mourant, il m'avait recommandé de revenir à Lisbonne, de m'introduire auprès de vous, de rechercher votre patronage et votre appui, et de lui garder le secret.

— Des histoires! voilà encore des histoires! s'écria le père Joaquim. Un baron, un duel!... Ah! mon Dieu, que dirait ta mère, si elle vivait? Madame la marquise, est-ce vrai, ce qu'elle dit là?

— En vous déguisant la vérité, j'obéissais à ses volontés dernières. Lisez cette lettre que je porte toujours sur moi, vous y verrez que la mort seule l'a empêché d'épouser celle qui devait quelques mois plus tard donner le jour à son fils.

Cet aveu inattendu déconcertait aussi la marquise. Son premier mouvement fut de se reprocher d'avoir été trop crédule, d'avoir cédé trop légèrement à la sympathie qu'elle ressentait pour dona Flora; mais la lettre qu'elle tenait entre les mains, cette lettre tracée par son neveu blessé à mort, n'était-elle pas un acte de réhabilitation rédigé en bonne forme et valable aux yeux de tous? Elle le comprit ainsi. Sans trop se demander si elle eût pardonné de bon cœur et sans peine à son neveu une pareille mésalliance, la marquise sentit que la découverte de ce mystère n'avait en rien affaibli son affection pour dona Flora. Sa tendresse pour Joãozinho, sa bonté aidant, elle accepta courageusement ce qui était irrémédiable, et calma de son mieux les scrupules du vieux Joaquim, moins porté à pardonner certains écarts dont les exemples sont plus rares parmi les familles obscures et sages des habitans de la campagne.

— C'est égal, répondit l'aveugle avec tristesse, j'aimerais mieux avoir eu pour gendre un pêcheur, un pauvre berger, connu de tout le monde, qu'un *fidalgo,* un baron mort avant ses noces, et que personne n'a vu!

Miguela, qui s'était éloignée depuis quelques instans, reparut dépouillée de son élégante toilette, vêtue du *capote* et le *lenzo* sur la tête, comme une femme du peuple.

— Mon père, dit-elle à demi-voix, dona Flora a fait ses adieux au monde; elle est redevenue ce qu'elle eût mieux fait d'être toujours. Prenez le bras de votre Miguelita et allons trouver mon frère.

Celui-ci, inquiet de ne point voir revenir son père, rôdait autour de l'hôtel; ils le trouvèrent donc au premier pas qu'ils firent dans la rue. Sur la proposition de Miguela, ils montèrent tous les trois à l'appartement qu'elle occupait chez la marquise. On raconta d'abord les événemens de la soirée au pauvre Vicente, qui parut plus troublé que content de tout cet *imbroglio.* S'il eût, par bonheur, recouvré son bras enlevé par un biscaïen sur la côte d'Afrique, sa joie eût été plus grande, plus complète. Après avoir présenté Joãozinho à son on-

cle le manchot, on l'envoya dormir, car il était bien tard, et l'enfant rêva toute la nuit de mendians qui l'embrassaient, de dames qui pleuraient. Il lui semblait qu'on l'avait dépouillé de ses jolis habits de *fidalgo* pour lui faire endosser la veste de bure d'un pêcheur, et qu'on l'arrachait à la société polie qui le caressait en souriant.

Tel ne fut point son sort cependant. Dona Flora, ou si l'on veut Miguela, renonçant à l'existence brillante et agitée qu'elle menait depuis six ans, accompagna son père dans les Algarves. Avec ses économies, et elles s'élevaient beaucoup plus haut que celles de son père, Miguela acheta, au bord du Val-Formoso, une jolie maisonnette où le vieux Joaquim, son père, vécut en paix le reste de ses jours. Quelquefois elle chantait le fameux air qu'elle lui avait entendu jouer à lui-même dans la rue le soir qu'il y avait réunion chez la marquise, et par lequel il l'avait reconnue à son tour au théâtre San-Carlos. Vicente obtint, par la protection de la marquise, une place dans la douane, et comme il n'avait qu'une main pour fouiller les malles des voyageurs, il se montra, dans son emploi, moitié moins désagréable que ses collègues. Le *caninho*, ayant pris sa retraite avec son maître, devint gras et lisse à l'égal des *caninhos* bourgeois qui trônent sur les marches du *Caes de Sodre* à Lisbonne. Quant à Joãozinho, la marquise demanda à le garder quelque temps encore; puis, lorsqu'il fut question de son départ, elle obtint un sursis. L'enfant avait du sang de gentilhomme dans les veines. On l'avait élevé trop délicatement pour qu'il pût se faire à la vie rustique et simple que sa mère s'imposait par devoir et en expiation de ses heureuses années. La marquise l'aimait tendrement; comme il lui appartenait d'assez près, elle s'appliqua à détruire en lui les germes d'une vanité précoce, les caprices d'enfant gâté qui nuisaient au développement de son bon naturel. En grandissant, Joãozinho comprit qu'il devait se faire une carrière et conquérir le nom que son père, en mourant, avait voulu qu'il portât. A l'âge de douze ans, il entra à l'académie royale de marine, où nous le laisserons en train de devenir un habile officier. A la mort de l'aveugle Joaquim, Miguela revint à Lisbonne, près de son fils. Vicente, marié depuis quelques années, n'avait pas besoin de sa sœur. Entre elle et lui d'ailleurs il y avait peu de sympathie. A celle que l'on appelait toujours dona Flora, il fallait l'atmosphère d'une grande ville et les bruits du monde; au marin mutilé, l'air de la mer suffisait, avec les joies de la famille et un peu d'aisance au pays natal.

TH. PAVIE.

ASTRONOMIE COSMOGONIQUE

LA TERRE AVANT LES ÉPOQUES GÉOLOGIQUES.

Nunque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis.

Il disait dans ses chants comment au sein de l'immensité de l'espace s'étaient rassemblés les principes de la terre, de l'air, de l'eau et du feu ; comment avec ces élémens primitifs s'était formée la nature entière, et le globe terrestre lui-même encore dans l'enfance.

(VIRGILE, *Églogues*.)

La fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci ont été illustrés par les travaux d'un géomètre du premier ordre, Laplace, que l'on a souvent appelé le *Newton français*, au grand honneur de l'un et de l'autre de ces éminens génies. On a dit depuis longtemps qu'Homère avait fait Virgile, à quoi les partisans du poète romain répondaient que si Homère avait fait Virgile, c'était sans contredit son meilleur ouvrage : on pourrait dire la même chose de Newton par rapport à Laplace. Toutefois, en reconnaissant que Laplace, ainsi que Newton, appliqua à l'astronomie théorique sa puissante organisation mathématique, il faut reconnaître aussi que l'objet de leurs travaux fut bien distinct. Newton, fort des principes de la mécanique inaugurée par Galilée et de la grande loi de l'attraction universelle découverte par lui-même, avait dévoilé le secret des mouvemens cé-

lestes, sur quoi Lagrange, contemporain de Laplace, disait presque avec humeur : « Il faut avouer que Newton a été bien heureux de trouver un monde à expliquer ! » Mais ce même Newton, dont la réputation en France et dans le monde entier fut si redevable à Voltaire et à Mme Du Châtelet, après avoir entrevu que l'influence réciproque de toutes les planètes devait troubler leur marche et les faire dévier de l'ellipse parfaite que seules elles décriraient autour du soleil, crut que tôt ou tard cette cause perturbatrice dérangerait le monde, et qu'enfin l'univers *aurait besoin d'une main réparatrice*. C'était, en d'autres termes, admettre que la puissance créatrice qui avait produit l'univers n'avait pas été assez prévoyante pour lui donner une organisation stable. Leibnitz, le rival de Newton dans l'invention du calcul infinitésimal, mais métaphysicien d'un ordre bien supérieur, contesta énergiquement la singulière assertion de Newton; il montra qu'il était absurde d'admettre que celui qui avait primitivement fait le monde n'eût pas su en assurer indéfiniment la conservation, et qu'il fût de temps en temps obligé de remettre la main à son œuvre. Sénèque avait dit de l'auteur de la nature ces mots sublimes : *Semel jussit, semper parel;* « il a ordonné une fois, et depuis il s'obéit à lui-même. » Enfin David, le premier des inspirés, affirme que Dieu ne se contredit pas : *Dominus juravit et non pœnitebit eum.*

Ce sont principalement ces perturbations réciproques des corps célestes qui ont exercé le génie de notre Laplace. Aidé des progrès que l'analyse mathématique transcendante avait faits depuis Newton, Laplace attaqua de front ces inextricables difficultés. Au moyen d'approximations habilement conduites, il put aborder des problèmes que ses devanciers avaient jugés au-dessus des forces de l'esprit humain. Il mesura la portée de ces actions secondaires que Newton avait cru capables de faire péricliter le monde : il reconnut qu'elles étaient essentiellement périodiques, et qu'après avoir un peu faussé dans un sens la marche régulière des planètes, elles agissaient ensuite en sens contraire, défaisant plus tard le petit effet nuisible qu'elles avaient d'abord produit, et balançant le système du monde autour d'un état moyen dont il s'écarte très peu, à peu près comme le long du cours de l'année les vingt-quatre heures du jour tantôt allongent, tantôt diminuent de quelques secondes l'intervalle de temps précis qui sépare deux midis successifs. Chose curieuse, on vit un esprit éminemment religieux révoquer en doute la sagesse et la prescience de la Divinité, et un esprit sceptique établir que le monde était assujetti à des lois tellement sages, que sa stabilité ne courait aucun risque ! Le temps lui-même, dont Newton avait craint la fatale influence, concourait à assurer l'édifice en ramenant en sens contraire les effets qui primitivement avaient pu tirer le système du

monde de sa position moyenne. Suivant la belle expression de Claudien, Laplace avait absous la Divinité :

Absolvitque deos...

Ce serait une tâche curieuse que de faire connaître ces brillantes et importantes déductions de l'analyse transcendante, qui, entre les mains des héritiers de Newton et de Laplace, et notamment dans celles de M. Le Verrier, ont conduit à des résultats si inattendus pour le présent, le passé et l'avenir du monde solaire. Quelque admirables qu'ils soient cependant par la puissance de l'analyse, les travaux de Laplace s'offriront à nous aujourd'hui sous un autre aspect, et nous aideront à suivre les développemens principaux de la science du globe dans le triple domaine de la cosmographie, de la géologie, et particulièrement des recherches cosmogoniques.

Laplace fait justement remarquer que l'astronome, qui dans ses formules embrasse l'ensemble des mouvemens célestes, peut en ce sens *prédire l'avenir*, puisqu'ayant le secret de ces mouvemens il peut annoncer quelles seront dans les âges futurs les positions des astres. Le passé, pour l'espèce humaine, est à peu près aussi obscur que l'avenir, car chacun sait combien faible est la certitude de l'histoire, cette mémoire du genre humain, aussi peu infaillible que la mémoire des individus. Les formules de l'astronomie mathématique nous disent quel était il y a plusieurs siècles l'état du ciel, comme elles nous disent ce qu'il sera dans les siècles à venir, et quand une éclipse ou un autre phénomène céleste correspond à un fait historique, on sait avec précision dans quelle année, dans quel mois et à quel jour il faut placer l'événement désigné par cette chronologie astronomique.

Ce n'est pas seulement toutefois aux événemens historiques que la curiosité ambitieuse de l'esprit humain vient s'attaquer, et l'état actuel du globe, avec les traces qu'y ont laissées les catastrophes diverses qu'il a subies, semble provoquer la recherche des causes qui ont amené successivement les divers dépôts et stratifications qui composent le sol que nous foulons aux pieds. Là, les dépôts de la mer et ses productions végétales et animales alternent avec les dépôts formés à découvert sous l'air et le ciel. Chaque couche fluviale ou marine est une immense catacombe des êtres existans à une époque ancienne, et d'après la lenteur de formation de ces couches successives on juge pendant combien de millions de siècles la nature a été en travail producteur pour arriver à l'état actuel avec l'homme, qui sur la terre ne date que d'un petit nombre de milliers d'années, et qu'à la lettre on peut dire n'exister que d'hier. Il s'agit donc de reconstituer les âges passés de la terre et sa population d'êtres vivans à chaque

période. Tel est le problème que la nature semble jeter en défi à l'intelligence humaine avec toutes ses complications, et rien n'est plus littéralement applicable à ceux qui recherchent les causes de l'état actuel de la terre que cette expression biblique, que le *monde a été livré en proie à leurs discussions* (*mundum tradidit disputationi eorum*). Plus d'une fois même le zèle pour la vérité a engendré la passion, et la géologie a eu ses volcans et ses tremblemens de terre au moral comme au physique.

Il y aurait bien un moyen simple de se tirer d'affaire : c'est de prétendre, avec l'éloquent Bernardin de Saint-Pierre, que tous les êtres dont nous voyons les débris dans les entrailles de la terre n'ont réellement pas vécu, et que le monde *a été fait tout vieux*. Telle est la propre expression de ce génie si éminemment littéraire. Suivant lui, le monde n'a point eu d'enfance. Il a été créé de manière à fonctionner tout de suite. Des forêts en pleine croissance ont été formées telles que nous les voyons aujourd'hui, pour abriter ou nourrir des animaux qui n'avaient point passé par l'enfance et l'âge adulte. Les oiseaux de proie ont alors dévoré des cadavres qui n'avaient point eu la vie. *On y a vu des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour*. Enfin, si les couches inférieures du sol tiennent en dépôt de si prodigieuses quantités de végétaux, de coquillages, de débris de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, semblables ou non semblables aux habitans actuels de la terre, c'est que leur présence était nécessaire à l'harmonie du globe. Si l'on admettait cette théorie, il faudrait admettre que la nature a voulu préparer à l'homme une étrange déception, car elle a organisé les terrains de nos continens de manière à convaincre l'esprit le plus incrédule que l'état actuel du globe avec ses habitans d'aujourd'hui n'est pas le premier état qui ait existé. En tenant compte seulement de la vie à ciel découvert, les habitans de Londres ne sont que les seconds locataires de leur contrée, les Parisiens n'en sont que les troisièmes occupans, et les Autrichiens de Vienne sont la quatrième population de leur localité.

L'histoire et la théorie des catastrophes successives qui ont peuplé et dépeuplé alternativement d'animaux marins et terrestres les diverses parties de notre globe, constituent ce qu'on appelle les *époques géologiques* et quelquefois les *époques de la nature*, quand on ne considère celle-ci que dans l'enceinte de notre terre. Pour porter le flambeau dans la nuit des siècles antérieurs, on s'aide de toutes les lumières des sciences. Les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie, sont consultées et donnent l'exclusion ou la confirmation aux hypothèses proposées par l'imagination, qui à l'ordinaire marche toujours en avant, négligeant un pénible contrôle qui cependant lui est indispensable. Puis on note toutes les indications rela-

tives à la forme des terrains, à leur nature, à leur stratification, aux débris organiques qu'ils contiennent tant pour les productions de la mer que pour celles de la terre. Le nombre des alternances et des retours de la mer est un élément important de la question, ainsi que la nature du sol que foulaient à chaque époque les générations vivantes qui pullulaient dans certaines localités. Enfin l'atmosphère d'alors, sa composition, son action sur le climat, sur la vie, sur les élémens de la terre, avec sa chaleur présumée, tout est mis en ligne de compte. C'est avec ces données, empruntées à l'observation aidée des lois physiques de la nature, que le géologue ressuscite pour ainsi dire le monde à chacune des époques du passé, à peu près comme les géographes, aidés de l'histoire, nous donnent des cartes de l'empire grec, de l'empire romain ou de l'empire de Charlemagne.

Mais ces fruits de l'arbre de la science, d'un accès si difficile, n'ont pas encore satisfait la soif de savoir qui semble l'élément fondamental de l'âme humaine, toujours prête, comme nos premiers parens, à préférer la science à tout, même au bonheur. L'état du globe terrestre antérieur à notre époque devait lui-même résulter d'un état précédent, qui en était la cause, et dont il n'était que l'effet. De proche en proche, on arrivait à la formation de la terre elle-même et des astres; c'était ce qu'on appelait et qu'on appelle encore la *cosmogonie*, ou la théorie de la formation de l'univers. Quand on pense combien les anciens avaient fait peu de progrès dans les sciences d'observation, et avec quel succès au contraire ils avaient cultivé les arts d'imagination, on conçoit facilement combien de cosmogonies durent être admises, même en faisant abstraction de toutes les cosmogonies théologiques. La hardiesse des *faiseurs de mondes* imaginaires a persisté presque jusqu'à nos jours, et Descartes lui-même, le père du doute et de la réserve, on ne peut plus infidèle à ses principes, avait fait le monde avec *le plein et la matière subtile mue en tourbillons*. Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux aruspices pussent se regarder sans rire; et moi je dis que je ne conçois pas comment Descartes, ce grave métaphysicien, pouvait sérieusement se regarder dans une glace!

Avant d'aller plus loin, précisons bien exactement, et en remontant vers le passé, les trois époques ou périodes de la nature entre lesquelles nous venons de voir se partager la curiosité de l'esprit humain. Il y a d'abord la période actuelle, c'est-à-dire l'ordre de choses dans lequel nous vivons depuis la dernière catastrophe du globe, qui date seulement de quelques dixaines de siècles. C'est l'*époque historique*, qui n'est caractérisée que par de petits changemens très lents dans la forme et l'aspect actuel des continens et des mers, changemens qui semblent la continuation affaiblie de l'effet des

grandes causes qui ont amené le dernier bouleversement. — En second lieu, il y a la période ou les *époques géologiques*, comprenant tous les changemens qui, à plusieurs reprises, ont bouleversé subitement la face du globe, déplacé les mers, remplacé en chaque localité la vie à ciel découvert par la vie sous-marine, et réciproquement, englouti des populations entières d'êtres vivans, végétaux et animaux, et laissé dans les entrailles de la terre, par la nature et la position des roches primitives et volcaniques, aussi bien que par les dépôts et stratifications postérieures et par les débris des êtres vivans à chaque âge de la terre, des monumens permanens dont l'inspection offre au géologue des hiéroglyphes bien autrement importans à déchiffrer que ceux de l'Égypte et de l'Assyrie. — La troisième et la plus ancienne époque de la nature est l'*époque cosmogonique*. La science qui traite de cette époque considère comment l'état de la terre, au commencement des âges géologiques, a pu être la suite d'une formation astronomique probable, d'où la terre et les planètes, comme la lune et les satellites, auraient tiré leur origine; elle remonte ainsi jusqu'au moment où les corps célestes qui peuplent le ciel par multitudes innombrables n'étaient encore qu'une matière chaotique disséminée dans l'univers, laquelle, sous l'influence des lois bien connues de la chaleur et de l'attraction, et avec l'aide de ce grand enfanteur de toutes choses, le temps, a donné naissance aux amas d'étoiles, aux soleils, aux planètes et aux satellites.

De ces trois âges du monde, — l'âge cosmogonique, l'âge géologique, l'âge historique, — le premier seul est ici l'objet de notre étude. C'est en prenant pour guide le génie de Laplace et ses déductions mathématiques que nous essaierons de soulever le voile que le temps et la nature ont jeté sur l'histoire primitive de notre planète. Tout a cédé au génie de l'homme, et ce « temps qui dévore tout ce qu'il crée, et ce passé envieux qui détruit comme le temps. »

> Tempus edax rerum, tuque, invidiosa vetustas,
> Omnia destruitis...

Il serait injuste de ne pas placer en tête de toutes les cosmogonies celle qui se trouve au commencement des livres saints, et qui, depuis plusieurs années, a tant exercé la sagacité des théologiens et des savans, surtout de ceux du protestantisme. Partant de ce principe métaphysique, parfaitement infaillible, que deux vérités ne peuvent pas être en opposition, ils ont recherché avec soin la concordance des Écritures avec la géologie, et ils se sont appuyés des découvertes de celle-ci pour pénétrer le sens souvent obscur des expressions bibliques. On compterait par centaines le nombre des ouvrages théologiques ayant pour objet *la concordance des quatre*

évangélistes. Eh bien! la concordance de la géologie et de la Genèse menace d'en produire encore davantage. Des fondations pieuses en Angleterre ont été consacrées à cette recherche, tant il est vrai que l'esprit humain ne peut se résoudre à ignorer même ce que peut-être il lui est impossible de savoir! Tout en ne partageant pas la sollicitude inquiète qui pousse vers cet ordre d'idées les sectes chrétiennes, où prévaut le libre examen individuel, et en laissant de côté l'interprétation symbolique ou littérale des diverses assertions du *livre,* — qui en France ont été suivies avec la plus rare sagacité par M. l'abbé de Tinseau jusque dans leurs extrêmes déductions, — nous reconnaîtrons et nous prendrons dans la Bible une date bien exacte de l'époque où s'est opérée la dernière catastrophe qui a donné à la surface de la terre l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Mais dépassons l'époque de cette dernière catastrophe; remontons au-delà des âges historiques, au-delà même des âges géologiques. Où était alors notre terre? D'où vient-elle? A-t-elle toujours occupé sa place actuelle dans le monde planétaire? Si elle a fait partie du chaos, comment en est-elle sortie? A quelle origine faut-il rapporter et sa formation et celle de toutes les autres planètes solaires? Celles-ci, au moment où j'écris, sont pour nous au nombre de quarante-trois, savoir quatre planètes de grosseur moyenne voisines du Soleil: Mercure, Vénus, la Terre (ou Cybèle), et Mars; quatre grosses planètes éloignées du Soleil: Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune; enfin trente-cinq petites planètes dans une position intermédiaire entre Mars et Jupiter. Il y a quelques jours encore, ce nombre n'était que de trente-deux; mais grâce à la découverte de M. Chacornac de l'observatoire de Paris, à celle de M. Goldschmidt dans son atelier de peintre, aussi à Paris, et enfin à celle de M. Luther, à l'observatoire de Bilk, près de Düsseldorf, nous en comptons aujourd'hui trente-cinq.

Les questions que nous venons de poser ont été débattues de tout temps par les savans comme par les poètes : nous ne voulons résumer ni les théories des uns ni les rêves des autres. Nous arrivons tout de suite à une des plus célèbres cosmogonies, celle de Buffon, qui imagine de faire sortir la terre et les planètes de la substance même du soleil au moyen d'une comète qui, venant choquer cet astre, en aurait détaché une traînée de matière fondue, dont les diverses parties, se conglomérant par l'attraction newtonienne en sphères de matière liquide, seraient devenues les divers globes planétaires qui circulent autour du soleil. Il est heureux que le choc en question n'ait eu lieu qu'une fois, car autrement il y aurait plusieurs systèmes de planètes autour de notre soleil; et tandis que toutes nos planètes tournent autour de l'astre central d'occident en orient, sui-

vant le zodiaque, il y aurait eu d'autres ensembles de planètes qui suivraient d'autres zodiaques autour de cet astre. Alors la stabilité du système établie par Laplace n'aurait plus lieu, et il y aurait à craindre l'effet des perturbations mutuelles de ces planètes, différentes de route comme d'origine. Laplace, et même tous ceux qui ont la moindre notion des mouvemens d'un corps autour d'un centre attirant, savaient que quand un corps qui circule autour d'un autre a passé une fois par un point, il y revient à chacune de ses révolutions. Ceux qui, connaissant cette loi, adoptaient la théorie de Buffon, devaient donc se demander pourquoi les planètes ne revenaient pas constamment toutes passer par le point d'où elles avaient été détachées du soleil, et en raser la surface, tandis qu'au contraire elles tournent autour de lui dans des orbites presque circulaires et indépendantes les unes des autres. Enfin la preuve que l'idée de Buffon était inadmissible, c'est que l'observation nous a appris que toutes les comètes sont des corps tellement légers et si peu compactes, que le choc d'une comète, bien loin de pouvoir détacher du soleil une masse considérable de matière, ne pourrait même pas se faire jour au travers de notre atmosphère pour venir heurter notre globe.

Ce qu'il y avait de conforme aux faits dans l'hypothèse de Buffon, c'était que chaque planète, ainsi détachée d'un globe ardent, pouvait être considérée comme une masse fluide de chaleur et complétement fondue. Tel est en effet l'état où se trouve encore l'intérieur de notre terre. A mesure que l'on pénètre à des profondeurs de plus en plus grandes, la chaleur augmente graduellement; et, d'après la loi de l'augmentation de cette température, on conclut qu'à une profondeur de soixante kilomètres toutes les matières que nous connaissons comme appartenant à la masse centrale de la terre doivent être en fusion. D'après ce système, un puits très profond doit être plein d'eau chaude, puisque le fond en est dans une région où la chaleur est considérable. Telle est la cause de la température élevée des eaux provenant des puits forés à une grande profondeur; telle est encore la cause des eaux thermales naturelles qui, pour être telles, n'ont besoin que de provenir d'une cavité profonde, comme il doit s'en rencontrer dans les terrains à couches très accidentées et qui ont été disloquées dans les diverses rechutes qui ont suivi la diminution du noyau de la terre, à mesure qu'il se contractait en se refroidissant; telle est enfin la cause qui, dès que l'écorce solide du globe vient à se fendre ou à se briser, amène à sa surface, sous forme de lave, la matière fondue elle-même dont le noyau de notre planète est formé.

Buffon n'a pas suivi toutes ces déductions modernes de la science

géologique; mais l'origine ignée qu'il attribue à la terre se trouvant d'accord avec les faits subséquens, on pouvait ne pas se montrer trop difficile sur la vraisemblance de l'hypothèse par laquelle il prétend expliquer l'état primitif du globe. Cet état est prouvé par la configuration même de cette planète et de toutes les autres qui ont la forme aplatie d'une orange, laquelle ne convient qu'à des corps fluides tournant sur eux-mêmes. La mécanique seule suffit pour démontrer mathématiquement ce fait important; mais l'importance même d'un tel résultat a engagé les expérimentateurs à le reproduire. Ils ont donc emprisonné de l'eau dans une enveloppe flexible; et, la posant sur une plate-forme tournante, ils ont vu la boule fluide s'aplatir en s'étendant dans le sens où se faisait la rotation. Le célèbre physicien de Gand, M. Plateau, correspondant de l'Institut de France, a opéré encore plus délicatement. Il a fait artistement flotter une grosse boule d'huile dans un mélange d'eau et d'alcool. Cette boule, sans enveloppe, était soutenue par le fluide environnant, comme si elle eût été dans l'air, sans appui et sans pesanteur. Faisant ensuite tourner le vase qui la contenait, ainsi que le liquide environnant, il voyait la boule d'huile s'aplatir légèrement, comme la Terre et Mars, quand le mouvement était faible; mais avec une vitesse de rotation plus grande, l'aplatissement était égal ou même supérieur à l'aplatissement de Jupiter et de Saturne, lesquels tournent sur eux-mêmes avec rapidité, avec des jours de neuf à dix de nos heures terrestres, et par suite nous offrent des globes bien plus déprimés que la Terre et Mars, qui tournent, comme on sait, à peu près en vingt-quatre heures.

Enfin Laplace vint! — C'est dans son *Exposé du Système du Monde*, ouvrage singulier de prétention mathématique, qu'il faut chercher ses idées sur la formation mécanique de la terre et des planètes. Ici il n'y a pas à craindre qu'une science sévère vienne contrôler et contredire les déductions d'une théorie due à l'auteur de la *Mécanique céleste*. C'est au contraire la science du mouvement qui sert de guide au théoricien, dès qu'il a posé son hypothèse première, savoir, que la terre et les planètes ont pour origine l'atmosphère même du soleil dont elles ont autrefois fait partie, et qui, en se resserrant autour de l'astre, par suite d'un refroidissement graduel, a dû tourner de plus en plus vite, de manière à rester suspendue à distance, comme la lune reste suspendue au-dessus de la terre, en vertu de son mouvement, qui l'éloigne autant de nous que la pesanteur la ramène, en sorte qu'elle reste toujours à la même distance. C'est en nous appuyant sur le célèbre ouvrage de Laplace, sans en copier servilement le texte, que nous chercherons à résumer les connaissances actuelles sur la physique de l'univers.

Avant de faire des planètes avec les atmosphères des soleils, faisons les soleils eux-mêmes. Tout le monde sait que notre soleil est l'un des individus d'une innombrable multitude d'astres pareils qui trace dans le ciel la bande étoilée, très irrégulière, qui constitue ce qu'on appelle la *voie lactée*. Le télescope nous révèle de plus dans le ciel bien des centaines d'agglomérations pareilles qui, à cause de leur prodigieuse distance, paraissent d'une petite étendue, comme serait la moitié ou le quart de l'espace que la lune occupe sur la sphère céleste. Néanmoins les puissans télescopes d'Herschel permettaient d'apercevoir que chacun de ces petits nuages blancs était un composé d'étoiles. On les y voyait comme des grains brillans de sable et de poussière,

Ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε,

suivant l'expression d'Homère pour désigner des objets en nombre infini. L'analogie voulait que d'autres petites nébulosités que le télescope ne pouvait séparer en étoiles distinctes fussent considérées comme des amas d'étoiles trop éloignées pour que la vue pût les distinguer. C'est ainsi que les réverbères de la splendide illumination journalière de l'avenue des Champs-Élysées de Paris, se distinguent les uns des autres jusqu'à une certaine distance du promeneur; plus loin ils se rapprochent tellement en perspective, qu'il est impossible de les distinguer à l'œil nu; une lorgnette de spectacle permet de les séparer un peu plus loin encore, mais ils finissent par se confondre en vertu de la distance. Qui croirait que cette analogie ne frappa pas l'esprit, que dis-je, le sens commun d'Herschel! Les nébuleuses que son admirable instrument ne résolvait pas en étoiles isolées, furent considérées par lui comme des masses d'une matière continue qu'il appela *matière nébuleuse*, ainsi qu'on désignerait le petit nuage blanc que donne un grain de phosphore qui brûle, ou bien le premier gaz que dégage une allumette chimique. Et de ces nébulosités, contre toute analogie, *il fit des étoiles!* Suivant lui, une nébulosité, en se condensant, donne naissance à un soleil. Chose plus étonnante, le sévère auteur du *Système du monde*, cette incarnation de l'esprit mathématique, adopte de confiance cette bizarre idée. Il voit dans les nébuleuses plus ou moins arrondies des étoiles en voie de formation, c'est-à-dire de concentration, oubliant qu'à l'épouvantable distance où sont ces masses brillantes il faudrait, pour fournir à la matière d'une de ces nébuleuses, bien des milliers de soleils, quelque légère que l'on supposât la matière de ces corps célestes. Ajoutez que ces nébuleuses qu'on croyait irréductibles en étoiles n'étaient pas les plus faibles du ciel. La fameuse nébuleuse d'Andromède se

voit très bien à l'œil nu. Celle d'Orion est encore plus brillante, et même elle est, je crois, la plus brillante du ciel, tellement que Derham croyait que c'était une ouverture dans notre ciel terrestre au travers de laquelle on entrevoyait les splendeurs du ciel empyrée, demeure des bienheureux. J'ai pendant longtemps été seul à combattre l'idée anti-analogique du célèbre astronome anglais à grand renfort de raisons physiques et mathématiques. Enfin, dans ces dernières années, lord Rosse inaugura le milieu du XIXe siècle par la construction d'un télescope gigantesque, comme Herschel père en avait inauguré le commencement par les découvertes dues à son télescope de quarante pieds. Alors les nébuleuses rebelles se réduisirent en étoiles, et il fut bien avéré, comme du reste la logique l'avait proclamé d'avance, que la matière d'une nébuleuse contient de quoi produire un nombre infini d'étoiles.

Faut-il conclure de là que les étoiles n'ont pas été produites par la matière primitive de l'univers qui, en vertu de l'attraction, se serait conglomérée en plusieurs globes solaires? Nullement. La chose n'offre rien d'impossible; mais entre la possibilité et la réalité il y a loin, et en nous hâtant trop d'adopter cette formation, nous ferions injustice à d'autres hypothèses qui se présenteront peut-être. En attendant, les esprits qui ne peuvent rester dans le doute et qui *veulent* à toute force *savoir*, ou plutôt *croire*, pourront admettre une *matière chaotique* primitivement existante dans tout l'univers stellaire, et se rassemblant en masses isolées pour former des étoiles. Ces étoiles ultérieurement se rapprocheront entre elles en prenant un mouvement de rotation, et formeront ces étonnantes nébuleuses en spirales que lord Rosse a découvertes dans le ciel avec son puissant appareil. Ces traînées de soleils tombant vers un centre commun jusqu'à ce que les forces répulsives de la chaleur les arrêtent, sont, à mon sens, le témoignage de la plus immense période de durée que le ciel ait indiquée à l'intelligence de l'homme. Déjà, en voyant des étoiles toutes formées, on pense bien, avec le calme des régions célestes, qu'il a fallu beaucoup de siècles pour amasser, arrondir, dégager, et pour ainsi dire *individualiser* la matière qui compose chaque soleil; mais quand on voit une masse de soleils, une voie lactée tout entière, qui s'est mise en mouvement et a pivoté sur son centre de gravité de manière à former par le rapprochement de ses soleils des spirales d'étoiles allant en tournant vers un point de réunion future, on est effrayé du temps qu'il a fallu pour produire des effets si grands avec des forces si petites. Pour sentir encore mieux l'immensité de ces périodes de temps écrites dans leurs effets, remarquons que, dans les soleils ou étoiles fixes qui entourent le nôtre, nous observons de minimes déplacemens qui n'ont point ôté à ces

astres le titre d'étoiles fixes à cause de leur petitesse presque infinie. Or, comparativement, nous voyons ces étoiles de fort près. Que serait-ce donc si nous les observions à la distance où sont les nébuleuses? Leurs mouvemens ne seraient perceptibles qu'après des centaines de milliers de siècles. Combien donc de ces milliers de siècles ont dû s'écouler pour avoir eu le temps de produire avec des forces si faibles des effets si prononcés, et pour avoir disposé en files spirales toutes les étoiles d'une nébuleuse! A ce point de vue, la découverte des *nébuleuses spirales* par lord Rosse nous étend l'univers en durée tout autant que les travaux de sir William Herschel et de sir John Herschel l'ont étendu en profondeur par leurs catalogues d'environ quatre mille nébuleuses. Ce nombre, avec le grand télescope d'Herschel, eût été sans doute dix fois aussi grand, et avec le télescope de lord Rosse, qui a six pieds anglais d'ouverture, si on le transportait vers le sommet des hautes régions des montagnes équatoriales, on peut présumer qu'on verrait la voûte céleste entière *plafonnée* de nébuleuses, et ne laissant que de rares interstices sans matière perceptible.

Au reste, tout indique que l'univers, ou, pour parler plus exactement, cette portion de l'univers où nous sommes confinés, marche vers un degré de refroidissement ultérieur. L'hypothèse même de la formation des étoiles par une condensation et une réunion de la matière chaotique admet tacitement qu'un refroidissement graduel a permis à l'attraction universelle de réunir des élémens stellaires. C'est aussi en vertu de l'attraction devenue prépondérante par suite du refroidissement qu'ont dû s'opérer dans les étoiles toutes formées les traînées spirales qui les ont rapprochées en les faisant tourner autour du centre de gravité de l'ensemble. — Ainsi donc voici pour notre soleil les données d'où part Laplace. La matière des soleils, et spécialement celle du nôtre, s'est conglomérée en vertu d'une moindre chaleur ou refroidissement qui a permis aux particules disséminées de se réunir en une vaste masse enveloppée d'une atmosphère qui était d'autant plus étendue que la chaleur primitive était plus grande. La condition de la formation du soleil semble ainsi être identique avec l'idée de refroidissement de l'espace céleste, puisque si la chaleur, force essentiellement opposée à la condensation d'une masse gazeuse, n'eût pas été en faiblissant, on ne voit pas de raison d'admettre la condensation de la matière chaotique en soleils. Nous partirons donc avec Laplace de cette hypothèse d'un refroidissement graduel.

En plaçant l'origine de nos déductions au moment où le soleil formait une vaste masse tournante enveloppée d'une atmosphère que sa chaleur primitive maintenait très compacte, on voit qu'à mesure

que le refroidissement s'opérera, cette atmosphère diminuera de hauteur et se rapprochera de la masse centrale. Tournant alors dans un cercle plus petit, elle devra aller plus vite, ainsi que l'exige la loi infaillible de la conservation du mouvement. Enfin il arrivera un moment où ce mouvement sera tellement rapide, qu'il contrebalancera la pesanteur dans l'équateur de la masse tournante, et qu'alors toutes les parties qui forment un anneau dans cet équateur, resteront suspendues et ne suivront pas le mouvement de condensation du reste de la masse. C'est ainsi qu'aux distances où sont maintenant Saturne, Jupiter, la Terre, etc., le soleil, en se refroidissant, a abandonné des bandes annulaires de vapeurs, lesquelles ont toutes gardé dans le sens du zodiaque le sens du mouvement primitif dirigé suivant l'équateur solaire, de l'occident à l'orient, ce qui explique admirablement ce fait si merveilleux que toutes les planètes tournent dans le même sens autour du soleil et à peu près dans le même plan, suivant la route que l'on appelle le zodiaque, et qui traverse le ciel de l'occident à l'orient. Une fois ces bandes circulaires abandonnées et suspendues par leur mouvement même à diverses distances du soleil, la matière de chacune s'est, en vertu de l'attraction, réunie en une seule masse arrondie, et la planète a commencé d'exister sous une forme isolée à peu près semblable à ce qu'elle est maintenant. Il serait un peu long et assez difficile, sans l'aide de figures, de suivre Laplace dans ses déductions ultérieures; il explique très heureusement comment les planètes ainsi formées se sont mises à tourner sur elles-mêmes dans le sens de leur rotation autour du soleil, ce qui, après leur avoir donné leurs années, a fait leurs jours, et des jours d'autant plus courts que la planète est plus grosse. De plus, et ceci est capital, à mesure que les planètes se sont refroidies, leur atmosphère a fait autour d'elles ce que celle du soleil a fait autour de cet astre en donnant naissance aux planètes. L'atmosphère des planètes, en se contractant, est restée suspendue en anneaux circulaires qui plus tard ont produit les lunes ou satellites qu'on voit tourner autour de la Terre, de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Enfin le système solaire nous offre un exemple de ces anneaux qui se formaient autour des planètes; car Saturne, indépendamment de huit lunes ou satellites, possède toujours un anneau ou plutôt un ensemble de trois anneaux qui ne se sont point encore brisés pour former d'autres satellites à la planète. Voilà une explication bien simple à laquelle on était loin de s'attendre pour un phénomène aussi extraordinaire que le sont les anneaux de Saturne. Je passe bien d'autres conséquences de cette belle théorie, et notamment la cause qui a déterminé dans le mouvement de la lune cette particularité si étonnante, qu'elle nous tourne la même face, parti-

cularité que partagent du reste les autres lunes ou satellites par rapport à leur planète principale.

On juge ordinairement de la valeur d'une théorie par le nombre plus ou moins grand de faits qu'elle explique et lie ensemble; mais de plus, il faut avant tout qu'elle ne soit en contradiction avec aucune loi établie dans la nature. La théorie cosmogonique de Laplace satisfait à toutes ces conditions. Elle est amenée d'abord par les indices du refroidissement graduel qui semble propre à la partie de l'univers que nous occupons. Ce refroidissement se traduit par l'agglomération de la matière primitive et la formation des soleils. Chaque soleil, encore très dilaté par la chaleur, est pourvu d'une atmosphère immense qui, d'après les lois du mouvement, abandonne, suivant la direction de l'équateur de ce soleil, des anneaux de cette atmosphère, qui plus tard se brisent et s'arrondissent en planètes. De là tous les mouvemens coordonnés dans le même sens et dans la même région du ciel. De là encore tous les mouvemens dans des cercles exacts et non point dans des courbes très allongées qui viendraient raser le soleil pour s'éloigner ensuite considérablement de cet astre, comme cela résulterait de l'hypothèse de Buffon. Ensuite vient secondairement la naissance des lunes ou satellites formés autour des planètes, comme celles-ci l'ont été autour du soleil, puis cette heureuse explication de l'*inexplicable* anneau de Saturne, enfin cent autres détails auxquels cette théorie s'est pliée soit entre les mains de Laplace, soit entre celles de ses successeurs.

D'après la théorie présente, et en nous restreignant à notre planète, nous la voyons primitivement faisant partie de l'atmosphère embrasée du soleil, puis constituant une bande de feu isolée circulairement au-dessus de la surface de cet astre et ne suivant plus le reste de l'asmosphère solaire dans sa retraite. Lorsqu'ensuite toute la matière de la bande ou anneau de vapeurs incandescentes s'est réunie en un seul globe arrondi et tournant sur lui-même; et quand l'atmosphère de ce globe a donné naissance à la lune, la terre se trouve réduite à des conditions à peu près semblables à celles où la théorie de Buffon plaçait notre globe à son origine, du moins sous le rapport de l'incandescence et de l'état de fusion primitive. Tout ce qu'a dit Buffon de sa *terre* peut donc s'appliquer à la *terre* de Laplace, sauf quelques particularités relatives à l'état de la matière au centre de notre globe, lesquelles sont mieux représentées par la théorie du géomètre que par celle du naturaliste. Tout le bénéfice des déductions de Buffon est ainsi acquis à la théorie de Laplace, et il est surprenant que cette dernière soit aussi peu connue et aussi peu populaire. Celui qui, après l'avoir bien comprise, la développerait en s'aidant de figures gravées et en évitant le style d'oracle et le

langage impitoyablement mathématique de son auteur, rendrait un vrai service aux *consommateurs* de la science, en mettant à leur portée les plus belles déductions rétrospectives des notions de l'analyse transcendante et de la mécanique. L'homme, comme le voyageur, n'aperçoit bien que ce qui est autour de lui. Sa vue atteint difficilement l'espace lointain vers lequel il marche, comme il cesse d'apercevoir les parties de la route qui sont derrière lui. Homère, à tout instant, parle du passé, du présent et de l'avenir, et il met sur le même rang de difficulté la connaissance de ces trois existences. En astronomie et dans la vie sociale, le passé, comme étant la cause infaillible de l'avenir, est aussi important à connaître et souvent tout aussi difficile à faire éclore dans les théories. Calculer une éclipse qui a eu lieu il y a deux mille ans, est tout aussi pénible et incertain que d'en prédire une pour l'an 3855. Je sais bien que l'école utilitaire me répondra que, pour les besoins de la géologie, la théorie de Buffon, écrite en beau style, lui suffit, à peu près comme certaines gens portent volontiers un diamant faux, pourvu qu'il ait le même éclat qu'une pierre fine; mais ce diamant factice ne résiste pas longtemps à l'usage : il se raie, se ternit et se détériore promptement. D'ailleurs il est toujours pour une théorie imparfaite quelque point où son insuffisance se trahit. Pour la théorie de Buffon comparée à celle de Laplace, le point d'insuffisance se trouve dans la puissante réaction que le noyau encore élastique du globe doit exercer de l'intérieur à l'extérieur, réaction si bien reconnue et établie par M. de Humboldt et tout à fait inexplicable dans le système de Buffon. J'y ai rattaché le fait presque incroyable des projections de certains volcans à l'origine de leurs éruptions. L'énergie de ces premières convulsions souterraines pour lancer la matière éruptive, serait inexplicable dans toute autre théorie. Souvenons-nous aussi de la réponse de Pythagore à un interlocuteur qui lui demandait quel était avant tout le caractère distinctif de l'homme au milieu de tous les êtres. « C'est, dit le philosophe, la connaissance de la vérité. » Or quel est celui qui ferait cas d'une pièce d'or ou d'argent, s'il la savait fausse?

Si j'en juge par l'impression qu'a faite sur moi la première lecture du chapitre du *Système du monde,* où Laplace développe ces grandes idées sur la formation du système solaire, il n'est point de lecteur qui ne dût être émerveillé de ces oracles de la science positive qui nous font assister, non pas à la création du monde, comme le pensent à tort des esprits irréfléchis, mais bien à un développement des lois de la nature dans l'organisation si importante pour nous de notre soleil, des planètes et des satellites, et enfin de notre terre elle-même. Au reste il faut que le sujet de sa nature soit fort attrayant,

car il n'est, je pense, aucune personne ayant dans la science une autorité, si minime qu'elle soit, qui n'ait été poursuivie par les faiseurs de mondes. A chaque contradiction qu'on leur fait remarquer, ils demandent grâce en annonçant que plus tard on trouvera la rectification de l'erreur signalée. Or cette rectification est la plupart du temps une énormité tout aussi grande que la première absurdité. — Voilà un vers qui a un pied de trop, disait Sixte-Quint à un poète qui lui faisait hommage d'un sonnet. — Que votre sainteté ait la bonté de continuer! dit le poète. Sans doute elle en trouvera par compensation un autre qui aura un pied de moins. — Voilà l'image fidèle de l'entêtement des faiseurs de cosmogonie. De plus, tous menacent de porter hors de notre pays le fruit de leurs élucubrations et de priver ainsi leur *ingrate patrie* de la gloire qu'elle devait attendre des créations de leur génie. Je n'ai point encore appris que la France ait eu à déplorer de pareilles pertes. Tout ce que j'ai pu conclure de ces tristes communications, c'est la vérification de ce théorème aussi sûr que tous ceux de la géométrie, savoir qu'il serait plus facile de donner du bon sens à un fabricateur de mondes que de lui persuader qu'il n'en a pas. La cosmogonie marche de pair avec le mouvement perpétuel.

Une fois la terre constituée avec sa lune et son atmosphère réduite à une limite bien distincte de tous les autres corps célestes, nous entrons dans la série des considérations géologiques. Peu à peu les liquides que la chaleur tenait en suspension dans l'atmosphère à l'état de vapeur commencent à se précipiter en pluies de diverse nature. Nous avons déjà dit que c'est à certaines pluies de substances carbonifères que M. Boutigny attribue la formation des houillères. Cette idée généralisée est neuve et féconde. Aucun théoricien jusqu'ici n'a suivi ces diverses précipitations de notre atmosphère, qui ont dû avoir lieu à mesure que le refroidissement forçait chacune des substances primitivement en vapeur de retomber en liquide sur le noyau central. Ainsi, vers la température de 350 degrés thermométriques, les pluies de mercure ont commencé; les pluies d'eau n'ont été possibles que quand l'atmosphère n'était plus qu'à 100 degrés. A quelle époque ont commencé les précipitations des autres substances, soit simples, soit composées? Quelles étaient au milieu de tous ces matériaux hétérogènes les réactions chimiques de ce vaste laboratoire atmosphérique, à l'équateur, vers les pôles et dans les régions intermédiaires? Suivant les belles expressions de Lucain, — cherchez, ô vous que préoccupe l'organisation du monde!

Quærite, quos agitat mundi labor et cura!

Peu à peu la surface du noyau terrestre se solidifie par un refroi-

dissement subséquent, et prend une épaisseur capable de servir de fond et de bassin aux eaux et aux liquides, qui abandonnent sans retour l'atmosphère pour former les mers des divers âges. Ces dépôts fluides réagissent, ainsi que l'atmosphère elle-même, sur les matières combustibles ou salifiables de la partie solide. Par un refroidissement prolongé du noyau, et par suite de sa réduction à un plus petit volume, la croûte enveloppante, portée sur un noyau devenu trop petit, se brise à plusieurs époques dont les périodes deviennent d'autant moins fréquentes, que cette croûte prend plus d'épaisseur et de solidité. Enfin, le refroidissement général étant devenu suffisant, la vie apparaît à la surface du monde.

Nous voilà en pleine géologie et à la seconde époque de l'existence de notre globe. Cette seconde époque embrasse la suite de son histoire jusqu'au moment de l'apparition, comparativement très récente, de l'homme sur la terre. A partir de cette dernière transformation de l'aspect de notre planète, on n'observe plus que des influences très limitées des grandes causes qui ont à plusieurs reprises bouleversé la nature entière; mais les changemens météorologiques qui stérilisent ou fertilisent de vastes étendues de sol à la surface de la terre ne sont guère moins importans pour la race humaine que les changemens géologiques. D'ailleurs ceux-ci persistent encore par des effets séculaires très manifestes. Jusqu'à ce jour, ceux qui cultivent les sciences d'observation, trop amoureux de la gloire qui suit les recherches originales, n'ont pas songé à coordonner les acquisitions de la science et à compter les joyaux de leur trésor enfoui, dont ils ne font aucune part au public. Cependant, lorsqu'en répondant seulement aux questions des amateurs de la science, on voit combien leur imagination saisit de rapprochemens ingénieux, de points de vue nouveaux et importans, d'idées fécondes et originales, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'y ait pas plus d'ouvrages destinés à l'exposition des vérités scientifiques, où chacun puiserait suivant sa portée et ses besoins. Bacon a vanté *la science des ateliers* où l'*ingéniosité* de l'homme est sans cesse stimulée par le besoin d'obtenir un résultat pratique. Que dire de la *science des salons*, où la pensée, libre des soins matériels, est un plaisir comme un besoin? Il ne s'agit que de savoir écouter, et non pas de vouloir exclusivement *se faire écouter*. L'initiation de la société à la science en général était le grand but que s'étaient proposé les encyclopédistes dans le siècle dernier. Les sociétés semblent demander aujourd'hui ce qu'on semblait leur imposer il y a un siècle. J'entrevois que pour la société française en particulier, tant pour les hommes de loisir que pour les travailleurs obligés, l'exposition universelle de l'industrie qui va s'ouvrir sera une école qui dé-

terminera bien des vocations capables de faire honneur à la France. L'exemple est le premier de tous les maîtres; et, comme le remarque très bien Tacite, il est dans la nature des hommes de suivre volontiers une initiative qu'ils ne prendraient pas d'eux-mêmes : *Insitâ mortalibus naturâ properè sequi quæ piget inchoare.*

Lorsque j'ai parlé de ces grandes déductions des formules mathématiques qui nous montrent le système solaire stable au milieu de légers balancemens qui se compensent de siècle en siècle, on a pu craindre que ces sublimes vérités ne fussent à jamais inaccessibles à ceux qui ne sont pas mathématiciens de profession. C'est une grande erreur. Tous ceux qui admirent une œuvre monumentale, comme une basilique, un pont, un viaduc, un canal, une jetée en mer, ne seraient sans doute pas capables de travaux si difficiles; mais ils sont peut-être plus aptes que d'autres à admirer les travaux du génie, et plus curieux même de les contempler. Tout ce qui est réellement grandiose se comprend facilement. Que l'on dise que, dans le système du monde, le *désordre*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est tellement circonscrit, qu'il ne peut jamais atteindre une limite qui ferait péricliter le monde; que le balancement annuel de l'axe de la terre soit fixé à quelques deux-cent-millièmes, que le balancement séculaire soit reconnu être de un ou deux degrés, en sorte que le climat de Paris oscille entre celui d'Orléans et celui d'Amiens : l'esprit le plus superficiel comprendra ces énoncés si simples, et n'ira pas redouter, pour le présent ou l'avenir, des catastrophes chimériques, encore moins exiger que la puissance créatrice apporte à l'univers une main réparatrice, ce qui serait, comme nous l'avons déjà dit, l'inadmissible aveu d'un manque de prévoyance ou d'habileté.

Laplace, à la fin de l'exposé de son système cosmogonique, consacre quelques mots aux comètes, qu'il déclare en général étrangères à notre système solaire. En effet, la marche de ces astres, si près du néant par la petite quantité de matière qu'ils contiennent, n'offre aucune régularité. Ils viennent de tous les points du ciel et parcourent indifféremment dans tous les sens l'espace étoilé. Ce sont sans doute de petites vapeurs cosmiques fort inoffensives qui traversent le système des étoiles jusqu'à ce qu'elles viennent se heurter à quelque soleil qui les absorbe en les arrêtant, ou que, par suite de l'action des planètes près desquelles elles passent, leur marche soit rendue circulaire ou presque circulaire autour du soleil. C'est presque toujours la planète Jupiter qui, par sa grande masse et son attraction énergique, fausse la route de ces astres et les fait, pour un temps du moins, circuler autour du soleil. Suivant l'expression pittoresque de sir John Herschel, Jupiter est le tyran des comètes. Jusqu'ici, quatre seulement de ces astres ont été vus deux fois. Ce

sont les comètes d'Halley, d'Encke, de Biéla et de Faye. Au mois d'août prochain, la question sera décidée pour une cinquième comète, celle du père Vico, qui n'a encore été vue qu'une fois. La fameuse comète de trois cents ans de révolution, et qui était attendue pour 1848, n'a point encore reparu. Il est vrai qu'elle a obtenu des mathématiciens une permission de *prolongation d'absence* jusqu'en 1858, avec deux ans de plus ou de moins, en sorte que nous l'aurons, j'ose dire certainement, entre 1856 et 1860. J'ai déjà parlé bien des fois de cette comète aux lecteurs de la *Revue,* et mon impatience de la voir de retour ne fait que s'accroître d'année en année. Ce sera une belle acquisition pour l'astronomie qu'un astre qui, dans sa révolution *triséculaire,* tantôt rasant le soleil, tantôt s'en éloignant à d'immenses distances, vérifiera plusieurs des lois du mouvement, et sera pour la terre une espèce de courrier revenant voir tous les trois siècles si les hommes ont été en se perfectionnant pendant le cours d'une si longue période. Sa dernière apparition fut en 1556, époque de l'abdication de Charles-Quint, qui, dit-on, s'y décida à la vue de ce messager céleste qui semblait lui commander de résigner la puissance souveraine. Elle n'aura pas tant d'autorité en 1858.

La cosmogonie de Laplace n'est pas moins heureuse à expliquer l'origine de ces masses compactes désignées si justement sous le nom de pierres tombées du ciel, qui nous arrivent des espaces étrangers à notre terre. Il est en effet naturel de penser que toute la matière abandonnée par l'atmosphère du soleil ne s'est pas exactement réunie en une seule masse planétaire. Plusieurs portions de substance matérielle placées hors de l'action de la masse principale, y ont échappé provisoirement et ont dû faire comme de petites planètes minimes, circulant autour du soleil selon les mêmes lois que les grandes agglomérations, peuplant ainsi de petits corps invisibles tout l'espace céleste jusqu'à ce que la terre, venant à passer par là, les amène à elle par sa force attractive, les enveloppe dans son atmosphère qui les arrête, et enfin les précipite sur le sol en vertu de leur pesanteur. Mais le détail de ces curieux phénomènes nous écarterait des limites où nous voulons nous renfermer aujourd'hui. Je me borne à remarquer qu'on ne parle jamais avec effroi de ces chutes d'aérolithes qui ont été fatales à plus d'un individu de notre espèce, tandis que les pauvres comètes, les plus inoffensifs de tous les êtres, ont encore une assez mauvaise réputation. Une pierre volumineuse, tombée près d'Ensisheim, avait été suspendue par une chaîne à la voûte de l'église avec cette curieuse inscription dont je ne connais pas l'auteur : *De hoc multi multa, omnes aliquid, nemo satis.* Ce latin me paraît ressembler beaucoup au style de Tacite. Il signifie que sur

cette matière beaucoup de gens ont parlé, que tout le monde a dit son mot, mais que personne n'a épuisé la matière. Nous pensons que la belle théorie cosmogonique de Laplace donne un démenti formel à l'inscription d'Ensisheim. Suivant cette même théorie, les étoiles filantes, ces feux que nous voyons briller si inopinément pendant les nuits sereines, seraient aussi des substances étrangères à la terre que notre atmosphère enflammerait au moment où elles y pénètrent, et qui ne différeraient des masses qui nous donnent des pierres et des météores compactes que par une constitution gazeuse et légère qui les rendrait incapables de fendre l'air et de laisser des traces sensibles de leur existence. On a cependant quelquefois recueilli le résidu de leur combustion. On espérait beaucoup que ces substances étrangères à la terre nous amèneraient des élémens chimiques nouveaux, et l'excellent chimiste Laugier avait analysé dans cet espoir un grand nombre de pierres tombées du ciel; mais il n'y a trouvé que les mêmes substances chimiques connues sur notre terre et dans nos laboratoires. Rien n'est du reste extraordinaire ici, car ces petites planètes, formées dans la même région céleste que la terre, ont dû l'être de matériaux de même nature, et par suite il n'y a pas d'analogie physique ou logique blessée par l'identité chimique des aérolithes avec la terre.

Pour conclusion à cette étude, on peut dire que si la cosmogonie de Laplace ne satisfait pas à tout ce que l'esprit humain, toujours un peu présomptueux, avait ambitionné de savoir, si elle ne remonte pas jusqu'aux causes premières, elle recule du moins les bornes de la science, ou, si l'on veut, de l'ignorance, jusqu'à une distance qui fait honneur au génie de l'homme. Nous suivons assez loin la généalogie de notre globe terrestre pour que ses titres de noblesse astronomique remontent à une date respectable. J'avoue que je n'entrevois pas comment on pourrait remonter plus haut dans les âges cosmiques : je serais donc tenté de dire avec Pline que nous devons nous contenter de ce que nous avons découvert, et laisser à la postérité *quelque petite chose à faire* pour la vérité. Cependant si, à l'exemple de Fontenelle, nous introduisions dans un dialogue des morts l'auteur romain de l'*Histoire Naturelle* et l'auteur français du *Système du Monde*, Pline ne serait-il pas un peu embarrassé devant Laplace, et celui-ci n'aurait-il pas beau jeu à lui reprocher ses assertions orgueilleuses?

Pour ces trois périodes de l'existence du monde, savoir les *âges cosmogoniques*, les *âges géologiques* et les *âges historiques*, il est évident que chaque durée est fort inégale. La dernière période, qui date de l'époque où la nature a pris l'aspect que nous observons aujour-

d'hui, et où l'homme est entré sur la terre, est comparativement très courte, et ne remonte environ qu'à six mille ans; mais en ce qui concerne l'homme, l'importance de cette période compense son défaut d'antiquité. Quand on sonde les terrains inférieurs, on y trouve les indications de plusieurs catastrophes antérieures; on y voit la mer tour à tour envahir et délaisser les diverses contrées, après avoir pris le temps d'y accumuler les débris des êtres vivans qui n'ont pu s'y amasser que par un laps immense de temps. Il n'y a plus d'années, plus de siècles, qui puissent mesurer la durée de ces périodes géologiques. Le chanoine Recupero, qui s'était pour ainsi dire identifié en Sicile avec l'Etna, comptait avec stupeur le nombre des coulées de laves entassées par ce volcan depuis les couches situées à trois mille mètres de hauteur, jusqu'à celles qui étaient plus basses que le pied de la montagne. Cette observation lui décelait une durée inconcevable pour l'âge du monde, que l'on ne savait pas alors interpréter symboliquement. Qu'eût-il dit, s'il avait eu sous les yeux tous les faits de la science moderne relatifs à la formation des terrains tertiaires produits sous l'empire de la vie, pendant des périodes sans fin, des durées sans limites? La conclusion à tirer de ces observations, c'est que l'état actuel du globe étant de très récente date, et chacun des états successifs étant de longue durée, il n'y a pas lieu de craindre d'ici à longtemps pour le genre humain ce qu'on appelait vulgairement la fin du monde. L'histoire manquera de chronologie avant qu'une nouvelle catastrophe terrestre vienne clore les destinées de la race qui domine aujourd'hui sur le globe. Dans ces âges futurs, pour lesquels la durée de nos empires sera à peine perceptible, que sera la gloire, et que seront devenues surtout nos gloires actuelles qui nous passionnent tant?

Les termes manquent, à plus forte raison, pour exprimer la durée de l'âge cosmogonique qui a précédé les âges géologiques. Concevoir la matière disséminée dans l'espace, et sa lente agglomération en masses distinctes, en soleils, en nébuleuses ou amas de soleils, puis concevoir que tout cet ensemble ait eu le temps de pivoter sur son centre, en laissant des traces de la disposition que lui a imprimée son mouvement, c'est vouloir, à la lettre, se figurer l'*éternité* du passé!

En revenant à l'humanité, qui ne songera à ces paroles de Pindare qui datent de cinq siècles avant notre ère : « Les hommes éphémères, — car qu'est-ce que l'existence, qu'est-ce que le néant? — les hommes éphémères ne sont que le rêve d'une ombre! »

Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι.

L'espace, la matière, le temps manquent également à l'individu de notre espèce. Il n'est quelque chose que par son intelligence. Cette vérité tant répétée n'en est pas moins toujours nouvelle.

Laplace, dans sa *cosmogonie* (mot qu'il s'est bien gardé de prononcer), examine en passant l'opinion singulière des Arcadiens, qui se croyaient plus vieux que la lune, *cet astre*, dit Horace, *qui est postérieur aux antiques Arcadiens*. Je remarque que le Péloponèse a toujours eu maille à partir avec la lune. Quelques anciens croyaient la lune juste de la grandeur du Péloponèse; sans aucun doute, le lion de Némée était tombé de la lune; enfin les Arcadiens avaient été témoins de la naissance de ce satellite, qui, jusqu'à Galilée, fut un grand embarras dans toutes les théories. Les convenances d'analogie furent satisfaites quand Galilée d'abord, et ensuite Huygens et Cassini, eurent vu les lunes des autres planètes. On avait donc imaginé de faire la lune avec une comète que la terre aurait enchaînée à sa destinée; mais cette idée ne soutient pas l'examen. Une comète, *ce rien visible*, n'a point assez de masse pour former la moindre planète ou le moindre satellite. J'ai prouvé qu'une couche d'air d'un mètre d'épaisseur illuminée par le soleil serait plus brillante qu'une comète. Toutefois, en laissant de côté cette raison péremptoire de ne pas rapporter l'origine de la lune à une comète, conçoit-on pour Jupiter et Saturne la chance qui, pour leur donner des lunes, aurait fait arriver l'une après l'autre toutes ces comètes dans le même plan, et suivant l'équateur de la planète? Sans doute une comète qui passerait près de la terre infléchirait sa course à mesure qu'elle s'en rapprocherait, mais ensuite elle retournerait vers les espaces célestes, et son mouvement ne ressemblerait en rien à la marche de notre lune, admirablement balancée entre son mouvement en ligne droite, qui l'éloigne de la terre, et sa chute vers nous, qui la ramène d'autant, en sorte qu'elle conserve sa position sans aucun appui. Plusieurs personnes à qui j'expliquais cette belle idée, qui est de Borelli et que Voltaire attribue à tort à Newton, s'inquiétaient de ce qui arriverait si ce mouvement en ligne droite, qui éloigne la lune, n'était pas égal à l'effet de la pesanteur qui la ramène. Alors ils craignaient que dans un cas la lune ne disparût dans l'espace et nous privât de ses services, ou bien qu'elle ne tombât sur la terre, où elle couvrirait bien plus que le Péloponèse et ferait de terribles dégâts. Eh bien! la mécanique théorique rassure tout le monde. Un peu plus ou un peu moins de vitesse dans la lune ne produit qu'un peu d'allongement dans sa route circulaire autour de la terre; et, au lieu d'un cercle parfait, elle décrit ce qu'on appelle vulgairement un cercle allongé, c'est-à-dire une ellipse. C'est l'une des courbes étudiées dans l'école de Platon, lequel ne se doutait guère alors du rôle astro-

nomique que Képler devait faire jouer plus tard à cette courbe, longtemps négligée d'après cette idée que le cercle était la seule courbe assez parfaite pour que l'auteur de la nature pût s'en servir.

Deux ou trois érudits ont cherché à établir que l'antiquité avait tout su. Les modernes n'avaient fait que retrouver la science des anciens. Télescope, microscope, électricité, aimant, attraction même, tout était dans les ouvrages des Grecs et des Romains. Cette exagération n'a pas besoin d'être réfutée. Les sciences d'observation sont de date très récente, et ne remontent guère à plus de deux siècles. Il est donc curieux de voir comment une des écoles grecques concevait la formation du monde. On sait que Virgile n'était exclusivement d'aucune secte philosophique, quoique généralement il fût ce qu'on appelait *académicien* (*academicus*), c'est-à-dire platonicien. Ainsi les vers que j'ai mis en tête de cette étude pourraient être un résumé des opinions cosmogoniques de Pythagore et de Platon, qui adopta dans sa vieillesse le système de Pythagore, reproduit par Copernic dans les temps modernes. D'autres pensent que Virgile prit ses idées aux initiés des mystères, qui semblent avoir eu bien des notions exactes qu'ils ne divulguaient pas. Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'auteur de cette théorie eut une sorte de prescience de la théorie cosmogonique de Laplace. Il montre d'abord la matière disséminée dans l'espace, ensuite se réunissant et s'agglomérant pour former les astres et le globe de la terre lui-même à l'état naissant. Si le lecteur veut bien ouvrir un Virgile à la sixième églogue, il verra que le poète passe très fidèlement des époques cosmogoniques aux époques géologiques, car il nous montre ensuite le sol se consolidant, la mer se séparant des continens, le soleil éclairant la terre pour la première fois, et les nuages, disséminés dans l'atmosphère, laissant tomber la pluie d'en haut. Plus tard, les végétaux apparaissent, puis les animaux, qui errent en petit nombre sur des montagnes encore sans nom. Enfin le poète passe à la naissance de l'homme et aux premiers âges de Saturne et de Prométhée, qui donne aux mortels le feu céleste. On voit que rien ne manque à la succession des événemens.

La théorie que Virgile développe ici en style poétique ferait grand honneur à l'antiquité, si elle eût été généralement adoptée; mais à côté de l'école, quelle qu'elle soit, qui professait cette belle doctrine, il en était d'autres où l'on enseignait que le soleil était un globe n'ayant qu'un pied de diamètre. Le secret de ces rencontres merveilleuses et du peu d'estime qu'on en a fait, c'est que la Grèce et l'antiquité ont tout dit, mais qu'elles n'ont rien démontré.

C'est aux séances de l'École normale primitive, en 1796, que Laplace exposa en peu de mots ses idées sur la formation du système

solaire, que depuis il développa de plus en plus dans les éditions subséquentes du *Système du Monde*. La science de l'empire (si la science peut être annexée à une forme de gouvernement quelconque) était trop exclusivement mathématique, pour que l'on pût apprécier toute la portée de cette théorie physique du monde considéré dans sa formation. L'auteur lui-même, trop partial pour ses travaux sans pairs dans la mécanique céleste, semble avoir placé au second rang sa *cosmogonie*, qu'il ne présente, dit-il, qu'avec la défiance que doit commander tout ce qui ne découle pas exclusivement des considérations mathématiques. Il semble n'avoir pas estimé à sa juste valeur ce fruit de son génie, à peu près comme Christophe Colomb mourut sans savoir qu'il avait découvert un nouveau monde et dans l'idée qu'il avait atteint l'Asie orientale, en quoi il ne faisait erreur que de la moitié du contour de la terre! Suivant l'expression d'Arago, les physiciens ont longtemps traîné les mathématiciens à la remorque. Enfin, grâce aux travaux de Gay-Lussac, d'Haüy, de Malus, de Biot, de Young, de Thénard, de Davy, de Coulomb, de Charles Dupin, d'Ampère, des mécaniciens et des industriels modernes, et surtout grâce à l'initiative d'Arago, qui, suivant l'expression pittoresque que j'emprunte à Voltaire, avait enfin *dégorgé son école mathématique*, les sciences physiques eurent leur existence indépendante, et leur *nationalité* fut enfin reconnue. Sans compter tout ce que fit la chimie pour les besoins et la prospérité des nations, la physique et la mécanique nous donnèrent les bateaux à vapeur, les chemins de fer et le télégraphe électrique, indiqué avec son nom actuel, par Ampère, en 1822. Cette réaction méritée en faveur de la science physique, *felix meritis*, suivant une épigraphe consacrée, ramena les esprits à une juste appréciation de la cosmogonie de Laplace, qui, en 1827, un siècle exactement après Newton, laissa, comme Alexandre, sa couronne scientifique *au plus digne*.

Depuis cette époque jusqu'au milieu du XIXe siècle, tout a confirmé cette belle assertion de Napoléon, savoir que dans les sociétés modernes *le pouvoir de la science fait partie de la science du pouvoir*. Au moment où j'écris, depuis quelques jours seulement, un câble électrique de 600 kilomètres (150 lieues!), jeté au travers du Pont-Euxin, nous apporte en quelques heures des nouvelles des intrépides argonautes français et anglais de la Crimée. Oserais-je citer ici quelques paroles de l'un des membres de l'Académie des sciences, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, à qui on demandait quelques renseignemens sur le télégraphe sous-marin de la Mer-Noire : « J'envoie ma dépêche au général Canrobert, et j'en ai la réponse plus tôt que je ne l'aurais par lettre d'une ville située à moitié chemin de Lyon, de Bordeaux ou de Strasbourg, sans être

encore revenu de mon étonnement sur ce prodige? » Il est du devoir de la *Revue des Deux Mondes* de protester contre l'indifférence publique à l'égard de ce fait merveilleux. Il est des hommes qui ne seraient pas surpris si on leur annonçait une dépêche télégraphique venant de la Lune, de Vénus ou de Jupiter!

Revenant à notre sujet, nous dirons que la *cosmogonie* de Laplace a clos l'ère des divagations scientifiques relatives à la formation du monde. Il est difficile d'espérer une autre théorie qui explique tant de faits divers et se prête à de si nombreuses exigences. — Mais, dira-t-on, pourquoi remonter si haut dans la série des âges et ne pas partir de la fluidité primitive de la terre, comme l'a fait Buffon (à part sa comète invraisemblable), pour entrer dans la série des époques géologiques et se livrer à des études moins hypothétiques? — Je répondrai que les études cosmogoniques, bien loin de contrarier les déductions de la géologie, leur prêtent au contraire l'appui de leurs lumières pour écarter bien des opinions erronées.

Les atlas modernes de la géographie physique nous donnent, sur des cartes spéciales, la distribution des plantes, des animaux et des races humaines; les cartes géologiques s'occupent de fixer, pour les diverses époques qui ont précédé l'âge historique, la distribution des êtres vivans qui primitivement peuplèrent le globe. On va même chercher avec la sonde au fond des mers les restes des espèces éteintes ou de celles qui ont survécu à la dernière catastrophe. Eh bien! ne serait-il pas curieux de voir, dans un atlas de figures astronomiques, se dérouler la série des transformations qu'a subies la matière chaotique, disséminée d'abord sans forme dans l'espace illimité de l'univers, puis devenant des agglomérations de voies lactées ou nébuleuses formant des amas d'innombrables soleils? Ensuite autour de chaque soleil naîtrait un cortége de planètes. Plus tard, ces figures nous montreraient chaque planète enfantant les satellites qui sont aux planètes ce que celles-ci sont aux soleils. Alors chaque monde ayant son atmosphère individuelle, et se trouvant isolé de tout autre corps céleste, les tableaux d'astronomie physique se transformeraient en cartes géologiques, qui, jointes aux atlas récens de géographie physique, comprendraient l'histoire entière de l'univers, telle que l'homme peut ou la savoir, ou l'imaginer.

BABINET, de l'Institut.

DES CONTROVERSES

SUR LE XVIIIE SIÈCLE

I. — *Ménage et Finances de Voltaire*, par Louis Nicolardot, 1 vol. in-8°, 1854.
II. — *L'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle*, par P. Lanfrey, 1 vol. in-12, 1855.

Nous entrons lentement, et à notre insu, dans un nouveau XVIe siècle, qui promet, si l'on n'y prend garde, d'être aussi orageux et aussi meurtrier que son aïeul. Les idées répandues depuis trois siècles se sont transformées, comme les dents du dragon de Cadmus, en armées de guerriers ennemis rangés en présence et prêts au combat. Les faits sortent de la poussière du passé, et les morts ressuscitent pour conserver l'œuvre qu'ils ont fondée ou gagner la victoire qu'ils n'ont pu remporter de leur vivant. Personne ne s'avoue vaincu, personne ne peut s'attribuer le triomphe. Nous avons des ligueurs fanatiques qui se croient encore sous le pontificat de Sixte-Quint, et qui rongent leur frein en attendant que la mort de sa majesté Henri IV leur permette de prendre une tardive revanche, et des huguenots courroucés tout prêts à prendre les armes contre Louis XIV. Entre eux s'interposent inutilement des universitaires jansénistes, l'âme encore émue du sort de Port-Royal-des-Champs, et des évêques gallicans qui reviennent de signer la déclaration de Bossuet. Des voltairiens, ivres des acclamations qu'ils ont fait éclater au triomphe du vieillard de Ferney, écrivent dans toute la chaleur de l'enthousiasme une apologie du grand polémiste. Que pensez-vous de l'affaire de Calas et de l'affaire du chevalier Labarre? Êtes-vous, oui ou non, pour la révocation de l'édit de Nantes? Voilà quelques-unes des con-

versations pleines d'*actualité* que l'on peut entendre en l'année 1855, dans le Paris du XIXe siècle. Phénomène bizarre! dans un temps où l'on croyait avoir scellé le passé dans sa tombe, il se trouve qu'aucune de ses passions n'est éteinte. On dirait, à contempler l'état intellectuel de la France et du continent européen, une de ces forêts enchantées que décrivent l'Arioste et le Tasse. Aux branches des arbres sont suspendues des armures et des faisceaux d'armes de toutes les nations d'autrefois; les guerriers qui les portèrent ont disparu, les guerriers qui les porteront de nouveau ne sont pas encore venus; mais parfois ces glaives s'agitent d'eux-mêmes, comme impatiens d'attendre et pressés de frapper; et le vent de la destruction, qui ne cesse de souffler même alors qu'on croit au beau fixe, secoue ces armures et leur fait rendre, en s'entrechoquant, un cliquetis sinistre. De temps à autre, le public, secoué de sa torpeur et de son lourd sommeil par ce bruit inattendu, se réveille en sursaut, se frotte les yeux, et se demande s'il en est à la veille des guerres civiles ou des guerres de religion, si l'on va recommencer la Saint-Barthélemy, si M. de Robespierre va reprendre le pouvoir, ou si ce sont par hasard les armées de la sainte-alliance que l'on entend dans le lointain. Dormons en paix, nous ne sommes encore qu'aux jours des mauvais rêves.

Parfois, lorsqu'il nous arrive de contempler ces noirs nuages qui s'amoncèlent à l'horizon comme des avalanches, et qui préparent la tempête menaçante que l'Europe voit d'année en année se grossir sur sa tête, alors la tristesse s'empare de nous, et nous nous reportons vers ces jours paisibles du dernier gouvernement constitutionnel, où l'on se passionnait pour l'indemnité Pritchard et le droit de visite, où l'on bataillait sur des nuances, où la France apprenait chaque matin que tout aurait été perdu, si l'amendement subversif de tel dynastique mécontent avait été adopté, ou si la motion de tel conservateur révolté avait été soutenue. Jamais il n'y eut époque où il fut plus facile et plus agréable de vivre; ce fut une ère charmante de dilettantisme. A-t-on assez commodément déliré à froid sur l'avenir du genre humain? s'est-on assez leurré de doux mensonges? a-t-on fait assez de sentimentalité et de politique platonique? Mais la révolution de février vint brutalement balayer de sa main grossière nos subtiles toiles d'araignée philosophiques, elle vint briser les frêles images des charmans petits dieux inoffensifs que nous adorions. Alors se produisit le plus curieux et le plus important des phénomènes du temps présent, si curieux et si important qu'il mérite bien qu'on s'y arrête et qu'on le décrive avec détails.

La révolution de février, en renversant l'édifice de 1830, porta un coup mortel aux doctrines du XVIIIe siècle, qu'elle n'avait cependant

pas l'intention d'attaquer. Le régime de juillet 1830 fut une représentation sage, avouable, modérée, acceptable, des idées du XVIIIe siècle. De doctes esprits et de fins critiques avaient travaillé trente ans à cette œuvre; ils avaient fait pour ainsi dire la toilette et l'éducation du XVIIIe siècle, ils l'avaient débarrassé de son bagage de blasphèmes, d'impiété, d'athéisme et d'utopies. On avait beaucoup ébranché, élagué, échenillé, et au terme de ce travail le XVIIIe siècle avait présenté un aspect décent et convenable comme les allées de Versailles et le jardin des Tuileries. On avait fait mieux encore, on avait créé des traditions à ce siècle, qui les brisa toutes, et on lui avait donné une généalogie. On parla peu de Diderot, peu de l'*Encyclopédie*, peu de Rousseau, peu de Voltaire lui-même, beaucoup de Montesquieu, non de l'auteur des *Lettres Persanes*, mais de l'auteur de *l'Esprit des Lois*, des doctrines anglaises et de leur influence sur la France, des cahiers de 89 et des constituans modérés; puis on présenta ce XVIIIe siècle à l'admiration du monde sous la forme visible de la révolution de juillet. Certes, si les principes du XVIIIe siècle étaient acceptables comme principes de gouvernement, c'était bien sous la forme du gouvernement constitutionnel modéré alors établi en France. Aussi, sans remuer, sans faire passer la frontière à un seul soldat, sans distribuer aux sujets des états despotiques des pamphlets de propagande révolutionnaire, ce gouvernement gagnait-il de jour en jour en influence sur l'esprit public de l'Europe. Du fond de la tombe, Voltaire put se frotter les mains de joie, et Rousseau lui-même put s'avouer en rechignant à demi satisfait. La révolution de février arriva et renversa ce régime si soigneusement élaboré. L'Europe, étourdie de ce coup inattendu, se replia sur elle-même, et s'écria comme le prophète : Comment est donc tombé ce cèdre magnifique qui semblait appuyé sur les fondemens de la terre! Ah! oui, comment? L'Europe ne chercha pas longtemps à pénétrer ce mystère, car les loisirs lui manquaient pour cela. Elle avait alors ses inquiétudes et cherchait à se débarrasser des dangers créés par la révolution, révoltes des nationalités, nouveautés démocratiques, émeutes, réclamations à main armée des droits de l'homme et du citoyen, bizarres exigences des prolétaires. Elle se débarrassa de tous ces dangers en maugréant, grognant et pestant contre la France et les doctrines françaises qui lui avaient donné de tels embarras, et jurant dans son incroyable stupeur qu'on ne l'y prendrait plus. De son côté, la France contempla avec terreur l'abîme ou plutôt les milliers d'abîmes ouverts sous ses pas. Elle fit comme l'Europe, elle fit mieux ou pis encore : elle se désavoua elle-même hautement, désaveu qui a eu et qui aura des conséquences nombreuses. Les hommes les plus considérables de la France vinrent faire publiquement leur confession

générale, se frappèrent la poitrine et demandèrent pardon à Dieu de leurs péchés passés. A leur suite, le public se couvrit la tête de cendres et se mit à déplorer ses erreurs anciennes. On poussa les choses à l'extrême, ainsi qu'il est d'habitude en France, et on appela l'autorité avec autant de force qu'on avait naguère appelé la liberté.

Le XVIIIe siècle était donc abandonné; mais si les doctrines révolutionnaires étaient désavouées, quelles seraient désormais les doctrines qui guideraient les destinées de la France? Le catholicisme, qui, comme doctrine, n'avait eu pendant les vingt années précédentes qu'une faible influence, se redressa naturellement et prit possession du terrain abandonné par la révolution. Il ne pouvait en être autrement. La France, comme tous les pays latins, est condamnée, à ce qu'il semble, à être longtemps ballottée entre le XVIIIe siècle et le catholicisme, ou, pour employer l'expression très énergique de Diderot à propos de Rousseau, à aller de l'athéisme au baptême des cloches et réciproquement. Quel chaos moral, quelles faussetés et quelles perversités de jugement, quel scepticisme, quelle lassitude, quel dégoût de toute croyance, et finalement quelle impuissance politique, philosophique, religieuse, peuvent produire les violentes oscillations de ces deux doctrines, ennemies absolument irréconciliables! — c'est ce que nous savons trop. Il faut à une nation, pour résister à ces secousses périodiques, la souplesse et l'élasticité, le subtil bon sens de la France. Grâce à ces qualités, notre nation fait encore assez bonne figure dans le monde; mais chez les autres peuples latins, quelle confusion, quel délire! La tête n'y est plus. Voyez l'Italie moderne, où le culte de la madone et de saint Janvier se mêle aux idées de Dupuis et de Volney, où l'athéisme vit à côté de la superstition! Voyez l'Espagne violemment révolutionnaire et non moins violemment catholique, où les représentans de la nation passent, dans une même séance des cortès, des idées de Rousseau à la doctrine de la religion d'état!

Ainsi remis par la révolution de février en possession de tout ce qu'il avait perdu, le catholicisme s'offrit à nous non-seulement comme doctrine religieuse, mais comme principe politique, et malheureusement sous sa forme la moins française, l'ultramontanisme. Cette dernière doctrine, objet de l'antipathie traditionnelle de la France, contre laquelle elle avait toujours protesté, contre laquelle elle s'était donné des garanties, se présentait donc pour la gouverner. Le public s'émut de nouveau. Alors commença une lutte d'articles de journaux et de pamphlets. L'ultramontanisme avait été imprudent : il avait déclaré hardiment la guerre à l'humanité des trois derniers siècles, il avait demandé l'extermination de la réforme, de la renaissance et de la révolution. Il avait soulevé les questions les plus étranges et les plus

menaçantes. L'étude de l'antiquité devait-elle, oui ou non, être supprimée? La révocation de l'édit de Nantes avait-elle été une mesure politique légitime? L'esprit du XVIIIe siècle se réveilla et reprit peu à peu faveur. En sept années seulement se sont accomplis ces reviremens de l'opinion publique. La situation est aujourd'hui celle-ci : l'ultramontanisme ne veut rien perdre du terrain qu'il a conquis; le XVIIIe siècle veut reconquérir le terrain qu'il a perdu. Nous ne savons quel sera le dénoûment de la crise; nous nous bornons, en historiens impartiaux et désintéressés, à constater fidèlement l'état de choses actuel.

D'innombrables écrits, — pamphlets, philippiques de toute espèce, — sont déjà nés de ce débat, que sont venus ranimer en dernier lieu deux livres de valeur fort inégale, — *Ménage et finances de Voltaire*, de M. Nicolardot, et *l'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle*, de M. Lanfrey. L'un brûle tout ce que l'autre adore. Le premier maudit tout ce que le second bénit. M. Nicolardot fait passer le XVIIIe siècle tout entier devant la cour d'assises et démontre que tous les personnages de cette époque ont été voleurs, assassins, faussaires, faux monnayeurs, libertins. Il a renouvelé à l'égard du XVIIIe siècle le procédé de Voltaire envers ses ennemis. Toutes les fois que le célèbre écrivain avait à se plaindre de quelqu'un, il accusait invariablement ce quelqu'un de crimes honteux et contre nature. Les diatribes de M. Nicolardot, à demi fondées, à demi calomnieuses, reposent sur cette vérité incontestable, que la société du XVIIIe siècle était très corrompue. De son côté, M. Lanfrey démontre que le clergé du XVIIIe siècle présenta le plus odieux spectacle, celui de l'intolérance unie à la corruption. M. Lanfrey déclare qu'il n'a pas voulu exposer les défauts du XVIIIe siècle, parce qu'assez d'autres sans lui se chargeront du crime de Cham et profaneront la nudité paternelle. Très bien; mais la société laïque valait-elle beaucoup mieux que la société ecclésiastique? Non; dans ce siècle, immoral entre tous les siècles, les salons et les cours sont au niveau des sacristies. Les philosophes et les écrivains, quelque mal qu'on puisse en dire, composent en effet la partie la plus éclairée, la plus élevée, la plus morale de l'humanité de cette époque, et Voltaire est certainement, malgré ses fautes et ses étourderies, le plus honnête homme de son temps. Cependant ils ne sont pas pour cela des modèles de vertu, de grandeur et de noblesse dignes d'être offerts à la vénération de l'humanité. Ils peuvent être jugés d'un mot, ils appellent souvent la sympathie, rarement le respect. Ils ont plus d'esprit que d'âme, et chez eux l'intelligence domine au détriment du caractère. Comparez les écrivains du XVIIIe siècle à leurs prédécesseurs du XVIIe, à Pascal, à Bossuet, à Fénelon, à Bayle lui-même, et dites si l'on ne pourrait pas répéter à leur sujet la parole de Jésus lorsque la Cananéenne a touché ses

vêtemens : Je sens qu'une vertu est sortie de moi. Ils ont perdu une vertu en effet, le monde les a touchés, et ils participent plus ou moins de la corruption de leur temps. Et maintenant comparez-les à leurs aïeux du XVIe, et dites s'ils ont gagné en foi, en conviction, en résolution, en force de caractère. Décidément le XVIIIe siècle ne veut être jugé ni par des adversaires, ni par des enthousiastes; il veut être jugé avec calme et impartialité, et il attend encore un historien désintéressé.

Néanmoins, corrompu ou non, le XVIIIe siècle a existé, c'est là un fait irrévocable et désormais impérissable; toutes les colères de M. Nicolardot n'y feront rien. Il a accompli sa tâche, bonne ou mauvaise, et a laissé pour l'éternité des vérités et des erreurs qui maintenant, sous mille formes diverses et successives, vivront jusqu'à la fin des temps; il en faut donc prendre son parti. Maudire un fait ou le glorifier n'est guère profitable, il vaut mieux chercher à le comprendre. Comme nous sommes fort désintéressé dans la question qu'agitent et M. Nicolardot et M. Lanfrey, nous allons essayer à notre tour de dire comment le XVIIIe siècle a été nécessairement inévitable, et comment il a été à la fois bienfaisant et fatal.

Un des sujets d'étonnement de bon nombre d'honnêtes publicistes est la docilité avec laquelle les rois et les aristocraties de l'Europe acceptèrent les doctrines philosophiques qui devaient amener la plus violente révolution qu'ait vue le monde. Toutefois cette docilité s'explique dès qu'on sait que la pensée des philosophes était exactement la même que celle des rois. Avant la révolution française, il y en avait eu une autre, ou pour mieux dire le XVIIIe siècle n'est qu'une longue révolution impitoyable, pleine d'âpreté et de violence. Chez tous les peuples, le pouvoir laïque se montre jaloux jusqu'à l'excès de son autorité, ombrageux et exclusif. Partout le pouvoir sacerdotal est frappé à mort par les rois. On brûle, on spolie, on emprisonne, on exile au nom du despotisme. L'antique pouvoir de l'église croule, et personne ne s'émeut : au contraire les peuples applaudissent à ce pouvoir usurpateur, qui partout se présente sous la forme de la force armée et de l'arbitraire. De Saint-Pétersbourg à Lisbonne, l'Europe présente un même spectacle. Pierre le Grand installe hardiment son pouvoir au-dessus du pouvoir de l'église; Frédéric le Grand contient son clergé et lui impose silence; Pombal brûle des moines, Charles III expulse les jésuites, et Choiseul, aidé de l'Espagne, amène le représentant de l'église à l'affaiblir de ses propres mains. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre où la populaire église anglicane ne voie diminuer son importance sous la longue administration des whigs. Sur les ruines du pouvoir sacerdotal, ce n'est point la liberté qui s'établit, c'est le despotisme monarchique, lequel semble devoir être la loi des nations modernes. C'est là le fait dominant, important du XVIIIe siècle, et il se produit également chez les

nations appartenant aux trois formes diverses du christianisme, chez les nations catholiques, chez les nations protestantes, chez les nations du rite grec. Ce fait si général n'eut point cependant partout les mêmes conséquences; il devait en avoir et il en eut de funestes chez les nations catholiques.

J'ai toujours pensé que le XVIIIe siècle n'aurait pas eu la même violence, si la réforme eût été universellement acceptée au XVIe siècle. Des maux innombrables résultèrent de la séparation de l'Europe en deux camps ennemis; mais il en est deux surtout dont nous souffrons encore : le premier, c'est que les sources de la vie morale ne furent pas ou furent incomplétement renouvelées; l'autre, c'est que le pouvoir monarchique gagna en influence tout ce que perdit le pouvoir sacerdotal sans grand profit pour la liberté humaine. C'était au pouvoir monarchique seul en effet qu'il appartenait de mettre un peu d'ordre au milieu de la confusion où les troubles de l'église avaient jeté l'Europe; seul il pouvait maintenir en paix une province protestante qui, voisine d'une province catholique, brûlait de mettre cette dernière à feu et à sang; seul il était capable de protéger avec quelque efficacité les familles et les propriétés de citoyens toujours prêts à s'exterminer et à se dépouiller mutuellement. Aussi partout fut-il salué comme un libérateur. Il créa des armées permanentes, les peuples applaudirent; il confisqua les vieilles libertés nationales, on laissa faire; il décima les aristocraties turbulentes et factieuses, elles regimbèrent un instant, puis, avec cette servilité que l'impuissance donne très vite à l'homme, elles consentirent à se transformer en noblesses de cour et en aristocraties de plaisir. Comme on était encore très près du moyen âge, les princes catholiques, instrumens du clergé romain, et qui se proclamaient tels eux-mêmes, conservèrent à l'autorité sacerdotale son prestige, son influence politique, ses richesses dans l'état; mais avant qu'un siècle se fût passé, ils commencèrent à se sentir gênés de ce partage du pouvoir : à chaque instant, ils étaient harcelés, importunés, contrariés par cette autorité qu'ils avaient sauvée, qui n'existait que par eux, qui ne possédait aucune armée, qui, en un mot, n'était plus qu'un serviteur, et prétendait parfois à être le maître. Alors s'engagea une lutte odieuse, repoussante, entre la force et la ruse. Certes, dans la plupart des querelles qui s'élevèrent au XVIIe et au XVIIIe siècle, le faible, c'est le clergé, et l'oppresseur, c'est le pouvoir politique. Le clergé est désarmé relativement à la royauté; eh bien! il est néanmoins impossible de prendre la plupart du temps parti pour lui. On n'a pas d'armées permanentes, il est vrai, mais on ruse, on intrigue, on cabale, on importune jusqu'à ce qu'enfin le pouvoir politique exaspéré appelle brutalement quatre hommes et un caporal, et termine ces conflits incessans en posant les scellés sur l'église.

La force brutale, voilà en effet le pouvoir nouveau qui finit par s'établir au XVIIIe siècle. Je regrette que M. Lanfrey, qui a si habilement raconté les luttes du pouvoir civil contre l'église, n'ait pas fait ressortir la marche parallèle de ces deux faits : l'élévation graduelle du despotisme, la décroissance graduelle de l'église. L'un monte à mesure que l'autre descend, et lorsque l'église est entièrement détruite, le despotisme ne rencontre plus aucun obstacle. La révolution qui se déchaînera à la fin du siècle, et qui déclarera la guerre aux tyrans, ne connaîtra d'autre moyen de gouvernement que le despotisme du comité de salut public, et ne se reposera que lorsqu'elle se sera couronnée elle-même dans la personne d'un chef d'armée. Il est donc injuste, comme on l'a fait souvent, d'attribuer aux doctrines du XVIIIe siècle les progrès du despotisme. Elles n'y ont pas nui sans doute, mais dans leur lutte contre le pouvoir sacerdotal les philosophes n'ont fait que suivre le mouvement commencé par les rois, sans imaginer qu'en attaquant l'église ils travaillaient au profit du despotisme.

Cette sécularisation universelle de l'humanité était-elle nécessaire? Oui, car les peuples étaient arrivés à cet état de positivisme et de croyance raisonnée qui rendait désormais impossible le gouvernement du clergé. La foi elle-même avait perdu sa naïveté, les doctrines françaises du XVIIe siècle le prouvent assez. Dans les livres des grands écrivains de cette époque, les doctrines catholiques touchent déjà au rationalisme. Que sont devenus, entre les mains de ces docteurs illustres, le catholicisme du moyen âge, les passions de la ligue, l'enthousiasme naïf de l'Espagne du XVIe siècle? Les considérations politiques commencent déjà à l'emporter. Avec l'église gallicane s'introduit dans le catholicisme un commencement de sécularisation; l'église devient nationale : son chef immédiat n'est plus le pape, c'est le roi. On met en pratique la théorie de la séparation des pouvoirs. Le roi Louis XIV, dévot catholique jusqu'à la persécution inclusivement, prélude sans le savoir au XVIIIe siècle. Si le clergé veut conserver un pouvoir politique, il s'expose à devenir gênant. Le rôle de protection qu'il a rempli au moyen âge est fini depuis longtemps en effet; les peuples ne sont plus timides, faibles et naïfs comme autrefois, ils sentent maintenant leur force, et sont très capables de résister aux barons féodaux, si par hasard il en reste encore. Les gouvernans n'ont plus la grossière violence des maîtres d'autrefois. Certes Condé, Louvois et Louis XIV ne sont pas précisément des types d'humanité, et le doux Turenne peut bien encore ordonner la dévastation du Palatinat; mais leurs violences ne sont plus arbitrairement capricieuses comme celles des gouvernans du moyen âge. Si la protection du clergé n'est plus nécessaire, à quoi donc se réduit son rôle? Probablement à la prédication, à l'enseignement du

dogme et de la morale chrétienne; mais s'il s'obstine à conserver un pouvoir politique, le clergé s'exposera à commettre des injustices révoltantes, car il se heurtera contre des intérêts nouveaux qui lui sont étrangers, et dont il ne peut avoir qu'une connaissance imparfaite. Je ne veux point dire par là que les principes du clergé ne fussent pas préférables aux principes du despotisme : l'important en politique n'est pas d'avoir les meilleurs principes; l'important, c'est bien plutôt d'avoir les moyens de mieux faire la besogne du jour, de pouvoir mieux gouverner que tel autre à un moment donné. L'église s'obstina cependant et eut le double malheur de blesser à la fois les peuples et les rois, les rois par ses taquineries et ses exigences, les peuples par ses persécutions.

Si cette sécularisation universelle fut nécessaire, fut-il également nécessaire qu'elle s'accomplît au moyen du despotisme? Hélas! il n'y avait pas d'autre moyen de l'accomplir. Cette sécularisation était exigée par l'état même du monde, par l'état des esprits, par les intérêts nouveaux qui se faisaient jour de tous côtés et les classes nouvelles qui s'élevaient de toutes parts. Il fallait que le pouvoir politique dominât, et il n'y avait plus en Europe qu'un pouvoir politique debout (l'Angleterre exceptée), la monarchie, que les luttes du XVIe siècle avaient démesurément grandie. Cette sécularisation dut donc se faire sous forme despotique. C'est ici que nous pouvons exprimer de nouveau l'opinion que nous avons émise, que le demi-succès de la réforme a eu des conséquences désastreuses. Si la réforme eût été universellement acceptée, cette sécularisation se serait accomplie également, puisqu'elle était inévitable, mais sous forme libérale et républicaine. La féodalité n'aurait pas été aussi rapidement détruite, il est vrai, mais en revanche la tradition n'aurait pas été brisée, car c'est un fait éminemment révolutionnaire, que cette usurpation de tous les pouvoirs par la monarchie, qui s'est accomplie dans les trois derniers siècles. Les aristocraties féodales auraient conservé leur influence, et, grâce à elles, le moyen âge se serait continué en se transformant, les classes moyennes auraient grandi en importance, et auraient fait lentement et sagement leur éducation politique, éducation qui leur a toujours fait défaut. Un abîme ne se serait pas creusé entre les diverses classes de la société, et nous n'aurions jamais connu les castes et le régime des castes. La foi chrétienne, en pénétrant dans les classes inférieures, les eût moralisées et en eût fait un peuple solide, à la fois modeste dans ses prétentions et intraitable sur ses droits. Nous aurions eu en un mot un *peuple*, et non plus ce que nous avons encore, surtout dans les pays latins, une *populace* insolente, tour à tour violente et lâche. Cette sécularisation eût été, je le sais, essentiellement oligarchique; mais l'oligarchie est et sera toujours préférable au despotisme. Les œuvres de

l'oligarchie, pour être moins gigantesques que celles du despotisme, sont plus réellement grandes, ainsi que le prouve l'exemple de Rome républicaine, de Venise et de l'Angleterre.

Après l'établissement universel du despotisme, le fait dominant au XVIIIe siècle, c'est le règne de l'athéisme; l'un était la conséquence de l'autre. Nous n'entendons pas par athéisme la simple négation d'un Dieu personnel et dont la Providence régit le monde; nous donnons à ce mot une plus grande extension : nous entendons par athéisme toute doctrine qui repose sur un fondement purement humain, qui prend sa source dans l'homme même et qui n'a que lui en vue. Nous entendons par état athée tout état où la loi politique est la loi suprême et n'est pas une conséquence de la foi nationale. Cet athéisme fut celui que prêcha le XVIIIe siècle. Ses doctrines n'eurent en vue que la terre. Elles grandirent et devaient naturellement grandir chez des peuples où l'édifice ecclésiastique avait toujours été intimement uni aux croyances religieuses, mieux encore, identifié avec elles. L'église extérieure était la religion, et la religion était l'église extérieure. Lorsque l'une déclina, l'autre déclina en même temps, et la décadence d'une institution visible, matérielle, fut le signal de la décadence de la religion. A chaque pierre qui tombait de l'édifice ecclésiastique en dissolution, une croyance se détachait de l'âme du peuple. Une fois que le prêtre n'eut plus aucun pouvoir, le peuple n'eut plus de Dieu. C'est là, dans cet athéisme plus encore que dans les violences du pouvoir laïque, que le clergé trouva sa punition. Il avait voulu être tout à la fois la loi et les prophètes; il avait identifié la religion avec lui, il avait habitué les peuples à ne pas séparer la religion de la personne du prêtre, il s'était posé comme l'intermédiaire nécessaire entre Dieu et le peuple. Lorsqu'il disparut, Dieu disparut également. Le peuple n'eut plus aucune idée morale. La réforme de la France dut donc s'accomplir tout au rebours de la réforme du XVIe siècle, par l'athéisme; mais il est curieux d'observer combien la révolution du XVIIIe siècle, qui s'attaque si violemment au catholicisme, emploie ses méthodes et ses procédés. Comme lui, elle procède volontiers par formules générales et abstraites, et ne tient aucun compte de la vie et de ses manifestations infinies. Comme lui, elle ignore ou veut ignorer la puissance de l'âme individuelle, et elle aura au besoin la prétention de pouvoir étouffer les protestations de l'individu, au nom soit du témoignage universel, soit du salut de l'état. Comme lui, elle voudrait façonner le monde entier sur un moule unique et ne tient aucun compte de ce qui la gêne et la contredit. Comme lui, elle ne voit que le côté extérieur des choses et voudrait tout transformer en institutions. Elle diffère de lui toutefois par son inhabileté absolue à trouver des expédiens ingénieux, des moyens termes et des compromis, et aussi par son

emportement, son étourderie et son irréflexion. Une telle révolution ne pouvait s'accomplir que chez un peuple qui n'avait point passé par la réforme, et elle ne pouvait s'accomplir autrement. S'il se rencontre un pays où la foi religieuse n'existe qu'à la condition de l'obéissance absolue au prêtre, et si le prêtre y disparaît ou y devient, par telle ou telle raison, odieux ou impopulaire, qu'arrivera-t-il? Ce qui est malheureusement arrivé. Tel qu'il a été, le XVIIIe siècle était inévitable du jour où le XVIe siècle échoua.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprît sur notre pensée. Nous ne discutons pas, nous exposons; nous essayons de dire quels furent les caractères du XVIIIe siècle, et pourquoi il fut ce qu'il a été. Selon nous, il était inévitable sous sa forme athée du jour où la réforme avait échoué. Lorsque les temps furent venus où la vieille société dut périr et où la réforme sociale fut nécessaire, l'athéisme se présenta donc comme la seule arme de combat. Ce fait particulier a eu deux conséquences : grâce à cette arme terrible, la révolution française a pu opérer la destruction la plus radicale dont l'histoire fasse mention, et en même temps elle a été privée d'un élément de rénovation morale. Le XVIIIe siècle, n'ayant pas de croyances, les remplaça comme il put, par des principes légaux et des opinions. Et ici s'élève une question à laquelle M. Lanfrey n'a pas songé. Des principes abstraits, adoptés par l'intelligence, peuvent-ils remplacer des croyances vivantes, qui se mêlent à tous les actes de l'existence et sont le principe même de la vie de l'âme? En d'autres termes, est-il vrai que les croyances religieuses sont absolument nécessaires à l'homme, comme la lumière l'est à la nature? La question vaut bien la peine d'être examinée. Il y a là dans cette question un des mystères insondables de l'ordre universel : le mystère n'a pu être pénétré et l'analyse philosophique n'a pu l'atteindre, pas plus qu'elle ne peut atteindre l'élément constitutif de la vie; mais il existe. Si philosophe que soit un peuple, il y a toujours un moment où la morale purement humaine ne lui suffit pas; les faits parlent assez haut d'eux-mêmes. Il s'ensuit que faute de cet élément religieux, la révolution est condamnée pour toujours peut-être à n'avoir qu'un développement très restreint. Dès que l'homme sent s'agiter en lui ce tourment de la croyance religieuse, la révolution se voit abandonnée, et le XVIIIe siècle recule. Aussi le catholicisme, contre lequel cette révolution fut dirigée en grande partie, conserve-t-il encore son ancien empire, et se dresse-t-il en face du XVIIIe siècle comme un adversaire obstiné et patient. Les péripéties de cette lutte, de ces actions et réactions succcessives ont été nombreuses, et il serait impossible de dire quelle en sera l'issue. La France, et à sa suite les nations du midi, semblent condamnées à flotter longtemps de l'un à l'autre sans parvenir à se fixer et à se décider entre les deux. Et

dans le fait se décider est presque impossible; accepter franchement et sans restrictions le XVIIIe siècle serait une décision réellement terrible, et l'esprit se trouble à la seule pensée d'une action aussi audacieuse. On a vu ce fait se produire en France sous la révolution, et le monde a frémi d'horreur. Renoncer au XVIIIe siècle est aussi difficile, car y renoncer, c'est renoncer pour les nations du midi à toutes leurs garanties, à toute leur vie politique. C'est un nœud gordien qu'on ne peut dénouer en le coupant; il ne peut être dénoué que par la méthode ordinaire, et pour cela il faut une main patiente, qui n'ait pas de mouvemens brusques et nerveux, la main du temps.

Ainsi, et pour nous résumer sur les deux points examinés précédemment, on peut dire que le XVIIIe siècle est le bouc émissaire de l'histoire, chargé d'expier les péchés et les erreurs de l'humanité antérieure. Il porte la peine des fautes commises au XVIe et au XVIIe siècle. Il porte la peine des superstitions de nos ancêtres, de leurs préjugés, de leur trop grande timidité. Les révolutions nécessaires à l'existence de la société moderne s'y accomplissent, mais d'une manière désastreuse et au moyen des instrumens les plus funestes, le despotisme et l'athéisme. L'homme paie de sa liberté l'indépendance du pouvoir politique, et paie de sa conscience morale la destruction du pouvoir sacerdotal, si bien que le jugement hésite en présence de l'histoire de ce siècle, et qu'on peut se demander s'il n'eût peut-être pas été préférable que cette révolution ne fût pas accomplie? Certes la maladie était grave, mais le remède employé était d'une violence effroyable, et devait être une source de nouvelles maladies dont quelques-unes sont même plus hideuses que toutes celles de l'ancienne société.

Après le despotisme politique et l'athéisme, produits désastreux des antécédens historiques de l'Europe non moins que de la France, un troisième fait, exclusivement français et résultat des erreurs de la monarchie, remplit tout le XVIIIe siècle : le règne et l'agonie de l'ancien régime.

Qu'est-ce que l'ancien régime? On entend généralement sous ce nom un régime d'erreurs et d'abus, de superstition et d'arbitraire. L'ancien régime fut tel en effet. Quoi donc! n'y avait-il en France ni droit, ni justice, ni légalité, et doit-on ces bienfaits à la révolution française? Le XVIIIe siècle, comme beaucoup l'en ont félicité, a-t-il donc inventé la justice? Non, certes; mais pendant toute la durée de ce qu'on peut appeler l'ancien régime, la France ignora complétement ce qu'étaient la légalité, les garanties politiques, la tolérance, la piété éclairée, et en revanche elle eut à supporter ce qui lui a toujours paru odieux à juste titre, l'intolérance, le bigotisme, l'hypocrisie, les caprices arbitraires des rois, l'injustice sociale, les préjugés de caste. Ne vous laissez pas prendre à ce mot d'*ancien ré-*

gime, il est trompeur : l'ancien régime est de date très récente, et nous en devons l'invention à Louis XIV. Rien n'est frappant, dans l'histoire du XVIIe siècle, comme la différence radicale qui sépare les règnes de Henri IV et de Louis XIII du règne de Louis XIV, et même le commencement de ce règne de sa fin. Henri IV, Sully, Richelieu, Mazarin, sont tous des hommes profondément modernes, pénétrés des nécessités de leur temps et des besoins de leur époque, très éclairés surtout relativement au génie propre de la France et au caractère social du peuple français. Aucun ne fut certes un modèle de vertus et d'humanité, car la sécheresse était le fond de leur nature : Henri IV fut souvent égoïste et ingrat, Richelieu sec et froidement cruel, Mazarin sec et accessible aux plus vulgaires corruptions; mais cette sécheresse de cœur était amplement rachetée chez eux par l'intelligence et les lumières. Ils n'ont pas de préjugés et de superstitions, ils n'ont pas ces dédains et ces insolences de caste qui furent tant à la mode plus tard, ils sont exempts de fanatisme religieux. Henri IV eut la gloire de fonder la société moderne française, Richelieu celle de la consolider. Qu'était-ce que cette société française? C'était un régime singulièrement humain et tolérant, un régime de conciliation et de compromis. La conduite de la France au XVIe siècle avait été très caractéristique de l'esprit national, singulièrement attaché à la tradition et en même temps plein de goût pour les innovations. La France était restée attachée à l'église catholique, et loin de repousser la réforme, comme la logique aurait semblé le lui commander, elle l'avait aidée en plus d'un sens. Les deux religions, ainsi mises en présence, se livrèrent une guerre acharnée qui semblait ne devoir finir que par l'extermination de l'une des deux; mais la France, malgré ses souffrances, ne désirait la mort d'aucune. La majorité désirait garder sa religion et laisser la sienne à la minorité. Le sentiment qui dominait surtout dans le public, c'était la haine du fanatisme religieux, de quelque côté qu'il vînt, et le souvenir amer du rôle que des pouvoirs étrangers avaient joué dans nos guerres intestines. Ce qu'on voulait, c'est qu'il n'y eût plus de ligue possible, plus d'intrigues d'un Sixte-Quint, et qu'à l'avenir on se prémunît contre Rome et contre l'odieuse Espagne, qui fut alors un moment pour la France ce que l'Angleterre avait été auparavant, ce qu'elle devait être plus tard. La France demandait à rester catholique, mais indépendante et libre; en d'autres termes, elle voulait les conséquences politiques de la réforme sans en accepter les principes religieux. Ce fut Henri IV qui se chargea d'établir ce semi-protestantisme, singulièrement en harmonie avec le caractère français, qui a survécu à toutes nos vicissitudes politiques, et qui, un moment éclipsé, reparut lorsque la révolution française eut modéré ses ardeurs athées et ses persécutions. Alors ce fut le catholicisme qui, à son tour, eut besoin d'être toléré, et il eut à subir son

édit de Nantes, qui est connu dans l'histoire sous le nom de concordat.

Ce régime, si véritablement français, vécut un peu moins d'un siècle, succomba sous Louis XIV, et fut remplacé par cette chose honteuse connue sous le nom d'ancien régime. Peu de règnes ont été plus funestes peut-être à la France que celui du grand roi. C'est Louis XIV le premier qui, par ses guerres injustes, a donné à l'Europe cette bizarre croyance dans laquelle beaucoup de gens persistent encore, que la France n'a eu d'autre but que l'asservissement des peuples. Louis XIV, ainsi que nous l'avons dit, trouva une France moderne fondée par Henri IV, consolidée par Richelieu, composée d'un peuple intelligent, industrieux, docile, zélé partisan de la monarchie, d'un clergé pieux, modéré, plein de science et de lumières, d'une noblesse brave, vaillante et polie qui avait cessé d'être oppressive et avait accepté définitivement l'autorité royale. Il laissa une France surannée, remplie d'abus de toute sorte, composée d'un peuple las, fatigué, hébété, déjà anarchiste et ennemi de la monarchie, d'un clergé intrigant, intolérant, mondain, d'une noblesse pleine de préjugés de caste, insolente et abâtardie. L'esprit du roi avait tout perverti. Il avait rendu la monarchie impopulaire en France et brisé l'ancien système de transactions inauguré par Henri IV. Il avait voulu créer une France sur le modèle de son caractère, au lieu de plier son caractère à l'esprit de la France. Il avait commis deux fautes. En plaçant le roi au-dessus des lois et des règles les plus simples de la morale, en en faisant une sorte de divinité qui ne se gouverne pas selon les lois des mortels, en ennoblissant l'adultère et en donnant le rang de princes à des enfans fruits d'illégitimes amours, il avait rendu la monarchie immorale comme le dieu indien pour lequel n'existent ni crimes, ni vertus, ni bien, ni mal. Par l'injuste et inutile révocation de l'édit de Nantes, il avait brisé la tradition française et anéanti l'œuvre de ses prédécesseurs. Par ses guerres continuelles et sa fureur de conquêtes, il avait répandu cette idée fausse, puérile, anti-chrétienne, qui a fait tant de mal à la France, que la gloire était le but de la vie des peuples. Bref, il laissa après lui un amas de corruptions, de superstitions, de préjugés, d'erreurs, d'injustices, qui aurait perdu la France, si la France n'avait pas protesté.

C'est l'histoire de ce bizarre régime et en même temps de la protestation de l'esprit français contre lui, qui remplit tout le XVIIIe siècle. Les protestations de l'esprit humain sont quelquefois étranges, celle du XVIIIe siècle le fut beaucoup. On protesta d'abord par la licence et le débordement des mœurs. Il a été souvent parlé de la réaction dirigée sous la régence contre le système de Louis XIV; mais en réalité cette réaction, loin de guérir le mal, ne servit qu'à l'ag-

graver. Elle ne servit qu'à favoriser l'ancien régime; elle ajouta des insolences nouvelles aux insolences anciennes, des préjugés nouveaux aux préjugés anciens. La noblesse devint de plus en plus impertinente, le clergé de plus en plus intrigant, le peuple de plus en plus mécontent. Une protestation fort différente de celle de la régence était donc nécessaire : elle s'accomplit. Les hommes qui firent cette protestation n'étaient point des saints et des héros; ils ne vinrent pas comme Luther déchirer la bulle du pape et déclarer en termes passionnés et violens que le règne du mensonge devait enfin cesser : non, c'étaient des hommes de beaucoup d'esprit, et d'un esprit tout mondain, qui vinrent insinuer ironiquement que les choses n'allaient pas très bien et qu'elles pourraient aller mieux, que les gouvernés n'étaient pas absolument obligés de supporter éternellement les folies des gouvernans, que les sujets n'existaient pas pour être les bêtes de somme de quelques mauvais plaisans titrés et mitrés. La protestation se fit d'abord d'une façon assez douce, sous forme d'allusion et d'allégorie, de tragédie et de roman. *Œdipe* et les *Lettres persanes* sont les œuvres qui peut-être caractérisent le mieux cette première période du XVIIIe siècle.

Cependant les années passèrent. Un homme, complète incarnation de l'ancien régime, corrompu jusqu'à sa dernière fibre, lâche, libertin et par momens bigot, indifférent au sort de ses sujets et en même temps intolérant par boutades, s'assit sur le trône. Avec ce roi, le plus misérable des souverains qui ait jamais régné, et certainement un des hommes les plus méprisables qui aient jamais vécu, le joug du gouvernement devint insupportable. La France fut de plus en plus mal administrée. La négligence, la paresse, l'injustice et l'arbitraire furent à l'ordre du jour. La royauté française aux expédiens n'échappa à la banqueroute qu'en dupant ses sujets. Grâces à l'absence d'une surveillance supérieure, les mauvaises mœurs régnèrent avec toute la férocité dont elles sont susceptibles. Le dernier des commis du ministère se trouva investi de la puissance de renvoyer à la Bastille par une lettre de cachet son créancier, son ennemi ou le mari gênant qu'il trompait. Cependant il restait encore à cette France si mal gouvernée la gloire militaire et le prestige de ses armes; mais ce prestige n'exista pas longtemps, Fontenoy ne fut qu'une exception brillante. Partout la France est vaincue, et partout le gouvernement abandonne ses défenseurs. Dupleix délaissé revient en France sans pouvoir obtenir une audience du roi; Montcalm se défend héroïquement dans les bois du Canada sans que le roi daigne lui envoyer des secours, et les champs de bataille de l'Allemagne sont témoins des revers et pour la première fois de la honte de la France. La nation française décline de plus en plus, à la grande joie des gouvernemens et des peuples que Louis XIV avait humiliés.

Walpole et après lui le premier Pitt se frottent les mains de satisfaction; Frédéric prodigue le sarcasme et l'outrage au lâche souverain qui régit de nom la France et à la courtisane intrigante qui règne à sa place. A mesure que marche cette longue décadence, la protestation de la France devient de plus en plus violente. On peut suivre pour ainsi dire d'année en année, chez les écrivains de cette époque, les progrès du mécontentement public, simple mécontentement d'abord, mais qui devient successivement de la colère, de la fureur, du délire, de la démence, et qui enfin, dans une dernière transformation, se métamorphose en une soif de carnage inextinguible et en un implacable esprit de vengeance. Dès l'année 1750, cette protestation a pris un caractère définitivement tranché, et, chose remarquable, la situation est tellement irritante, qu'elle communique alors aux écrivains ces haines passionnées et ces ardeurs qui ne semblaient pas devoir appartenir et qui n'appartenaient pas en effet à leur nature mondaine. Guerre à mort à tout ce qui existe, tel est le cri poussé par Voltaire, répété par les encyclopédistes, et auquel répondent les milliers d'échos de l'opinion publique. Guerre à mort à tout ce qui existe, et en attendant ce qui existe devient de plus en plus détestable. A Mme de Pompadour a succédé Mme Dubarry; la demeure des rois de France devient un lieu de prostitution, et ainsi vont les choses jusqu'à ce qu'enfin elles aboutissent, selon la pittoresque expression du marquis de Mirabeau, à une culbute générale, et que l'ancien régime reçoive son châtiment.

M. Lanfrey a très judicieusement commencé le tableau brillant qu'il a tracé du XVIIIe siècle par la révocation de l'édit de Nantes. C'est bien à cette date en effet que commence ce système misérable qui faillit ruiner la France, et en même temps cette toute-puissante réaction qui alla toujours en grossissant jusqu'à la tempête de 89. Seulement il est regrettable que le jeune écrivain n'ait pas retracé la marche parallèle de ce régime, qui devient de plus en plus détestable, et de cette réaction, qui devient de plus en plus formidable. Le XVIIIe siècle, ainsi compris, se justifie de lui-même. Les faits parlent pour l'historien. Le XVIIIe siècle fut comparable à l'effort désespéré d'un homme qui se noie. La France sentit qu'elle allait sombrer, et cela par la faute de ses gouvernans. Tous les pouvoirs, civil, religieux, judiciaire, lui étaient suspects; elle ne pouvait espérer la justice de ses parlemens, l'héroïsme de son roi, la charité de son clergé. Tous lui apparaissaient comme autant d'emblèmes de lâcheté, de mensonge et de trahison. Si elle voulait ne pas mourir, il lui fallait donc se sauver elle-même. Dans sa détresse, elle écouta avec ardeur et espoir les voix qui lui parlèrent de régénération et de gloire future. Et voilà pourquoi les philosophes furent si puissans. Abandonnée par la monarchie du droit divin et par le clergé repré-

sentant de la parole divine, la France crut pouvoir se passer de Dieu, et on pourrait résumer d'un mot terrible l'opinion qui fut pendant toute la seconde moitié du siècle celle de la majorité des Français. — Eh bien! si Dieu nous abandonne, que le diable vienne alors à notre secours, et qu'il nous sauve, puisque Dieu ne le peut pas ou ne le veut pas. — Voilà pourquoi l'athéisme eut tant de vogue; il se présentait naturellement comme la contre-partie, la contradiction et l'arme de destruction d'une monarchie et d'un clergé avilis et détestés.

Un mot maintenant sur les deux écrivains qui nous ont offert l'occasion d'exposer les quelques pensées qui précèdent. M. Lanfrey est jeune, ardent, intelligent, doué d'un incontestable talent; mais avant tout félicitons-le d'avoir aussi bien choisi son sujet et son heure. Il a eu la main heureuse, car il est douteux qu'il eût obtenu un tel succès, eût-il employé plus de talent encore qu'il n'en a mis dans son livre à raconter un autre épisode de l'histoire. Les controverses récentes ont puissamment aidé à son succès. Son livre est aussi très curieux comme signe des tendances de la génération qui surgit. Il y a quelques années à peine, aucun jeune homme n'eût osé écrire ce livre. Faire une apologie de Voltaire, fi donc! il fallait laisser cela aux bourgeois, aux vétérans du libéralisme. Passe encore pour Rousseau, personnage intéressant et romanesque; passe encore pour Diderot, brillant faiseur de paradoxes et *fantaisiste* de premier ordre, pour M. de Robespierre, le vertueux excentrique, pour Babeuf et Anacharsis Clootz! Mais Montesquieu, Locke, Voltaire, d'Alembert, Buffon, Mirabeau, la constituante, toute la partie à peu près raisonnable du XVIIIe siècle, comme on en faisait bon marché, comme on soufletait bien leur gloire, avec quel entrain on traînait leurs cadavres dans l'égout pour élever à leur place, celui-ci la statue de Marat et celui-là la statue de Fréron! Quelques années à peine nous séparent de cette époque; comme les jeunes gens sont devenus raisonnables et rangés! Naguère, quand un jeune homme prenait la plume, c'était pour écrire quelque apologie des temps féodaux qui aurait fait ouvrir les yeux à M. de Montlosier lui-même, quelque apologie du comité de salut public qui aurait étonné le chevalier de Saint-Just, quelque traité fouriériste sur l'organisation du travail ou la solidarité humaine. On s'affublait de costumes étranges, on était catholique démocrate, communiste, socialiste, que sais-je encore? et maintenant que ces folies sont passées, qu'elles n'offrent plus aucun danger, nous dirons qu'après tout il y avait en elles quelque chose de l'inquiétude du siècle et de ses espérances vers un avenir meilleur. Ce n'est pas M. Lanfrey qui est inquiet et tourmenté; il parle d'un ton tranché, rien ne l'intimide, rien ne l'arrête : il a le calme de la croyance absolue. De la première à la dernière page de son

livre, il ne trahit aucune émotion pour ce qui va périr, aucun regret de ce qui s'en va. Ses aspirations non plus ne sont ni très nombreuses, ni très élevées. Ce qu'il demande, c'est le présent légèrement modifié. Une concession du pouvoir accomplirait tous ses vœux : que l'état abandonne le patronage impartial qu'il exerce sur les cultes, et M. Lanfrey sera satisfait. Il y a quelques années, on était moins sensé, moins calme et plus exigeant. Et toi aussi, tu pars donc à ton tour, noble inquiétude, dernière vertu d'un temps qui n'en avait plus d'autres!

Le talent que M. Lanfrey a déployé dans ce livre est surtout un talent narratif. Son récit est vif, coloré, spirituel. Son exposé des causes de la révocation de l'édit de Nantes est ingénieux, bien présenté, et ne manque pas de nouveauté. L'histoire de Pombal et celle de l'abolition de l'ordre de Jésus par Ganganelli se lisent avec cette sorte de curiosité ardente qui tient l'esprit suspendu à la parole imprimée comme l'oreille de l'auditeur à la voix du tribun ou du comédien. Toutes les fois que M. Lanfrey raconte les faits, il s'acquitte parfaitement de sa tâche; mais lorsqu'il s'agit des idées, il est moins heureux. Ses jugemens sont souvent d'une excessive témérité; M. Lanfrey aime à trancher et il tranche *à outrance*, ce qui n'empêche pas ses appréciations d'être parfois d'une justesse contestable. Nous avons sous ce rapport quelques chicanes à lui faire. Ainsi, dès la première page, on rencontre cet axiome : « La civilisation, cette fille du XVIIIe siècle. » Vraiment, rien n'existait donc avant le XVIIIe siècle, et les six mille ans qu'a vécus l'humanité n'ont existé que pour annoncer l'arrivée de nos remarquables personnes. Il faudrait cependant s'entendre sur ce mot de civilisation. Pris dans un sens abstrait, il ne signifie rien, car ce mot n'exprime pas une entité métaphysique existant par elle-même : il exprime l'idée d'un ensemble de faits positifs, réels, existant à un moment donné du temps, sur un point donné de l'espace. La *civilisation* n'a jamais existé; il y a eu des civilisations particulières chez différens peuples, et qui n'ont pas attendu pour fleurir l'arrivée du XVIIIe siècle. Il y a eu une civilisation grecque, très complète et très parfaite en elle-même; une civilisation romaine, qui n'a jamais été dépassée dans la politique et dans la guerre; une civilisation catholique européenne, qui a donné à notre continent une unité de sentimens et d'idées que les différences de races n'ont pu vaincre et que les divisions du XVIe siècle n'ont pu effacer; une civilisation protestante, qui a présenté le spectacle de ce que peuvent accomplir l'activité et le travail de l'homme; une civilisation italienne, qui n'a jamais été surpassée dans les arts; une civilisation française, qui a offert le type le plus parfait des vertus mondaines et sociales. Tout cela n'est-il donc rien? Si par civilisation M. Lanfrey entend cette croyance athée qui considère la société comme n'ayant

qu'un but d'utilité et n'existant qu'en vue de satisfaire aux besoins de l'homme, il a raison : cette manière de comprendre la civilisation appartient au XVIIIe siècle.

Les jugemens de M. Lanfrey, lorsqu'ils ne roulent plus sur un ensemble considérable de faits, lorsqu'ils portent soit sur des idées pures, soit sur des individus, sont extrêmement controversables, et, sans frapper à faux, frappent souvent à côté de la vérité. Ainsi il professe pour Pascal une admiration qui, pour le dire en passant, est assez surprenante chez un enthousiaste du XVIIIe siècle, et il raille M. Sainte-Beuve, qui a osé dire qu'une seule chose manquait à Pascal, la grâce. Les railleries de M. Lanfrey ne sont pas heureuses : la grâce en effet, ou, si M. Lanfrey le préfère, ce que l'universalité des hommes entend par ce mot manque absolument à Pascal. Dans la même page, l'auteur prend à partie M. Cousin, parce que ce dernier a cru devoir attribuer quelque mérite à la prose de Descartes. Ici encore, nous sommes obligé de donner raison à M. Cousin. La période de Descartes n'est ni lourde ni diffuse, comme l'en accuse M. Lanfrey; le style de Descartes est sec, sans éclat, sans bonheur d'expression, mais il est singulièrement net et clair. Nous croyons qu'il est impossible de trouver un modèle plus achevé de *prose métaphysique* que le *Discours sur la Méthode*. Dans les dernières pages de son livre, après avoir adressé à la philosophie allemande le reproche banal d'obscurité que lui adressent tous les badauds, pour lesquels certainement elle ne fut jamais faite, il conseille aux philosophes allemands de se souvenir de Luther, « un vrai génie qui embrasa le monde! Éloquent, inspiré, héritier du génie mâle, clair et précis de la *race latine,* il ne connaissait ni l'objectif ni le subjectif. » Ce jugement est d'une remarquable nouveauté. Qu'a donc de commun le génie de Luther avec le génie latin? Jusqu'à présent Luther a été considéré comme la plus pure et la plus naïve incarnation du génie germanique. S'il est un homme chez lequel l'instinct de race ait été fort, c'est bien Luther, et cet instinct est chez lui si puissant qu'il lui a tenu lieu de génie. Par la tête, par le cœur, par les idées, par les vertus et par les vices, Luther est un pur Allemand.

Nous bornerons là nos chicanes, car nous voulons être juste envers M. Lanfrey, d'autant plus juste que, pour exprimer franchement notre pensée, l'esprit de son livre ne nous plaît point. D'un bout à l'autre, il y règne un athéisme modéré qui glace l'esprit : nous entendons par athéisme toute doctrine qui considère la société comme ayant sa fin en elle-même et n'existant pas en vue d'une fin divine, et, si nous savons lire, nous croyons avoir compris que telle est l'opinion de M. Lanfrey. On rencontre des pages brillantes, presque jamais une pensée d'une réelle élévation. Quand il est élo-

quent, il l'est d'une manière ingénieuse, jamais naïvement et avec essor. En revanche, l'auteur connaît son XVIIIe siècle jusque dans ses infiniment petits; son livre abonde en faits et en anecdotes curieuses, et il y a telles pages, celles sur Bayle, par exemple, qui sont dignes de tout éloge, tant pour l'expression que pour la pensée. Le jeune écrivain a voulu retirer la mémoire de Bayle de l'oubli où elle languit, et il l'a fait très heureusement. Bien des pages ont été écrites sur ce grand citoyen, mais nous ne croyons pas que personne ait payé à cette vénérable mémoire le tribut de reconnaissance qui lui est dû avec autant de délicatesse que le jeune écrivain. Ces trois ou quatre pages sur Bayle brillent précisément par les qualités qui font défaut à M. Lanfrey, une douce sympathie les éclaire, elles sont émues et presque tendres. Puisque M. Lanfrey a si bien compris Bayle, que ne lui emprunte-t-il quelques-unes de ses vertus, la modération par exemple, l'art de comprendre au moyen de l'intelligence les doctrines que notre cœur repousse, et le calme dans la discussion?

Quant à M. Nicolardot, nous demandons à ne pas lui rendre justice. Être catholique est certainement fort respectable, mais ce n'est pas une raison suffisante pour écrire sur le XVIIIe siècle des livres qui ressemblent à ces inepties révolutionnaires intitulées : *Crimes des papes* ou *Crimes des rois et reines de France,* avec lesquelles on a si longtemps entretenu le fanatisme athée de la populace. Ce livre a été écrit dans l'intention de prouver une assertion assez ingénieuse : c'est que Voltaire, et à sa suite les philosophes, les écrivains, les grands seigneurs et les souverains de l'Europe, étaient des fripons et des débauchés. Le XVIIIe siècle est en effet, dans notre opinion, le siècle le plus corrompu qui ait existé dans les temps modernes, parce qu'il est celui où la corruption a été le plus généralement répandue, et cela sans aucun contraste de grandes vertus ou de grands caractères. Les hommes des deux siècles précédens n'étaient pas toujours d'une perfection angélique; mais à côté de leurs vices ils avaient des vertus étonnantes, et des existences d'une pureté accomplie s'écoulaient au milieu d'un débordement hideux de passions sanglantes et fangeuses. Le XVIIIe siècle n'offre pas un tel spectacle. Le vice y est plus poli, plus humain que dans les périodes précédentes, mais il est plus général, et il n'est racheté par aucune vertu. Voilà ce que devait dire et ce que ne dit pas M. Nicolardot. Une fois cela dit, on peut opposer facilement un nom du XVIIe siècle, par exemple, à chacun des noms que flétrit M. Nicolardot. Il a trouvé plaisant de parler de *postdamie* à propos de Frédéric; mais sait-il bien de quoi au XVIIe siècle on accusait le grand Condé, et le prince de Conti, et Monsieur, et Vendôme, et le maréchal de Villars lui-

même? Le XVIIIe siècle n'a certainement pas contenu un cynique plus scandaleux que Bussy Rabutin, un roué plus impertinent que Lauzun, un prélat plus esprit fort et plus libertin que le cardinal de Retz. M. Nicolardot parle d'escroqueries, de dettes, de lettres de change non payées; n'a-t-il donc jamais lu les mémoires du chevalier de Grammont, et ignore-t-il que les plus grands seigneurs n'avaient point honte de tricher au jeu? Les trois derniers siècles se valent en infamies, à prendre les choses à un certain point de vue; mais le XVIIIe siècle n'a pas pour racheter ses vices ce que possèdent le XVIe et le XVIIe siècle, de grands caractères et de grandes vertus.

Voltaire est-il un fripon? M. Nicolardot le prétend, mais ne le prouve point. Nous n'avons trouvé dans ce livre que les vieilles histoires que nous connaissions depuis longtemps, l'anecdote du couteau de chasse racontée par Marmontel par exemple et les démêlés avec le président de Brosses. Nous citons ces deux faits parce qu'ils peuvent être pris comme mesure exacte des reproches qu'on peut adresser à Voltaire. Toutes les anecdotes ramassées par M. Nicolardot sont, ou comme l'affaire du couteau de chasse, des bizarreries d'homme d'esprit, ou comme l'affaire avec le président de Brosses, des petitesses et des vilenies d'homme nerveux. Quant aux lésineries fréquentes de Voltaire, elles s'expliquent très bien par la fatigue qu'éprouvent les gens même les plus généreux : il arrive un moment où ils sont las de donner et où ils lésinent sur des sommes insignifiantes. Voltaire réclamait quelquefois par voie légale le paiement de ses rentes : mais c'était son droit; M. Nicolardot ne le contestera pas, et d'ailleurs, dans la plupart des cas, il n'a recouru aux voies légales qu'après avoir patienté longtemps. Nous cherchons vainement dans tout cela où sont les friponneries de Voltaire. A bout de ressources, M. Nicolardot reproche à Voltaire de n'avoir jamais rien dépensé pour ses maîtresses. Nous ne comprenons pas ce reproche : il eût été bien plus ingénieux de l'accuser de leur avoir volé des diamans, et cette accusation eût été bien plus en harmonie avec l'idée du livre.

En voilà assez sur ce sujet si vaste et si difficile. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser en quelques pages les réflexions que suggère une histoire qui est la nôtre et celle du monde contemporain; nous avons voulu seulement dire quelle était, à notre avis, la véritable origine du XVIIIe siècle, pourquoi il a été athée et destructeur, et quelle situation anormale il a créée. Ceux qui nous supposeraient l'intention d'avoir voulu préconiser la réforme et nous montrer hostile envers le catholicisme se tromperaient d'une étrange façon. Le rêve d'une France protestante ne peut entrer aujourd'hui que dans l'étroit cerveau d'un sectaire; la France nous semble donc condamnée à vivre longtemps entre ces deux puissances ennemies, le XVIIIe siècle

et le catholicisme. Est-il impossible cependant de sortir de cette impasse, et tout espoir est-il perdu? Entre le XVIIIe siècle et le catholicisme il n'y a pas de réconciliation possible, et toute idée d'un arbitrage et d'une médiation est vaine et puérile; mais n'y a-t-il malgré cela rien à faire? Devons-nous laisser au temps tout seul le soin de dénouer cette crise? Que ces deux grandes puissances continuent leur débat, et nous tous, en suivant d'un œil calme et en spectateurs désintéressés les vicissitudes de cette lutte, disons honnêtement ce que nous avons à dire. A la fin peut-être un nouvel élément inattendu surgira-t-il qui mettra fin à ces disputes. Et dès à présent, sans prendre parti, sans écrire de pamphlets, de notre coin solitaire nous pouvons recommander à notre siècle bien des vérités importantes qu'il ne connaît plus, et qui serviraient, si elles étaient retrouvées, à hâter l'heure de la paix. Ne pouvons-nous donc pas, par exemple, rappeler à nos contemporains, qui ne le savent plus, que ce monde merveilleux dans lequel nous vivons n'est pas un assemblage de forces matérielles créées seulement pour les besoins de l'homme, mais qu'il repose sur une idée divine, et qu'il est destiné à être le théâtre d'un drame providentiel et divin, — que l'homme a été destiné par conséquent à poursuivre un but divin, le triomphe absolu du bien et de la vérité? Ce point de départ une fois adopté, le XVIIIe siècle tombe en ruines; car si l'homme a une mission divine, il n'a plus sa fin en lui-même, et la société n'existe plus en vue de l'homme : elle existe en vue de sa mission et pour la gloire du Dieu éternel qui la lui donna dès les premiers jours du monde. L'élément théocratique et divin, fondement nécessaire des sociétés, aujourd'hui méconnu et remplacé par cette idée athée, — que l'homme n'a d'autre but que lui-même, et que la société n'a d'autre but que l'homme, — reparaît donc, mais sous sa forme pure, non enveloppé dans les langes d'une église exclusive et restreinte, quelque large et tolérante qu'elle soit. Le jour où cette idée sera devenue une croyance, la lutte entre le XVIIIe siècle et l'église sera bien près d'être finie. Pour le moment, nous sommes riches et puissans; nous avons des manufactures, des chemins de fer et des capitaux immenses : il ne nous manque qu'une chose qui était abondante autrefois avant les chemins de fer et les manufactures, le sentiment du divin. Réveillez donc ce sentiment, vous tous qui avez une voix pour parler; réveillez-le honnêtement, impartialement, sans esprit de sectaire. Là est maintenant, j'en ai la ferme conviction, l'unique route à suivre, l'unique méthode à employer, l'unique but à poursuivre, digne d'un esprit élevé, libre de préjugés, religieux enfin, dans le sens naturel du mot. Là est aussi l'unique moyen de sortir de l'impasse dans laquelle le XVIIIe siècle nous a jetés.

ÉMILE MONTÉGUT.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE.

DAVID ET L'ÉCOLE FRANÇAISE.

Louis David, son École et son Temps, par M. Delécluze.

Un des symptômes qui révèlent le mieux l'état présent de notre école de peinture et le mouvement accompli dans l'opinion est le crédit à peu près égal que nous accordons à tous les talens, à tous les systèmes, quels que soient leur origine et leur drapeau. Certains noms que l'on ne prononçait autrefois qu'avec passion, certains principes qui soulevèrent tant de querelles de plume et de parole, nous laissent assez calmes aujourd'hui. Personne ne songe plus, en face d'un tableau, à prendre fait et cause pour des rivalités d'école; en un mot, nous nous arrangeons de tout sans nous enthousiasmer précisément pour rien. Peut-être y a-t-il au fond de notre justice autant de lassitude et de scepticisme que d'impartialité réelle; peut-être faudrait-il attribuer aux fautes et aux déceptions de tous les partis cette sorte d'accommodement et de bienveillance réciproque. Quoi qu'il en soit, le résultat a cela de bon, qu'il est permis maintenant de juger sans préventions de secte non-seulement les produits de l'art contemporain, mais aussi les œuvres appartenant au passé. Il y a vingt ans environ, au plus fort de la lutte, on s'attaquait à tels maîtres anciens comme à des ennemis présens. Rubens pour les uns,

Léonard ou Poussin pour les autres, perpétuaient des erreurs dont il fallait avoir raison. S'agissait-il de maîtres plus près de nous, on y mettait moins de façons encore : David, par exemple, et ses élèves se voyaient punis de l'excès de leur gloire par un excès de dédain tout aussi regrettable. L'équilibre s'est rétabli depuis lors entre ces alternatives d'engouement et de mépris. Chacun a fini par comprendre que si l'école de David n'a pas tout l'éclat qu'on lui avait prêté, elle représente au moins une phase très honorable dans l'histoire de la peinture française.

C'est au moment où l'opinion tend à se fixer sur cette école, qu'il convenait de nous raconter la vie d'artistes tour à tour exaltés et dépréciés hors de mesure, mais qui, toutes choses remises en place, gardent une importance durable. Un écrivain qui les a vus de près, M. Delécluze, vient de se faire leur Vasari, et certes personne plus que lui ne devait se croire autorisé à prendre un pareil rôle. Ce rôle cependant était-il bien le seul qui convînt ici, et, tout en laissant une large part aux détails anecdotiques, fallait-il restreindre à ce point la part des aperçus personnels et des jugemens? Il semble qu'en recueillant ses souvenirs sur *Louis David et son école*, M. Delécluze ait voulu faire acte de biographe plus encore que d'historien. Si intéressans que soient les renseignemens produits, si nouveaux que puissent paraître certains faits, le tout ne suffit pas pour nous édifier pleinement sur les questions qu'il s'agissait de résoudre, et ce livre, écrit par l'auteur en vue de réhabiliter son maître et ses anciens condisciples, semble laisser à ceux qui le lisent le soin de poursuivre la tâche, on dirait presque la vengeance commencée. La réserve de M. Delécluze sera pour nous un encouragement et une excuse, si nous abordons à notre tour un sujet qu'il s'est abstenu d'envisager sous toutes ses faces, mais dont il a mis en relief quelques côtés avec une autorité sans réplique.

L'école de David a un incontestable mérite d'intention : elle aspire à exprimer des idées graves sous une forme sévèrement châtiée. Ses prédilections naturelles ou acquises sont pour la grandeur épique, la rigoureuse précision du style; la tradition d'art qu'elle entend continuer est la tradition antique, — en d'autres termes le culte de la vérité dans son acception la plus noble. Trop souvent, il est vrai, chez les élèves de David, — sans excepter même les plus éminens, — la recherche de la correction aboutit à la froideur, la retenue dégénère en simplicité apprêtée, et l'on a le droit de dire que dans l'art compris et pratiqué ainsi il y a quelque chose qui sent trop la convention et la rhétorique; mais il convient aussi d'ajouter que ces talens un peu gourmés se recommandent au moins par un fonds de dignité vraie et de savoir sérieux. En face de ces œuvres où rien n'est

abandonné aux hasards de l'exécution, où tout atteste la réflexion et les calculs, la pensée a conscience d'elle-même. Bien des tableaux ont une éloquence plus entraînante : il n'en est guère dont le sens soit moins douteux, ni l'action sur le raisonnement plus directe. Faut-il conclure de là que les disciples de David, et David lui-même, doivent être comptés parmi les plus grands maîtres de l'école française? A Dieu ne plaise que nous exhaussions à ce niveau le peintre des *Sabines* ou le peintre d'une *Scène de Déluge*, et que nous confondions la majestueuse sérénité de Poussin, le sentiment exquis de Lesueur, avec les efforts de volonté accomplis par les peintres modernes! Nous avons voulu au contraire, en indiquant le caractère général de l'école, faire pressentir d'abord ce qu'elle a d'insuffisant, eu égard à certaines conditions de l'art. Voyons maintenant ce que fut le maître lui-même, et quelle opportunité pouvait avoir la réforme qu'il entreprit. La portée véritable de son œuvre et de son rôle sera ainsi plus facile à saisir.

I.

Si l'on compare l'époque où allaient paraître les premiers tableaux de David à l'époque qu'avaient illustrée les peintres du XVIIe siècle, la décadence de la peinture française est un fait qui frappe tous les yeux. De l'esprit, mais nulle conscience, un goût sans élévation, sinon sans finesse, une facilité impertinente et une grâce toute futile, voilà ce que nous montrent à première vue les tableaux de Boucher et de ses émules, caquetages de pinceau, pour ainsi dire, beaucoup trop remis en honneur depuis quelques années, et qui au fond ne méritent ni plus ni moins d'estime que les impromptus galans et les petits vers du temps. L'école cependant ne se résumait pas tout entière dans cette phalange d'artistes qui décoraient d'une main si leste les éventails et les boudoirs. Sans parler de Joseph Vernet, de Chardin, et de quelques autres paysagistes ou peintres de genre plus honorablement inspirés, on trouverait bien des talens véritables parmi les peintres d'histoire et surtout parmi les peintres de portrait. Il y a donc exagération dans l'opinion, si souvent émise par les admirateurs de David, sur l'état de la peinture en France vers la fin du XVIIIe siècle. L'art n'était pas tombé dans la barbarie, comme on l'a dit pour rehausser d'autant la gloire du réformateur. Les doctrines étaient corrompues, cela est évident; mais l'habileté ne faisait certes pas défaut à une école où figuraient, entre autres gens de mérite, Doyen, Greuze, Duplessis et le statuaire Houdon.

David d'ailleurs ne puisa pas l'idée d'une régénération de l'art dans ses seules convictions, loin de toute direction et de toute in-

fluence extérieure. La voie nouvelle qu'il parcourut avait été frayée déjà par quelques précurseurs dont il ne faut pas vanter bien haut l'audace, mais auxquels on ne saurait refuser une sorte de courage, ou, en tout cas, de bonne volonté. On sait la résistance de Vien aux routines académiques et les velléités archéologiques rapportées d'Italie par les peintres qui avaient approché Mengs, Hamilton ou Winckelmann. Avant d'avoir obtenu le prix, David devait déjà subir, bien que de seconde main, l'influence des savans et des antiquaires établis à Rome. Une fois en contact direct avec eux, il acheva de se convertir à leur foi, et travailla résolûment à la propager par ses œuvres. Enfin, comme le dit M. Delécluze avec autant d'impartialité que de justesse, « l'artiste a obéi à un grand mouvement intellectuel, mais il ne l'a pas imprimé. »

Rien de plus facile, au surplus, que d'apprécier d'un coup d'œil le milieu où se produisit David et de mesurer la distance qui le sépare à ses débuts des peintres contemporains (1). Deux estampes gravées par Martini, et qui reproduisent l'une l'exposition des tableaux au salon de 1785, l'autre l'exposition de 1787, nous montrent *les Horaces* et la *Mort de Socrate* entourés ou en regard de bon nombre d'Hectors et de Coriolans, preuve évidente d'un goût assez général déjà pour les sujets antiques et de cette réaction contre la fantaisie que David, il faut le répéter, encouragea plus énergiquement que personne, mais dont il ne fut pas le premier à donner le signal. N'importe, le coup décisif était porté. A partir du moment où parurent *les Horaces*, il n'y eut plus ni parmi les jeunes peintres, ni dans le public personne qui hésitât à abandonner la cause d'une école surannée pour se jeter dans le parti de la réforme et du progrès. A la cour même, David ne rencontra que des protecteurs empressés, des complices pour ainsi dire, et la révolution qui allait éclater dans d'autres sphères se confondant déjà avec la révolution de l'art, le peintre des *Horaces* reçut au nom du roi l'ordre de peindre *Brutus rentrant dans ses foyers après avoir condamné ses fils.* Le choix d'un pareil sujet à cette date (1789) était à la fois un hommage au talent personnel de l'artiste et une concession politique : concession bien vaine, on le sait de reste, et qui, comme tant d'autres sacrifices à l'opinion, ne pouvait plus être déjà qu'un aveu officiel de faiblesse. Le comte d'Artois du moins n'eut pas à se reprocher de

(1) Il faut entendre par ce mot « débuts » les premières œuvres du peintre admises aux expositions du Louvre. On se rappelle que les académiciens seuls avaient le droit d'exposer leurs tableaux au salon, et David ne fut reçu membre de l'Académie royale de peinture qu'en 1783. Avant cette époque toutefois, il avait peint le *Bélisaire, Andromaque pleurant la mort d'Hector*, qu'il présenta comme morceau de réception, et, dès 1779, son *Saint Roch*, aujourd'hui à Marseille.

s'être compromis dans des avances à ce point significatives. Lui aussi il avait commandé un tableau à David, et cela à la veille de la prise de la Bastille; mais le sujet de ce tableau était tout uniment *les Amours de Pâris et d'Hélène.*

David n'eût-il laissé que les quatre ouvrages qui résument sa première manière, et dont le plus récent, *Brutus*, était achevé avant la chute de Louis XVI, il occuperait encore dans l'histoire de l'art français une place considérable. On ne saurait oublier l'immense influence qu'un retour si formel aux traditions de l'art antique exerça sur le goût, sur les modes, sur l'extérieur des mœurs, sinon sur les mœurs mêmes; en outre de pareils travaux ont assez de forces vives et de consistance pour survivre sans amoindrissement fort sensible aux circonstances qui les ont vus naître. Qu'ils aient emprunté aux émotions du moment un surcroît d'importance, c'est ce qui ne peut être mis en doute; mais, en dehors de ce mérite d'à-propos, il leur reste une valeur sérieuse. Est-il besoin, par exemple, de se reporter au temps où David peignait la *Mort de Socrate*, pour comprendre la beauté sévère et la noblesse de la composition? Nous employons ce mot à dessein. L'exécution du tableau est pesante, froide, mesquine, et, sous le rapport du faire, David se montre ici très inférieur à ce qu'il devait être plus tard; en revanche, il ne produisit dans tout le cours de sa vie rien d'aussi fortement pensé, d'aussi grand par l'ordonnance, rien d'aussi bien composé pour tout dire. Que l'on ne se méprenne pas cependant sur le sens et la portée de ces éloges. Même dans la *Mort de Socrate*, il ne faut admirer, à notre avis, que les témoignages d'une intelligence vigoureuse. Là plus qu'ailleurs l'inspiration se fait sentir, mais là encore cette inspiration semble venir tout entière de la tête. L'élan du cœur, l'accent ému, la puissance expansive, voilà ce qui fait défaut à une œuvre si robuste d'ailleurs et si grave. Veut-on apprécier par un exemple contraire l'insuffisance pathétique du *Socrate*, il suffira d'opposer à ce tableau le *Testament d'Eudamidas*, de Poussin.

Les spécimens principaux de la première manière de David, et en général tous les tableaux qu'il a signés, paraissent donc plus propres à imposer une estime réfléchie qu'à éveiller instantanément la sympathie. Ce qui manque dès les premières années au maître, — il a droit à ce titre par l'autorité de ses efforts, — ce qui lui manquera dans toute sa carrière et en face de tous les sujets, c'est un fonds de sensibilité, c'est l'âme. Il étudie et il comprend avec une rare sagacité l'homme extérieur; les formes qu'a aperçues son œil clairvoyant, il les traduira le plus souvent d'une main ferme et savamment discrète. Il saura combiner l'imitation de la nature avec l'imitation de l'art antique, et si le style qui revêt ce mélange n'est pas toujours exempt

de pédantisme, il ne manque certes ni de pureté, ni de vigueur; mais ne demandez pas à ce pinceau correct d'intéresser plus que votre esprit, de vous initier à d'autres mystères qu'aux secrets de la ligne et de la beauté palpable. L'expression des affections intérieures, la peinture des passions humaines, les conditions morales de l'art en un mot, sont pour David à peu près lettre close, bien qu'il recherche avec une obstination singulière les sujets tragiques. Étrange contraste en effet : la plupart des scènes qu'il entreprend de représenter ont un caractère nécessaire de terreur, de pitié ou de tendresse, et cependant, en les transportant sur la toile, il semble n'avoir ressenti qu'une impression purement pittoresque, qu'un seul besoin, celui de l'harmonie linéaire. David est inhabile à rendre la douleur; voyez les attitudes théâtrales des femmes dans *les Horaces*, et le groupe si pauvre d'expression que forment dans *Brutus* la mère et les sœurs des deux victimes. S'agit-il de peindre les langueurs ou les agitations de l'amour, l'impuissance du sentiment est moins douteuse encore. Quoi de plus insignifiant que les traits, que les figures tout entières de Pâris et d'Hélène? En dehors de la précision souvent animée du style, de cette fermeté passionnée pour ainsi dire, qui donne à la manière de David son originalité et son accent, trouvera-t-on dans aucune œuvre du peintre le signe d'une émotion profonde, la vive empreinte de la révélation? Partout l'ardeur à formuler une poétique, nulle part la verve et les effusions d'un poète. Je me trompe : David connut un jour l'enthousiasme du cœur, et l'on verra tout à l'heure en face de quelle abominable idole; mais hormis ce jour glorieux et coupable à la fois, chaque moment de sa vie d'artiste fut consacré à la pratique de la règle, aux calculs savans, aux comparaisons attentives. M. Delécluze, pour caractériser le talent et le rôle de son maître, dit que « la qualité éminente de David est d'être un peintre vrai. » Or est-ce bien la vérité que David représente dans l'art, et ne serait-il pas plus exact de dire qu'il représente la volonté? Il n'a pas su être pleinement vrai, puisqu'il lui a manqué l'instinct des vérités morales; mais il a su, il a voulu surtout restituer aux formes pittoresques la simplicité et la noblesse, en contrôlant l'étude de la réalité vivante par les exemples de la statuaire antique. Pour entreprendre une pareille tâche, pour accomplir dans le domaine de l'art cette réforme assez semblable à la réforme littéraire tentée par Alfieri vers la même époque, il faut être doué d'une résolution et d'une persévérance peu communes. David n'ouvrit à la peinture un horizon que relativement nouveau : il ne fut à tout prendre ni un inventeur, ni un initiateur suprême; mais il eut le mérite de remettre en honneur de sages lois méconnues depuis longtemps, et s'il est juste de ne pas saluer en lui un

artiste de génie, il faut au moins l'honorer comme un de ces talens utiles qui refont à propos la grammaire de l'art et en définissent clairement la syntaxe.

Peut-être cette prédominance de la volonté sur le sentiment, que laissent voir les œuvres du peintre, expliquerait-elle le rôle que joua l'homme public dans les événemens de la révolution. Certes on serait mal venu à essayer de justifier la carrière politique de David : trop de faits accablans interdisent même la tentation de l'excuser, et le moins qu'on puisse dire en s'autorisant seulement des tristes discours du député de Paris, c'est qu'il se montra aussi niais dans son exaltation révolutionnaire qu'impitoyable dans ses vengeances. Et de qui avait-il à se venger, grand Dieu ! Des membres de l'Académie? Ils s'étaient empressés de l'accueillir dans leurs rangs, et le jour où, fulminant à la tribune de la convention (1) un réquisitoire contre ses confrères, il prétend découvrir « dans toute sa turpitude l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien, » comment n'a-t-il pas honte de lui-même, lui qui a dû ses premiers succès, que dis-je, la vie peut-être à l'un de ceux qu'il poursuit maintenant de ses outrages (2)? Avait-il mieux le droit d'invectiver le trône? Mais cet homme qui ne veut voir dans les souverains que « des tyrans redoutant jusqu'aux images des vertus, » dans les grands que « des sybarites gorgés d'or, » demandant aux arts « la satisfaction de leur orgueil ou de leur caprice, » oublie donc qu'il a été, lui le peintre de la vertu, pensionné, applaudi, encouragé de toutes façons par ces prétendus apôtres du vice? Enfin se souvenait-il davantage des amis de sa jeunesse, du noble André Chénier par exemple, celui qui, osant se glorifier de son amitié pour Marat, immortalisait sur la toile cette erreur effroyable? Non, les fureurs de David ont la même origine que les faiblesses de sa pensée. A force de se raidir dans un système de réforme à outrance, il n'a plus, même en face du bien, qu'un cœur atrabilaire ou infirme. Terroriste ou peintre, il ne prend conseil que de son cerveau, et les emphatiques pauvretés qu'il s'en vient débiter à la tribune trahissent, aussi bien que la composition théâtrale du *Serment du Jeu de Paume*, la rigueur du parti-pris, une froide imagination et un dogmatisme sans entrailles.

(1) 8 août 1793.

(2) Doyen s'était montré de très bonne heure hautement favorable à David, qui cependant ne put obtenir le grand prix de Rome qu'en 1775. L'année précédente, il avait échoué pour la quatrième fois. Vaincu par le découragement, il résolut de se laisser mourir de faim, et vingt-quatre heures s'étaient écoulées déjà lorsque Doyen réussit à se faire ouvrir la porte de la chambre où David se tenait renfermé. A force d'exhortations et de prières, le peintre académicien finit par triompher du désespoir de son jeune protégé, qu'il servit ensuite avec un redoublement de zèle quand vint l'époque d'un nouveau concours.

Nous l'avons dit pourtant, David obéit une fois à de plus chaleureux instincts. Ce fut, — hélas! — lorsqu'il peignit ce portrait de *Marat*, que le nom du modèle condamne à l'infamie, mais que le talent du peintre a élevé au rang des chefs-d'œuvre. Essayez de vaincre la répulsion que vous inspire la renommée de l'abject héros; oubliez, s'il se peut, l'immoralité du spectacle pour le caractère de la mise en scène : quelle ample simplicité, quelle verve! Nulle ostentation de science, point d'archaïsme ni de fausse grandeur comme dans le portrait de *Lepelletier de Saint-Fargeau*, peint par David quelques mois auparavant. Ici la puissance du style ressort de sa justesse même, et les moyens employés s'approprient si exactement au sujet, que partout ailleurs ils sembleraient hors de propos ou de mesure. Que l'on veuille bien examiner les conditions particulières de ce thème hideux. A ne considérer que sa laideur physique, Marat était de nature à décourager le pinceau. De plus, comment donner au portrait une certaine dignité pittoresque, quand la composition de ce tableau n'a d'autres élémens qu'une baignoire, un escabeau et quelques chiffons? Ou le peintre se contentera de reproduire le fait brut, et le résultat de cette transcription sera aussi peu conforme aux lois de l'art que le style d'un procès-verbal peut l'être aux exigences littéraires, ou bien il réformera si complétement la réalité, que son œuvre n'en reflètera plus rien. Le difficile en pareil cas est donc de se tenir en garde aussi bien contre l'imitation servile que contre l'infidélité prétentieuse, et c'est ce double écueil que David a su admirablement éviter. Rien de plus vrai et en même temps rien de plus imposant que l'aspect général de la scène. Et si l'on étudie les détails, comment ne pas reconnaître partout, dans l'expression du visage, dans le dessin du bras qui pend hors de la baignoire, dans l'effet du fond et des accessoires, dans le coloris même, cette habileté supérieure qui consiste à concilier le naturel et la majesté? La majesté! peut-on prononcer ici un pareil mot sans que la conscience se révolte? Ce sera là le juste châtiment des égaremens de David. Jamais il ne prouva mieux que dans son *Marat* la vigueur de sa manière, jamais il ne fit acte plus formel de grand peintre, et cependant cette toile ne peut être mise en lumière qu'au risque de diffamer sa mémoire. Honteux chef-d'œuvre propre à exciter du même coup l'admiration et l'horreur, et qui, digne d'un musée, méritera toujours d'être enseveli dans le cabinet de quelque curieux!

Le portrait de *Marat* et celui de *Lepelletier de Saint-Fargeau*, offerts, comme on sait, par David à la convention nationale, — quelques têtes peintes sur la toile où il devait reproduire son dessin du *Serment du Jeu de Paume*, — l'ébauche du jeune *Barra mourant*, — tels sont les travaux qui résument à la fois la période révolution-

naire dans la vie de l'artiste et, ce qui est infiniment plus honorable, une seconde phase dans son talent. Nous ne parlons pas de certains plans pour les fêtes publiques, d'un projet de statue colossale du *Peuple français*, et de quelques autres essais du même ordre : rêves présomptueux d'un esprit qui prend des travestissemens de rencontre pour le vêtement de la poésie et de grossières idées pour des idées fortes. Le tout n'honore que fort peu le crayon de David; mais les œuvres de son pinceau durant cette époque gardent, au point de vue de l'art, un mérite et un intérêt tout autres. Le style dans les premiers tableaux du maître a quelque chose de tendu, de détaillé à l'excès; dans ceux qui suivirent, la fermeté de l'exécution s'allie au contraire à une certaine liberté. La correction n'y est pas comme autrefois aride, la sobriété du coloris ne dégénère plus en monotonie, et, — sauf les réserves déjà faites en ce qui concerne l'invention, — le portrait de *Lepelletier*, la figure nue du jeune *Barra*, morceau charmant, bien qu'un peu recherché, et même les fragmens peints du *Serment du Jeu de Paume* révèlent un progrès que viendra bientôt confirmer le tableau des *Sabines*, l'œuvre la plus considérable à tous égards de David.

A l'époque où David ébauchait cette toile célèbre, il n'avait pas seulement modifié sa manière; un changement plus radical encore s'était accompli dans ses opinions, dans sa vie. On était en 1795, et le peintre de Marat, l'ami de Robespierre n'avait pu échapper qu'à grand'peine aux vengeances qu'appelait sur sa tête la réaction contre ses complices. Accusé devant la convention quatre jours après le 9 thermidor, David s'était efforcé de se faire pardonner ses terribles erreurs en les attribuant à l'influence que Robespierre avait exercée sur lui « par ses sentimens hypocrites... Personne, ajoutait-il, ne peut m'inculper plus que moi-même. On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce malheureux m'a trompé. » Et, comme pour s'humilier davantage, il rejetait sur je ne sais quels accidens de santé son absence de l'assemblée pendant la journée du 9 thermidor. M. Delécluze assistait par hasard à cette séance où David expiait dans les angoisses de la peur et sous les outrages ses sinistres liaisons; il la décrit en quelques lignes avec l'émotion d'un honnête homme et le sentiment pittoresque d'un artiste : « Le représentant du peuple, le peintre David, dit-il, était à la tribune où il balbutiait quelques paroles sourdes qu'il cherchait, mais en vain, à opposer à la fureur de plusieurs de ses collègues acharnés à le faire décréter d'accusation. Il était pâle, et la sueur qui tombait de son front roulait de ses vêtemens jusqu'à terre, où elle imprimait de larges taches. Étienne, — M. Delécluze ne consent à se mettre en scène qu'à l'ombre de ce prénom, — Étienne avait souvent entendu par-

ler des tableaux des *Horaces* et de *Brutus;* il savait que David était le peintre le plus renommé de l'époque : aussi, malgré les charges terribles qui s'élevaient contre cet homme, ne fut-il frappé que de l'idée de voir le plus habile artiste de France menacé d'une mort prochaine. » Cependant cette vie, un moment si compromise, cessa bientôt d'être en danger. Un emprisonnement de quelques mois, suivi à la vérité d'une détention nouvelle après un court intervalle de liberté, tel fut le châtiment infligé à David, qui, une fois guéri de sa fièvre révolutionnaire, se garda soigneusement et en toute occasion d'en laisser soupçonner un nouvel accès. Mais revenons au tableau des *Sabines,* dont la première pensée occupa l'ex-membre du comité de sûreté générale pendant qu'il était détenu à la prison du Luxembourg.

David, en combinant les élémens de sa nouvelle composition, voulait prouver par le choix du sujet que désormais il n'imposait plus à l'art une signification politique, et, par l'exécution, qu'il renonçait en partie au système adopté dans ses premiers ouvrages. Les bas-reliefs de la colonne Trajane et en général les sculptures romaines appartenant à l'époque des empereurs lui avaient servi de types pour les *Horaces* et pour le *Brutus.* Il se proposait maintenant de choisir ses modèles parmi les monumens d'un art plus pur, et, comme il le disait lui-même, de donner à son tableau un caractère « plus grec. » Or ce caractère de beauté primitive que David rêvait pour ses *Sabines*, bien des concessions académiques, bien des sacrifices au goût conventionnel et théâtral l'altèrent, soit dans l'ordonnance de l'ensemble, soit dans l'agencement des détails, et il faut avouer que les efforts tentés ici pour se rapprocher du style grec se traduisent surtout par la nudité des personnages. Encore remarquera-t-on que, par un étrange contraste, ces sauvages guerriers, ces héros si formellement dévêtus, portent des boucliers ou des casques dont les ornemens accusent une civilisation et une industrie déjà singulièrement raffinées. Néanmoins, si, au lieu de s'attacher aux imperfections morales et à l'invraisemblance de la composition, on examine comment chaque morceau est étudié et rendu, il est impossible de ne pas admirer presque partout la rare élégance des contours, la précision souple du modelé et, — qualité toute nouvelle chez David, — une véritable aisance de pinceau. Le coloris même, quoique un peu gris, principalement dans le ciel et les fonds, n'a plus cette pesanteur ou cette aridité qui lassait ailleurs le regard; le dessin, sans affecter l'asservissement à la nature, est, excepté dans les chevaux, d'une justesse à peu près irréprochable. C'est par la justesse, par une proportion savante entre la beauté idéale des formes et leur exactitude matérielle que le tableau des *Sabines* commande l'étude et le res-

pect. Il est difficile, je le sais, même en face de cette noble figure de Romulus, dessinée avec tant de résolution et de finesse, même en face de cette jeune mère qui s'élance en élevant son enfant au-dessus des combattans, d'oublier la fatigue et les efforts de patience qu'a pu coûter, pendant les années de collége, la reproduction au *crayon manié* des classiques beautés des *Sabines*. Qui de nous pourtant, en relisant les livres sur lesquels il pâlissait à la même époque, ne s'est surpris à les goûter, à y découvrir un charme que son inexpérience et l'ennui de la tâche ne lui avaient pas permis d'abord de pressentir? Un examen impartial du tableau de David amènerait le même résultat, et tel qui ne l'entrevoit aujourd'hui qu'à travers ses souvenirs d'enfance s'étonnerait peut-être de rencontrer un art sagement sévère là où il n'apercevait autrefois que les témoignages du pédantisme.

Les *Sabines* pourtant, malgré les hautes qualités qui distinguent ce tableau, n'appartiennent pas, même au point de vue de la forme pure, à la classe des ouvrages excellens. C'est de la perfection du dessin qu'elles tirent leur valeur principale; mais ce dessin, si beau qu'il soit, ne porte pas comme celui des grands maîtres l'empreinte de l'imagination et d'un sentiment profondément original. Il atteste un goût remarquablement judicieux, un soin jaloux de la correction : il n'a pas la fierté qui se manifeste par exemple dans les moindres travaux des dessinateurs italiens. En un mot, la forme, telle que la comprend David, est plutôt l'objet d'une imitation choisie que le principe d'une invention. Il n'en faut pas moins, pour choisir et pour imiter ainsi, une somme de talent bien au-dessus de l'ordinaire, et si l'on ne retrouve dans les *Sabines* ni le grandiose, ni cette délicatesse exquise dont l'école florentine a eu plus qu'aucune autre le secret, on y reconnaît une science rare et une netteté d'exécution qui depuis plus d'un siècle manquait aux œuvres de l'école française.

Il est très regrettable d'ailleurs que David n'ait pas craint de pousser jusqu'à ses conséquences extrêmes la réforme qu'il venait d'introduire dans la peinture, et que, au lieu de s'en tenir aux progrès déjà accomplis, il se soit fait un devoir de travailler à épurer encore sa manière. Qu'arriva-t-il en effet? A force de n'attacher à la figure humaine qu'un sens exclusivement plastique, à force de n'étudier dans les monumens de l'art antique que les apparences et le style, il se laissa aller à ne plus peindre que des corps inanimés ou des statues. L'emploi systématique du nu et le morcellement par figures détachées de l'ensemble d'une composition devinrent pour lui les conditions premières et comme les nécessités de la tâche. En procédant ainsi, David croyait de la meilleure foi du monde ressusciter l'esprit et les traditions de l'art grec; il réussissait tout au plus

à en reproduire la lettre, et confondant le calme avec l'inertie, la simplicité avec les intentions négatives, il achevait, à grand renfort de patience, son *Léonidas aux Thermopyles,* tableau froid à l'excès, où le mérite de quelques détails ne saurait racheter la nullité de l'expression et l'insuffisance prétentieuse des formes générales.

Peut-être David lui-même éprouva-t-il quelque remords d'avoir exagéré à ce point les principes de sa méthode. On raconte, il est vrai, que peu d'instans avant de mourir il citait encore, comme un morceau de premier ordre, la tête du *Léonidas;* mais il est assez présumable que dès longtemps les autres parties du tableau avaient cessé de lui inspirer le même orgueil. M. Delécluze, entre autres observations sur le *Léonidas aux Thermopyles,* fait remarquer avec raison l'espèce d'incohérence matérielle que présentent les groupes peints en 1800 et ceux qui ne furent terminés que quelques années plus tard. Les uns sont traités dans un goût expressément archaïque, les autres, tels que les deux jeunes soldats détachant leurs armes suspendues à un arbre, accusent l'étude scrupuleuse du modèle vivant. David avait-il reconnu les graves inconvéniens de sa première manière et voulait-il déjà faire justice de ses propres entraînemens? On serait tenté de le penser, à moins qu'il ne faille voir dans cette disparate qu'un souvenir involontaire des travaux pour lesquels l'artiste avait interrompu son Léonidas.

David venait en effet, dans l'intervalle, de peindre le *Couronnement de Napoléon* et la *Distribution des aigles,* et ces sujets de l'histoire contemporaine lui avaient imposé l'obligation de consulter la nature de fort près. Déjà, dans son *Portrait équestre du premier consul,* il s'était permis quelque restriction à son système d'idéalisme; ce système, il s'agissait maintenant de l'abandonner complétement et de revenir, sous peine de manquer le but, à la méthode plus large et plus naturelle que le maître avait suivie dans les œuvres de sa seconde manière. Malheureusement quelque chose des habitudes contractées depuis lors vint combattre et paralyser en partie les bonnes résolutions de David. Nous ne parlons pas de la *Distribution des aigles,* tableau tout à fait manqué, que personne sans doute ne songerait à défendre; mais nous ne pouvons, même en face du *Couronnement,* ne pas apercevoir ce qu'il y a d'incomplet et d'incertain dans ces tentatives faites par David pour se renouveler et réduire ses prétentions accoutumées. On a dit maintes fois que la partie du *Couronnement* qui avoisine l'autel est un chef-d'œuvre de vérité. Chef-d'œuvre, soit, à ne considérer que le reste du tableau; mais que l'on choisisse d'autres termes de comparaison, que l'on rapproche, par exemple, le groupe de Pie VII et des cardinaux du portrait de *Léon X* ou de la *Messe de Bolsène* de Raphaël, combien cette vérité semblera-t-elle

effacée et timide auprès de la simplicité sans contrainte et du naturel sans fausse honte du maître italien! La figure de Napoléon elle-même, vraiment imposante d'ailleurs par l'attitude, ne trahit-elle pas les préoccupations un peu mesquines du pinceau, ses hésitations et en quelque sorte ses méfiances? Pourtant quoi de mieux fait pour le rassurer que les conditions particulières du sujet? quelles ressources pittoresques n'offraient pas à David l'auguste beauté de ses modèles, le lieu de la scène, la variété et la richesse des costumes! Avec de tels élémens, il lui suffisait, pour exprimer la grandeur, de tracer une image fidèle de la réalité. En voulant au contraire établir une espèce de compromis entre la sincérité et l'artifice, il n'est arrivé à produire qu'un *fac-simile* un peu bâtard, où percent, à côté d'une certaine volonté d'exactitude, des arrière-pensées académiques et la gêne qu'imposent à la main les doutes de l'esprit.

Le tableau du *Couronnement* et celui de *Léonidas*, auxquels il faut ajouter le portrait du *Pape Pie VII*, aujourd'hui au musée du Louvre, peuvent être considérés comme les derniers spécimens importans du talent de David. Le déclin de ce talent, déjà sensible dans le *Léonidas*, frappe encore plus les yeux quand on se trouve en face des œuvres qui suivirent, et il est au moins inutile de chercher à reconnaître le peintre des *Sabines* dans le peintre de *l'Amour et Psyché* ou de la *Colère d'Achille*. Ces deux toiles néanmoins, et quelques autres peintes par David pendant les dix années qu'il passa en Belgique, ne firent en apparence qu'ajouter à sa renommée lorsqu'elles furent exposées pour la première fois à Paris; mais l'esprit de parti ne demeura pas, à ce qu'il semble, étranger au succès qu'elles obtinrent alors, et peut-être les hommages rendus au peintre s'adressaient-ils plus directement encore à l'exilé. David, banni de France après la seconde restauration, mourut à Bruxelles en 1825.

Trente ans se sont écoulés depuis cette époque, et les souvenirs politiques qui se rattachent au nom de David ne sauraient plus aujourd'hui égarer l'opinion sur la valeur réelle de ses travaux. En outre ces trente années ont vu se succéder dans le domaine de l'art bien des entreprises contraires qui n'ont pas laissé en définitive de tourner au profit de notre impartialité, et de nous enseigner la prudence. Pour juger David, nous sommes maintenant aussi loin des engouemens des premiers jours que des injustices posthumes, et l'on n'aura à craindre le ressentiment d'aucun parti en ne donnant pleinement raison ni à ses enthousiastes, ni à ses détracteurs. Les toiles que nous avons mentionnées ne sont pas sans doute des œuvres de premier ordre, mais elles attestent, à des degrés divers, un talent remarquablement consciencieux, une science rare, et par-dessus tout une grande force de volonté. La volonté appliquée à l'expression de la

forme sans inclination naturelle vers un autre but de l'art, telle est, il faut le redire, la qualité supérieure, tel est le caractère essentiel de ce talent; c'est de là que lui viennent son genre de mérite et ses défauts. Aussi, tout en captivant l'attention, ne réussit-il jamais à émouvoir profondément. Avec beaucoup moins d'imagination, David a quelque chose des goûts et des habitudes morales de Lebrun. Impuissant comme le premier peintre de Louis XIV à rendre les affections de l'âme, comme lui, il n'évite, en poursuivant la grandeur, ni l'apparat, ni les effets de théâtre, et, quelque dissemblables que soient les moyens employés, il n'est pas impossible de démêler sous la simplicité un peu fastueuse de David les instincts qui se traduisent chez Lebrun par l'ostentation formelle. Il serait oiseux d'ailleurs de pousser plus loin le parallèle, et d'insister sur l'analyse d'un talent que ses œuvres principales nous ont suffisamment expliqué. La part une fois faite à l'habileté et aux imperfections personnelles de David, il reste à apprécier l'étendue de son influence sur les artistes qu'il a formés, à rechercher jusqu'à quel point cette influence a pu être féconde, et dans quelle mesure l'école française la subit encore aujourd'hui.

II.

Lorsqu'on examine l'ensemble des tableaux, des sculptures, des objets d'art de toute espèce, produits en France depuis les dernières années du règne de Louis XVI jusqu'à la fin de l'empire, il est difficile de ne pas être fatigué de leur apparence uniforme. Partout ou presque partout une soumission aveugle aux doctrines régnantes, une rivalité de monotonie pour ainsi dire, et, sous des dehors assez froids, un *classicisme* fanatique! A ne parler que de la peinture, supprimez les *batailles* de Gros, les toiles de Prud'hon, de Granet, les premiers ouvrages de M. Ingres : où trouverez-vous des signes très évidens d'indépendance? De là ces accusations de despotisme tant de fois portées contre David, de là les reproches auxquels les travaux de ses imitateurs servent communément de prétexte. Est-il bien juste pourtant d'attribuer ainsi au maître tous les torts des disciples, et, en le rendant responsable de l'ennui que peut nous donner son école, faut-il fermer les yeux à certaines qualités qu'elle lui doit? Il est clair que sans les exemples de David une foule d'artistes médiocres eussent laissé en repos les héros de l'histoire ancienne et les monumens de la statuaire grecque ou romaine. Où serait le profit après tout, puisqu'ils n'eussent fait qu'appliquer à la reproduction d'autres modèles leur chétive habileté? Mais sans ces mêmes exemples, quelques talens véritables se seraient-ils aussi sûrement mis

en lumière, et compterions-nous, à l'honneur de l'école française, des œuvres comme l'*Atala, le Déluge* ou la *Psyché?* Certes ce ne sont pas les leçons de David qui ont pu doter Girodet de ses instincts poétiques, ni Gérard de son ingénieuse imagination; est-ce une raison cependant pour méconnaître la part qu'elles ont eue au développement de ces facultés natives, et les deux peintres, comme plusieurs de leurs condisciples, n'ont-ils pas au moins acquis près de leur maître le goût de la correction et une savante expérience du dessin?

D'ailleurs il semble malaisé de concilier l'intolérance et la tyrannie prétendues de David avec l'estime qu'il professait pour certaines œuvres fort peu conformes aux siennes. Lui qui qualifia tout d'abord de « talent sûr » le talent si longtemps contesté de Prud'hon, lui qui louait aussi haut que personne la fougue de Gros et jusqu'à « l'énergie » de Hennequin, — auteur de ce tableau d'*Oreste* où des juges moins indulgens ne trouveraient à signaler qu'une médiocre audace, — craignait-il donc si fort les démentis à sa manière et l'esprit d'insubordination? Disons plus : les efforts de la réaction *romantique*, dirigés en apparence contre les théories de David, se trompèrent d'objet, et ne purent ruiner, au lieu de ces principes mêmes, que l'application qui en avait été faite à côté de lui et souvent malgré lui. L'imitation abusive de l'antique et l'immobilité du style pittoresque appelaient sans doute une réforme; mais en prétendant restaurer le culte de la nature, faisait-on autre chose que de reprendre l'œuvre commencée une quarantaine d'années auparavant? Il y avait innovation dans les formes; au fond, les intentions étaient presque les mêmes, en ce sens qu'on visait à réagir, comme autrefois David, contre l'affectation et les excès de la pratique. Les plus ardens novateurs sortirent, on le sait, de l'atelier de Guérin (1). Or la violence de la révolte contre Guérin ne prouve en réalité que l'insuffisance des enseignemens de cet artiste. D'une part elle est justifiée par les derniers et assez faibles ouvrages de Guérin, de l'autre par les succès de ses plus infidèles disciples, Géricault, Sigalon, MM. Delacroix et Scheffer. Qu'y a-t-il en tout cela qui incrimine sérieusement David? Le moment était arrivé de secouer le joug, je le veux bien; mais il avait fallu, pour que ce joug devînt insupportable, qu'il eût été imposé de seconde main. Il ne sera pas inutile d'ajouter que David n'avait pas été le maître de Guérin, et que celui-ci, en cherchant à l'imiter, obéissait

(1) Notons en passant une inadvertance et une erreur dans les pages que M. Delécluze a consacrées à Pierre Guérin. En citant les ouvrages les plus importans de l'artiste, M. Delécluze oublie de mentionner la *Clytemnestre*, tableau remarquable pourtant, et le meilleur spécimen peut-être de ce talent un peu grêle, mais foncièrement distingué. En outre M. Delaroche est, à deux reprises, classé parmi les élèves de Guérin, quoique M. Delaroche n'ait jamais eu d'autre maître que Gros.

par conséquent, non à des ordres reçus, mais bien à des entraînemens de son choix.

Il n'est donc que strictement juste de ne pas confondre David avec tous ses séides et de lui demander compte seulement, au lieu d'abus qui ne sont pas de son fait, de l'autorité directe qu'il exerça. Et d'abord quel est le rôle d'un maître? en quoi consistent ses devoirs? jusqu'où peut s'étendre son action sur l'esprit des élèves? S'il suffisait, pour enseigner la peinture, d'expliquer des procédés matériels et d'en surveiller l'emploi, nul doute que tout homme vieilli dans le métier pût convenir à cette modeste besogne. Au lieu d'un artiste dirigeant ses disciples, il n'y aurait en ce cas qu'un patron entouré de ses apprentis, et ceux-ci, une fois en possession des recettes, arriveraient vite à les pratiquer à souhait; mais les conditions à remplir ne sont ni si simples ni si faciles. La tâche du maître a un caractère complexe; il doit initier les jeunes gens qui lui sont confiés aux secrets techniques que l'expérience lui a révélés et leur transmettre ses propres principes; il doit d'un autre côté faire jusqu'à un certain point abnégation de son sentiment personnel en face des inclinations particulières qu'il entrevoit, des résistances instinctives qu'on lui oppose. On conçoit dès lors la nécessité d'une pénétration aussi fine qu'impartiale. C'est peu de signaler à un élève les fautes de proportion qu'il a pu commettre ou la discordance des tons qu'il a employés dans l'imitation d'un modèle : les avis de ses camarades éclaireraient au besoin celui qui a failli de la sorte, et l'intervention du maître en pareil cas n'est pas d'une utilité indispensable. En revanche, cette intervention peut être très efficace là où il s'agit de tendances à développer, d'hésitations à vaincre ou de progrès à stimuler. Il faut enfin que les leçons soient données non en vertu d'un système immuable et uniforme, mais en raison des besoins, des dispositions de chacun, et que, hormis certaines lois impérieuses pour tous, il n'y ait rien dans les avis du maître qui ne se plie aux aspirations et aux préférences individuelles.

Cette habileté à deviner les aptitudes, cette faculté de s'oublier soi-même pour tenir compte avant tout des intentions d'autrui, David les possédait à un degré remarquable. Il va sans dire qu'il ne poussait pas le désintéressement si loin qu'il répudiât ses propres principes en entrant dans l'atelier de ses élèves : là comme ailleurs, il admirait hautement l'antique et en recommandait l'étude; mais il ne parlait ainsi qu'aux jeunes gens dont l'organisation lui semblait assez forte pour être mise au régime qu'il avait suivi lui-même. Les exemples qu'il proposait aux autres étaient, suivant le cas, les tableaux italiens ou même ceux des petits maîtres flamands. Partout où il surprenait quelque trace d'originalité, quelque indice d'une

vocation spéciale, il acceptait sans difficulté le genre de talent qui se révélait à lui, si éloigné que pût paraître ce talent des goûts héroïques de l'époque. M. Delécluze, dans un des chapitres les plus intéressans de ses *souvenirs*, nous montre David passant en revue les travaux de ses élèves et distribuant le blâme et les encouragemens tantôt dans un langage au moins familier, tantôt en termes sérieux, toujours avec l'accent de la raison et un vif sentiment de l'art. « Tu mets la charrue avant les bœufs, dit David à l'un de ceux qui se préoccupaient de la couleur plus que du dessin; mais c'est égal, fais comme tu sens, copie comme tu vois, étudie comme tu l'entends, parce qu'un peintre n'est réputé tel que par la grande qualité qu'il possède, quelle qu'elle soit : il vaut mieux faire de bonnes bambochades, comme Téniers ou van Ostade, que des tableaux d'histoire, comme Lairesse et Philippe de Champagne. » Puis, désignant un autre élève, qui devait au reste pleinement justifier les prédictions du maître : « Celui-là a ses idées, il a son genre. Ce sera un coloriste; il aime le clair-obscur et les beaux effets de lumière. C'est bon, c'est bon; je suis toujours content quand je m'aperçois qu'un homme a des goûts bien prononcés. Tâchez de dessiner, mon cher Granet, mais suivez votre idée. » Malheureusement, ce que David démêlait dans les études de Granet, ces idées qu'il l'exhortait à suivre, tout cela se rencontre bien rarement dans un atelier, si nombreux qu'il soit, et celui de David, plus favorable qu'un autre à l'éclosion du talent, ne pouvait cependant en multiplier les germes. Huit ou dix élèves bien doués surent faire tourner au profit de leurs instincts les leçons qu'ils avaient reçues de leur maître; mais en regard de ces intelligences d'élite, cent autres essayèrent de suppléer par de malencontreux emprunts à leur indigence personnelle. On sait les contrefaçons qui se succédèrent pendant trente années et la fatigue qui s'en suivit. A qui la faute toutefois? Rien ne serait moins équitable que de s'en prendre à David de cette fécondité impuissante. Autant vaudrait confondre Michel-Ange avec ceux qui le parodièrent, ou bien imputer à Corrège les excès de manière qui choquent dans les œuvres de ses imitateurs.

David d'ailleurs craignait si fort d'imposer sa doctrine à ses élèves, il prétendait si peu les asservir, que plusieurs d'entre eux, se jugeant par trop libres, résolurent de chercher au-delà des préceptes du maître les lois fixes qui devaient les régir et la foi qu'il convenait définitivement d'embrasser. A leur avis, David avait entrevu seulement le vrai et le beau qu'ils se sentaient appelés à découvrir. Sa réserve était taxée par eux de mollesse; son admiration pour l'antique restait entachée de banalité et d'erreur, puisqu'elle se portait aussi bien sur les œuvres appartenant au siècle et au pays d'Auguste

que sur les œuvres grecques du temps de Périclès. Le culte absolu du beau tel qu'on l'avait compris et exprimé en Grèce jusqu'à Phidias, la condamnation en masse de ce que l'art avait produit depuis lors, y compris tous les tableaux italiens, tels étaient les fondemens du système, système assez radical, on le voit, et dont les adeptes s'intitulaient les *primitifs*, ou, moins modestement encore, les *penseurs*. Cette étrange secte eut, de 1797 à 1803 environ, sinon une importance réelle, au moins quelque notoriété. Il est vrai qu'à ses prétentions de réforme dans l'art se mêlaient je ne sais quelles arrière-pensées de régénération sociale, et la curiosité pouvait jusqu'à un certain point être éveillée par les théories de ces novateurs, qui, tout en formulant leur esthétique, proposaient par surcroît aux peuples de faire bon marché des mœurs et des croyances modernes. Ajoutons que deux des *penseurs*, vêtus, l'un en Agamemnon, l'autre en Pâris, s'étaient généreusement promenés aux Tuileries dans le dessein de convertir la foule et de lui inculquer le goût du beau. Un pareil acte de courage avait peu de chances d'être imité; mais on s'en occupa un moment, et la secte, sans recruter de nouveaux adhérens, réussit au moins à faire quelque peu parler d'elle. Quant aux tableaux au moyen desquels on entendait démontrer les hérésies de David et l'excellence du dogme *primitif*, il faut bien dire qu'ils ne virent jamais le jour. Tout se passa entre les initiés en oisives contemplations devant quelques statues du Musée, en conciliabules où le chef de la troupe, un jeune homme nommé Maurice Quaï, dissertait sur la philosophie de l'art, où M. Charles Nodier figurait à titre de rapsode et tenait la lyre. Aucune main ne tenait les pinceaux. Aussi que reste-t-il aujourd'hui des *penseurs* et de leur entreprise? Un vague souvenir de quelques fantaisies extravagantes ou puériles et une brochure de M. Charles Nodier, les *Essais d'un jeune barde*, dont les fragmens cités par M. Delécluze ne semblent pas de nature à sauver de l'oubli ni la doctrine même, ni celui qui s'en était fait l'apôtre, — ce Maurice Quaï, que le futur auteur de *Smarra* compare pourtant sans marchander à Moïse, à Homère, à Pythagore, voire « au Tout-Puissant et au Jupiter de Myron. »

Cependant, en dépit de cette espèce de sédition qui s'éleva tout à coup dans l'atelier du maître, et que fomentèrent pendant quelques années tous les paresseux intéressés à s'enrôler parmi les *penseurs*, David conserva jusqu'au bout son autorité et son attitude de chef : autorité fort peu tyrannique, nous l'avons dit, mais que chacun acceptait sans la discuter. Quelques paroles d'approbation adressées à un élève suffisaient pour enorgueillir celui-ci et lui assurer l'estime de ses condisciples. En dehors de ces succès à huis-clos, le titre seul d'élève de David était auprès des hommes du monde une recom-

mandation et presque une garantie de talent; à plus forte raison, les éloges publics donnés par le maître à tel tableau qui venait de se produire décidaient-ils de l'avenir d'un peintre et de sa renommée. La foule recueillait avidement au salon les jugemens de l'oracle, comme plus tard les *mots* de Gérard circulaient de bouche en bouche et dirigeaient infailliblement l'opinion, avec cette différence toutefois que les arrêts prononcés par Gérard n'étaient pas toujours sans profit direct pour lui-même, et que David au contraire ne se préoccupait en pareil cas ni de l'accroissement de sa gloire, ni des intérêts de sa situation. De là cette reconnaissance et ce respect filial qu'il inspira de tout temps aux artistes dont il avait favorisé les débuts; de là cette dépendance volontaire qui se prolongea chez les plus illustres d'entre eux, chez Gros par exemple, bien au-delà du terme de l'apprentissage. Passés maîtres à leur tour, ils se regardaient encore comme soumis à la discipline; ils persistaient à s'intituler élèves de l'homme dont ils étaient devenus les rivaux.

Les choses ont singulièrement changé depuis lors. Aujourd'hui le premier soin d'un peintre ayant bien ou mal achevé ses études est de renier ouvertement celui qui les a dirigées. Il affecte la plupart du temps de dédaigner non-seulement les enseignemens reçus, mais aussi l'autorité personnelle et le talent de son maître, et l'on peut citer comme des exceptions assez rares les élèves qui, au sortir d'une école, ne sont pas allés grossir les rangs ennemis. Ne faut-il voir là pourtant que des témoignages d'ingratitude, et les conditions mêmes de l'éducation actuelle, les incertitudes de ceux qui en prennent la charge ne justifient-elles pas en partie ces apparentes trahisons? Bien souvent, à l'époque où nous vivons, un artiste n'a pu vieillir dans les succès qu'en changeant sans cesse sa manière en raison des goûts, des modes de chaque moment. Au lieu de suivre invariablement la voie qu'il aura jugée la meilleure, il se détourne pour guetter d'où vient le vent et se diriger en conséquence : exemple dangereux ou en tout cas malaisément profitable à des gens qui espéraient recevoir des notions fixes et des convictions. Le moyen de prêcher aux autres ce qu'on n'est pas bien sûr de croire soi-même? Comment présenter à titre de vérités des principes qu'on rétractera peut-être demain? comment surtout inspirer aux élèves un patient et sérieux amour de l'art, quand soi-même on n'a d'amour que pour la vogue, de confiance que dans le succès immédiat? Rien de plus naturel alors que le relâchement des liens entre le maître et les disciples. Ceux-ci, pressés de faire figure et de se signaler à tout prix, ne consultent que leur ambition, et ne se mettent guère en peine de ce que pourra dire ou penser d'eux l'artiste qui n'a été que leur chef nominal. Ils ne songent ni à continuer un système, ni à défendre, à honorer une cause commune; c'est à eux seuls qu'ils entendent faire honneur; ce

qu'ils veulent mettre en relief, c'est un mérite tout individuel. Sou ce régime d'indépendance excessive, il peut y avoir bon nombre de talens, mais ces talens se contredisent et s'insultent en quelque sorte; le doute s'installe dans tous les esprits, parce que le bien et le mal se rencontrent un peu partout; bref, il n'y a plus d'école, partant plus de foi ni de progrès soutenu.

Les œuvres de David et celles des peintres qu'il a formés, — je ne parle, bien entendu, que des plus dignes, — ont au moins cette unité de physionomie sans laquelle l'art d'une époque court risque de laisser peu de traces. Ce n'est pas que la similitude soit ici tellement complète qu'on ne puisse reconnaître, sous les traits généraux de la race, les caractères particuliers et comme le tempérament de chaque talent. Dans les tableaux de Drouais et de son contemporain Fabre, une certaine originalité se fait jour à travers des dehors d'imitation formelle. Depuis Girodet et Gérard jusqu'à M. Ingres et Léopold Robert, les artistes éminens qui se sont succédé dans l'atelier de David n'y ont pas, tant s'en faut, transformé leur nature; mais tout en obéissant à des instincts différens, tout en vivant de leur vie propre, ces divers talens se relient entre eux par une sorte de solidarité, par un fonds de croyances communes. Sans doute, au point de vue de la forme, il n'y a que de lointaines analogies entre *le Déluge* et *l'Apothéose d'Homère*, entre la *Psyché* et *les Moissonneurs dans les Marais-Pontins*. Niera-t-on cependant que ces nobles ouvrages procèdent d'inspirations à peu près semblables, qu'ils aient pour objet l'expression d'une idée poétique, pour principe l'étude de l'antique et d'un même ordre de beau? Il n'est pas jusqu'à leurs imperfections, jusqu'à cette correction et cette dignité un peu pénibles qui ne les rattachent les uns aux autres et n'achèvent d'en déterminer le caractère identique.

La réforme entreprise par David et continuée sous ses yeux, ou après lui pendant un demi-siècle, a donc toute l'importance d'un grand fait dans l'histoire de la peinture française. Il n'y a pas lieu néanmoins de considérer cette révolution comme un de ces événemens décisifs qui ouvrent à l'art une ère nouvelle et une voie de progrès imprévu. David et ses élèves ne firent en réalité que se séparer de leurs prédécesseurs immédiats pour suivre à leur manière les anciens erremens de l'école. Bien avant eux on s'était épris en France de la grandeur et de la simplicité antiques : Poussin et ses contemporains le prouvent suffisamment. Dès longtemps, la raison, le goût de l'exactitude, les arrière-pensées littéraires, avaient donné aux œuvres de la peinture française leur signification et leur valeur. Depuis Jean Cousin jusqu'aux derniers survivans de l'école du XVIIe siècle, depuis Clouet jusqu'à Rigaud, les peintres d'histoire et de portrait ont, à la diversité des styles près, la même volonté de

ne rien laisser d'indéfini, le même besoin d'exprimer clairement des intentions avant tout ingénieuses, et il n'avait pas fallu moins que les enivremens de toutes les classes au temps de la régence et sous le règne de Louis XV pour que les héritiers d'une si sage méthode en vinssent à la répudier sans scrupule. David eut le grand mérite de rompre en visière avec ces décorateurs d'opéra ou de petites maisons. Il régénéra la peinture sans pour cela y introduire un élément absolument nouveau. En un mot, lui et les hommes imbus de ses principes confirmèrent des progrès appartenant à d'autres époques et retrempèrent à ses vraies sources l'art français, faussé dans ses formes aussi bien que dans son génie. Les excès survenus depuis lors n'ont pu anéantir les effets de cette réaction salutaire. Le bien qu'elle devait amener subsiste, même aujourd'hui, malgré tant de dangereux efforts en sens opposé, malgré la servilité ou la maladroite obstination des copistes et le zèle révolutionnaire de leurs ennemis. A examiner de près les résultats, le mouvement imprimé par David à la marche de l'école semble n'avoir été ni suspendu, ni même ralenti par ces résistances successives de l'esprit stationnaire ou anarchique. On a pu tour à tour reproduire à satiété les surfaces de la manière du maître, ou la contredire au moyen d'œuvres tout aussi superficielles sans être beaucoup plus originales; mais, dans la première période, il faut distinguer des imitateurs à courte vue ceux qui surent pénétrer au-delà du fait et comprendre le sens même des exemples qu'ils se proposaient; dans la seconde, il n'est pas moins juste, en réprouvant les aberrations du gros des sectaires, d'accepter certaines réformes légitimes, certains progrès accomplis par les chefs de la faction *romantique*, comme on disait alors. A quoi bon d'ailleurs revenir à ces distinctions de partis, à des catégories détruites, à des mots vides de sens aujourd'hui? David n'a plus maintenant ni séides, ni adversaires. Sa cause a cessé de se confondre avec celle d'un *classicisme* suranné; son nom ne peut plus servir d'enseigne aux apologistes ou aux détracteurs de la foi académique. L'école est aussi bien guérie, en ce qui le concerne, de la manie d'imitation que des fiévreuses injustices auxquelles elle s'abandonna ensuite; toutefois elle subit encore, sans vouloir peut-être se l'avouer, les conséquences lointaines de la venue de David. On n'en est plus depuis longtemps à copier avec une respectueuse niaiserie le style du maître, à se morfondre dans des essais tout matériels pour s'assimiler sa pratique; mais on a fini, volontairement ou non, par admettre ses principes, quitte à les interpréter suivant les besoins actuels et à en modifier à certains égards l'application.

Deux faits principaux ressortent de la situation où se trouve l'école française depuis quelques années : l'étude de plus en plus attentive de la nature, l'intelligence plus pénétrante que jamais de l'antiquité

et des maîtres. Laissons de côté les sophismes ou les déloyautés pittoresques, les effigies de la réalité vulgaire, et toutes ces jactances de pinceau qu'on essaie de nous donner pour des révélations prophétiques, mais qui ne seront, — nous l'espérons bien, — que des accidens sans conséquences durables. Les talens considérables de notre temps ne procèdent-ils pas, soit de la vérité sentie et reproduite quelquefois sous des aspects encore inaperçus jusqu'ici, soit d'une connaissance profonde des monumens de l'art ancien? David, en discréditant les conventions et la routine, préparait les progrès qui se poursuivent aujourd'hui; il ouvrait la double voie où nous voyons marcher des artistes fort indépendans les uns des autres, mais que de près ou de loin il guide encore. Bon nombre d'entre eux ont été formés directement par M. Ingres ou influencés par ses exemples, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, par la tradition même de David. D'autres, sans faire cause commune avec le plus illustre représentant de cette tradition, n'ont pas pour cela rompu avec elle : ils l'ont interprétée, eux aussi, en se préoccupant surtout de l'imitation de la nature, qu'elle leur prescrivait. Envisagées ainsi, les deux grandes divisions qui séparent l'école contemporaine n'en demeurent pas moins tranchées; elles ont seulement un point de départ unique, ou plutôt elles témoignent en même temps de l'action utile exercée par David et de la perpétuité des principes auxquels il a obéi à son heure, mais qu'il n'a pas inaugurés. C'est qu'en effet une école ne subsiste qu'à la condition de garder le souvenir et l'intelligence de son passé; elle ne vit qu'en vertu des lois que lui imposent ses origines, ses progrès antérieurs, ses vieilles tendances. Ou elle se développe en rajeunissant une doctrine permanente, ou elle se perd, comme autrefois l'école florentine, dans des efforts de transformation impossible. Loin de nous la pensée d'immobiliser l'art, et de le condamner, sous prétexte de piété envers les ancêtres, à l'imitation matérielle et aux redites; mais, de même que les lettres françaises gardent à toutes les époques un caractère de netteté incomparable, ce fonds de bon sens, si rare partout ailleurs que notre pays lui a donné son nom, de même en peinture on ne saurait impunément renoncer à ces inclinations sobres et sages, à ces habitudes judicieuses que nos maîtres ont perpétuées d'âge en âge. Là est la vraie gloire de l'art français; c'est par là aussi que David et ses élèves se rattachent à leurs devanciers, et qu'ils méritent d'être proposés en exemple, non pas tous à titre d'hommes de génie, mais comme les restaurateurs et les disciples d'une tradition nationale qu'il est au moins prudent de respecter.

HENRI DELABORDE.

LE
CHEVAL DE GUERRE

Lorsqu'en 1851 j'ai publié l'ouvrage intitulé : *les Chevaux du Sahara*, mon but a été d'appeler l'attention de mon pays sur le parti qu'il pouvait tirer de cette race, jusqu'ici peu connue, peu appréciée, sinon des hommes qui l'ont vue à l'œuvre en Afrique. Mon but était en outre de montrer les admirables qualités du cheval arabe, de prouver qu'aucun cheval n'est capable de supporter comme lui la faim, la soif, les fatigues, les intempéries, et par conséquent ne réunit à un degré égal les conditions qui doivent distinguer *le cheval de guerre*. Je ne m'attendais pas, au moment où j'écrivais cet ouvrage, qu'à quatre années de là une expérience décisive viendrait confirmer, aux yeux des plus prévenus, l'opinion que je proclamais, que je cherchais à répandre, parce que je la croyais utile à la France.

Cette opinion avait vu se produire, à côté de nombreuses sympathies, de très sérieuses contradictions. Observateur convaincu, j'ai dû chercher, — à la lumière de faits nouveaux, de l'expérience acquise pendant la guerre de Crimée, de renseignemens émanés des hommes les plus compétens, — à dégager définitivement la question de toutes les incertitudes qui pouvaient encore l'envelopper. Dans les circonstances présentes, cette recherche avait pour moi plus que de l'intérêt, je la considérais comme un devoir, car, si dans les temps ordinaires la France accorde son attention à l'élève des chevaux, aujourd'hui c'est pour elle une nécessité politique et militaire de premier ordre. Ces considérations m'ont déterminé à livrer sans plus tarder à la publicité les documens que j'ai recueillis à l'appui de l'opinion exposée pour la première fois dans *les Chevaux du Sahara*.

Détruire l'objection principale qui a été faite, et qui tendrait à donner à la jument une influence plus grande qu'à l'étalon sur le produit; — prouver par ce qui vient de se passer en Crimée, par tous les renseignemens qui sont parvenus à ma connaissance, que le cheval arabe doit être considéré comme le premier cheval de guerre du monde; — montrer enfin la part qui lui est faite dans le système général de notre remonte, le parti que l'on peut en tirer pour améliorer nos races légères, — tel est ici mon but.

Je commence par répondre à l'objection qui donne à la jument la supériorité sur l'étalon, ou plutôt je laisse le soin d'y répondre à un homme dont la compétence ne saurait être récusée, car il a toujours passé pour l'un des meilleurs cavaliers dans un pays où l'on distingue seulement ceux qui sont réellement hors ligne : je veux parler de l'émir Abd-el-Kader, qui a fait du cheval une étude spéciale, et dont l'autorité est si grande en cette matière, qu'aucun Arabe n'oserait même contester ses assertions.

Le procès qui s'est élevé sur la question de savoir quelle est l'influence relative de l'étalon et de la jument sur le produit ne date pas d'aujourd'hui. Toujours on se plaît à nous représenter un Arabe à côté de sa jument; l'or de l'acheteur brille à ses pieds, mais pendant que l'on compte cet or pour le lui donner, l'enfant d'Ismaïl jette un coup d'œil mélancolique sur le noble animal dont il ne peut se séparer, s'élance sur son dos et s'enfonce dans le désert : *l'œil ne sait bientôt plus où il a passé.*

Ce procès resté pendant depuis des siècles, il est temps de le vider une fois pour toutes, puisque de la solution du débat peut dépendre en grande partie la ruine ou l'amélioration de nos races. M. Petiniaud, inspecteur des haras, vient d'ailleurs de raviver cette discussion. Dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et que je demande la permission de reproduire ici, ce savant hippiatre affirme que, chez les Arabes, la jument est tenue en plus grande estime que le cheval, d'où cette conséquence, que la pureté de la race chez la jument est considérée par eux comme plus importante que chez l'étalon. Cette observation devait d'autant plus m'émouvoir, que M. Petiniaud vient d'être chargé par le gouvernement de parcourir les pays musulmans de l'Asie pour y acheter des chevaux de pure race orientale. Par ses connaissances approfondies sur la matière, par le but même de son voyage, il était en mesure de contrôler mieux que personne les opinions que j'ai émises, ainsi que mes assertions sur la manière dont les Arabes envisagent ces questions.

Je laisse d'abord parler M. Petiniaud.

« Paris, ce 28 octobre 1854.

« Après trois ans de courses chez les tribus qui campent depuis Diarbekir

et Alep jusqu'aux confins du Nedjed, je rentrai à Baghdad en janvier dernier. Parmi les papiers qui m'y attendaient, je trouvai un journal des haras contenant un article sur *les Chevaux du Sahara*. La lecture de ce morceau trop court, mais qui dénotait une si profonde connaissance de l'Arabe et de son cheval, m'inspira le désir de posséder l'ouvrage entier. A mon arrivée en France, vous avez eu l'extrême obligeance de me l'envoyer, je dois avant tout vous prier d'agréer l'expression de ma reconnaissance.

« Personne ne pouvait lire avec un plus grand intérêt que moi un ouvrage que vous auriez pu certainement intituler : *Du Cheval arabe d'Asie et d'Afrique;* car tel est l'esprit de tradition de ce peuple exceptionnel qu'à chaque ligne je reconnaissais dans les mœurs des Mogrebins les mœurs de leurs ancêtres les Nedjeds, et cela après une séparation de bien des siècles.

« En 1851, je descendais le Tigre de Mossoul à Baghdad, j'avais entre les mains un volume d'Hérodote. Toutes ses descriptions des hommes et des choses étaient encore pleines d'*actualité*. Ainsi il dépeignait, il y a deux mille trois cents ans, les mœurs des Arabes d'aujourd'hui avec la même fidélité que vous, mon général, vous avez su dépeindre en Afrique les Arabes d'Asie; le temps et l'espace sont impuissans devant l'immuabilité de telles mœurs. Guerres intestines, *fantasias*, chasses, amour pour le cheval, etc., j'ai tout vu en Asie, tel que vous l'avez décrit en Afrique.

« Votre ouvrage, qui a le grand mérite de contenir toute la vérité et en même temps rien que la vérité, est appelé à exercer une grande influence sur l'éducation du cheval en France. Cette lecture pleine de charmes développera le goût du cheval chez ceux qui ne s'en sont pas encore occupés, et nos éleveurs puiseront d'utiles documens parmi les nombreux faits d'éducation que vous citez avec l'autorité d'une longue et si intelligente expérience. Ils apprendront enfin à ne plus réserver leur admiration pour un cheval dont la première qualité est la graisse, et ils connaîtront les avantages que l'on doit retirer de l'exercice précoce auquel on soumet le poulain pendant son premier âge. *Le cheval est dans le travail*, disent les Arabes. Il faut donc l'y habituer de bonne heure.

« J'ai vu tous les Arabes, et surtout les Nedjeds, soumettre leurs chevaux de deux à trois ans aux plus rudes épreuves. Ils les réduisent, à force de travail, à la dernière expression de misère. Après ces rudes épreuves, le moindre repos remet le cheval, et son maître sait alors ce qu'il doit en espérer.

« Il est un fait cependant qui m'étonne, permettez-moi de vous en parler, c'est la supériorité qu'Abd-el-Kader accorde au cheval sur la jument, et cela de la manière la plus positive. Chez tous les Arabes d'Asie, et surtout chez les Nedjeds et les Annazas, où se trouvent sans contredit les premières races de chevaux, la jument est considérée comme bien supérieure au cheval, et je ne puis croire que le seul motif d'intérêt détermine les Arabes à placer la jument si au-dessus du cheval.

« A la naissance d'un poulain, quelle que soit la noblesse de son sang, son arrivée est pour ainsi dire regardée comme un malheur. Naît-il une pouliche au contraire, grande joie, grande fête dans toute la famille! Cette pouliche est appelée à continuer la race; *Mahomet est entré dans la tente*. Ni femmes ni enfans ne se permettraient de soustraire une goutte du lait

que peuvent donner chamelles, chèvres, brebis, etc. Tout est réservé à l'heureuse pouliche, objet de l'amour et des plus tendres soins de la part de tous les habitans de la tente.

« Les plus beaux chevaux des Nedjeds sont facilement vendus; on les embarque sur les ports du Golfe-Persique pour les Indes anglaises. A leur arrivée à Bombay, ils coûtent de 8 à 12,000 francs et une moitié des prix de courses. Quant aux jumens de pur sang, il est bien difficile, sinon impossible, de se les procurer.

« Abbas, pacha d'Égypte, a depuis sept ou huit ans des agens qui courent en tous sens. Ils sont parvenus à en acheter vingt-trois ou vingt-quatre. Elles ont été payées de 22,000 à 50,000 francs, et sur ces vingt-quatre il est de notoriété publique que douze ou treize seulement étaient vraiment de première race. J'ai vu payer celle qui coûtait le moins cher 86,000 piastres (la piastre 4 1/2 = 1 franc). C'était à un pauvre diable qui n'avait d'autre fortune que sa jument. Il avait longtemps résisté aux offres qui lui étaient faites; sa famille avait profité d'une de ses absences pour les accepter. Ce malheureux pleurait à chaudes larmes, tout en comptant le monceau de pièces d'or qui était devant lui. Que d'exemples je pourrais vous citer dans ce genre!

« Voici encore un fait général à l'appui de la haute estime que les Arabes ont pour la jument relativement au cheval : veulent-ils parler d'un animal qui a laissé dans la mémoire des Arabes le souvenir d'une bonté remarquable ou de quelques courses extraordinaires, vous n'entendrez jamais dire: « Le fameux cheval du cheikh un tel, » mais toujours : « La jument du cheikh un tel. »

« En dehors de cette différence, toutes les paroles d'Abd-el-Kader et les vôtres sont celles qui sont dans la bouche de tous les *sportmen* de l'Asie. »

Cette lettre fit une grande impression sur moi. Je venais d'entendre confirmer par un témoignage considérable tout ce que j'avais écrit sur les Arabes. Je pouvais avoir mal observé, on m'avait peut-être induit en erreur. Les musulmans sont fanatiques et méfians; ne devais-je pas craindre qu'ils ne se fussent fait un devoir en même temps qu'un plaisir de me tromper? Tromper un chrétien, c'était alors une action si méritoire! Eh bien! non, j'étais dans le vrai : en voyant et en interrogeant les Arabes de l'Algérie, j'avais vu et entendu les Arabes de la souche primitive.

Et puis dans tout cela je trouvais encore un sujet inépuisable de profondes méditations. N'était-ce pas en effet quelque chose d'admirable que de voir un peuple disséminé sur de vastes espaces, du Golfe-Persique à l'Océan, sans voies de communications, sans imprimerie, sans télégraphes, sans aucun des moyens de civilisation moderne, mais parlant la même langue, obéissant à la même loi et conservant par la simple tradition, aussi bien que nous aurions pu le faire par des livres, les usages, les mœurs et jusqu'aux préceptes de ses pères? Cette unité dans de pareilles conditions était vraiment de nature à inspirer l'étonnement.

Quoi qu'il en soit, il restait entre M. Petiniaud et moi une question

chevaline très importante à élucider : celle de la supériorité du cheval sur la jument, ou de la jument sur le cheval. J'affirmais que les Arabes ne donnaient la préférence à la jument que *parce qu'elle fait des petits et que ces petits rapportent de l'argent, et quelquefois beaucoup d'argent*. M. Petiniaud voyait au contraire dans cette préférence une preuve de la supériorité que les Arabes auraient, selon lui, accordée à la jument. Comme l'opinion de M. Petiniaud ne s'était pas formée à la légère, qu'elle était le résultat de longues et consciencieuses observations, que pour être déracinée elle avait besoin d'une autorité plus considérable que la mienne, je lui proposai de faire intervenir Abd-el-Kader dans ce débat. Je fis remarquer à M. Petiniaud qu'aucun arbitre n'était plus compétent que l'émir, qu'il était sur les lieux, qu'il voyait chaque jour les hommes les plus influens du désert, que parmi ses compagnons il en était qui avaient une célébrité incontestée en matière chevaline, qu'enfin, quoi qu'il décidât, notre désaccord devant tourner au profit de la science, nous aurions tous les deux à nous féliciter du résultat obtenu. M. Petiniaud accepta, et voici la réponse qu'Abd-el-Kader fit aux questions que je lui posai :

LA JUMENT ET L'ÉTALON.

« Louange au Dieu unique,
« Son règne seul est éternel. »

« A celui que nous aimons, à celui qui sait rendre simples les affaires les plus difficiles, le général Daumas. Que le salut soit sur vous et votre famille, ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu. Et ensuite je vous dirai que j'ai reçu votre lettre chérie; elle contient des questions très graves sur la race chevaline. Je vais y répondre de mon mieux et point par point.

« Première question. — La mère donne-t-elle au poulain plus de ses qualités et perfections que l'étalon, ou bien au contraire le poulain prend-il plus des qualités et perfections de son père? »

« Voici ma *réponse* :

« Le poulain provient de l'étalon et de la jument, cela est vrai; mais l'expérience des siècles a démontré que les parties essentielles de son corps, — comme les os, les tendons, les nerfs et les veines, — procèdent toujours du père. Il n'y a pas de doute à élever là-dessus, car le dernier Arabe sait aujourd'hui que toutes les maladies qui sont inhérentes aux os, aux tendons, aux nerfs et aux veines, et qui se trouvent dans l'étalon au moment de la monte, se perpétuent dans son produit, quelque temps qui s'écoule. — Je citerai

notamment les exostoses, les formes, la jarde, les varices et le *aâdeur* (la douleur) (1).

« La mère peut donner au produit la couleur de sa robe, sa ressemblance et quelque chose de sa structure : il faut bien que le poulain tienne, par certains côtés, de celle qui l'a si longtemps porté dans ses flancs; mais c'est incontestablement l'étalon qui lui donne la force des os, la vigueur des nerfs, la solidité des tendons, la rapidité de la course, les qualités principales enfin. Il lui communique en outre ses facultés morales, et, s'il est véritablement noble, le préserve de tout vice.

« Nos pères ont dit : *El aôud hôr mâ andouche heïla*, le cheval noble n'a pas de malices.

« L'Arabe prête l'étalon gratuitement, il ne le loue jamais.

« Prêter un étalon pour de l'argent est à ses yeux l'action la plus ignoble et la plus contraire à la générosité qui le distingue, et pour laquelle il est si justement renommé. Bien que la loi le permette, l'usage interdit absolument ce commerce, et je n'en ai, pour mon compte, jamais vu d'exemple. Cependant si l'Arabe prête son étalon gratuitement, il ne le prête pas pour cela au premier venu et pour la première jument venue. Non; le demandeur est souvent obligé d'employer l'intercession de gens inspirant le respect, ou même de ses femmes, s'il ne veut pas voir sa demande repoussée.

« D'un autre côté, les Arabes sont très difficiles sur le choix de l'étalon, et s'ils ne trouvent pas pour leurs jumens de race un étalon de sang pur, ils aiment mieux les laisser deux ou trois ans improductives que de les faire saillir par un cheval commun. Veulent-ils un bon étalon, ils n'hésitent pas à entreprendre les voyages les plus lointains.

« Il y a des Arabes qui ferment la vulve de leurs jumens au moyen d'une espèce de cadenas appelé *takhise*, afin d'en empêcher l'accouplement par surprise avec un cheval commun. Quand cet accident arrive dans les pâturages et qu'on en est instruit à temps, ils s'empressent d'introduire la main dans le fond du vagin, et le lavent avec une infusion de certaines drogues auxquelles ils attribuent la propriété d'anéantir les effets de la liqueur du mâle. Ces précautions, en même temps qu'elles démontrent l'importance qui s'attache à l'étalon, assurent la conservation des races à laquelle l'Arabe veille avec un soin aussi jaloux qu'au maintien de la pureté du sang dans sa propre famille.

« Ce qui précède vous a déjà indiqué ma conclusion : *le père donne au produit plus que la mère.*

(1) Maladie de la colonne vertébrale.

« Et ma conclusion est identique avec l'opinion universelle des Arabes. Ils disent : *El horr iteba el fahal*, le poulain suit l'étalon.

« Je conviens cependant que le meilleur produit est celui d'un père et d'une mère tous deux de race pure. *Dans ce cas, c'est de l'or qui s'allie avec de l'or.* »

« Deuxième question. — Si du père ou de la mère l'un doit être d'origine commune, vaut-il mieux que ce soit le père, ou bien y a-t-il moins d'inconvéniens à ce que ce soit la mère? »

« Voici ma *réponse :*

« Sachez que ces questions ont de tout temps occupé nos pères; après de longues expériences, ils ont divisé la race chevaline en quatre grandes familles auxquelles, pour les distinguer, ils ont donné les noms suivans : le *horr*, le *hadjine*, le *mekueref* et le *berdoune*.

« Le *horr* est celui dont le père et la mère sont nobles. Il marche en tête.

« Le *hadjine* est celui dont le père est noble et la mère d'origine commune. Il est moins considéré que le *horr*, et son nom *el hadjine* (incomplet, défectueux) lui vient du mot *houdjena* (vice, défaut).

« Le *mekueref* est celui dont la mère est de sang pur et le père de sang mêlé. Bien qu'il s'approche du *hadjine*, il est loin de le valoir; son nom lui vient de *karaf* (mélange). Le *hadjine* lui est supérieur, comme l'homme dont le père est noble et la mère négresse est supérieur à celui dont la mère est noble et le père nègre.

« Le *berdoune* enfin est celui dont ni le père ni la mère ne sont nobles. C'est le cheval étranger à nos pays; il est classé le dernier.

« Le fameux poète El-Tamimi a dit en parlant d'un étalon renommé : « Il est le produit de deux coureurs célèbres qui l'ont engendré, et dont il réunit à lui seul toutes les qualités. »

« Il a dit encore : « Voyez cet alezan fermé, à crins noirs (bai brun); il est incomparable de vitesse et de beauté, on reconnaît en lui la race de ses oncles paternels et maternels dont l'Arabie a tant parlé. »

« Le prix du cheval est dans sa race. »

« Troisième question. — On m'assure que les Arabes préfèrent la jument au cheval. Cette préférence provient-elle, ou des avantages qu'ils peuvent en retirer par la vente des produits, ou de ce que le poulain tient plus de sa mère que de l'étalon, ou enfin de ce que les services de la jument sont préférables à ceux du cheval? »

« Voici ma *réponse :*

« Les Arabes préfèrent les jumens aux chevaux, cela est vrai, mais seulement pour les trois motifs suivans :

« Le premier, c'est qu'ils considèrent le bénéfice qu'on peut attendre d'une jument comme l'un des plus considérables, puisque l'on a vu des Arabes retirer jusqu'à 15 ou 20,000 douros (75 ou 100,000 f.) des produits d'une seule jument. On les entend souvent s'écrier : *La tête de la richesse, c'est une jument qui produit une jument.*

« Et cette pensée est encore corroborée chez eux par notre seigneur Mohammed, l'envoyé de Dieu; il a dit :

« Préférez les jumens, car leur ventre est un trésor, et leur dos un siége d'honneur.

« Le plus grand des biens est une femme intelligente, ou une jument qui donne beaucoup de poulains. »

« Ces paroles sont expliquées ainsi par les commentateurs : *leur ventre est un trésor*, parce que la jument, par ses produits, augmente la fortune de son maître, — *et leur dos un siége d'honneur*, parce que l'équitation de la jument est plus agréable et plus facile; on va même jusqu'à prétendre que par la douceur de ses allures elle pourrait à la longue amollir le cavalier.

« Le second motif, c'est que la jument ne hennit pas à la guerre, qu'elle est plus insensible que l'étalon à la faim, à la soif, à la chaleur, et qu'elle rend dès lors plus de services à un peuple dont la fortune consiste en troupeaux de chameaux et de moutons. Or tout le monde sait que les chameaux et les moutons ne prospèrent véritablement que dans le Sahara, où les terres sont tellement arides que beaucoup d'Arabes, s'abreuvant habituellement de lait, ne peuvent boire de l'eau que tous les huit ou dix jours. C'est une conséquence de la longue distance qui sépare souvent les campemens pratiqués en vue des pâturages des lieux où il y a des puits.

« La jument est comme le serpent, sa force s'augmente au moment de la chaleur et dans les terres brûlantes. Le serpent qui vit dans un pays froid ou dans l'eau a peu de courage et de venin, de telle sorte que sa morsure est rarement mortelle, tandis que le serpent qui vit dans un pays chaud est plus vif, et voit s'accroître la violence de son poison. Au contraire du cheval, qui supporte moins bien les ardeurs du soleil, la jument (et cela tient sans doute à sa constitution) sent redoubler son énergie au plus fort de la chaleur.

« Le troisième motif enfin, c'est le peu de soins que nécessite la jument. Elle se nourrit de peu, son maître la conduit ou l'envoie manger des plantes avec les moutons et les chameaux; il n'a pas besoin d'instituer un gardien qui soit toujours présent.

« L'étalon, lui, ne saurait se passer d'être mieux nourri, et son maître ne peut l'envoyer au pâturage que surveillé par un *sais* (palefrenier), car s'il voit une jument, il la suit.

« Telles sont les véritables causes de la préférence que les Arabes ont pour leurs jumens. Cette préférence ne vient donc pas de ce que le poulain emprunte plus de qualités à sa mère qu'à son père; elle ne vient pas non plus de ce qu'il est préférable, en tout lieu et en toute occasion, de monter une jument plutôt qu'un cheval; non, elle s'appuie d'un côté sur des intérêts matériels, et de l'autre sur les nécessités imposées par le genre de vie que mènent les Arabes.

« Il faut proclamer en définitive que l'étalon est plus noble que la jument. Il est plus fort, plus courageux, plus rapide à la course, et il n'a pas les inconvéniens graves de la jument, qui s'arrête quelquefois brusquement sous son cavalier, dans le combat même, alors que celui-ci aurait besoin qu'elle courût. Cela arrive lorsqu'elle est en chaleur et qu'elle voit l'étalon.

« L'étalon a plus de force que la jument, et la preuve, c'est qu'en supposant qu'un étalon et une jument soient frappés d'une blessure mortelle et identique, la jument tombera à l'instant, tandis que l'étalon ne tombera le plus souvent qu'après avoir sauvé son maître.

« J'ai vu une jument qui avait été frappée d'une balle à la jambe; l'os du canon, — *keusba* (le roseau), — avait été fracturé; ne pouvant vaincre la douleur, immédiatement elle s'affaissa.

« Un cheval entier fut atteint d'une blessure semblable; sa jambe cassée n'était plus retenue que par la peau; il continua à courir en s'appuyant sur sa jambe saine jusqu'à ce qu'il eût enlevé son maître du champ de bataille, et alors seulement il tomba. »

« Quatrième question. — S'il est constaté par les Arabes que le poulain participe toujours des qualités de son père, pourquoi vendent-ils donc assez facilement leurs étalons, et ne se défont-ils de leurs jumens que dans des circonstances très graves ? »

« Voici ma *réponse :*

« Les Arabes préfèrent la jument au cheval pour les trois causes que j'ai signalées plus haut, et ces trois causes font assez comprendre pourquoi, chez nous, la valeur que l'on attache à la possession d'une jument doit être supérieure à celle que l'on attache à la possession d'un étalon, leur origine fût-elle la même. En effet, si d'un côté le poulain emprunte plus au père qu'à la mère, d'un autre côté le propriétaire d'un étalon ne peut gagner en un grand nombre d'années ce que le propriétaire de la jument peut gagner en une seule, si elle venait à mettre bas.

« Cependant, lorsqu'un étalon a prouvé des qualités extraordinaires, il arrive aussi qu'on ne veut plus s'en défaire; c'est qu'alors il rapporte autant à son maître, soit par le butin, soit autrement, que la jument du prix le plus élevé.

« J'ai vu chez les *Annazas*, tribu qui s'étend depuis Baghdad jus-

qu'à la Syrie, des chevaux tellement hors de prix, qu'il devient presque impossible de les acheter, et surtout de les payer comptant. Ces animaux, d'une valeur fabuleuse, ne sont vendus qu'à de hauts personnages et à de riches négocians qui les paient en trente ou quarante échéances, ou bien encore par une rente perpétuelle consentie au vendeur et à ses descendans. »

« Cinquième question. — La preuve, m'a-t-on dit, que chez les Arabes la jument est classée bien avant le cheval, c'est que la naissance d'un poulain, quelle que soit la noblesse de son sang, est, pour ainsi dire, regardée comme un malheur, tandis que s'il naît une pouliche, c'est au contraire l'occasion d'une grande joie dans la famille. Cette pouliche est destinée à continuer la race, notre seigneur Mohammed est entré dans la tente, il nous a apporté une bénédiction, etc. »

« Voici ma *réponse :*

« La naissance d'un cheval ne peut jamais être considérée comme un malheur par les Arabes, bien qu'ils préfèrent les jumens pour les avantages matériels qu'elles procurent. Les jumens produisent presque toutes; quelques-unes seulement sont frappées de stérilité, ainsi que cela arrive à certaines femmes, et c'est en grande partie leur fécondité qui leur vaut la faveur dont elles jouissent.

« Je le répète, on ne peut être malheureux de la naissance d'un animal qui garantit son maître de l'humiliation.

« Un poète a dit : « Mes frères me blâment d'avoir des dettes, et cependant je ne les ai contractées que pour des choses qui leur font honneur : en faisant manger à tous le pain de Dieu, en achetant un cheval de noble race qui sert de talisman à mon *goum* et en lui donnant pour domestique un esclave. »

« Sixième question. — On a vu des Arabes pleurer en se séparant de leurs jumens, qu'ils avaient cependant vendues à des prix énormes; mais on n'a jamais vu d'Arabes pleurer en se séparant de leurs chevaux. Quand on veut citer un animal remarquable, on n'entend jamais dire : le fameux cheval du cheikh un tel, mais toujours la jument du cheikh un tel. — Pourquoi ? »

« Voici ma *réponse :*

« C'est là une erreur. Les Arabes aiment leurs chevaux d'une manière absolue, comme l'homme aime ses enfans, et cela parce que le cheval est le plus noble animal après l'homme. Tout le monde sait que le cheval de sang est fier comme un fils d'Adam et qu'il ne mange pas les restes d'un autre animal.

« Les Arabes prétendent qu'aucun peuple ne connaît comme eux la puissance du cheval et ses perfections; aussi portent-ils très haut l'estime qu'ils ont pour lui, et cela parce qu'il sert à la poursuite comme à la fuite. Il est dans les mœurs et dans la nature des Arabes,

depuis les temps les plus reculés, de se faire la guerre les uns aux autres, ainsi qu'aux nations voisines. L'Arabe pauvre a donc besoin du cheval pour tomber sur les biens de son ennemi, s'en emparer et s'enrichir, comme l'Arabe riche a également besoin du cheval pour protéger sa fortune et sa tête.

« Les Arabes disent : « Le cheval est le milan, et le chameau la proie. La proie qui est dans les serres du milan ne peut être sauvée que par d'autres milans. »

« Lorsqu'une veuve dans le désert est propriétaire de vingt chameaux, sa tribu la force à acheter un cheval destiné à les protéger. Un parti ennemi vient-il à fondre sur les chameaux, l'usage veut que cette femme donne son cheval au guerrier qui l'a monté et les a sauvés.

« Chez les Arabes, les chameaux ne peuvent appartenir qu'à ceux qui savent les défendre.

« Les Arabes aiment leurs chevaux comme le père aime son enfant, mais, comme cela est juste, ils les aiment encore davantage quand ceux-ci leur rendent de véritables services.

« Les Arabes peuvent vendre leurs chevaux quand ils en trouvent des prix élevés, mais ils les pleurent en même temps, et pour eux-mêmes et pour l'utilité qu'ils en retiraient, comme le père pleure son fils lorsqu'il s'en sépare, bien qu'il reconnaisse l'utilité de cette séparation.

« Cheval ou jument, l'Arabe regrette donc le compagnon qu'il quitte, en proportion des services qu'il en recevait.

« Maintenant pourquoi, en pays arabe, cite-t-on plus souvent la jument du cheikh un tel que le cheval du cheikh un tel? Voici. C'est tout simplement parce que les Arabes vendant habituellement leurs chevaux et conservant les jumens, il y a naturellement chez eux plus de jumens que de chevaux. Et si l'on conserve les jumens avec un grand soin, c'est pour ne pas voir se tarir une source précieuse d'honneurs et de richesses.

« Dieu, dans son Koran, a dit : « *El kheïl kheir* (les chevaux, c'est le bien). » Cette expression *le bien* signifie, pour les Arabes, l'ensemble de tout ce qui peut être utile à l'homme.

« Le prophète a ajouté : « Le bonheur, les récompenses éternelles et un riche butin sont noués au toupet de vos chevaux jusqu'au jour de la résurrection. »

« Voilà tout ce que j'avais à vous dire; c'est, d'après moi, l'exacte vérité, *mais Dieu est le plus savant*.

« Que Dieu soit avec vous! — Salut!

« Écrit par Sid el Hadj Abd-el-Kader ben Mahhy Eddine.

« Brousse, le 15 janvier 1855. »

Que pourrais-je ajouter à cette remarquable lettre, aux observations de cet homme, qui, constamment en présence de la nature, a su l'étudier jusque dans ses détails les plus fugitifs? D'après le témoignage d'Abd-el-Kader, il doit donc demeurer évident que les Arabes ne donnent la préférence aux jumens, ni parce qu'elles influent plus que le mâle sur le produit, ni parce que leurs services sont préférables à ceux du cheval, mais uniquement, comme je le proclamais dans *les Chevaux du Sahara*, parce qu'elles font des petits, ou, en d'autres termes, parce que *leur ventre est un trésor*.

Après avoir constaté ce fait, j'aborde le point le plus important de ma tâche; je dis le plus important, car de l'ensemble des renseignemens que je vais produire doit naître, je le crois, la conviction pour tous que le cheval arabe est le véritable cheval de guerre. On comprendra facilement qu'après avoir exposé cette opinion dans un livre, j'aie dû chercher, par tous les moyens, à m'assurer si le cheval arabe était seulement le meilleur cheval de guerre en Algérie, sous le climat qui l'a vu naître, ou bien s'il devait encore, dans d'autres régions, montrer sa supériorité et prouver qu'il est capable de supporter *le froid* comme il a prouvé qu'il peut supporter la chaleur, la fatigue, les intempéries, la faim et la soif. L'épreuve qui vient d'être faite en Crimée me paraît concluante, et cette opinion, je l'espère, deviendra l'opinion de tous après la lecture des documens que je livre à la publicité. Il faut remarquer que l'épreuve sur laquelle je m'appuie a eu lieu sur une assez large échelle pour déterminer un jugement définitif. Nous avons en effet en Crimée deux régimens de chasseurs d'Afrique (bientôt nous aurons les quatre), quelques spahis, un grand nombre d'officiers de tous grades et de toutes armes montés sur des chevaux arabes. Nous pouvons donc obtenir des observations qui ont été faites les renseignemens les plus positifs pour la solution d'une question qui nous intéresse à un si haut point.

Avant tout, je dois cependant déclarer qu'il n'entre nullement dans ma pensée d'établir de comparaisons fâcheuses entre le cheval arabe et ceux des autres races et des autres nations. *Tous les chevaux ont leur utilité et leur mérite selon le point de vue où l'on se place.* Ce que je tiens seulement à constater, c'est la prééminence du cheval d'Orient comme *cheval de guerre,* et cela par des faits qui parleront assez d'eux-mêmes, et dont chacun pourra tirer les conclusions qui lui paraîtront convenables.

Voici d'abord des extraits de lettres venant de Crimée : je les donne par ordre de date.

« Devant Sébastopol, 20 novembre 1854.

« En dépit des embarquemens, des débarquemens, du froid et des misères

inévitables à la guerre, mon régiment compte encore cent trente-trois chevaux par escadron. C'est à n'y pas croire!

« Le colonel du 4e chasseurs d'Afrique,

« Comte de CHAMPÉRON (1). »

« Quartier-général devant Sébastopol, le 28 janvier 1855.

« Les chevaux barbes sont les seuls qui résistent bien aux épreuves du climat et de la nourriture!

« Le général en chef,

« CANROBERT. »

« Devant Sébastopol, le 2 février 1855.

« Nos chevaux souffrent; mais ceux des chasseurs d'Afrique se maintiennent à merveille.

« Le chef d'escadron d'état-major,

« RENSON. »

« Devant Sébastopol, le 5 février 1855.

« Tâchez que pour la remonte on nous envoie des chevaux d'Afrique; nous en avons grand besoin. Que le général Daumas triompherait, s'il voyait ce qui se passe chez nous, et comme ses assertions sont justifiées par la pratique! Quelle que soit la distance où il se trouve, son succès n'en est pas moindre, et il a le droit d'en être fier. C'est ce que tout le monde proclame ici.

« Le lieutenant-colonel, aide de camp du général en chef,

« WAUBERT DE GENLIS. »

« Devant Sébastopol, le 10 mars 1855.

« Un fait remarquable, c'est l'attitude des tirailleurs algériens; ils vont au canon comme des lions. *Quant aux chevaux d'Afrique, ils ont fait des preuves sans égales.* Tout le monde en veut aujourd'hui, et les Anglais, quand ils peuvent s'en procurer, les paient sans marchander à belles livres sterling. Vous n'apprendrez pas sans plaisir ces incontestables succès d'un pays auquel vous tenez par tant de liens, etc., etc.

« Le général chef d'état-major du deuxième corps d'armée,

« TROCHU. »

« Devant Sébastopol, le 30 mars 1855.

« Nos chevaux d'Afrique ont admirablement supporté les rigueurs de l'hiver, les privations et les fatigues. On croyait qu'ils ne pourraient endurer ni le froid, ni la neige, ni la gelée, et cependant ils sont sortis victorieux de toutes ces épreuves, qui, Dieu le sait, ne nous ont pas fait défaut, sans autre abri qu'une simple couverture.

« C'est une race admirable! vous l'avez popularisée en France par votre ouvrage des *Chevaux du Sahara; la guerre d'Orient vient de la populariser en Angleterre.*

« Les Anglais nous offrent des prix fabuleux des chevaux barbes que nous avons ici, mais vous comprenez que les marchés sont très rares; nous en avons besoin, et nous les gardons.

(1) M. de Champéron a depuis lors été nommé général.

« J'ai encore le cheval que vous m'avez connu en 1842. Il a fait toutes mes campagnes en Algérie avec le maréchal duc d'Isly, toutes les expéditions entreprises après son départ, tous mes embarquemens et débarquemens, et il est encore si vigoureux et si beau, que les Anglais me tourmentent chaque jour pour que je le leur vende. C'est impossible : ce vieux compagnon mourra chez moi, et je lui donnerai les invalides dès que j'en aurai la possibilité.

« Le général chef d'état major du 2e corps.

« DE CISSEY. »

« Devant Sébastopol, le 7 avril 1855.

« Vous savez, mon général, que nous allons recevoir prochainement les 2e et 3e régimens de chasseurs d'Afrique. C'est une bonne et heureuse nouvelle, car qui a vu comment se sont comportés, pendant les dures épreuves de cet hiver, les chevaux des 1er et 4e régimens de cette arme comprend les solides services qu'on doit attendre de cet accroissement dans l'effectif de cette excellente troupe.

« L'expérience a donc consacré la théorie, et la pratique vient de donner raison sur de grandes proportions à tout ce que vous avez dit et écrit sur les qualités du cheval barbe. C'est là un résultat utile, au double point de vue des intérêts de l'armée et de votre satisfaction personnelle. En effet, si les vérités que vous avez proclamées sur cette race étaient déjà familières aux officiers qui ont longtemps servi en Afrique, il n'en était pas de même pour ceux qui ne connaissent pas ce beau et bon pays. Les épreuves qui viennent d'être faites ici, la résistance, la ténacité qu'ont montrées les chevaux d'Afrique pendant la guerre actuelle, les comparaisons auxquelles ils ont donné lieu au milieu de races variées, etc., tout cet ensemble de faits a été de nature à convaincre les plus incrédules, et à prouver une fois de plus les vérités que vous avez mises au jour. C'est un succès qui doit vous rendre heureux.

« Le lieutenant-colonel, aide de camp du général en chef,

« WAUBERT DE GENLIS. »

Ces renseignemens suffiront, je l'espère, pour prouver dès aujourd'hui le cas que fait notre brave armée du cheval arabe. Ses appréciations, du reste, s'accordent avec les traditions et les récits de tous les temps. En effet, et l'on vient d'en avoir la preuve, ce n'est pas uniquement dans son pays, sous un ciel chaud et au milieu d'une nature ardente, que ce cheval brille par sa résistance et ses qualités; c'est encore dans les pays lointains, par des froids rigoureux et dans des conditions hygiéniques tout autres que celles de son berceau. Tous les climats lui sont bons, toutes les latitudes lui vont et toutes les nourritures lui conviennent; il peut donc rendre autant de services dans le nord que dans le midi. Je savais, depuis longtemps, à quoi m'en tenir, car j'avais vu le cheval barbe résister aux froids les plus vifs pendant nos campagnes d'hiver dans les âpres montagnes de la Kabylie. C'est aussi l'opinion de l'un de nos officiers-généraux les plus distingués, qui a fait les grandes guerres de l'empire, et de

la cavalerie l'étude de toute sa vie, de M. le général de Lawoestine. Voici ce qu'il a bien voulu m'écrire.

« Paris, 19 septembre 1854.

« J'ai lu avec un vif plaisir, mon cher Daumas, votre charmant ouvrage intitulé : *les Chevaux du Sahara*, et l'ai trouvé plein d'intérêt et de vérité.

« Vous ne proclamez pas des utopies, vous marchez avec des faits, et vous avez su donner l'attrait du roman à la réalité. Vous n'avez pas voulu passer de longues années en Afrique pour n'y rien voir : vous avez vécu avec les Arabes, appris leur langue, et, en observant leurs mœurs, vous avez surtout étudié la manière dont ils comprennent le noble animal qui chez eux fait partie de la famille. C'est là une bonne idée que vous avez eue, car nulle part on ne peut mieux apprendre le cheval que chez ce peuple, aussi vieux que le monde. Il est doué d'un grand esprit d'observation, et il aime avec passion le compagnon de sa vie aventureuse.

« Si nous avions le sens commun, ne devrions-nous pas reconnaître que le pays où le type du cheval a pris naissance, où l'on n'a cessé de s'occuper de lui, est le pays du cheval par excellence?

« Vous, mon cher ami, vous avez compris cela, et vous aurez un jour rendu un grand service à la cavalerie, parce que tôt ou tard la raison l'emportera sur les préjugés.

« Pourquoi le cheval arabe, et ceux qui tiennent de lui, comme le cheval espagnol de la montagne, le cheval polonais et l'ancien cheval limousin, sont-ils les meilleurs chevaux de guerre? C'est que leur conformation et leur caractère se ressentent de la rude éducation à laquelle ils ont été soumis. Ces chevaux sont sobres, intelligens, infatigables, et surtout d'une grande douceur. Les chevaux anglais et les races qui en proviennent sont tout le contraire : ils n'ont que l'avantage d'une grande vitesse, de pouvoir franchir de grands obstacles et de pouvoir fournir de longues courses, *à la condition d'être énormément nourris et parfaitement soignés*. Ces qualités ne constituent nullement le cheval de guerre.

« J'ai longuement fait la guerre dans tous les pays de l'Europe avec les généraux de cavalerie le plus justement renommés. Eh bien! je ne crains pas d'être démenti par ceux de mes camarades qui vivent encore, jamais on ne recherchait un cheval anglais, pas même les maréchaux et généraux en chef, qui pouvaient se servir de cette race sans grand inconvénient, parce qu'ils marchaient isolés et qu'ils avaient des ressources que l'officier de troupe ne peut trouver.

« Le cheval des chefs était le limousin, beau comme le cheval anglais, avec toutes les qualités du cheval barbe. Le cheval des officiers de troupe, dans toute la cavalerie, était le cheval polonais, le cheval allemand croisé arabe et le cheval espagnol. Il faut, quand on commande, monter un cheval qui ne vous emporte pas à l'ennemi; il faut qu'un officier donne le premier coup de sabre, mais qu'il soit cependant assez près de sa troupe pour la diriger et transmettre au besoin les ordres supérieurs; autrement, il se fait tuer sans profit pour son honneur et au détriment des hommes qu'il mène au combat.

« Oui, vous avez cent fois raison, le cheval arabe est le premier cheval de guerre du monde. Il est familiarisé avec l'homme depuis sa naissance, il n'a peur de rien parce qu'il vit constamment au milieu de tout ce qu'il doit ren-

contrer tous les jours, il est habitué à l'intempérie des saisons parce qu'il couche toujours en plein air, et enfin, condition capitale, *il sait supporter la soif et la faim*. Peut-être n'est-il pas assez grand pour nos cuirassiers et nos dragons, voilà tout ce que j'ai à lui reprocher. Je n'ai pas dit : *Peut-être n'est-il pas assez fort*, remarquez-le bien, car j'ai vu nos dragons d'Espagne, des hommes de six à sept pouces, tous remontés en chevaux espagnols, fournir au besoin, et très vigoureusement, des courses au galop de deux ou trois lieues.

« Je n'ai plus à vous parler que d'une objection qui a été souvent faite par les détracteurs de la race arabe. Ils ont dit que le cheval arabe ne résistait pas au froid, et que, bon peut-être pour les pays chauds, il ne convenait nullement pour les climats du nord. Ma réponse est sans réplique.

« J'ai fait toute la campagne de Russie avec un cheval barbe; seul entre tous mes autres chevaux, allemands ou polonais, il a résisté, *sans avoir pris le poil d'hiver et rond comme une pomme*, bien qu'il ne se fût à peu près nourri que de la paille des toits. Le général Sébastiani avait une nombreuse et superbe écurie en entrant en Russie, chevaux de toutes les races parmi lesquels il s'en trouvait six venant des montagnes de Grenade (c'est la race barbe dans toute sa beauté). Il perdit tous ses chevaux à l'exception des grenadins. Je pourrais vous citer mille faits de ce genre. Fasse donc le ciel que toute notre cavalerie légère et de ligne soit remontée en chevaux africains! Avec eux, elle pourrait aller au bout du monde.

« En résumé, mon cher Daumas, je vous fais mon compliment d'avoir eu le courage de soutenir une thèse qui est fondée sur l'expérience et la raison : c'est ordinairement un motif d'avoir tort dans notre pays; mais comme on y finit toujours par ouvrir les yeux, ce sera dans l'avenir votre récompense pour n'avoir pas craint de dire la vérité. Au surplus vous avez pris la bonne manière pour la faire accepter, c'est d'être instructif et amusant.

« DE LAWOESTINE. »

A ces documens d'un intérêt si vif et si actuel j'ajouterai que les chevaux arabes ou orientaux de l'empereur Napoléon Ier, dans sa mémorable campagne de Russie, sont également ceux qui ont le mieux résisté à toutes les fatigues, à toutes les intempéries, à toutes les privations. Ce fait est ainsi attesté par M. le comte de Lantivy, qui a fait la campagne de Russie en qualité de page de l'empereur :

« Vous me demandez mon avis sur les chevaux arabes qui, à ma connaissance, ont fait la campagne de Russie; je m'empresse de vous le donner.

« Le cheval arabe soutenait mieux les fatigues et les privations que le cheval européen. L'empereur, pendant cette rude campagne de Russie, n'a guère conservé que ses chevaux arabes.

« Le chef d'escadron Hubert, depuis général de division, sur cinq chevaux n'en a ramené qu'un seul : il était arabe.

« Le capitaine Simonneau, depuis officier-général, n'a ramené que son cheval arabe, et moi-même je n'ai pu en conserver qu'un : c'était un breton croisé arabe. »

D'un autre côté, si nous consultons l'histoire, nous voyons les

Romains rechercher avant tout, comme cheval de guerre, le cheval numide. Ils s'en servirent avec succès dans leurs expéditions contre les Germains, les Gaulois et les Scythes. A l'époque guerrière des croisades, les peuples francs ramenèrent d'immenses quantités de chevaux orientaux, dont ils reconnaissaient le mérite comme cheval de guerre et comme cheval régénérateur. Pendant tout le moyen âge, le type du cheval de guerre en Occident fut le cheval barbe et son descendant, le cheval espagnol; car, ainsi que le dit avec raison M. Éphraïm Houël dans son *Histoire du Cheval*, c'est une faute aux peintres et aux statuaires d'avoir représenté les guerriers de cette époque sur des chevaux lourds et massifs. Les hommes couverts des plus fortes armures recherchaient alors et de préférence les chevaux d'Orient ou ceux qui en descendaient.

Tous les chevaux fameux cités par l'histoire, — ceux de Richard Cœur-de-Lion à Médine, de Philippe-Auguste à Bouvines, de Guillaume le Conquérant à Hastings, de saint Louis à la Massoure, de François Ier à Pavie, de Henri II dans le tournoi où il fut tué, de Henri IV à Arques et à Ivry, de Louis XIV dans ses guerres et dans ses fêtes, et enfin de Napoléon Ier à Marengo, à Austerlitz, — tous ces chevaux étaient des barbes ou des arabes. Pourquoi donc ne voudrions-nous plus aujourd'hui du cheval que de pareils hommes tenaient en si grand honneur?

Malgré mon désir d'en finir avec toutes les preuves de la supériorité du cheval oriental comme cheval de guerre, je ne puis m'empêcher de donner encore ici les appréciations de deux officiers supérieurs très spéciaux, le lieutenant-colonel Vallot et le lieutenant-colonel Guérin de Walderbasch. Le premier est inspecteur général des établissemens hippiques de l'Algérie, et voici comment il s'exprime :

« Vous désirez connaître mon opinion sur la résistance à la fatigue et la sobriété du cheval arabe. Je ne puis mieux vous répondre, mon général, que par le récit succinct de ce qui vient de m'arriver.

« Envoyé par M. le général Randon, gouverneur général de l'Algérie, pour explorer les ressources chevalines de la régence de Tunis, j'ai voyagé avec M. Tissot, élève consul, M. de Berny, officier au 2e chasseurs d'Afrique, et nous avons marché pendant cinquante jours de suite, couchant à la belle étoile et sans donner aucun répit à nos chevaux, nous amusant au contraire à chasser souvent à droite et à gauche de notre route les gazelles, que d'infatigables lévriers faisaient lever devant nous.

« Pendant ces cinquante jours, nos chevaux et ceux de notre escorte ont mangé de l'orge tous les jours; mais nous n'avons pu leur donner de la paille hachée que cinq fois, de la racine d'alfa que trois fois, et ils n'ont bu que trente-neuf fois.

« A notre retour à Tunis, ils étaient tous bien portans, gais, prêts à recommencer après quelques jours de repos.

« Je n'ajouterai rien à ces faits, ils parlent assez haut. »

J'arrive maintenant à la lettre de M. Guérin de Walderbasch, ancien lieutenant-colonel au 3e régiment de spahis, qui a commandé la cavalerie pendant la glorieuse et habile expédition de Tougourt.

« Gunetrange, près Thionville, le 12 mars 1855.

« Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, mon général, vous avez bien voulu me demander des renseignemens sur la manière dont les chevaux d'Afrique se sont comportés pendant l'expédition de Tougourt, où je commandais la cavalerie.

« Dans les nombreuses courses que j'ai faites en Afrique, j'ai eu occasion d'observer la sobriété et la dureté du cheval arabe; mais je ne l'avais jamais vu soumis encore à une aussi rude épreuve que celle que notre cavalerie a subie dans cette marche sur Tougourt et dans le Souf.

« Le 20 novembre 1854, sous les ordres du colonel Desvaux, qui commandait les colonnes du sud, je suis parti de Biskra avec deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique et deux du 3e de spahis, présentant ensemble un effectif de cinq cent cinquante chevaux. Le *goum* qui faisait partie de la colonne en comptait près de six cents.

« Pendant cette expédition, qui a duré près de trois mois, les chevaux de la cavalerie régulière ont vécu sans foin ni paille avec quatre kilos d'orge par jour, *et sont restés deux et trois jours sans boire.*

« Malgré ces privations et des marches fatigantes dans les dunes de sable, pendant lesquelles ils étaient chargés de trois et cinq jours de vivres et d'orge, les chevaux n'ont pas dépéri.

« Mais les chevaux du *goum* ont offert un exemple encore bien plus frappant de vigueur et de sobriété, car vous le savez, mon général, le cavalier arabe ne charge pas volontiers son cheval, et pendant que nos chevaux mangeaient régulièrement leurs quatre kilos d'orge, ceux du *goum*, auxquels on n'épargnait aucune corvée, restaient souvent vingt-quatre heures sans nourriture; cependant ils se sont maintenus jusqu'à la fin presque en aussi bon état que les chevaux de nos escadrons.

« Un fait dont je ne vous entretiendrais pas, si toute la colonne n'en avait été témoin, c'est qu'un spahi en mission tombe avec son cheval dans une de ces fondrières qu'on rencontre dans les Chotts; le cavalier parvient à s'en tirer, mais il est obligé d'abandonner son cheval, qu'il croit perdu. Huit jours après, ce même cheval est ramené au camp par un Arabe qui l'avait trouvé à plus de dix lieues de là, errant dans les sables arides. Combien de jours ce pauvre animal sera-t-il resté sans boire ni manger!...

« Je pourrais citer bien d'autres faits; mais ceux-ci me paraissent assez concluans en faveur de notre brave cheval d'Afrique, qui est certes le meilleur cheval pour la guerre.

« Le lieutenant-colonel du 3e régiment de spahis,

B. Guérin de Walderbasch (1). »

Le cheval oriental possède, on le voit, toutes les qualités nécessaires à la guerre, la vigueur, la sobriété, la douceur, la force mus-

(1) A la suite de l'expédition de Tougourt, M. Guérin de Walderbasch a été nommé colonel du 1er régiment de spahis.

culaire, le liant, en un mot la résistance aux fatigues, aux privations, aux changemens de climats, à toutes les épreuves inhérentes à la vie militaire. Maintenant ces qualités précieuses, d'où lui viennent-elles? Du sol qui le produit? du climat sous lequel il est né? de la pureté de son sang? du soin porté dans les alliances? de ce qu'il n'est pas castré? ou bien de sa rude éducation et du travail auquel il est soumis dès son jeune âge?

Je livre ces recherches aux méditations des hommes spéciaux; peut-être trouveront-ils que les admirables résultats que nous connaissons ne peuvent être atteints que par l'ensemble de toutes ces conditions. Pour mon compte, je suis porté à croire que le travail y a sa grande part, que le cheval des longs parcours, qui marche sans cesse soit en portant son cavalier à la guerre, soit en allant au loin chercher sa nourriture et sa boisson, ainsi que cela arrive dans le désert, qui couche toujours en plein air, soumis aux variations de la température et à toutes les intempéries des saisons, je suis très porté à croire, dis-je, que ce cheval, à sang égal, doit avoir un grand avantage sur celui que nous familiarisons trop avec les douceurs de la vie civilisée. Et si j'avais besoin d'être confirmé dans cette opinion, j'en trouverais la preuve dans ce fait, qu'en Algérie même *l'Arabe du Tell, qui est agriculteur et sédentaire, possède déjà de moins bons chevaux que l'Arabe du Sahara, qui est pasteur et nomade.*

Les Arabes disent : *Le cheval est dans le travail.* Ils disent encore : *Tout cheval endurci porte bonheur.*

Et maintenant, ajouteront sans aucun doute les hommes pratiques, la supériorité du cheval arabe comme cheval de guerre étant admise, quelles sont vos ressources? quel contingent pouvez-vous apporter dans notre remonte générale?

Je répondrai : — Naguère encore, nous ne comptions que peu d'étalons en Algérie; aujourd'hui nous en accusons 2207, dont 314 réellement supérieurs et hors ligne. Ces étalons appartiennent à l'état, aux tribus ou aux particuliers.

L'état en compte 116, — les tribus 160, — les particuliers 1,931.

Ces 2,207 étalons doivent pourvoir à la fécondation de 62,000 jumens adultes reconnues bonnes pour la reproduction, et qui sont ainsi réparties :

Province d'Alger	14,423
Province d'Oran	14,835
Province de Constantine	32,272
Total	61,530

soit 1 étalon pour 27 ou 28 jumens.

Telles sont les richesses hippiques que constatent nos statistiques. Encore est-il juste d'ajouter que ces renseignemens ne peuvent être complets, et qu'un recensement régulier n'a pu être fait dans les tribus éloignées de notre action directe. On voudra bien remarquer d'ailleurs qu'une guerre de dix-sept années a diminué les ressources de l'Algérie, appauvri la race, empêché son amélioration, et qu'il faut maintenant plusieurs années de paix pour effacer les résultats de cette longue guerre.

Si l'on veut bien réfléchir maintenant au nombre de poulains que 60 ou 70,000 bonnes jumens, fécondées par 2,200 ou 2,300 étalons, peuvent produire dans l'espace de dix années, on verra qu'en *ne calculant même que sur 5 poulains par jument*, on arrive à la production énorme de 300 à 350,000 chevaux.

Quoi qu'il en soit, de notables progrès ont déjà été accomplis : ils sont dus d'abord à la générosité de l'empereur, qui a doté l'Algérie d'un certain nombre de producteurs d'un grand mérite, appartenant à la race primitive; à la sollicitude de M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre; enfin à l'habile impulsion donnée à l'ensemble du service par M. le général Randon, gouverneur général de l'Algérie. Ils sont dus encore à l'institution des courses, auxquelles les Arabes des plus grandes tentes ne craignent plus aujourd'hui de prendre part, aux primes accordées aux jumens ainsi qu'à leurs produits; ils sont dus enfin à l'intelligence avec laquelle, dans les trois provinces, on a su rapprocher les stations d'étalons des grands centres de production.

Grâce à ces efforts, les défauts que l'on croyait pouvoir reprocher à la race barbe tendent à disparaître. La taille devient plus haute, la tête plus large et plus carrée, le coude est moins rapproché des côtes, et enfin la queue sera, dans l'avenir, mieux attachée. D'un autre côté, tout en obtenant ces importantes améliorations, nous avons l'espoir de maintenir chez le cheval barbe les éminentes qualités qui de tout temps l'ont distingué : la souplesse, la force et l'énergie, sa ligne admirable du dos et du rein, l'obliquité de son épaule et la puissance de ses hanches, la résistance aux fatigues, aux privations, aux intempéries des saisons, toutes qualités qui font le véritable cheval de guerre. En un mot, nous voulons que l'on puisse toujours dire de lui : *Il peut la faim, il peut la soif, et il peut la fatigue.*

Je viens de prononcer le mot de courses; qu'on me permette de donner à cette occasion un extrait d'un remarquable rapport de M. Bernis, vétérinaire principal de l'armée d'Afrique et hippiatre des plus distingués; on verra qu'au point de vue de la vitesse elle-même, le cheval barbe ne le cèdera bientôt à aucun autre.

« Tout nous démontre que la nature a constamment travaillé à doter de bons matériaux le cheval de nos possessions du nord de l'Afrique. Personne n'ignore qu'il fut autrefois ce fameux coursier numide qui jouissait d'une si grande réputation, et dont il est tant parlé dans presque tous les auteurs de l'époque romaine. Il devait exister bien avant que les Romains eussent appris à le connaître, puisque Strabon porte à cent mille le nombre des poulains qui naissaient chaque année dans la Numidie..... C'est cette richesse et cet équilibre qui donnent à nos chevaux en général la faculté de faire des courses longues et pénibles, de résister aux intempéries atmosphériques et à de nombreuses privations; c'est cette richesse et cet équilibre qui viennent de démontrer en Orient que, pour la guerre et pour toutes les fatigues qui s'y rattachent, la race chevaline de l'Algérie est supérieure aux races anglaise et française; c'est cette richesse et cet équilibre qui ont fait parcourir dans les courses de fond 16,700 mètres en vingt-six minutes au cheval de Bel-Kassem-ben-Yahia, du cercle d'Aumale, 25,000 mètres en quarante-cinq minutes et trente secondes au cheval de Mohamed-ben-Farhât, du cercle de Teniet-el-Had, et 25,750 mètres en cinquante-neuf minutes et seize secondes à la jument d'Abd-el-Kader-ben-Tayéb, du cercle de Boghar; c'est encore cette richesse de matériaux qui a produit des coureurs faisant un tour d'hippodrome (1,500 mètres) en une minute et quarante-cinq secondes, ce qui met la vitesse à raison de quatre tierces et un cinquième par mètre, lorsque sur l'hippodrome de Paris les plus grandes vitesses d'un tour (2,000 mètres) sont à raison de quatre tierces et un dixième par mètre. Il n'y a donc à l'avantage de la capitale qu'un parcours de 500 mètres en plus, et dans la vitesse qu'une différence d'une seconde par 600 mètres. Tout cela est quelque chose sans doute; mais si l'on considère que, d'un côté, l'entraînement, l'alimentation, le harnachement, le savoir des jockeys, un poids qui ne dépasse jamais certaines limites, tout enfin se réunit pour donner aux coursiers, dans un court espace de temps, la plus grande vitesse dont ils sont capables; que de l'autre côté, au contraire, une selle et une bride peu convenables pour les courses d'hippodrome, un poids à supporter bien au-dessus quelquefois de celui imposé par les règlemens, un costume qui flotte au vent et qui fait résistance, un entraînement qui n'est pas adapté à la circonstance, le manque de ces pratiques qui sont d'un si grand concours sur le turf, enfin tout coïncide pour que l'énergie de nos chevaux, toujours dans un court espace de temps, ne paraisse pas, comme en France, dans son plus bel éclat; si l'on apprécie, disons-nous, toutes ces considérations à leur juste valeur, on tirera cette conséquence : que si l'avantage n'est pas encore du côté des chevaux de l'Algérie, il y a au moins égalité. Cela n'est-il pas une preuve bien convaincante de la supériorité des matériaux qui sont à notre disposition? »

Maintenant ces progrès, ces résultats sont-ils de nature à effrayer nos éleveurs du midi? Non.

Nous avons en effet à monter et à remonter en Algérie quatre régimens de chasseurs d'Afrique, trois régimens de spahis, deux régimens de France qui ont été envoyés en Afrique pour remplacer les

régimens partis pour la Crimée, nos *khialas* (1) et nos *goums*. Nous avons à monter nos généraux, nos officiers supérieurs, nos officiers d'état-major, nos interprètes, nos intendans, nos officiers comptables, les hommes d'affaires de notre population civile. Encore ne parlons-nous pas de tous les Arabes, qui, s'ils ne vont point encore en voiture, n'aiment pas à aller à pied quand ils ont, disent-ils, *chez eux et sous la main un admirable animal créé par Dieu pour leurs plaisirs ou les nécessités de leur vie active*. Ces besoins sont déjà considérables, puisqu'en portant à vingt mille le nombre des chevaux ainsi employés, je crois ne pas être au-dessus de la réalité. Ces vingt mille chevaux, qui les fournirait si l'Algérie ne pouvait les produire? Ce serait naturellement la France, et, je le demande, vingt mille chevaux enlevés à la remonte de notre cavalerie, surtout dans les circonstances actuelles, ne constitueraient-ils pas une charge bien lourde pour la métropole? On voit donc que la production chevaline en Algérie, sans présenter de danger pour nos éleveurs, est cependant d'un grand secours, puisqu'elle permet à la France de consacrer toutes ses ressources à ses besoins directs.

Mais l'Algérie doit-elle se contenter de suffire à la remonte de sa cavalerie? Non encore; l'Algérie a de plus la glorieuse prétention de préparer un certain nombre de ces beaux étalons que nous allons chercher souvent en Orient au prix d'énormes sacrifices, et de contribuer ainsi à l'amélioration de nos races.

Je termine. — On aura remarqué, je l'espère, que je ne me suis fait l'organe d'aucune doctrine exclusive, que je n'ai critiqué ni les hommes ni les faits accomplis. Cherchant uniquement la vérité dans l'intérêt de mon pays, je me suis borné à réunir les documens qui peuvent la dégager de toutes les incertitudes au milieu desquelles la plongent les partis-pris, les théories plus ou moins vraies et les systèmes plus ou moins ingénieux. Je ne suis donc point venu proclamer la supériorité absolue du cheval arabe : *je connais trop bien les qualités qu'on peut lui opposer à d'autres points de vue, notamment chez la race anglaise;* j'ai voulu seulement, appuyé sur l'expérience, prouver sa supériorité *comme cheval de guerre*. Je serai heureux si je suis parvenu à appeler l'attention sur les avantages précieux que la France peut retirer, principalement sous ce rapport, d'une race, suivant moi, trop négligée jusqu'à ce jour.

Général E. Daumas.

(1) *Khialas*, cavaliers arabes au service de la France.

LES CHEMINS DE FER

EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE.

III.

TROISIÈME PÉRIODE.

LES GRANDES COMPAGNIES EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS.

Dans la troisième période de l'histoire des chemins de fer, — dans cette période des grands développemens qu'on voit se poursuivre aujourd'hui même (1), — ce ne sont plus les efforts ou les entreprises de quelques peuples isolés qui sollicitent notre attention : toutes les nations sont alors en scène; mais parvenues à des degrés divers sur l'échelle de la civilisation, soumises à des régimes sociaux et politiques très différens, placées dans des conditions topographiques non moins dissemblables, chacune d'elles doit avoir inévitablement marqué ses œuvres à l'empreinte de son génie particulier. Comme il s'agit en définitive de l'accomplissement d'une tâche identique, il se trouvera néanmoins dans l'ensemble des actes accomplis assez de faits communs, assez de procédés uniformes pour permettre d'en dégager quelques-unes des lois qui gouvernent le mouvement auquel nous assistons, et qui forment ce qu'on peut appeler le *droit public* des chemins de fer.

Les peuples qui ont déployé leur action dans ce vaste champ semblent se partager d'eux-mêmes en deux groupes. L'un embrasse tout le continent européen, depuis les pays qui n'ont vu se réaliser que des tentatives encore

(1) Voyez, sur les deux premières périodes, les livraisons des 15 janvier et 15 février 1855.

peu nombreuses, comme l'Italie, la Russie, l'Espagne, jusqu'à ceux qui se sont livrés à de larges applications, comme la France, l'Allemagne, la Belgique. L'autre se compose des deux nations issues de la race anglo-saxonne et séparées par la mer du reste du monde, la nation anglaise et la nation américaine. En considérant les états des deux groupes, on est d'abord frappé par une différence saillante, provenant de la situation géographique : tandis que dans les premiers les principales lignes ont déjà ou auront nécessairement un rôle international, les chemins de fer dans les seconds vivent à part, sans aucun lien direct avec les voies des autres nations. Comme c'est dans le second groupe que les grandes réalisations ont eu d'abord leur théâtre, il est juste que nous commencions par là cette troisième partie de nos études.

I. — DÉVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER AUX ÉTATS-UNIS.

Le territoire compris dans la confédération américaine, et que le génie d'un peuple audacieux et opiniâtre sillonne de voies ferrées, est dix fois plus étendu que la France et la Grande-Bretagne réunies, et presque aussi vaste que l'Europe entière. La superficie de ce territoire a quadruplé depuis la paix de 1783, qui mit fin à la guerre de l'indépendance (1). Appuyée sur les deux grands océans, qui lui ouvrent d'un côté une route vers l'Europe, de l'autre une route vers l'Asie et vers les nombreux archipels de l'Australie, cette terre est admirablement située pour communiquer avec tout le reste du monde. Elle a l'avantage de ne pas remonter trop haut vers les régions glacées du nord et de ne pas descendre jusqu'aux brûlantes contrées équatoriales. Renfermant des vallées immenses d'une exubérante fécondité, des richesses minérales prodigieuses, depuis la houille de la Pensylvanie jusqu'à l'or du Sacramento, elle ouvre un champ aussi fécond qu'étendu aux applications de la science moderne.

Malgré ses rapides accroissemens, le peuple qui a reçu la tâche de rattacher à la civilisation européenne ces contrées splendides est extrêmement faible quant au nombre, si l'on tient compte des proportions du sol placé sous son empire. Le dernier recensement officiel, le recensement décennal de 1850, arrête le chiffre de la population à 23,191,000 âmes; ce n'est pas tout à fait huit habitans par mille carré, tandis que la France en a au moins 175, l'Angleterre 332, la Belgique 388 (2). Si les habitans des États-Unis avaient été uniformément disséminés sur toute la surface de leur domaine, ils n'auraient certainement pas obtenu, soit dans les chemins de fer,

(1) D'après les délimitations résultant des derniers traités conclus avec la Grande-Bretagne et avec le Mexique, les États-Unis couvrent une superficie d'environ 760 millions d'hectares (2,936,166 milles carrés). En 1783, cette superficie ne dépassait guère 200 millions d'hectares.

(2) Des évaluations dignes de foi portent le chiffre de la population des États-Unis à 26 millions 1/2 au mois de janvier 1855. Lors du premier recensement officiel exécuté en 1790, la population totale n'arrivait qu'à 3,929,827 âmes. Disons que dans le dernier recensement la population blanche figure pour 19,553,068; les esclaves sont au nombre de 3,204,313; on compte 434,495 individus de couleur non esclaves. — Voyez la publication officielle *The Seventh census*, et un abrégé de ce long travail intitulé *Statistical View of the United-States*.

soit dans les autres carrières ouvertes à leur activité, les résultats gigantesques qui excitent aujourd'hui l'étonnement de l'univers; mais la population s'est concentrée de préférence sur certains points, sur les côtes de l'Océan Atlantique et dans la vallée du Mississipi. A elles seules, ces deux régions fournissent plus de 21 millions d'âmes au relevé de 1850.

Le territoire baigné par l'Océan, *Atlantic slope*, comme disent les Américains, qui fut le berceau de l'indépendance nationale, et qui est resté le point de départ de tous les progrès accomplis, a été le théâtre des premiers chemins de fer. Le plus ancien *railway*, construit de 1825 à 1827, sur une étendue de 5 kilomètres seulement, appartient au district de Quincy, dans le Massachusetts. En 1829, la Pensylvanie en vit établir un autre d'environ 30 kilomètres pour le service de ses houillères. Ce fut aussi dans les états maritimes que les chemins de fer se développèrent ensuite le plus rapidement. Les projets les plus hardis y furent conçus dès l'origine (1). Il importe cependant d'établir à ce sujet une distinction entre les états de la région du nord et ceux de la région du midi. Les premiers se lancèrent dans cette nouvelle arène avec infiniment plus d'ardeur et de persévérance que les autres. Si en 1833 la Caroline du sud posséda le plus long *railway* existant au-delà de l'Atlantique, — celui de Charleston à Augusta, sur les confins de la Georgie, — cet avantage accidentel ne dura qu'un moment.

En toute circonstance d'ailleurs, la zone septentrionale de l'Union a su prendre l'avance sur la zone méridionale par l'audace de son initiative. Le nord est le foyer de la vie américaine : c'est là qu'est planté, on peut le dire, l'étendard du progrès dans le Nouveau-Monde. Aucune ville du sud, par exemple, ni Charleston, ni Savannah, ni Nashville, ni Memphis, ni la Nouvelle-Orléans même, malgré les avantages de sa situation, ne rappelle l'expansion rapide des cités de New-York, de Boston, de Philadelphie. Avant l'introduction des *railways*, les autres voies de communication s'étaient déjà multipliées autour des métropoles du nord infiniment plus que dans les états méridionaux; mais la différence entre les deux régions a été rendue plus sensible par l'établissement de ces routes en fer qui transforment si vite l'aspect des pays qu'elles parcourent (2). Tandis que les états du nord sont occupés de ces constructions depuis vingt-cinq ans, ceux du sud ne s'y livrent guère, du moins avec des intentions systématiques, que depuis quatre ou cinq années. En 1850, alors que les dix états du cercle septentrional, — le Maine, le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Rhode-Island, le New-York, le Connecticut, la Pensylvanie, le New-Jersey et le Delaware, — possédaient 10,986 kilomètres de chemins de fer en exploitation, les dix états du sud, — le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, la Georgie, l'Arkhansas, la Floride, l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane, — n'en avaient que 3,715 kilomètres.

Depuis 1850, la plupart de ces derniers, jaloux de regagner le temps perdu,

(1) Voyez un écrit très curieux, à cause de sa date, publié en 1828 à New-York par M. Redfield, et intitulé *Sketch of a great railway between the Atlantic States and the valley of the Mississipi.*

(2) Voyez *Histoire et Description des voies de communication aux États-Unis*, par M. Michel Chevalier, 1840-1842, et *The Progress of America*, by John Mac-Gregor.

tâchent, il est vrai, de mettre en pratique les procédés de leurs voisins. La Nouvelle-Orléans, où un vaste commerce entretient l'esprit d'affaires, et qui a tant d'intérêt à ne pas se laisser déposséder par des lignes ferrées transversales du transit que lui procure le Mississipi, la Nouvelle-Orléans s'est placée à la tête de ce mouvement tardif. Faisant appel à la rivalité traditionnelle entre les deux zones, elle a provoqué une sorte d'agitation en faveur des chemins de fer dans le sud et dans le sud-ouest. Ses commissaires ont parcouru les états limitrophes pour y prêcher une sorte de croisade industrielle et réveiller la contrée de son inertie. Quels services ne rendraient pas en effet les nouvelles voies de communication dans des districts que leurs produits agricoles placent au rang des pays les plus favorisés du monde! Avec le riz, le tabac et surtout le coton, les exportations des états du midi dépassent de beaucoup celles des états septentrionaux, et cependant la fécondité du sol n'est là qu'imparfaitement sollicitée; d'abondantes richesses minérales demeurent même stériles faute de moyens de transport. Sans renoncer à son caractère propre, qui est agricole plutôt qu'industriel, sans aspirer follement à lutter contre l'aptitude manufacturière du nord, le midi a donc l'intérêt le plus évident à se rattacher par des chemins de fer au cercle des grandes transactions commerciales.

Quelles causes compriment ici l'essor des volontés? Pourquoi ces provinces si richement dotées par la Providence sont-elles restées à l'arrière-ban de la civilisation américaine? Peut-être faut-il dire que l'agriculture développe moins les idées d'entreprise que l'industrie et le commerce. Le planteur n'a pas besoin comme le négociant, comme le manufacturier, de songer sans cesse à des combinaisons nouvelles, et, si je puis parler ainsi, de se creuser la tête pour triompher de ses rivaux. Grâce à une terre libérale, sa récompense est toujours assurée. Ajoutons que la population est infiniment plus clair-semée dans les dix états du sud que dans ceux du nord, non qu'en somme elle y soit moindre, — les chiffres se balancent entre les deux divisions, — mais la superficie des dix états du nord ne représente pas un quart de la superficie des dix états du midi, sans tenir compte du territoire si vaste et presque inhabité du Texas. Il y a d'ailleurs dans le sud une institution énervante par sa nature et capable de neutraliser les plus actives impulsions, institution dont les états méridionaux méconnaissent malheureusement l'effet sur leur situation économique : je veux parler de l'esclavage. On a peine à comprendre en Europe jusqu'à quel point les idées sur cette question sont là-bas faussées. A l'occasion même des chemins de fer, l'esclavage a été le sujet des plus monstrueux sophismes dans des harangues prononcées au sein des *meetings* méridionaux. Tantôt on a prétendu que c'était un avantage de pouvoir employer aux travaux des lignes ferrées les bras des esclaves, puisqu'ils coûtent moins cher que les bras des travailleurs libres, comme si ces derniers ne produisaient pas plus que les premiers, comme si, une fois les chemins de fer achevés, la population d'esclaves qui les aurait construits devait leur fournir les mêmes élémens de prospérité qu'une population d'hommes libres. Tantôt, défigurant l'histoire à l'aide des plus étranges abus de la rhétorique, on exaltait l'aptitude des propriétaires d'esclaves à exécuter des œuvres grandes et difficiles comme les chemins

de fer, et on s'écriait : « Le Romain propriétaire d'esclaves a porté ses aigles et installé ses légions jusqu'aux extrémités de la terre, et il a rendu l'Italie le théâtre de la gloire du monde. Le Grec propriétaire d'esclaves a pénétré presque jusqu'aux sommets glacés du Caucase. » Confusion gratuite, car à Rome et à Athènes ce n'étaient pas les esclaves qui composaient les armées et triomphaient des Barbares, tandis que dans le midi de l'Union américaine ce sont les esclaves qui travaillent et qui produisent! A lui seul, l'esclavage suffirait pour empêcher les états du sud de rivaliser avec ceux du nord dans l'arène de l'industrie. Il leur faudra de longues années avant qu'ils aient construit sur leur territoire un réseau de chemins de fer comparable à celui de leurs voisins.

Au nord pas plus qu'au sud, dès qu'il s'agit d'une confédération formée d'états souverains, on ne saurait s'attendre à rencontrer une cité principale et dominante à laquelle viennent se rattacher comme chez nous la plupart des grandes voies ferrées. Les chemins de fer gravitant de ville à ville sont au contraire éparpillés, quoiqu'en une mesure inégale, sur tous les points du territoire des États-Unis. Seulement les diverses localités en possèdent naturellement un nombre proportionné à l'importance des intérêts dont elles sont le siége. Ainsi, sous ce rapport, il se trouve dans chaque zone quelques cités privilégiées. Au nord, ce sont les villes de New-York, de Boston et de Philadelphie. Toutes les grandes artères du réseau américain y ont quelques aboutissans plus ou moins directs. Si New-York est plus exclusivement préoccupée de spéculations positives que Boston, la ville religieuse par excellence et qui joint au puritanisme primitif des émigrans anglais certaines tendances littéraires, les deux cités n'en rivalisent pas moins entre elles comme centres de chemins de fer. Pour le groupe d'états composant à l'extrémité septentrionale du pays le vivant district qu'on appelle encore la Nouvelle-Angleterre, Boston est un point de ralliement; ses lignes ferrées vont toucher au fleuve Saint-Laurent et aux possessions actuelles de la Grande-Bretagne. New-York est la tête des chemins qui mettent l'Océan en communication avec les lacs Ontario, Érié, Michigan, et qui s'enfoncent jusque dans les profondeurs de l'ouest; c'est par cette voie que la grande masse des produits importés pénètre sur les marchés intérieurs. Quant à Philadelphie, dont le caractère emprunte quelques traits à celui de l'une et de l'autre des deux premières cités, elle est surtout un lieu de transit pour les voyageurs et les marchandises descendant vers Washington et de là vers la zone méridionale.

Dans les états du sud, où les chemins de fer sont encore si clair-semés, les lignes les plus notables partent de Charleston, de Savannah, de Wilmington dans la Georgie et la Caroline du sud, et de la Nouvelle-Orléans dans la Louisiane. La région occidentale, la région qu'arrosent l'Ohio et le Mississipi dans la partie élevée de son cours, nous montre des croisemens de lignes bien plus nombreux et bien plus pressés que ceux du midi, autour de villes datant seulement d'hier, mais dont l'importance grandit pour ainsi dire d'heure en heure, telles que Cincinnati, Indianopolis, Lafayette, Colombie, Chicago, etc.

Toutes les parties de la confédération américaine ont suivi des procédés à

peu près identiques pour l'établissement de leurs chemins de fer. Le plus souvent, les lignes ont été l'œuvre des compagnies qui les exploitent; si ces compagnies sont en définitive restées à peu près seules maîtresses du terrain, les gouvernemens sont aussi parfois intervenus sous des formes diverses dans l'exécution des *railways*. Il y a vingt ans à peine, à une époque où les Américains s'étaient lancés dans les grands travaux publics avec la plus téméraire ardeur, divers états, en vue de stimuler les opérations, avaient placé sous l'égide de la garantie publique les prêts faits aux entrepreneurs. Adoptée notamment par les états de New-York, d'Indiana, de l'Ohio, du Michigan, de l'Illinois, cette méthode ne réussit que trop bien, et les forces réelles des localités furent notablement outre-passées. Des désastres financiers, dont le triste souvenir n'est point effacé, vinrent alors entraver temporairement la construction des chemins de fer, surtout des plus étendus. Les gouvernemens locaux, ayant épuisé leur crédit, furent obligés d'abandonner à de nouvelles associations les chemins qui leur étaient restés sur les bras. L'industrie privée renaissait ainsi de ses ruines; mais le mode de l'exécution plus ou moins directe par l'état, qui n'a été d'ailleurs en Amérique qu'un fait exceptionnel, disparut presque entièrement après l'échec des compagnies subventionnées. La garantie des emprunts privés a même été interdite d'une façon expresse par des articles additionnels à la constitution de plusieurs états. L'aide des gouvernemens locaux a été prêtée plus résolûment aux chemins de fer au moyen de la concession de terrains dépendant du domaine public. Quant au gouvernement fédéral lui-même, il n'était intervenu en aucune manière dans de pareilles entreprises avant 1850; mais alors il dota splendidement une ligne d'une immense étendue, celle dite l'*Illinois central*, en lui votant une concession de terres publiques, dont la valeur n'était pas moindre de 90 millions de francs.

Le réseau des chemins de fer en Amérique ne provient pas d'un plan général. La création des premières lignes a eu pour résultat d'amener bientôt des prolongemens ou des embranchemens auxquels on n'avait pas songé d'abord; le réseau s'est ainsi formé peu à peu et pour ainsi dire de pièces et de morceaux. Chacune de ces sections ne visait à l'origine qu'à satisfaire des intérêts de localité; mais comme chaque chemin se dirigeait de préférence vers les villes le plus avantageusement situées, l'ensemble, en fin de compte, s'écarte rarement des directions les plus naturelles et les plus fécondes (1). Bien que l'avénement des chemins de fer eût fait abandonner de nombreux projets de canaux, les travaux marchent si vite en Amérique, que les lignes ferrées ont souvent rencontré sur leur parcours soit des canaux déjà construits, soit quelqu'un de ces vastes cours d'eau qui traversent presque d'un bout à l'autre le territoire de la confédération. On a combiné dans ces cas-là, et parfois de la manière la plus originale, les deux modes de transport, le transport par eau et le transport sur le *railway*. Ainsi, de Savannah dans la Georgie, on se rend en chemin de fer jusque sur la rive

(1) L'administration des chemins de fer est basée partout sur les mêmes règles. Les compagnies sont gérées par des conseils composés d'un président, d'un secrétaire et de plusieurs directeurs. Ces derniers sont choisis par les actionnaires, et leurs fonctions sont gratuites.

gauche de l'Alabama à Montgomery, où se présentent deux lignes de *steamers*, l'une pour remonter vers le nord, l'autre pour descendre vers le golfe du Mexique jusqu'à Mobile, et de là gagner la Nouvelle-Orléans. De Baltimore à Halifax, sur les frontières de la Caroline du nord, on va par chemin de fer jusqu'à la cité fédérale de Washington, à 129 kilomètres de distance, puis on s'embarque sur le Potomac et on descend jusqu'à Fredericksburg dans la Virginie, où l'on rencontre un autre *railway* pour Halifax. De la même ville de Baltimore à Wilmington, vers l'extrémité méridionale de la Caroline du nord, on descend en *steamer* jusqu'à l'embouchure de la Chesapeake, où se trouve une ligne ferrée qui va rejoindre le *great southern railway*, aboutissant à Wilmington. De même de New-York à Cincinnati sur l'Ohio on parcourt 230 kilomètres en *steamer* par la route septentrionale, sur un trajet total de 1,379 kilomètres.

De la ville de Philadelphie à la cité de Pittsburg, séparées l'une de l'autre par une distance de 644 kilomètres, les wagons et les *steamers* se succèdent d'une façon plus pittoresque que partout ailleurs. La locomotive vous emporte d'abord de Philadelphie à Colombie durant un trajet de 132 kilomètres, puis on s'embarque sur un canal et l'on parcourt jusqu'à Holydaysburg 277 kilomètres; on remonte en wagon jusqu'à Johnstown pendant 60 kilomètres, et il reste encore 167 kilomètres à faire en *steamer*. On a réussi à éviter les retards et les inconvéniens qui résulteraient de transbordemens aussi répétés. Les voyageurs prennent place sur les bateaux au point de départ même, dans l'intérieur de la ville de Philadelphie, et au moyen d'une combinaison ingénieuse ils n'éprouvent plus aucun dérangement jusqu'au point d'arrivée. Voici comment on procède : les bateaux, dont la dimension est énorme, sont coupés pour ainsi dire en larges tranches, formant des compartimens tout à fait distincts. Ces tranches sont posées sur les *trucks* du chemin de fer et traînées par des chevaux sur des rails, à travers les rues de la ville, jusqu'à la station des machines dans un des faubourgs. Quand la locomotive a emporté ces fragmens sur la première section du trajet jusqu'au bord du premier canal, on les rattache rapidement les uns aux autres à l'avant et à l'arrière du corps de vaisseau, qui les attend avec son appareil mécanique, de manière à ne plus former qu'un tout. Lorsqu'il faut reprendre le chemin de fer, le *steamer* est de nouveau dépecé et remis sur les *trucks* jusqu'au second canal (1).

Quelquefois les chemins de fer sont interrompus par de larges cours d'eau sur lesquels on ne pourra jamais ou du moins on n'a pas encore pu jeter des ponts. Les tronçons aboutissant à l'une et l'autre rive sont alors reliés ensemble au moyen d'un bac qu'on appelle *ferry*, et qui est habituellement desservi par des bateaux à vapeur, *steam-ferries*. Ainsi, de Boston à New-York, la route est coupée par deux *ferries;* de Philadelphie à Baltimore, on rencontre aussi un de ces bacs sur la Susquehannah. En pareil cas, on tâche

(1) Voyez *Industrial Resources of the southern and western States*, par M. de Bow, professeur d'économie politique à l'université de la Louisiane. — Il faut dire que sur la plupart des points, à mesure que les chemins de fer se développent, on finit par avoir le choix entre le *railway* et le *steamer;* mais alors les bateaux à vapeur luttent avec désavantage pour le transport des voyageurs contre les voies ferrées.

de rendre le passage le moins désagréable possible. On s'arrange pour que l'heure du transbordement coïncide avec l'heure d'un repas qui attend les convives sur les bateaux. De plus, des rails conduisent les wagons de bagages jusqu'au pont du *steamer*, tandis que les voyageurs traversent une galerie couverte aboutissant aux salles inférieures. Le transbordement ne dure pas plus de cinq minutes (1).

Les lignes ferrées atteignent souvent, aux États-Unis, des longueurs prodigieuses, des longueurs sans égales dans aucun autre pays du monde. Le *railvay* nommé l'*Illinois central*, dont nous avons parlé, et qui appartient à cet état de l'Illinois admis dans la confédération en 1818 avec 80,000 habitans, et où l'on en compte aujourd'hui plus de 850,000, l'*Illinois central*, avec ses embranchemens, n'a pas moins de 1,176 kilomètres. Partant du confluent du Mississipi et de l'Ohio, il va, en se bifurquant, toucher sur plusieurs points de la frontière septentrionale de l'état, qu'il traverse du côté de l'Iowa et du Wisconsin. L'état de New-York possède une voie ferrée de 1,000 kilomètres, le *Central ra lway*, qui se dirige, par Albany, Rome, Syracuse, Palmyre et Rochester, sur Buffalo, aux bords du lac Érié, et que divers embranchemens rattachent au lac Ontario. Le chemin direct de New-York à Érié compte 747 kilomètres d'étendue, sans parler du prolongement jusqu'à Chicago, qui en accroît énormément les proportions (2). Dans le Maryland commence un chemin de 790 kilomètres, de Baltimore à Whaling sur l'Ohio, et qui traverse la chaîne des Alleghanys au moyen de plans inclinés. Les chemins de 300 à 600 kilomètres, c'est-à-dire des chemins comme ceux de Paris à Dunkerque, à Nantes, à Strasbourg, à Lyon ou à Bordeaux, sont trop multipliés pour qu'il soit possible de les mentionner ici. La Pensylvanie, qui se fait remarquer bien plus par le grand nombre de ses *railvays* que par la longueur de chacun d'eux, a cependant une ligne de 367 kilomètres, qui porte le nom de *Pennsylvania railway*.

L'alliance de compagnies différentes permet d'accomplir des trajets bien plus longs encore sans quitter le chemin de fer. L'exemple le plus étonnant de ces combinaisons a pour objet d'ouvrir une ligne continue entre l'extrémité septentrionale et l'extrémité méridionale de la confédération, entre le

(1) On ne craint pas de construire des chemins de fer en concurrence avec les fleuves sur lesquels la navigation à vapeur est la plus rapide et la plus perfectionnée, surtout lorsqu'il s'agit de fleuves comme ceux du nord, où les glaces de l'hiver interrompent toute circulation. Pendant que les chemins de fer se multipliaient de 1830 à 1850, la navigation à vapeur n'en avait pas moins pris de prodigieux développemens dans l'intérieur de la confédération. Un document statistique publié en Amérique estimait en 1852 le nombre des *steamers* naviguant sur les rivières et les lacs de l'ouest et du nord-ouest à 1,400, et la valeur des transports effectués par année à 2 milliards 937 millions de francs.

(2) Pris dans son ensemble, le chemin de New-York à Chicago sur le lac Michigan est un des plus grands ouvrages exécutés en Amérique. Les travaux présentaient sur beaucoup de points des difficultés effrayantes. On voit sur cette ligne un pont de bois qui a 184 pieds de haut, et une seule arche dont l'ouverture est de 265 pieds. Commencée en 1832, la construction de ce grand ouvrage a duré plus de vingt ans. C'est là une des lignes qui s'étaient le plus profondément ressenties des vicissitudes financières des compagnies et des états.

Maine et la Louisiane, entre la ville d'Augusta et la Nouvelle-Orléans. Comme il existe d'Augusta à Quebec, dans les possessions anglaises, un chemin qui s'embranche à Lewistown, sur la principale artère du Maine et des autres états du nord, on peut dire que cette grande voie part du Saint-Laurent pour aboutir au golfe du Mexique. Divers embranchemens en cours d'exécution vont la prolonger au nord jusque sur les côtes les plus lointaines de la Nouvelle-Écosse. Ce chemin, ou plutôt ces chemins de fer, à peu près complets à la fin de 1854, permettaient déjà d'aller d'Augusta à Montgomery, dans l'état d'Alabama, qui touche au golfe du Mexique, entre la Floride et la Louisiane. Dix-huit compagnies figuraient dans l'alliance sur une étendue de 2,267 kilomètres, et parfois à travers des pays encore presque déserts, appelés ainsi à jouir des voies de communication les plus perfectionnées avant d'avoir eu seulement des sentiers praticables. Après avoir quitté Augusta, on passe par Portland, Boston, New-Haven, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington, Richmond, Wilmington, West-Point. Du lieu d'arrivée à Montgomery partiront bientôt deux routes ferrées s'acheminant vers la Nouvelle-Orléans, l'une par Mobile et Madisonville, et l'autre par les vallées du Mississipi et de Tangepahoa. De la Nouvelle-Orléans, on vient au-devant de cette dernière ligne; le *railway*, presque achevé jusqu'à Jackson, est en pleine activité de cette dernière ville à Brandon, d'où l'on n'a plus guère que 250 kilomètres pour atteindre Montgomery.

Certaines dispositions prises par les compagnies facilitent les voyages à d'aussi grandes distances. Ainsi on peut avoir dans les wagons un compartiment séparé, avec un lit. L'*Yankee*, habitué à parcourir journellement de vastes espaces, s'accommode sans peine de ces installations éphémères : il prend ses aises sans façon; absorbé dans la pensée de ses affaires, il ne s'occupe aucunement de ses voisins. Les trajets ne sont pas toujours exempts d'incidens périlleux, surtout l'hiver, dans les états du nord-ouest, où les villes se trouvent assez éloignées les unes des autres. Les neiges de 1855, par exemple, avaient enveloppé récemment plusieurs convois, au point de rendre impossible la marche des machines, et de soumettre les voyageurs aux tortures de la faim et du froid en même temps qu'aux angoisses d'une cruelle incertitude.

L'œuvre entière accomplie par les États-Unis formait, au commencement de l'année 1855, un réseau de 34,639 kilomètres de *railways* en exploitation; de plus, 26,931 kilomètres étaient en cours d'exécution. L'ensemble des chemins de tous les autres pays du monde n'atteint pas des chiffres aussi élevés. Sur les trente-deux états de la confédération, vingt-neuf avaient déjà ou s'occupaient à établir des voies ferrées. Les seuls qui n'eussent encore entrepris aucun travail de ce genre étaient les trois nouveaux états d'Arkansas, de Californie et de Colombie. Deux états n'avaient qu'un seul chemin chacun, d'une étendue de 80 kilomètres environ : le petit état de Rhode-Island, dont la superficie n'est que de 308,000 hectares, et le Texas, dont le territoire immense dépasse 61 millions d'hectares. L'état de Massachusetts est celui où les chemins de fer sont le plus multipliés par rapport à la superficie du pays. Ceux des états où les exploitations actuelles ont le plus de développement sont l'Ohio, l'Illinois, le New-York, la Pensylvanie, l'Indiana

et le Massachusetts. Pour les lignes en construction, les états qui en possèdent le plus se classent dans l'ordre suivant : l'Indiana, l'Ohio, l'Illinois, la Pensylvanie, l'Iowa et la Virginie.

La somme totale consacrée par les États-Unis, jusqu'au mois de janvier 1855, aux travaux des chemins de fer, est évaluée à 3 milliards 294 millions de francs. C'est l'état de New-York qui a engagé le plus fort capital dans ses *railways*. Un terme de vingt-cinq années aura suffi pour obtenir des résultats si considérables, car en 1830 l'Union ne possédait que 66 kilomètres de voies ferrées. Depuis cette époque, les efforts ont été ininterrompus. Déjà en 1835 on était arrivé à 1,477 kilomètres. Ce chiffre doubla dans les cinq années suivantes, puis à la fin de 1845 on touchait à 7,260 kilomètres, et cinq ans plus tard, en 1850, on atteignait un total de 11,834 kilomètres. L'activité a été si soutenue durant la dernière période quinquennale, que ce dernier nombre était triplé au 31 décembre 1854.

Déjà, dans la phase originelle de l'histoire des chemins de fer, nous avons pu indiquer combien ces ouvrages étaient moins coûteux en Amérique qu'en Europe, notamment qu'en Angleterre ou même en France. Les prix de revient diffèrent d'ailleurs assez notablement entre les divers états de l'Union. C'est dans le groupe de la Nouvelle-Angleterre qu'ils sont le plus élevés : la moyenne en est estimée là à 150,000 francs par kilomètre; elle descend à 132,000 francs dans les autres états du nord, excepté dans la Pensylvanie, où des accidens de terrain plus sensibles et plus fréquens en font hausser un peu le chiffre. Dans le sud, moins peuplé que le nord, dans l'ouest, où les terrains sont à vil prix, où le bois des forêts séculaires ne coûte rien, la moyenne fléchit souvent de plus de moitié. On cite, comme exemple d'un extrême bon marché, le *railway* construit dans la Caroline du sud en 1833, et qui ne revenait, avec le matériel d'exploitation, qu'à 7 millions 132 mille francs pour une longueur de 220 kilomètres, c'est-à-dire à 32,000 francs environ par kilomètre. Les frais de terrassement ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de 3,000 francs par kilomètre dans les états de l'ouest; mais à mesure que le flot incessant de la population émigrante déborde davantage sur la riche vallée du Mississipi, où dans un siècle l'on comptera peut-être cent millions d'hommes, on voit monter aussitôt les frais d'établissement des voies ferrées (1).

Le bas prix auquel s'effectuent les transports sur quelques lignes mérite aussi d'être signalé. En Amérique moins qu'en aucun autre pays, on ne doit méconnaître que le bon marché est une des conditions essentielles pour obtenir du nouveau mode de transport toutes les conséquences favorables qu'il porte en lui-même. Cependant les tarifs varient encore trop d'une compagnie à l'autre. S'ils descendent souvent au-dessous de deux *cents* par mille, c'est-à-dire à 6 centimes environ par kilomètre, ils montent parfois

(1) En 1852, le directeur du recensement officiel, M. Kennedy, estimait le capital engagé dans les chemins de fer exploités de toute la confédération à 1 milliard 858 millions 320 mille francs pour 17,401 kilomètres; c'était 106,793 francs par kilomètre. Aucune évaluation ne lui paraissait possible pour les chemins en construction; mais ils lui semblaient devoir coûter moins que les premiers, parce qu'ils sont principalement entrepris dans la zone méridionale et dans la zone occidentale.

à trois *cents* et trois *cents* 1/2 (1). Comme il n'y a qu'une seule classe de voitures en Amérique, il est assez difficile d'établir, sous le rapport du prix des places, une comparaison avec notre propre pays. Si nous considérions pourtant les tarifs dans nos voitures de seconde classe comme un moyen terme, nous trouverions que les États-Unis ont très souvent un certain avantage sur nous, avantage faible en apparence, quand on l'estime par kilomètre, mais qui devient assez sensible pour les longues distances. La réduction des prix actuels n'en doit pas moins être regardée dans certains états comme une mesure d'un véritable intérêt public. Qu'on ne dise point que les tarifs sont proportionnés aux frais de construction des lignes, car c'est dans le sud, là précisément où les routes ferrées sont construites au meilleur marché, que les taxes sont le plus lourdes. Le taux dépend bien plus de l'activité de la circulation que des dépenses de premier établissement; mais l'accroissement de la circulation n'est-il pas subordonné lui-même à l'abaissement des tarifs? Sans aucun doute; il s'agit là d'une loi tout à fait incontestable, que confirmeraient d'ailleurs les phénomènes les plus curieux et les plus significatifs constatés aux États-Unis. Dans certains états du nord où les tarifs sont faibles, on a vu les sommes perçues sur les *railways* augmenter de 75 pour 100 en cinq années. Dans le programme du chemin de Boston à Lowel, on avait évalué le nombre annuel des voyageurs à 37,500, et en dix ans il s'est élevé à 400,866 par année. Sur un autre chemin du même district, celui de Boston à Worcester, ce nombre est monté de 23,500 à 470,319. On compte plus d'un million de voyageurs sur l'*eastern railway* de Boston à Portland, sur lequel on espérait en avoir tout au plus 121,000 (2). Ne peut-on pas dire dès lors que ce sont les routes qui font les voyageurs? Les rapports entre les hommes se multiplient en raison des facilités offertes par les voies de communication. L'exemple de l'Europe est d'ailleurs, sous ce rapport, tout aussi concluant que celui des États-Unis.

Au point de vue des produits annuels, les chemins de fer américains se présentent dans des conditions favorables, — non qu'il faille citer des dividendes de 10 et 12 pour 100, distribués seulement par quelques lignes; mais le fait ordinaire, la moyenne générale calculée pour les cinq dernières années et d'après le prix courant des actions, flotte entre 5 et 6 pour 100 (3). Si des capitaux considérables ont été stérilement enfouis, à l'origine, dans des entreprises téméraires ou prématurées, on est revenu depuis longtemps de ces entraînemens funestes. A tout prendre d'ailleurs, ce ne sont pas les actionnaires des chemins de fer qui ont éprouvé aux États-Unis les plus rudes contre-coups des désordres financiers; les banques américaines, par exemple, ont été bien plus gravement atteintes. En dix années, elles avaient

(1) Voyez le *Disturnell's Guide* et le *Railway Telegraph*.

(2) On peut consulter sur tout ce mouvement et sur les faits généraux et partiels les publications suivantes : *De Bow's Review*. — *Hunt's merchants' Magazine*. — *Report of the state engineer of New-York for* 1854. — *American Almanack*.

(3) J'ai eu sous les yeux les rapports annuels d'un grand nombre de compagnies; je dois la communication de ces comptes-rendus, comme celle d'autres documens relatifs aux chemins de fer de l'Union, à l'obligeance de M. Vattemare, qui poursuit, comme on sait, avec persévérance l'œuvre utile des échanges de livres entre les peuples.

perdu plus de 800 millions de francs. Après la faillite des banques, l'agriculture elle-même, cette calme industrie des planteurs et des pionniers de l'ouest, fut affligée par des désastres presque aussi considérables.

Depuis que les chemins de fer se sont relevés de leurs premiers échecs, l'œuvre n'a plus cessé d'avancer, et d'avancer d'un pas ferme et régulier, jusque dans les momens de la plus vive précipitation. Chaque progrès accompli a été le signal d'un progrès nouveau. A voir les projets qui surgissent en ce moment, malgré la crise industrielle dont l'Union a été frappée en 1854, on croirait que le peuple américain s'imagine n'avoir encore rien fait. Il reste en réalité devant lui une tâche énorme à remplir. Les prodiges destinés à se renouveler sur son territoire semblent devoir tenir longtemps en éveil l'étonnement de l'Europe. Les Américains viennent de mettre la main à une opération colossale, qui dépasse toutes celles que nous avons vues se produire chez eux. Il ne s'agit plus seulement de poser des rails le long des côtes de l'Océan-Atlantique ou à travers la vallée du Mississipi; il ne s'agit plus même d'escalader la chaîne des Alleghanys ou les Montagnes-Blanches : ce qu'on veut établir, c'est une voie ferrée ininterrompue entre les deux océans, une voie qui permette de se rendre de Boston, de New-York, de Philadelphie, de toutes les villes du bassin de l'Atlantique, à travers les immenses déserts de l'ouest, à travers les Montagnes-Rocheuses, jusqu'aux embouchures du Sacramento et de la Colombie, sur les rivages de l'Océan-Pacifique. Une telle œuvre ne confond-elle pas l'imagination la plus hardie? L'espace à parcourir est de 4,827 kilomètres, et en se plaçant aux points où aboutissent les chemins de fer du côté de l'ouest, il est encore d'environ 3,700 kilomètres! Cette entreprise a pour but non-seulement de faciliter les relations des contrées orientales de la confédération avec la Californie, mais aussi de s'emparer un jour d'un important transit, en offrant au commerce européen la voie la plus courte pour gagner le Céleste-Empire.

C'est en cherchant, comme on sait, du côté de l'ouest, une route vers les rivage asiatiques que Christophe Colomb alla se heurter au continent américain. Longtemps même on se plut à croire que cette longue terre ne formait pas une muraille continue, et qu'il devait se trouver quelque part une ouverture conduisant d'un océan à l'autre. Vain espoir! au sud, il fallut descendre, pour rencontrer un passage, jusqu'au détroit de Magellan et au cap Horn, tandis qu'au nord on dut s'arrêter devant des glaces éternelles. Un intrépide explorateur français, dont nous avons ici même esquissé la vie aventureuse, Robert Cavelier de La Salle (1), avait eu le premier l'idée de l'établissement d'une voie intérieure pour relier les deux mers de l'est à l'ouest. Les Américains, qui connaissent mieux que nous les recherches si vastes accomplies au XVIIe siècle par notre compatriote, ont souvent cité avec éloge les passages de dépêches où il exprime l'opinion qu'en remontant le Mississipi jusqu'à ses sources, on pourrait se trouver à portée des rivières qui versent leurs eaux dans l'Océan-Pacifique (2). Quoique cette espérance

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1846.

(2) Voyez l'ouvrage intitulé *On the Discovery of the Mississipi*, by M. Thomas Falconer, et un autre écrit, *Life of La Salle*, by M. Sparks.

dût être déçue, La Salle n'en avait pas moins énoncé là l'idée même que nous voyons fermenter aujourd'hui au sein d'un peuple infatigable.

Plus tard, et durant de longues années, le monde, détournant ses regards des solitudes du continent, réputées infranchissables, concentra son attention sur la langue de terre qui unit au fond du golfe mexicain les deux vastes feuillets de l'Amérique. Le percement de l'isthme de Panama fut le rêve de plusieurs générations d'hommes, puis l'établissement d'un chemin de fer sur le même point devint l'objet d'une préoccupation générale; mais cette dernière œuvre, courageusement attaquée, n'était pas encore parvenue à son terme, la dernière section du *railway* n'était pas encore ouverte (1), que cette route si longtemps désirée ne répondait déjà plus aux vœux du peuple américain. Les États-Unis ambitionnent d'avoir une ligne ferrée sur leur propre territoire, une ligne qui aboutisse à ces pays nouveaux où des découvertes imprévues appellent des flots de population, et à qui semble prochainement réservé un rôle considérable dans le mouvement économique du monde.

Le trajet par mer, même raccourci grâce au *railway* de Panama, semble trop long d'ailleurs à l'impatience américaine. De hardis et avides pionniers, marchant vers la Californie, ont réussi à gagner par terre, en caravanes plus ou moins nombreuses, à travers des solitudes de l'aspect le plus sauvage et des périls sans nom, les Montagnes-Rocheuses et les côtes du Pacifique. Ces excursions ont puissamment contribué à répandre et à fortifier dans l'esprit public l'idée d'un chemin de fer central. Les plans ont dès lors surgi de tous côtés. Les directions les plus diverses ont été proposées. Ici, on voulait prendre par le nord et partir du lac Michigan pour gagner l'embouchure de la Colombie, en construisant un embranchement sur San-Francisco; là, on fixait au contraire le point de départ à l'extrémité méridionale des États-Unis, sur le golfe du Mexique, à l'ouest du Mississipi, dans un des ports du Texas, pour remonter ensuite le long des frontières mexicaines. Ailleurs, on plaçait la tête de la ligne sur les bords du Mississipi, à Memphis, dans le Tennessee, entre l'embouchure de l'Ohio et celle de la Rivière-Rouge; mais au lieu d'aller aboutir aux contrées célèbres du Sacramento, on s'arrêtait au port de San-Diego, sur les confins des deux Californies, après s'être avancé vers le Rio-Colorado par le nord du Texas. Ces deux derniers projets avaient un tort grave aux yeux d'un peuple jaloux de ses voisins comme le peuple de la confédération; ils avaient le tort de paraître aussi avantageux au Mexique qu'aux États-Unis. Les Américains ont préféré celui de tous les plans qui aborde le plus résolûment la difficulté, et qui suit la ligne la plus directe et la plus centrale. Le point de départ est placé près du confluent du Missouri et du Mississipi, à cette ville de Saint-Louis dont la positi n a été si admirablement choisie par les missionnaires de la compagnie de Jésus. De Saint-Louis, le chemin doit gagner San-Francisco et recevoir un embranchement sur la rivière Colombie. A l'heure qu'il est, on y travaille, et on y travaille avec tant d'ardeur, que le service est installé sur un espace de 60 kilomètres. Les travaux se poursuivent dans toute la largeur de l'état du Missouri jusqu'aux environs de la ville d'Indépendance. On touchera bien-

(1) L'inauguration a dû avoir lieu le 1er mars 1855.

tôt au territoire des peuplades indiennes, et on aura ensuite devant soi le grand désert américain.

Il se trouve des incrédules, même aux États-Unis, qui traitent de chimérique ce projet de conquête dirigée à travers l'inconnu. Les obstacles, il est vrai, ne manqueront pas : on éprouvera des retards, on essuiera des mécomptes et des pertes; mais l'œuvre doit-elle être réputée impossible? N'est-ce pas le sort de toutes les choses difficiles et nouvelles d'être d'abord traitées d'impraticables? Les chemins de fer en seraient au besoin une preuve éclatante. Les Américains du Nord ont d'ailleurs réalisé bien d'autres desseins jugés chimériques. Celui dont il s'agit ne nous paraît plus qu'une affaire de temps. Ni l'*Yankee* ni la locomotive ne cesseront désormais de poursuivre le but indiqué; un peu plus tôt ou un peu plus tard, ils finiront par l'atteindre. La machine à vapeur qui traîne aujourd'hui à la remorque les rails sur lesquels elle roulera demain, et qui gagne ainsi un terrain qu'elle ne peut plus perdre, atteint chaque jour des points jugés d'abord inaccessibles.

Jamais, on peut le dire, le caractère des Américains du Nord ne s'était montré plus à nu que dans cette audacieuse opération. Voilà bien du reste comment ils ont toujours procédé! Voilà bien comment ils se sont emparés aussi vite de territoires presque sans bornes! Ce qu'ils appellent le grand-ouest, *the great west*, n'échappera point à leurs bras. Aidés par les deux plus puissans instrumens de la civilisation moderne, la locomotive et le télégraphe électrique, ils parviendront certainement à la complète domination des vastes terres que la Providence leur a données en partage.

II. — LES GRANDES LIGNES ANGLAISES. — CRISES ET RÉSULTATS.

Le développement des voies ferrées en Angleterre, qui remplit une page si importante dans l'histoire industrielle de ce pays, n'y a point suivi la même marche qu'en Amérique. Tandis qu'aux États-Unis le mouvement a tendu à se régulariser aussitôt après les entraînemens des premiers jours, en Angleterre c'est après avoir à l'origine mesuré ses pas avec circonspection qu'on s'est abandonnéplus tard à des accès fiévreux et à des soubresauts convulsifs.

L'ère du développement des voies ferrées dans la Grande-Bretagne date de l'ouverture du chemin de Liverpool à Manchester, vers la fin de 1830. Durant une première période qui s'étend jusqu'en 1836, la masse du public semble assez indifférente à la révolution qui s'opère. L'effort du moment se concentre dans la lutte que les compagnies nouvelles ont à soutenir contre la résistance opiniâtre de la propriété foncière. Il n'est aucune ligne qui n'éprouve alors un ou deux échecs devant le parlement avant d'être autorisée, et cependant les entreprises de cette époque se distinguent presque toutes par un caractère sérieux. Ce ne sont point de ces spéculations téméraires, conçues seulement en vue de l'agiotage, comme il s'en produira plus tard. On tombe, il est vrai, dans des erreurs fréquentes et quelquefois formidables, mais on y tombe par inexpérience et de bonne foi.

Le chemin de Londres à Birmingham, dont la longueur dépassait 180 kilomètres, fut un des premiers à se produire. Dès le mois de septembre 1830, une société s'était constituée pour l'exécution de cette ligne par la fusion de

deux compagnies qui avaient préparé deux projets, et qui ne s'entendirent sur le plan définitif qu'à la fin de l'année 1831. L'importance industrielle de Birmingham, dont la population dépassait le chiffre de cent mille âmes après avoir doublé en un demi-siècle, plaidait singulièrement en faveur de l'œuvre. Armée dès ce moment de 150 machines à vapeur, cette fabrique envoyait sur le port de Londres tous ceux de ses produits qu'elle destinait à l'exportation. Rebuté en 1832 par la chambre des lords, malgré les intérêts qu'il devait satisfaire, le chemin n'obtint qu'en 1833 son acte de naissance en bonne forme. On se mit à l'œuvre presque aussitôt, et les travaux durèrent cinq années. Les devis primitifs, quoique dressés par George Stephenson lui-même, furent outre-passés de plus de moitié. Évaluée à un peu plus de 60 millions de francs, la dépense atteignit le chiffre de 148 millions (1). A la même époque à peu près, on exécutait le chemin appelé le chemin de *grande jonction*, entre Birmingham et la ligne de Liverpool, dont la première idée avait précédé celle du *railway* de Birmingham, mais qui avait essuyé à deux reprises les rigueurs de la propriété foncière dans le parlement. Ce chemin était appelé pourtant à rendre les plus grands services aux districts si éminemment commerciaux et manufacturiers qu'il traverse.

Un autre *railway*, le *grand occidental*, allant de Londres à Bath et à Bristol, rejeté d'abord comme les autres, vint inaugurer un changement notable, qui consistait dans l'élargissement de la voie ferrée. L'ingénieur était M. Isambard Brunel, fils du constructeur du *tunnel* de la Tamise, tout aussi entreprenant, mais moins avisé que son père. Son plan, qui fut combattu à outrance par George Stephenson, adversaire juré des Brunel, et dont la réalisation coûta fort cher aux actionnaires, préparait, dans un avenir alors imprévu, quoique prochain, d'invincibles obstacles pour des communications d'une ligne à l'autre. L'uniformité dans la largeur des voies était une des premières conditions à rechercher dans le réseau des chemins de fer.

Une objection d'un genre particulier fut soulevée contre le projet d'un *railway* entre Londres et Southampton. Parce qu'on ne voyait à Southampton ni un port de commerce comme à Liverpool, ni des fabriques comme à Manchester ou à Birmingham, on s'écriait que les élémens de recettes feraient absolument défaut. Malheureusement pour cette expérience, des erreurs commises dans les devis et des engagemens imprudemment contractés avec des entrepreneurs insolvables, qui abandonnèrent les travaux inachevés, vinrent un moment placer la compagnie dans la situation la plus embarrassante. Non-seulement il fallut procéder à de nouvelles études, mais pour trouver les fonds nécessaires à l'achèvement de l'œuvre, on fut obligé d'émettre de nouvelles actions à moitié prix de leur chiffre nominal. Quand on arriva au terme, grâce au concours d'un ingénieur habile et bien connu en France, M. Locke, on avait dépensé près de 65 millions de francs au lieu de 33 millions, portés dans les programmes originels (2). Les actionnaires

(1) Voyez *The Progress of the nation*, par W. Porter, et un écrit anonyme qui eut un certain retentissement en Angleterre il y a douze ou quinze ans, intitulé *Railway reform*.

(2) *History of English Railway*, by John Francis.

d'une autre ligne, celle de Londres à la splendide cité de Brighton, qui n'est pas non plus une ville d'industrie ou de commerce, éprouvèrent des déceptions analogues. Comme cinq compagnies s'étaient ardemment disputé ce chemin, destiné à conduire l'aristocratie sur la plage qu'elle aime à fréquenter durant la saison des bains de mer, la concurrence avait énormément accru tous les frais préliminaires.

La plus malheureuse des entreprises de cette époque fut le chemin des comtés de l'est. Jamais pourtant on n'avait encore prôné dans d'aussi pompeux prospectus les futurs résultats d'une semblable opération. Après avoir promis d'abord 15 pour 100 aux actionnaires, on ne s'était rabattu qu'avec peine au chiffre de 13 pour 100. Les devis avaient été dressés avec un inexcusable aveuglement. Telle dépense qu'on avait évaluée à 6 millions à peu près monta en réalité à 18 millions. De très longs termes s'étaient écoulés, des termes entraînant des frais de toute sorte, avant qu'on pût obtenir l'autorisation parlementaire; puis l'argent était venu difficilement. On avait rencontré des actionnaires qui refusaient de répondre aux appels de fonds. Le comité des directeurs en fut réduit à menacer soit de suspendre les travaux, soit de poursuivre judiciairement les retardataires, alternative déplorable qui plaçait la compagnie entre deux chances de ruine, car, avec la complexité des procédures anglaises et alors que les actions perdaient plus de 50 pour 100, une contrainte effective était impossible. Un emprunt valait mieux; il sauva l'avenir, mais aux dépens des premiers souscripteurs.

Trois chemins d'agrément rayonnant autour de Londres, ceux de Blackwall, de Greenwich et de Croydon, dont les deux premiers sortent à peine des murs de la capitale, méritent d'être mentionnés, soit à cause de leur situation même, soit surtout à cause des dépenses fabuleuses qu'ils ont nécessitées. Croirait-on que le *railway* de Blackwall a coûté 5,340,000 francs par kilomètre; celui de Greenwich, qui fut le premier chemin où l'on établit le télégraphe électrique, 4,246,000 francs? Celui de Croydon, plus long que les deux autres d'à peu près moitié (14 kilomètres), et dont la dernière section traverse des terrains moins chers que ceux attenant à la ville de Londres, avait encore exigé une dépense d'environ 1,900,000 francs par kilomètre. Sans doute ces chiffres exceptionnels ne sauraient entrer en ligne de compte lorsqu'on veut se faire une idée du prix de revient des chemins anglais durant cette première période. Quand on sait cependant que le *railway* de Londres à Birmingham revient à 826,000 francs par kilomètre, le *grand occidental* à plus de 879,000 francs, le Brighton à plus de 970,000 francs, on peut dire, quoique sur d'autres lignes la dépense ait été moins forte, que le fait le plus général, le plus frappant de cette époque, c'est le chiffre élevé des prix de construction.

Qu'arriva-t-il néanmoins? De même que les dépenses avaient dépassé toutes les évaluations, de même les recettes devaient dépasser le plus souvent toutes les espérances. Considérée dans son ensemble, l'œuvre s'annonçait déjà en 1836 sous de favorables auspices, et était de nature à provoquer de nouveaux essais. L'Angleterre avait été d'ailleurs très modérée dans ses efforts; depuis 1832, on n'avait entrepris que 1,287 kilomètres de chemins de fer, dont 724 kilomètres étaient achevés et livrés au public.

En 1836, on va renoncer à toute réserve. Le feu couvait silencieusement sous la cendre depuis quelques années, mais il était impossible de prévoir l'incendie qui éclata tout à coup. Dans la session de 1836, le parlement se laissa entraîner à voter 1,599 kilomètres de *railways*, c'est-à-dire un quart de plus environ que dans la période des quatre années précédentes; les dépenses autorisées montaient à 572 millions de francs. La situation du monde financier se prêtait du reste à un large essor de la spéculation. Les capitaux abondaient; aucune crise depuis celle de 1825 ne les avait troublés, aucune dépense extraordinaire ne les avait amoindris. Le taux de l'intérêt était faible; des sommes considérables demeuraient parfois improductives faute de placement. La soudaine ardeur déployée pour exploiter ces conditions fut cependant de nature à déconcerter les hommes le plus familiarisés avec les caprices de la bourse anglaise. Du jour au lendemain, les chemins de fer deviennent l'objet de l'agiotage le plus frénétique; on s'arrache les actions des nouvelles sociétés sans s'informer ni de leurs charges, ni de leur moralité, ni des chances que réserve l'avenir. Les opérations des chemins de fer sont regardées de toutes parts comme un moyen rapide et sûr de faire sa fortune. On se précipite à l'envi vers cette mine d'or jugée inépuisable; aucune position sociale ne fut exempte de ces entraînemens. Le grand seigneur et le gentillâtre des campagnes, le ministre de l'Évangile et l'homme de loi, le bourgeois paisible et le commerçant adonné à d'autres opérations, le boutiquier, le commis, le domestique, le concierge, le simple manœuvre, tous se jetèrent dans le tourbillon. La spéculation semblait passer son implacable niveau sur tous les rangs. Il n'est alors aucun projet qui ne paraisse réalisable. Des sociétés diverses se disputent la plupart des lignes. D'un bout à l'autre de l'Angleterre, on n'a plus d'autre sujet de conversation que le cours de la bourse; on ne rêve que primes et dividendes. Dans les villages naguère les plus calmes, on avait improvisé sur la place publique des bourses en plein vent, et les projets discutés là étaient si nombreux, qu'on semblait vouloir remplacer les chemins vicinaux par des chemins de fer.

La propriété foncière était entièrement revenue de ses anciennes tendances, parce qu'elle avait appris, en vendant ses terrains fort cher, à prélever une large dîme sur les compagnies. Aussi le parlement se montrait-il d'une facilité inouïe dans ses votes. Les lignes proposées n'y rencontraient plus d'obstacle, même quand les directeurs n'avaient rien versé au fonds social, même quand le capital n'était souscrit que pour une très faible partie, ou quand il n'existait que des souscriptions visiblement factices. La seule digue contre le torrent venait de son propre excès : comme personne ne voulait traiter avec les chemins de fer qu'en exigeant des sommes fabuleuses en échange du moindre sacrifice ou du plus faible concours, il fallait disposer d'immenses capitaux pour se présenter un peu solidement dans l'arène. Quelques voix isolées protestèrent d'ailleurs contre le dévergondage universel. Ici, on s'écria que les entreprises de chemins de fer devenaient un nouveau mode de dévaliser les gens; là, des économistes exprimèrent la crainte qu'on n'engageât dans ces ouvrages une trop forte partie du capital national; mais si la masse des spéculateurs entendit ces prophètes importuns au milieu de l'immense applau-

dissement qui saluait le pouvoir nouveau, ce fut seulement pour s'en moquer.

Cet entraînement devait toutefois se dissiper bientôt, et comme par un coup de baguette magique. Quelques chemins avaient fini par éprouver de la peine à se procurer des fonds; pour d'autres, les titres étaient tombés au-dessous du cours d'émission. Voilà que tout à coup, à ces seuls indices qu'on ne regardait même pas la veille, on s'imagine voir des abîmes ouverts de toutes parts. La peur grossit les difficultés d'une situation excessivement tendue. Comme dans toutes les paniques financières, les capitaux se resserrent en un clin d'œil. Tout créancier veut être remboursé, nul débiteur ne veut payer sa dette. Tandis que le taux de l'intérêt monte, les fonds publics fléchissent, et les marchandises entassées dans les magasins perdent, d'une semaine à l'autre, 20, 30, 40 pour 100. Dans les districts manufacturiers, des fabriques se fermèrent, et la population qui les remplissait resta plusieurs mois inoccupée. On devine facilement ce que devinrent les petits capitalistes qui avaient non-seulement placé leurs épargnes dans les chemins de fer, mais excédé leurs forces afin de réaliser un bénéfice plus étendu. Il leur fallut vendre leurs titres avec des pertes énormes. Aux rêves dorés de la veille succédèrent les plus sinistres réalités.

A la suite des débordemens de la spéculation, l'histoire des chemins de fer anglais nous fait assister durant deux ou trois ans à une sorte d'inertie. Les années 1838 et 1839 n'ajoutèrent qu'un très petit nombre de lignes au réseau déjà autorisé. Malgré les pertes individuelles qui en étaient résultées, le mouvement désordonné de 1836 eut une action très considérable sur le développement des voies ferrées dans la Grande-Bretagne. Il compléta la révolution commencée dans les moyens de transport. Restreints jusque-là à quelques districts, les essais s'étendirent désormais sur toutes les parties du territoire. La spéculation avait donné naissance à des lignes d'une importance réelle. Aussi la crise ne compromit-elle pas l'avenir du nouveau système; dès qu'elle se fut apaisée, on reconnut que les chemins de fer démentaient avec éclat les préventions de 1826 et de 1830.

La situation financière ne fut pas trop longtemps à se régulariser. Aussitôt que les actions, même celles qui étaient le plus déchues de leur taux primitif, eurent un cours normal et une circulation facile, la perte fut regardée comme étant liquidée. Ceux qui s'étaient ruinés, emportant avec eux leur douleur, avaient disparu de la scène au milieu de l'indifférence générale. Déjà, en 1840, la spéculation était revenue à son état ordinaire. Beaucoup de capitalistes sérieux étaient résolûment engagés dans les entreprises de *railways*. Les négocians de Liverpool et les industriels de Manchester, ardens promoteurs des voies nouvelles, figuraient en majorité parmi les actionnaires d'un grand nombre de lignes. De 1840 à 1842, l'horizon paraît complétement éclairci, et le bilan des principales compagnies se présente même sous les plus séduisantes couleurs. C'est à ce moment-là que les voies ferrées de l'Angleterre, dont l'ensemble se déroulait sur un espace de 2,550 kilomètres, sont le plus fécondes pour les actionnaires. On arrivait parfois à des dividendes auxquels personne n'aurait pu croire trois années auparavant. Le chemin de Birmingham donnait un peu plus de 14 pour 100 du

capital primitif; le chemin de *grande jonction*, 10 pour 100; le *grand-occidental*, 7 pour 100; beaucoup d'autres, 5 et 6 pour 100. Quant aux deux plus anciennes voies, celle de Stockton à Darlington et celle de Liverpool à Manchester, la première distribuait 15 et la seconde 10 pour 100. Il est vrai que sur d'autres lignes, peu productives ou même entièrement infécondes, parmi lesquelles figuraient et le chemin des comtés de l'est et les courtes lignes des environs de Londres, le capital avait perdu plus d'un tiers de sa valeur; mais d'aussi fâcheuses conditions n'affectaient qu'un petit nombre de routes. Il n'y avait guère que la cinquième partie du réseau exploité qui donnât moins de 4 pour 100.

Ce rapide retour à un état prospère eut pour effet de précipiter l'Angleterre dans une nouvelle crise, la crise de 1845. Les Anglais l'appellent *the great mania*, « la grande folie, » tandis qu'ils se contentent d'appeler la crise de 1836 *the mania*, « la folie. » Les excitations de cette dernière année étaient loin en effet d'avoir produit dans l'état économique de l'Angleterre des perturbations comparables à celles qu'engendrèrent les emportemens de 1845.

Le début de cette nouvelle effervescence peut être reporté à l'année 1843. Vingt-quatre lois relatives à des constructions de chemins de fer passèrent dans le parlement durant la session de cette année, puis en 1844 on en compta quarante-huit. En 1845 de même qu'en 1836, l'argent abondait, l'industrie et le commerce jouissaient d'une remarquable prospérité : une séve féconde circulait dans toutes les branches de l'activité publique; mais il est plus difficile, comme on sait, de se contenir dans la prospérité que de se résigner dans les revers. Nul ne songeait plus alors aux dures leçons de 1836. Les gens d'affaires les plus expérimentés semblèrent les avoir complétement mises en oubli pour se livrer de nouveau à des spéculations effrénées. L'orage éclate à partir du mois de janvier 1845, et il dure neuf mois consécutifs, en grossissant de jour en jour. Durant cet intervalle, les compagnies de chemins de fer naissent comme par enchantement. Chaque matin les journaux étaient remplis d'annonces célébrant à grands frais les avantages de lignes tout à fait imprévues et le plus souvent inutiles. Comme indice des ardeurs de l'agiotage, disons qu'au lieu de trois feuilles périodiques spécialement consacrées aux chemins de fer, on en compta tout à coup vingt et une.

Le parlement autorisa 4,344 kilomètres de voies ferrées en 1845, tandis que jusqu'à la fin de 1844 il n'en avait encore concédé que 3,195. En présence d'une telle avalanche, les ingénieurs louaient leurs services au poids de l'or, et les plus renommés avaient des engagemens avec quinze et vingt compagnies différentes. La valeur du fer haussa de moitié. Quant au prix des terrains, il ne connut plus de bornes. Ces charges qui grevaient l'avenir d'un poids écrasant n'entravaient point le placement des actions, n'empêchaient point l'essor des primes. Emportés par le désir d'accroître ces profits si rapides, on vit des fondateurs de compagnies recourir aux plus coupables manœuvres. Tantôt, pour donner du corps à des projets sans consistance, ils inscrivaient sur leurs listes d'actionnaires des noms supposés, ou ils prenaient audacieusement le nom des hommes les plus recommandables. Ils falsifiaient leurs livres, ils empêchaient les réunions des actionnaires, ils créaient des

votes factices. De leur côté, les souscripteurs se laissaient aller aux plus compromettantes démarches. Ils assiégeaient les bureaux des compagnies et les cabinets des courtiers. Il n'y avait plus de considérations capables de les retenir. Des pères de famille, après avoir souscrit eux-mêmes, faisaient souscrire leurs enfans en bas âge. Les uns engageaient leur patrimoine tout entier, les autres jetaient dans le gouffre du hasard les dépôts les plus sacrés. Les chemins de fer ressemblaient à une vaste loterie dont tout le monde voulait avoir des billets. On vit de ces prête-noms qu'on appelle des *hommes de paille* prendre des actions pour 2, pour 3, pour 5 millions de francs. Les femmes elles-mêmes s'étaient mises de la partie, et on aurait eu de la peine à trouver une seule famille qui ne fût de près ou de loin intéressée dans ces fiévreuses opérations. Il nous faudrait remonter au temps de la banque de Law pour retrouver chez nous des entraînemens comparables à ceux qui mettaient ainsi hors de lui-même un peuple d'ordinaire très positif, mais que passionnait alors et que passionne toujours aisément le désir du gain.

L'engouement eut assez de durée pour permettre aux spéculateurs de profession d'écouler leurs titres, au moins en bonne partie. Quand arriva la décadence de ces valeurs, la perte atteignit principalement, comme toujours, la foule des petits capitalistes. On était alors au mois d'octobre. Après les nombreux appels de fonds qui avaient eu lieu, la banque d'Angleterre crut prudent d'élever le taux de ses escomptes. Ce fut là un véritable coup de théâtre qui changea toutes les perspectives. Les coffres se fermèrent encore plus vite qu'en 1836. L'inquiétude bouleversa toutes les imaginations. Les négociations en matière de chemins de fer furent à peu près entièrement suspendues. Nombre de souscripteurs devinrent introuvables. Il serait impossible de calculer l'étendue des pertes qui résultèrent de cette panique soudaine et trop bien motivée. Les différentes classes de la société en ressentirent les atteintes; mais ce furent les hommes jouissant de fortunes moyennes qui furent le plus durement frappés. Beaucoup de familles ayant auparavant une aisance assez large virent changer tristement les conditions de leur existence. Ainsi l'année 1845, ouverte au milieu de tant d'espérances exagérées, était marquée vers sa fin par l'ébranlement d'une multitude de fortunes particulières.

Au point de vue de la destinée même des chemins de fer, l'effet de la crise devait être bien plus funeste qu'en 1836. La première fois, tout en dépassant les bornes dans lesquelles on aurait dû se tenir, on avait entrepris des créations utiles en elles-mêmes; mais en 1845, alors que le réseau était déjà passablement étendu, la spéculation fut réduite à déborder jusque sur des œuvres d'un intérêt nul ou très secondaire. En excédant non-seulement les besoins actuels, mais encore ceux qu'il était possible de prévoir, on jeta dans les chemins de fer un désordre dont toutes les traces n'ont pas encore disparu en 1855. Vainement on se montre ensuite d'une extrême réserve en fait de lignes nouvelles, vainement on n'autorise plus que 26 kilomètres en 1849 et 13 kilomètres en 1850 : le mal est fait. Les concurrences inconsidérément créées aux meilleures routes ont amoindri la situation financière des compagnies. Depuis 1845, les dividendes sont généralement tombés d'environ moitié. Les revenus actuels sont insuffisans pour désintéresser le capital.

En dehors des illusions d'un moment, il y a des causes générales auxquelles on doit attribuer et les déréglemens de la spéculation en fait de chemins de fer et la situation affligeante d'un grand nombre de sociétés. Le système administratif de l'Angleterre, qui ouvrait carrière, dans la formation des compagnies, aux subterfuges les plus éhontés et laissait impunies les fraudes les plus manifestes, ne saurait être à l'abri de tout reproche. S'il est vrai en général que les affaires des particuliers soient conduites avec plus de vigilance que celles des gouvernemens, il est vrai aussi que des œuvres supposant, comme les chemins de fer, la concession de prérogatives exceptionnelles et l'effort collectif d'un grand nombre d'individus ne sont plus des opérations d'un ordre purement privé. Elles exigent dès lors des règles spéciales et de prévoyantes restrictions. Or le régime légal des chemins de fer a été longtemps chez nos voisins l'application complète de la doctrine du *laisser faire* et du *laisser passer*. Autant il eût été insensé de vouloir mettre l'industrie sous un joug trop sévère, autant il était mauvais d'abandonner les compagnies aussi absolument à elles-mêmes. Les abus devinrent si nombreux, le besoin d'un frein si frappant, que le gouvernement britannique a été amené par la force des choses à intervenir enfin, quoique d'une main mal assurée.

Après 1836, on essaya de mettre quelque obstacle à la formation de ces compagnies sans vigueur, comme il en était éclos sous le souffle de l'agiotage. On voulut écarter les souscripteurs notoirement incapables de faire face à leurs engagemens. Une loi exigea donc que le dixième du capital fût effectivement versé avant toute introduction d'instance devant le parlement. Ce chiffre fut malheureusement réduit à 5 pour 100 quelques années plus tard; mais après les débordemens de 1845, on revint à la fixation primitive.

En 1840, en 1842, des actes législatifs touchèrent d'un peu plus près à l'exploitation même des lignes. Le ministère du commerce, *the Board of trade*, fut investi de fonctions de surveillance et de contrôle. Ainsi les chemins de fer sont visités par des officiers du gouvernement avant de pouvoir être mis en exploitation; l'ouverture peut être différée sur le rapport de ces inspecteurs. Le gouvernement parut disposé à pousser encore plus loin son intervention. Un bill fut présenté à la chambre des communes en 1844, un bill conçu, disons-le, dans des termes excessifs, et qui devait choquer les mœurs administratives de l'Angleterre. Entre vingt clauses destructives de la liberté des compagnies, on réclamait pour l'état la faculté de réduire les tarifs, d'imposer des amendes, de racheter les lignes au bout de quinze ans, de réglementer les détails de l'exploitation, etc. Cet effort vers une centralisation exagérée fut déjoué par les compagnies au moyen d'une agitation qui remua profondément le monde financier.

Une seule modification vraiment importante resta dans le bill après qu'il eut été mutilé par la chambre des communes, une modification relative aux voyageurs de troisième classe. La taxe établie au profit du trésor depuis 1832 sur les voyageurs des chemins de fer était la même pour les voitures de toutes classes. De cette façon, tandis qu'elle revenait seulement à 3 1/2 pour 100 aux voyageurs occupant les premières places, elle coûtait 12 1/2 pour 100 à ceux des dernières. L'impôt pesait ainsi beaucoup plus lourdement sur les

pauvres que sur les riches, sur le tisserand des environs de Manchester par exemple prenant le chemin de fer une fois la semaine pour rapporter sa pièce chez le fabricant que sur l'opulent seigneur voyageant pour distraire ses ennuis. Ce système créait d'ailleurs entre les lignes de choquantes inégalités. Celles qui traversaient des pays pauvres et comptaient beaucoup de voyageurs de la troisième classe payaient à l'état jusqu'à 20 et 25 pour 100 de leurs recettes, tandis que la redevance était presque insensible pour les compagnies dont la clientèle se composait surtout de voyageurs de la première catégorie. Trop fidèles à l'esprit de cette législation partiale, les compagnies s'étaient montrées de la plus révoltante dureté envers les individus occupant les places les moins chères. Non-seulement on les entassait dans des wagons découverts, comme à l'origine on avait voulu le faire chez nous, mais on ne leur donnait pas même un siége; ils étaient obligés de se tenir debout pendant les plus longs trajets. En vain les compagnies voulurent ici encore défendre leur droit; elles furent contraintes de fléchir sous la pression de l'opinion publique offensée. Depuis cette époque, les wagons de troisième classe sont couverts et garnis de bancs; des trains, appelés *trains parlementaires* en mémoire de la décision qui les imposa, partent une fois par jour sur toutes les lignes avec l'obligation de parcourir au moins 19 kilomètres à l'heure; le prix du transport par ces convois spéciaux est abaissé à 1 *penny* par mille dans les voitures de troisième classe, ce qui fait encore presque 6 centimes 1/2 par kilomètre. Le trésor public a renoncé à toute taxe sur les *trains parlementaires*. L'impôt par tête est d'ailleurs remplacé aujourd'hui par un prélèvement de 5 pour 100 sur les recettes brutes des chemins de fer.

Désarmé contre les abus de la spéculation, le gouvernement l'était encore davantage peut-être contre les exigences abusives de la propriété foncière, ou plutôt il était tellement incarné dans la propriété foncière, qu'il ne pouvait pas même éprouver le besoin de réagir contre des actes du plus odieux caractère. Lorsqu'après des résistances aveugles la propriété finit par se prononcer sans réserve pour les voies ferrées, sa faveur ne fut pas moins onéreuse aux compagnies que ne l'avait été son opposition. C'était toujours à des tributs écrasans qu'il fallait se résigner. Les faits les plus scandaleux se pressent ici. Entre mille exemples de ce genre, il en est un dont le retentissement a été considérable, qui donnera une idée de ces exactions commises au grand jour sous l'égide des lois. La compagnie des comtés de l'est avait promis à un riche propriétaire, lord Petre, une somme de 3 millions de francs comme prix d'une petite portion de terrain qui valait tout au plus 125,000 francs. Ce n'était évidemment pas le terrain qu'on achetait, mais l'adhésion d'un personnage influent. Écrasée sous ses charges, comme on l'a vu, cette compagnie tâcha d'obtenir quelque réduction sur un engagement entaché d'un vice originel; mais elle n'osa porter sa requête devant les tribunaux. Fort de sa position parlementaire, lord Petre ne voulut entendre à aucun tempérament, et sa seigneurie reçut en fin de compte les 3 millions avec les intérêts pour chaque jour de retard. Comme tout propriétaire voulait ainsi battre monnaie aux dépens des compagnies, les terrains étaient vendus à des prix inimaginables. Sur le chemin de Londres à Birmingham,

il fallut tripler le prix des terres pour que le second bill ne fût pas rejeté comme le premier. Le pays sera obligé pendant longtemps de supporter des tarifs onéreux pour rembourser la dîme prélevée au profit des grands propriétaires fonciers.

Les coûteuses formalités parlementaires qui précèdent la concession des lignes ont également accru en d'énormes proportions le capital engagé dans les chemins de fer. Au seuil du palais de Westminster, les compagnies sont arrêtées par des agens très habiles à multiplier les procédures et très âpres en fait d'honoraires. Certaines sociétés ont dû jeter dans ce gouffre 50,000 ou 60,000 francs par kilomètre. L'instruction préliminaire pour le chemin de Birmingham coûta plus de 1,800,000 francs, celle pour le *grand-occidental* plus de 2,225,000 francs, celle du chemin de Brighton près de 5 millions (5 millions pour un chemin de 80 kilomètres!). Outre les frais de procédure proprement dits, il a fallu parfois en supporter d'autres d'une nature équivoque, qui ressemblent singulièrement, malgré les formes sous lesquelles on les déguisait, à des actes de corruption. Lors de la concession du chemin de fer appelé le *sud-oriental*, on découvrit par hasard un exemple de ces subterfuges. La compagnie était censée avoir demandé des conseils à un membre du parlement, conseils gratuits bien entendu et qu'elle voulait cependant reconnaître! Elle n'offrit pas des actions à son avocat bénévole, mais elle fit vendre les titres qu'elle lui destinait, puis elle lui porta le bénéfice réalisé dans cette négociation et montant à 7,500 francs : grossière explication, dont se contenta cependant un comité de la chambre des communes dans la crainte peut-être d'exciter trop de scandale. Veut-on une preuve irrécusable de l'étendue de ces abus, elle est écrite en gros caractères dans cet acte de 1844, qui oblige les comités formés pour connaître des demandes d'autorisation à déclarer par écrit que ni eux ni les électeurs de leur collége n'ont d'intérêt dans l'entreprise. Cette loi n'empêcha pas qu'on ne comptât dans le parlement, un an plus tard, cent cinquante-sept membres dont les noms figuraient sur les listes des nouvelles sociétés pour des sommes énormes. Un seul avait souscrit des actions pour 7,275,000 francs. Ni ces souscriptions ni les dépenses parlementaires n'impliquaient nécessairement des transactions coupables, mais les unes mettaient en péril l'impartialité des chambres, et les autres grevaient d'un poids énorme l'avenir des *railways*.

En dehors des exigences officielles, les chemins de fer avaient donné naissance à de nombreuses catégories d'agens occupés à les rançonner de mille manières. Citons d'abord les fondateurs et les directeurs mêmes; ils étaient d'ordinaire les premiers à recourir à de viles manœuvres pour se faire la grosse part au détriment des actionnaires. On en vit quelques-uns, dans les circonstances où leur propre compagnie émettait de nouvelles actions, et quand ces titres jouissaient d'une prime à la bourse, s'en attribuer un nombre considérable, et satisfaire au premier versement avec les deniers sociaux. De plus, de fausses déclarations d'emploi, des détournemens positifs ont été maintes fois constatés dans les livres et mis au jour devant des comités d'enquête. Venaient ensuite les ingénieurs recevant des salaires énormes, et coûtant plus cher encore aux compagnies par suite de leurs

fréquentes erreurs. Au-dessous d'eux, les entrepreneurs de travaux qui font aux chemins de fer des avances, qui mettent à leur service un matériel indispensable, ont été de véritables sangsues attachées au flanc des compagnies. Partis pour la plupart des positions sociales les plus humbles, ils se sont presque tous enrichis. Si en parcourant les comtés de l'Angleterre vous demandez à qui appartiennent les terres seigneuriales passant successivement sous vos yeux, vous apprenez que la plupart de celles qu'on a vendues depuis une quinzaine d'années sont tombées entre les mains de ces trafiquans. Les travaux mis à leur compte, ils les répartissaient habituellement entre des sous-entrepreneurs non moins âpres qu'eux-mêmes. Ces derniers cherchaient à opérer leur principal bénéfice sur les terrassiers et les manœuvres qu'ils allaient recruter dans les parties les plus sauvages de l'Yorkshire et du Lancashire ou dans les marais du Lincolnshire. L'état de ces manœuvres, désignés sous le nom de *railway labourers*, a tristement préoccupé l'opinion publique en Angleterre. Éloignés de leur pays, complétement abandonnés à eux-mêmes, traités d'ailleurs comme un véritable troupeau de bétail, ils tombèrent bientôt dans la plus profonde dégradation morale. Ils n'avaient conservé aucun sentiment du devoir. Leurs déprédations les rendirent l'effroi des campagnes. Ces travailleurs ne connaissaient pour occuper leurs loisirs que l'ivrognerie, les rixes et la débauche. Un certain nombre traînaient sur leurs pas des familles aussi démoralisées qu'eux. Ajoutez qu'ils étaient tenus dans une sorte d'irritation perpétuelle par les abus commis à leur égard, envers les plus ignorans surtout, dans le compte de leur salaire. Les *railway labourers* affligent profondément les regards, et de pareilles misères font un singulier contraste avec le cadre doré des *railways*.

Sur le devant de ce tableau et par-dessus la foule des entrepreneurs enrichis, on voit s'élever au contraire certaines individualités qui éblouissent un moment les yeux et effacent tout autour d'elles. Parmi les parvenus de la bourse, portés jusqu'aux sommités de la vie sociale, il en est un dont l'existence résume avec un éclat particulier les traits de ces favoris de la fortune. On a déjà nommé M. Hudson. Proclamé roi par des agioteurs en délire, il eut un pouvoir égal à celui du monarque le plus absolu. Les cerveaux étaient tournés à ce point qu'un peuple essentiellement formaliste, essentiellement jaloux de la tradition, prodigua tout, respect, influence, rôle politique, liaisons aristocratiques, à un homme d'affaires enrichi de la veille.

Le nom de M. Hudson apparaît pour la première fois dans les questions de chemins de fer en 1833, à propos d'une ligne qui intéressait la ville d'York, où il était né et où il exerçait un commerce obscur. Cette intervention lui valut les honneurs municipaux. Promptement mêlé à de nombreuses négociations, M. Hudson s'y montra d'une rare habileté à profiter des circonstances et à manier les ressorts qui font marcher les affaires. Calculateur expérimenté et ingénieux, il s'entendait surtout à mettre en saillie les côtés les plus propres à inspirer de la confiance au public. En dix années, il amassa des millions, et comme il dépendait de lui d'en faire gagner à d'autres, il devint un véritable dieu pour le monde financier, un dieu qu'on obséda d'adorations et d'encens. Dès qu'il se montrait en public, c'était pour y rece-

voir des ovations. Sa magnifique demeure était le rendez-vous non-seulement des spéculateurs, mais des hommes les plus haut placés dans l'aristocratie du pays. On l'implorait à genoux dans presque toutes les grandes entreprises de chemin de fer, pour qu'il consentît à y prendre part. Énonçait-il une idée, on l'accueillait avec respect et sans examen. Pour les compagnies dont il voulait bien être le directeur, il agissait sans contrôle; il les engageait en maître absolu dans les plus fortes dépenses sans que nul son geât à s'en plaindre. Chacun apercevait un succès assuré au bout des actes de cet adroit chef de file.

Une pareille autorité ne pouvait rencontrer de limites qu'après des revers. Comme pour étayer sa puissance absolue M. Hudson n'avait que le succès, il était condamné à réussir toujours. Une erreur de tactique, une faute de jugement devait lui devenir aussitôt fatale. Par malheur, l'exercice même d'une autorité irresponsable, toujours périlleux, l'était surtout pour un homme enivré des vapeurs de la spéculation. Un premier faux pas, qui causa quelque scandale, eut lieu à l'occasion d'une ligne fort mal posée dans le monde financier, et dont M. Hudson présidait le conseil. Pour rallier à cette compagnie la faveur du public, il imagina de supposer qu'elle avait réalisé des bénéfices, et il distribua des dividendes en les prenant sur le capital. Les ennemis ne manquant jamais de venir sur la trace des fautes, M. Hudson en vit alors quelques-uns s'inscrire contre son infaillibilité trop vantée. Des actes plus déplorables que les suppositions de dividendes furent mis à jour un peu plus tard; alors les récriminations ne connurent plus de limites. Les faits étaient graves, il faut l'avouer. Des transactions avaient eu lieu, des marchés avaient été passés, dans lesquels le roi des chemins de fer jouait le rôle du Sosie de Plaute, tour à tour acheteur et vendeur, et se payant comme président d'une compagnie les objets qu'il avait vendus à cette même compagnie comme simple particulier. De plus, certaines sommes avaient été détournées de leur destination et employées pour son propre compte. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que M. Hudson publia pour se justifier une lettre dans laquelle il trouvait ces opérations toutes simples, déclarant que sa charge de président ne lui imposait pas les devoirs d'un fidéi-commissaire. Il fut cependant obligé à des restitutions, et ce fait, insignifiant comme répression pénale, n'en suffit pas moins pour produire un effet moral désastreux (1); le dieu fut dès lors renversé de son autel. Que l'étendue des malversations ait été exagérée, qu'on ait relégué dans l'ombre certaines circonstances qui en atténuaient un peu la gravité, cela est vrai, et c'était un retour inévitable. Il demeurait avéré néanmoins qu'au milieu d'un tournoiement continuel de spéculations poussées à l'excès, le sentiment de la délicatesse s'était singulièrement émoussé chez le coryphée du *Royal Exchange*. On dut reconnaître aussi que les comités de direction, manquant à leurs devoirs les plus essentiels et renonçant à tout contrôle, avaient absolument abdiqué devant lui.

(1) Voyez *The Economist, Railway monitor* pour l'année 1849. — Ce recueil a eu longtemps pour rédacteur en chef un des économistes les plus éminens et les plus judicieux de l'Angleterre, M. J. Wilson, membre de la chambre des communes, et qui occupe aujourd'hui un poste supérieur à la trésorerie.

Malgré les enseignemens résultant ici d'une expérience trop fameuse, l'autorité des comités de direction demeure encore tout à fait exorbitante. Le mal tient au système administratif des compagnies anglaises. On a particulièrement reproché à ce régime de se prêter au triomphe d'intérêts opposés à ceux des actionnaires, notamment en ce qui touche à l'extension des lignes primitives (1). En se laissant aller à agrandir le cercle des exploitations, soit par l'acquisition d'autres lignes, soit par la construction d'embranchemens, si les directeurs des compagnies commettent quelquefois de simples erreurs d'appréciation, il arrive trop souvent que les mesures prises tiennent à des calculs personnels, et sont de véritables abus de confiance. Tels directeurs cherchent par exemple une occasion de vendre avantageusement des terrains à leur propre compagnie; tels autres voient dans un embranchement les facilités qui doivent en résulter pour l'exploitation de leurs domaines. Les comités ont au besoin derrière eux, pour les pousser en avant, les agens parlementaires, les ingénieurs et les entrepreneurs de travaux, toujours avides d'opérations nouvelles. On a cru qu'il serait possible de remédier à ces abus en mutilant l'autorité des assemblées générales d'actionnaires, qui, faute d'être suffisamment éclairées, accordent trop aisément des votes contraires à leurs véritables intérêts. Ce serait là une mesure des plus fâcheuses, un de ces moyens préventifs absolus qui, pour empêcher le mal, suppriment la possibilité de faire le bien. La résistance aveugle ou capricieuse de quelques actionnaires ne doit pas pouvoir empêcher une compagnie de recourir à des combinaisons reconnues utiles. Que la voix de la majorité ne puisse être étouffée ou faussée par des intérêts individuels, voilà tout ce que réclame l'équité. Si le jeu des assemblées générales était régularisé, les inconvéniens dont on se plaint auraient bientôt disparu. Or l'idée de cette régularisation n'est pas une idée chimérique. Fixez par exemple un délai assez étendu entre la convocation et la réunion des actionnaires; obligez les comités de direction à donner par avance des explications précises, au moyen de notes imprimées, sur l'objet des délibérations, et à transmettre également à chacun des actionnaires les objections qui viendraient à se produire : — vous aurez déjà les bases d'une digue rassurante.

L'importance de ces questions pour l'Angleterre est facile à comprendre, quand on sait que les sommes engagées dans les chemins de fer chez nos voisins touchent à 8 milliards de francs. Tout l'édifice de la fortune publique se trouve affecté par les oscillations de ces valeurs. L'ensemble des lignes concédées jusqu'en 1854 embrassait une étendue de 20,415 kilomètres, dont 12,367 étaient en exploitation (2). La somme totale que les compagnies avaient été autorisées à lever, soit par l'émission d'actions, soit par voie d'emprunt, montait à plus de 9 milliards 169 millions de francs; mais à ce moment-là on n'avait profité de ces autorisations que jusqu'à concurrence d'à peu près 7 milliards, et ce capital était réparti entre 239 chemins. Les nouvelles con-

(1) Voyez à ce sujet un article publié dans l'*Edinburgh Review* au mois d'octobre 1854, sous ce titre : *Railway morals and Railway policy*.

(2) Les chemins exploités se partagent entre les trois royaumes de la manière suivante : 9,410 kilomètres pour l'Angleterre et le pays de Galles, 1,601 kilomètres pour l'Écosse, 1,356 kilomètres pour l'Irlande.

cessions, si réduites en 1848 et en 1849, ont repris un mouvement ascensionnel en 1852 et en 1853. L'étendue totale autorisée durant cette dernière année a été de 1,512 kilomètres. Cependant, comme le réseau déjà formé comprend toutes les grandes lignes possibles sur le territoire anglais, il n'y a plus guère lieu désormais qu'à de simples embranchemens ou à des lignes secondaires.

Durant le premier semestre de l'année 1854, dernière période pour laquelle les résultats officiels aient été publiés, les recettes totales de tous les chemins de fer de la Grande-Bretagne étaient montées à 235,615,000 francs. Cette somme dépassait d'environ 31 millions les recettes effectuées pendant le même semestre de l'année précédente. Le nombre des voyageurs s'était accru de près d'un dixième. Les voitures de seconde classe en avaient transporté presque trois fois autant que les voitures de première classe; mais comme en Angleterre l'aristocratie paie fort cher ses distinctions, elle avait compté aux compagnies une somme à peu près aussi forte que la clientèle des voitures de la deuxième catégorie (31 millions de francs contre 36 millions). Quant aux voyageurs des voitures de troisième classe, si l'on envisage en bloc et ceux des trains ordinaires et ceux des *trains parlementaires*, leur nombre excède un peu celui des voyageurs de la première et de la seconde classe réunis (26 millions contre 24); mais dans les recettes la proportion est complétement renversée : les voyageurs de la dernière catégorie ne versent pas aux chemins de fer moitié autant que ceux des deux premières (32 millions contre 67) (1). Le surplus des revenus provient des marchandises.

Malgré l'augmentation des produits constatée dans ces comptes, les chemins de fer anglais ne donnent plus, comme nous l'avons dit, depuis l'expansion exagérée de 1845, qu'un revenu tout à fait en désaccord avec le capital absorbé. La moyenne des dividendes ne saurait être évaluée, pour la généralité des lignes, à plus de 2 1/2 ou 3 pour 100; encore beaucoup de sociétés n'ont-elles à la fin des exercices rien à répartir entre leurs actionnaires (2). Les causes diverses auxquelles nous avons cru devoir attribuer ce fâcheux résultat pourraient se ramener, en dernière analyse, à une seule : l'excessive avidité de tous ceux qui ont eu des intérêts à débattre avec les chemins de fer, depuis les grands propriétaires fonciers jusqu'aux agioteurs du plus bas étage. Les chemins de fer sortiront un jour ou l'autre des embarras créés par cette âpre passion du gain; mais les classes moyennes de l'Angleterre, qui ont réellement fourni la plus forte part du capital employé, auront payé plus chèrement qu'en aucune autre région du monde les avantages, d'ailleurs incalculables, qu'elles en tirent pour leur propre agrandissement.

Si, pour mieux éclairer le tableau des *railways* dans les deux pays occupés

(1) En 1854, les chemins de fer exploités ou en construction dans le royaume-uni occupaient un personnel de 135,810 individus, c'est-à-dire, à raison de 20,415 kilomètres, près de sept individus par kilomètre. — Voyez le document publié par le *Board of trade*, et intitulé *Report relating to Railway*.

(2) Voyez les recueils *the Economist*, *the Railway Times* et *the Railway Intelligence*, pour l'année 1854.

par la race anglo saxonne, on compare les faits relevés de part et d'autre, on reconnait bientôt que la situation est infiniment plus satisfaisante de l'autre côté de l'Océan. La société américaine se prête trop souvent sans doute à des excès dans la spéculation, mais elle ne s'accommoderait point de monstrueux abus d'influence comme ceux qui ternissent l'histoire des chemins de fer anglais. En outre le peuple américain a porté plus facilement que nos voisins d'outre-Manche le fardeau résultant de la transformation opérée dans le système de la locomotion. On n'a qu'à prendre, pour en juger, une période bien tranchée et fort active, la période de 1840 à 1850. Durant cet intervalle, l'Angleterre a consacré à ses chemins de 5 à 6 milliards de francs; mais cette dépense excédait le chiffre de ses ressources disponibles, comme vinrent l'attester les réactions et les tiraillemens de 1845 et des années suivantes. La somme employée par les États-Unis dans le même laps de temps monte à environ 1 milliard 860 millions de francs. Inférieur en lui-même à celui de l'Angleterre, ce chiffre est en réalité supérieur, si on tient compte de la différence existant entre les deux pays sous le rapport du développement de la richesse. Cependant l'Amérique a payé cette somme sans en éprouver le moindre embarras. Le produit des chemins, par rapport au capital qu'ils représentent, est aussi plus élevé aux États-Unis, car l'ensemble des recettes annuelles n'y est guère inférieur que de moitié à l'ensemble des recettes en Angleterre, tandis que chaque mille de *railway* coûte ici cinq ou six fois plus qu'au-delà de l'Atlantique.

La circulation sur les chemins de fer américains est plus active que sur les chemins anglais, eu égard au chiffre de la population dans les districts traversés. Faut-il croire que l'*Yankee*, avec ses institutions démocratiques, avec l'immensité ouverte devant lui, doit avoir plus de goût pour le mouvement que le laboureur ou l'ouvrier anglais muré dans son île et attaché à la glèbe ou à la machine? Cette différence de situation réagit sans aucun doute sur les habitudes privées; néanmoins le fait signalé tient surtout à une raison plus générale. En Amérique, chaque pas en avant ouvre des sources de richesse ignorées, tandis que sur le territoire de la vieille Albion, le mouvement ne fait que faciliter l'exploitation de ressources connues et en partie exploitées avant l'introduction des *railways*. Au-devant de soi, l'Américain voit se déployer un horizon bien plus vaste; l'inconnu même prête un attrait plus grand à la récompense qu'il peut espérer de ses efforts (1). Aussi est-il incessamment travaillé par d'ardentes aspirations vers des expériences nouvelles. En Angleterre, un élan à la fois vif et soutenu est un fait rare. Les classes qui sont en possession de l'influence sociale tendent volontiers à se renfermer dans le présent, plus préoccupées de la conservation de ce qu'elles

(1) La moyenne du prix des places, si l'on consulte encore ici le prix des voitures de deuxième classe, est beaucoup plus élevée en Angleterre qu'aux États-Unis. On ne saurait fixer la différence à moins de 4 centimes par kilomètre. Il existe en général de l'autre côté du détroit cinq ordres de prix : 1° les trains *express*, dans lesquels on paie plus cher que dans les autres, et qui sont exclusivement composés de voitures de première classe; 2° les mêmes voitures dans les trains ordinaires; 3° les voitures de deuxième classe; 4° les voitures de troisième classe; 5° les *trains parlementaires*.

possèdent que tourmentées par le désir de réaliser des biens nouveaux. Voilà pourquoi elles laissèrent passer de si longues années depuis l'avénement des chemins de fer, avant d'avoir acquis le sentiment des transformations qui allaient en résulter. Dès le principe, au contraire, les États-Unis se livrèrent à des applications larges et rapides, avec la pensée de triompher de la distance et du temps, et de placer sous leur main toutes les parties de leur empire.

Soyons juste. Les Anglais subissaient des entraves dont les Américains étaient affranchis. Ils étaient gênés par les antiques conditions de leur organisation sociale. Si grande que soit la puissance de l'Angleterre, toutes celles de ses institutions qui ont été mises dans ces derniers temps à quelque épreuve un peu sérieuse ont laissé voir de nombreux côtés faibles. L'histoire des chemins de fer notamment a mis à nu des vices singuliers. Si dans cette société tant de germes funestes se cachent sous des faces brillantes, cela vient peut-être de ce que les réformes accomplies grâce à l'influence du génie des temps modernes y ont presque toujours eu les caractères d'un expédient. Quand l'édifice paraît se dégrader en quelque endroit, on se borne à le recouvrir d'une sorte de badigeonnage, sans chercher à lui donner un nouveau soubassement. Tout au rebours de la France, qui avait eu la folle prétention de rayer le passé du livre de l'histoire et de rompre avec toutes les traditions, l'Angleterre a eu parfois trop de confiance dans les étais qu'elle empruntait à des institutions vieillies. Parmi les pays du monde possédant des chemins de fer, il n'y en a point où l'aristocratie territoriale aurait pu aussi facilement et aussi impunément abuser de sa situation politique. Que les traces imprimées par de tels excès aient pour effet d'affaiblir le prestige même du privilége, c'est évident. On doit encore voir une menace contre la sociabilité britannique dans le déplacement des fortunes opéré par les spéculations sur les chemins de fer, dans l'avénement à la vie publique des hommes enrichis par ces négociations, et jusque dans le niveau que l'agiotage a promené sur toutes les têtes. A coup sûr, la révolution que notre époque voit s'accomplir dans les moyens de transport, quoique plus avancée en Angleterre qu'en aucun autre état de l'Europe, n'y a pas dit son dernier mot, ni produit le dernier de ses effets. Les développemens réalisés sur notre continent, où les procédés diffèrent parfois si notablement de ceux des Anglais, achèveront de mettre en relief les tendances inhérentes à ces opérations si grosses de conséquences encore inconnues.

A. AUDIGANNE.

LA

LITTÉRATURE NOUVELLE

POÉSIE, THÉATRE ET CRITIQUE.

On parlait depuis quelque temps d'une croisade organisée contre les Gérontes littéraires par ceux qui se plaisent à s'appeler la jeune phalange : en attendant la venue de Godefroi de Bouillon, nous avons du moins dès à présent Pierre l'Ermite. Dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, la campagne va s'ouvrir : que les Gérontes se tiennent bien ! C'est à M. Maxime Du Camp qu'appartient le rôle de Pierre l'Ermite, et j'ai lieu de penser que ce rôle lui a été dévolu par voie d'élection, car il y a dans son accent quelque chose qui indique une force collective. On sent qu'il ne parle pas en son nom seulement, mais au nom d'une armée frémissante, qui n'a pas encore tiré l'épée, et qui demande à grands cris le combat. C'est dans la préface de ses *Chants Modernes* que M. Du Camp prophétise la ruine prochaine de la *gérontocratie*. Je voudrais pouvoir prendre au sérieux ce manifeste qui vise au scandale; mais en bonne conscience, quoique je sois rangé depuis longtemps dans la famille des Gérontes, il m'est impossible de me résoudre au plus léger mouvement de dépit.

Cette préface, vantée d'avance par des amis complaisans comme un prodige de hardiesse, n'est tout bonnement qu'une parodie de la préface de *Cromwell*. J'ai dit parodie, je n'ai donc pas besoin d'ajouter que c'est le même amour du paradoxe, sans la verve et l'originalité du modèle. Dans ce manifeste belliqueux, il est question de tout et de quelques autres choses. Pourtant, dans cette cohue d'idées

qui se pressent et se heurtent sans réussir jamais à s'ordonner, il est facile de démêler la passion qui gouverne l'auteur en souveraine absolue. Cette passion, c'est la haine et le mépris du passé : les yeux tournés vers l'avenir, qu'il espère sans doute remplir de la gloire de son nom, il déclare indignes d'attention, indignes de toute discussion tous ceux qui ont donné des gages de leur savoir, de leur talent, et ne s'offrent plus à nous sous la forme d'une promesse. Il n'excepte dans son anathème que Victor Hugo, Lamartine et Alfred de Vigny. Je doute cependant que ces trois illustres poètes lui sachent bon gré de cette exception, car il les loue et les exalte dans une langue singulière, dont chaque parole peut compter pour une blessure. En parlant de Victor Hugo, qu'il nomme son maître vénéré, il dit que le grand crime de sa vie a été d'entrer à l'Académie. Comprenne qui pourra; pour moi, je ne me charge pas d'expliquer l'intention du panégyriste. Il s'étonne qu'Alfred de Vigny ait eu la faiblesse de partager l'ambition de Victor Hugo, mais il veut bien ne pas voir un crime dans cette faiblesse. Alfred de Vigny lui tiendra-t-il compte de cette marque d'indulgence? Il est au moins permis d'en douter.

Pour Lamartine, M. Du Camp ne craint pas de le comparer au Christ crucifié. Comment arrive-t-il à cette étrange comparaison? Je vous le donne en cent. Lamartine crucifié est tout simplement Lamartine condamné à l'histoire forcée. L'expression est délicate et mérite d'être consignée. Si M. Du Camp, avant de prendre la plume, avait pris la peine de relire *l'Ours et l'amateur de jardins*, j'aime à croire qu'il n'eût pas lancé sur le visage de Lamartine cet affreux pavé. Condamné à l'histoire forcée! mais qui donc a prononcé cette cruelle condamnation? Si Lamartine voulait donner un frère à *Jocelyn*, le public s'en arrangerait volontiers. Faute de mieux, il accepte avec un empressement que le bon sens désavoue, que le goût réprouve, l'*Histoire des Girondins*, l'*Histoire de la Restauration*, même l'*Histoire de l'Empire ottoman*, qui commence aux patriarches, et nous retrace la vie d'Abraham, de Sarah et d'Agar. En échange de ces volumes improvisés, qui naissent sous la plume de l'écrivain comme la tôle sous les cylindres mis en mouvement par une machine à vapeur, il ne prodigue pas seulement les applaudissemens, il prodigue l'or, qu'il devrait réserver pour les travaux consciencieux. Le crucifié condamné à l'histoire forcée est rémunéré comme ne l'ont jamais été les écrivains les plus laborieux, les plus savans, les plus habiles de notre pays. Les âmes les plus candides ne peuvent songer à le plaindre. Qu'il retourne à la poésie, qu'il revienne au filon généreux qui nous a donné les *Méditations* et les *Harmonies*, et tous les vrais amis de son talent salueront avec bonheur sa délivrance, car, s'il faut en croire M. Du Camp, l'histoire est pour lui une véritable géhenne.

Je ne m'explique pas comment l'Académie, qui est pour Victor Hugo un crime, pour Alfred de Vigny une faiblesse, n'est pas même un péché véniel pour Lamartine. Il est vrai que sa condamnation à l'histoire forcée est une expiation suffisante pour le délit que M. Du Camp a négligé de caractériser.

Quant au reste de l'Académie, c'est un ramas de scélérats que Juvénal et Tacite réunis pour cette tâche difficile ne réussiraient pas à flétrir assez énergiquement. Qui oserait parler du savoir et du talent de MM. Guizot, Thiers et Mignet? Est-ce qu'ils ont jamais rien compris à l'histoire? Il n'y a que les Gérontes littéraires pour donner dans une telle bévue! Est-ce que par hasard MM. Sainte-Beuve et Ampère connaissent les origines et le développement de notre langue et de notre poésie? Il n'y a pas un homme de la jeune phalange, pas un homme d'avenir qui consente à se déshonorer par un pareil aveu. Est-ce que MM. Cousin et Villemain connaissent les secrets les plus délicats de l'art d'écrire? Pour s'égarer dans une telle croyance, il faut porter une douillette de soie puce, et demeurer cloué sur son fauteuil par une goutte obstinée. Quiconque respire à pleins poumons la senteur des bois et l'air vivifiant des montagnes sait à quoi s'en tenir sur ces folles billevesées. La jeune phalange, à qui l'avenir appartient, ne prostitue pas son admiration à ces vaines idoles; elle réserve ses battemens de mains et son encens pour les génies futurs. Les œuvres accomplies ont à ses yeux un tort immense, c'est de n'être plus à naître, et je m'incline devant ce terrible argument.

Apôtre de l'avenir, M. Du Camp trace résolument la voie nouvelle où la poésie doit entrer, si elle veut se régénérer. Or quelle est cette voie? Est-ce d'aventure l'étude de l'art antique ou l'étude de l'âme humaine? Des conseils si vulgaires seraient une honte pour celui qui a maudit toute tradition. Homère, Eschyle et Sophocle ne peuvent rien nous enseigner. Ils ont fait leur temps, et quiconque a la faiblesse de les interroger doit se résigner à l'obscurité. Pour être puissant, pour agir sur son siècle, pour le dominer, écoutez, hommes nouveaux, le parti qu'il faut prendre. La science et l'industrie sont aujourd'hui maîtresses du monde : il s'agit de les détrôner. Voici l'expédient que M. Du Camp vous propose : étudiez le métier de Jacquart, la machine à vapeur, le bateau à hélice ou à aubes, et mettez-vous à la tête de l'industrie. Vous souriez, âmes naïves, et vous demandez ce que la poésie peut gagner dans cet étrange accouplement! M. Du Camp vous répond qu'il n'y a pas de lutte possible entre la poésie et l'industrie, à moins que la poésie ne consente à célébrer les prodiges opérés par sa rivale. Pour tout homme de bon sens, il est évident qu'un tel conseil, s'il était suivi fidèlement, serait

la mort de la poésie; mais M. Du Camp ne s'arrête pas en si beau chemin. Il a promis, il a juré de régénérer la poésie, il veut tenir son serment. Les fabriques de Lyon, de Rouen et de Mulhouse sont sans doute un thème assez riche, assez fécond pour susciter, pour défrayer plusieurs générations de poètes; mais l'auteur des *Chants modernes* rougirait de sa pusillanimité, si, après avoir glorifié l'indienne et la soie brochée, il n'allait pas au-delà. L'hélice a désormais droit de bourgeoisie dans le domaine poétique; Jacquart passe au rang des demi-dieux : c'est un événement qui n'est pas à négliger. Cette double révolution ne suffit pourtant pas à l'esprit ambitieux de M. Du Camp. Que la science, la science tout entière, devienne vassale de la poésie, et la poésie sera vraiment régénérée, et nous aurons des *chants modernes*, et le souvenir du passé sera désormais aboli sans retour.

M. Du Camp nous explique très clairement comment la science peut devenir vassale de la poésie. Mon Dieu, rien n'est plus simple, un enfant aurait trouvé cela : le génie s'est toujours rapproché de l'enfance par son ingénuité. Il s'agit de mettre en vers le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt. L'auteur de ce livre est trop savant pour les gens du monde et trop amoureux de la poésie pour les savans de profession. M. Du Camp conseille à la génération nouvelle de tenter ce que M. A. de Humboldt n'a pas su réaliser, de mettre la science à la portée de tout le monde, non-seulement à la portée des ignorans, mais à la portée même de ceux qui ne veulent pas étudier. Quelle magnifique découverte, quel conseil souverain, quelle miraculeuse invention! En vérité, je suis confondu quand je lis de telles paroles. Je me demande avec étonnement pourquoi la gloire n'est pas encore venue couronner le nom du révélateur. Si notre génération ne se hâte pas de ranger M. Du Camp parmi les prophètes, elle se placera vis-à-vis de la postérité dans une condition très malheureuse : elle sera flétrie comme ingrate. Je l'engage à réfléchir.

La pensée de M. Du Camp n'offre d'ailleurs rien d'équivoque; il est impossible de se méprendre sur la portée de ses paroles. Que demande-t-il en effet pour rajeunir la poésie, qui se meurt de vieillesse? Un poète qui possède la science sans être savant! Je cite littéralement. Au premier aspect, son vœu peut être pris pour un logogryphe; mais, pour peu qu'on prenne la peine de l'examiner, on découvre dans ces paroles apocalyptiques un trésor de pénétration. Posséder la science sans être savant, quel admirable privilége! Vous êtes poète, vous voulez parler d'astronomie, gardez-vous bien d'étudier les mathématiques. La géométrie et l'algèbre flétrissent l'imagination et dessèchent le cœur : c'est une vérité depuis longtemps reconnue. Sans le secours de l'algèbre et de la géométrie, vous courez le danger de ne rien com-

prendre au mouvement des corps célestes; mais bah! qu'importe? Vous ne voulez pas devenir savant; vous n'avez qu'une ambition, bien modeste assurément : posséder la science! Vous voulez raconter les phénomènes qui s'accomplissent tous les jours sous nos yeux, les phénomènes électriques ou magnétiques, parler de la télégraphie nouvelle ou de la boussole? A merveille, c'est une généreuse pensée, un glorieux dessein; mais sachez que l'étude du magnétisme et de l'électricité sont parfaitement inutiles, car votre visée ne va pas à devenir savant, mais à posséder la science. Plus je pèse le conseil de M. Du Camp, et plus mon admiration pour lui s'échauffe et s'agrandit. Parler des choses qu'on ignore, et en parler d'autant mieux qu'on les ignore plus profondément, quelle source féconde, quel moyen puissant de régénération pour la poésie, pour la poésie moderne bien entendu, car la poésie routinière, qui tient compte de la tradition, n'a rien à voir dans ce débat! Les affinités des corps, la combinaison des élémens, la vie des lichens et des polypes vont devenir pour les poètes nouveaux l'intarissable matière d'iliades sans nombre, et ce qu'il y aura de plus merveilleux dans l'enfantement de ces futures épopées, c'est que les Homères que nous coudoyons chaque jour, qui n'attendaient que la parole de M. Du Camp pour se révéler, n'auront pas besoin de se résigner aux mêmes études que leur aïeul. Ils parleront de physique, de chimie, de botanique, sans avoir jamais consulté ni Biot, ni Thénard, ni de Candolle, tandis qu'Homère, premier du nom, s'était abaissé jusqu'à recueillir les traditions populaires sur le siége de Troie et les voyages d'Ulysse; il est vrai qu'Homère n'avait pas encore deviné qu'on peut posséder la science sans être savant. L'immortel honneur de cette admirable découverte revient tout entier à M. Du Camp, et j'espère bien que la génération nouvelle saura la mettre à profit. Quelques esprits chagrins demanderont peut-être si la poésie, en se proposant de vulgariser la science et l'industrie sans prendre la peine de les étudier, ne va pas au-devant d'une défaite certaine, s'il ne vaudrait pas mieux s'en tenir aux vieux erremens, à l'étude de l'histoire et des passions. Nous plaignons de tout notre cœur ces esprits chagrins, qui ne comprennent pas la mission de la poésie moderne. Soyons de notre temps : tel est le conseil de M. Du Camp. Puisque les bateaux à hélice et le métier Jacquart sont les rois du monde, chantons ces rois nouveaux!

M. Du Camp a mis en œuvre ses théories avec une franchise dont nous devons lui tenir compte. Si la préface de son livre ne suffisait pas pour montrer le néant des idées qu'il appelle nouvelles, ses *Chants modernes* dissiperaient nos dernières illusions. La pièce adressée aux poètes de son temps n'est qu'une déclamation banale en vers rimés tant bien que mal, destinée à prouver que la mythologie

est morte sans retour, et qu'il faut appeler les choses par leur nom. Je ne vois pas grand mal à proscrire la mythologie, quoiqu'à vrai dire cette proscription me semble à peu près inutile : autant vaudrait condamner à l'exil un homme qui depuis vingt ans aurait quitté son pays et juré de n'y pas rentrer. Quand on fait blanc de son épée, il serait de bon goût de ne pas s'escrimer contre un ennemi à terre. Qui donc aujourd'hui défend la mythologie? qui songe à la défendre? Pour un esprit belliqueux, une victoire remportée sur les dieux païens est vraiment une victoire trop facile; il n'y a pas de quoi se glorifier. M. Du Camp ne veut plus entendre parler de Bacchus; il aime mieux les brocs, et recommande Rabelais comme le type de la vérité. Si le joyeux curé de Meudon était appelé à donner son avis dans la discussion, je doute fort qu'il se rangeât de son côté, car il avait pour l'antiquité une passion qui s'explique tout à la fois par la nature de son génie et par la variété de ses études. Tout en parlant volontiers la langue des buveurs attablés au cabaret, il ne dédaignait pas, il ne proscrivait pas les souvenirs d'Homère et de Virgile; il célébrait le choc des brocs et la purée septembrale sans déclarer mortes à jamais les locutions et les images consacrées par tant d'œuvres exquises.

Mais ce n'est pas le seul reproche que je doive adresser à M. Du Camp. S'il se fût contenté de terrasser un ennemi vaincu d'avance, de plaider une cause gagnée, il se confondait dans la foule des écrivains qui se donnent pour novateurs et se bornent à rajeunir des vieilleries. Il a trouvé moyen d'introduire dans ces redites une originalité inattendue. Chemin faisant, il détrône Jupiter, Apollon et Diane. Jupiter ne lance plus la foudre, célébrons l'électricité. Apollon ne conduira plus les muses; Phébus ne sera plus le dieu du jour; Diane ne présidera plus à la chasse; Phœbé ne promènera plus son char discret dans l'azur des nuits : c'est à merveille! Le soleil et la lune vont remplacer Phébus et Phœbé; mais en balayant ou plutôt en démolissant l'Olympe comme une décoration de théâtre qui ne vaut plus même les frais de magasin, il commet une bévue qui amènera le sourire sur bien des lèvres; il confond l'ambroisie et le nectar. Or, qu'on soit ami ou ennemi de la mythologie, encore faut-il la connaître, dès qu'on en veut parler. Tous ceux qui ont vécu dans le commerce d'Horace et de Virgile savent très bien qu'entre l'ambroisie et le nectar il y a la même différence qu'entre le pain et le vin. Une vérité si élémentaire, familière aux enfans assis sur les bancs de nos colléges, n'aurait pas dû s'effacer de la mémoire de M. Du Camp. Puisqu'il a eu le bonheur de visiter la Grèce, de gravir l'Hémus, le Parnasse et l'Olympe, de cueillir des lauriers roses sur les bords de l'Eurotas, il est doublement coupable lorsqu'il com-

met une telle méprise. Proscrivez la mythologie, déclarez-la morte sans retour, personne n'élèvera la voix pour vous contredire; mais prouvez au moins que vous la connaissez, ne prenez pas le Pirée pour un homme, si vous voulez passer pour un citoyen d'Athènes. Je ne veux prendre en main ni la cause de Jupiter, ni la cause d'Apollon, mais il me semble que les amis de l'antiquité doivent éprouver quelque étonnement en voyant les novateurs parler si étourdiment du passé qu'ils dédaignent.

Entre les chants de la matière et les chants d'amour, le choix est assez difficile, car dans chacune de ces deux séries, M. Du Camp a suivi les procédés de Victor Hugo en disciple malhabile; il veut être de son temps, et ne s'aperçoit pas que son temps a marché. Son esprit ressemble à une montre placée sur le marbre, et qui ne donne plus l'heure vraie : il en est encore à 1829! Il n'aperçoit rien au-delà des *Orientales*. Quand je dis qu'il suit les procédés de Victor Hugo, il demeure bien entendu qu'il s'en tient à l'imitation matérielle dans ce qu'elle a de plus facile. Il ne possède ni l'abondance, ni la richesse, ni la variété d'images qui, chez l'auteur des *Orientales*, dissimule parfois la ténuité ou l'absence des idées. Chez M. Du Camp, souvent la strophe est nombreuse sans être poétique; il lui arrive de parler une langue qui n'est ni prose ni vers, malgré la définition donnée à M. Jourdain par son maître de philosophie. Ce sera, si l'on veut, de la prose rimée. Pour estimer tout ce qu'il y a de puéril dans ce recueil, dont chaque page est en désaccord avec les sentimens qui nous animent, avec les idées dont nous vivons, le lecteur, qui tient à ne pas prodiguer son attention, peut se contenter du *Sac d'argent*. Cette pièce fait partie des chants de la matière. Le sac d'argent prend la parole pour se justifier de toutes les accusations lancées contre lui; il avoue sans trop de façon la plupart des crimes qu'on lui impute; il passe en revue toutes les lâchetés qu'il soudoie, toutes les intrigues qu'il encourage. C'est un *meâ culpâ* qui désarmerait le juge le plus sévère, ou qui du moins obtiendrait de lui le bénéfice des circonstances atténuantes; mais cette longue confession, très fastidieuse malgré sa franchise, ne serait pour les esprits les plus pénétrans qu'une énigme insoluble, si M. Du Camp n'eût pris soin de placer la moralité en regard de l'aveu. Le sac d'argent, si malfaisant aujourd'hui, répandra sur toutes les misères des bienfaits sans nombre, pourvu que l'héritage soit aboli! En vérité, on croit rêver en lisant de telles paroles. Quel nom leur donner? Comment les qualifier? Après avoir proscrit la mythologie, qui pourtant ne le gênait guère, l'auteur proscrit sans pitié l'héritage, institution surannée dont il n'a pourtant pas à se plaindre, puisqu'il lui doit ses voyages en Orient. Grâce à l'héritage qu'il maudit, qu'il

déclare hostile au progrès, indigne, en un mot, d'un siècle vraiment éclairé, il a visité librement l'Égypte et la Grèce, la Syrie et la Turquie; il a promené son loisir de Thèbes à Athènes, de Beyrouth à Constantinople; ses yeux ont contemplé les plus riches paysages, et pourtant il maudit l'héritage! Tant que vivra cette vieille institution, il n'y a rien à espérer de la richesse; le sac d'argent ne sera jamais qu'un encouragement pour le crime et ne soulagera aucune misère. Abolissons l'héritage, et tout change comme par enchantement. Plus de souffrances dans les mansardes, plus d'artistes défaillans, plus de talens méconnus. L'âge d'or va renaître; une félicité universelle prend possession du globe tout entier; une joie sans cesse renouvelée inonde tous les cœurs. M. Du Camp n'oublie qu'une chose : l'héritage une fois aboli, si ce rêve insensé venait jamais à se réaliser, le travail, source de la richesse, se ralentirait bientôt. Quel homme en effet voudrait vouer au travail les trois quarts de sa vie, s'il ne devait rien laisser à ses enfans? Supprimez la pensée de l'avenir, et vous engourdissez l'activité humaine. Mais à quoi bon discuter sérieusement une telle boutade qui se donne pour une théorie? On ne réfute pas une thèse réfutée d'avance par tous les hommes qui comprennent le sentiment de la famille. Disons seulement que, pour une boutade, la pièce est bien longue.

Pour donner une idée précise de l'anarchie qui règne dans notre littérature, il est bon de rapprocher le nom de M. Alfred Busquet du nom de M. Maxime Du Camp. L'auteur des *Chants modernes* prêche une croisade contre la mythologie, et paraît croire que, la mythologie une fois tuée, la poésie va retrouver une jeunesse et une vigueur dignes des plus beaux temps de l'art. M. Alfred Busquet se place en pleine mythologie pour écrire le poème des *Heures*. C'est pourtant un jeune homme, un débutant; je ne me charge pas de le protéger contre la colère de M. Du Camp. L'amour de la mythologie n'est donc pas un certificat de vieillesse. A vrai dire, je m'en doutais un peu. Je ne suis cependant pas fâché de trouver sous ma main un argument nouveau à l'appui de ma croyance. Il y a dans le livre de M. Busquet quelques pages qui révèlent un sentiment poétique assez élevé, l'intelligence du paysage et des phénomènes de la nature; mais, puisque l'auteur invite la critique à l'étude sincère de son œuvre, il doit souhaiter qu'on lui dise la vérité. Or, après une lecture attentive, je demeure convaincu que chez lui l'expression n'est pas à la hauteur de la pensée. Il sait ce qu'il veut dire, et les sentimens qu'il se propose de traduire sont généralement vrais; mais il n'a pas étudié avec assez de soin et de persévérance les secrets de notre langue, et la langue ne lui obéit pas. A côté d'une image bien choisie, on trouve trop souvent un terme prosaïque dont la poésie

ne peut s'accommoder, et dont la rime ne s'accommode pas toujours. M. Busquet semble craindre qu'on ne lui reproche d'avoir préféré les dénominations latines aux dénominations grecques. Qu'il se rassure, personne ne songe à le chicaner là-dessus. Le public ne prend parti ni pour *Héra* contre Junon, ni pour *Zeus* contre Jupiter, ni pour *Poséidôn* contre Neptune. De telles questions n'ont rien à démêler avec le succès d'un poème. Le point capital est d'intéresser, et le poème des *Heures* n'offre pas au lecteur un attrait bien vif. Malgré la vérité de quelques tableaux, l'attention languit. A défaut d'émotion, on voudrait au moins trouver à chaque page une forme pure et précise, et M. Busquet ne prend pas assez de souci de la forme. Puis il se laisse aller à d'étranges caprices que le goût ne saurait avouer. Il imagine de donner la parole à la puce et au crapaud. Ces personnages lyriques, d'une race toute nouvelle, excitent plus d'étonnement que de sympathie. Que le poème soit ou non mythologique, la puce et le crapaud font une assez triste figure. Si ce n'est pas une espièglerie, et dans un cadre pareil l'espièglerie n'est pas de mise, c'est à coup sûr une invention malheureuse.

Quant aux piéges à loups indiqués gravement par M. Busquet dans sa préface, je ne les crois dangereux pour personne. S'il a voulu se placer sous la protection de l'antiquité, c'est une preuve de modestie dont nous devons lui tenir compte; mais s'il a cru qu'il suffisait de nommer Théocrite pour se dérober à la critique, je l'avertis qu'il s'est trompé. Qu'il traduise ou ne traduise pas *l'Oarystis*, peu nous importe! Toute réserve faite en faveur de l'invention, qui sera toujours un des premiers mérites du poète, nous avons le droit de discuter la forme donnée à l'original par l'imitateur. Or, dans le poème des *Heures*, *l'Oarystis* ne rappelle guère l'élégance antique : M. Busquet prend trop souvent la trivialité pour la simplicité. Qu'il soit arrivé plus d'une fois à André Chénier de reculer devant l'expression vraie et d'altérer le texte de Théocrite, je l'accorderai volontiers; mais il faut rendre justice à l'élégance soutenue de son imitation. S'il pèche par timidité, il ne blesse jamais le goût, il n'offense jamais les esprits délicats par un terme trivial. Que M. Busquet ne s'abuse pas sur le mérite de sa hardiesse, il est plus loin de Théocrite qu'André Chénier. Il avait pourtant devant les yeux l'exemple récent de M. Ponsard, qui devait suffire pour l'éclairer. Ce que l'auteur d'*Ulysse* avait fait pour l'Odyssée, il vient de le faire pour *l'Oarystis*, sans tenir compte des avertissemens donnés à son devancier. Ce n'est pas comprendre Homère et Théocrite que de confondre la crudité avec la franchise. Pour peu qu'on connaisse le génie des deux langues, on s'aperçoit bien vite que la littéralité la plus servile peut conduire à l'infidélité, car il y a telle expression qui dans la langue

d'Homère et de Théocrite appartient au style élevé, et qui, dans la nôtre, appartient au style bas. C'est là une vérité que les poètes de notre pays ne devraient jamais oublier. Il croient avoir retrouvé la couleur antique, parce qu'ils ont supprimé la périphrase. Ils se trompent : la périphrase n'est pas plus infidèle que la trivialité substituée à la simplicité.

Que faut-il donc penser du poème des *Heures?* Ce n'est pas un début sans valeur. Ce premier essai de M. Busquet mérite les encouragemens de la critique. Le ton narquois de la préface ne doit pas nous rendre sévère pour l'œuvre du poète nouveau. Peut-être y a-t-il autant d'orgueil que de modestie dans les avis qu'il nous donne. En nous signalant les piéges à loup, il semble dire en se rengorgeant: Prenez garde, ignorans, car vous avez affaire à l'antiquité, que je connais, et que vous ne connaissez pas! N'ayez pas la main trop lourde, si vous voulez frapper sur moi, car il pourrait vous arriver de frapper sur Théocrite. — Mais nous aurions mauvaise grâce à scruter si rigoureusement ses intentions. Que ces conseils soient inspirés par l'orgueil ou par la modestie, nous n'avons à juger que son livre, et nous sommes heureux d'y reconnaître des sentimens vrais. Puisque M. Busquet ne se hâte pas de produire, puisqu'il n'improvise pas, nous avons lieu d'espérer qu'il prendra la peine d'étudier avec soin le vocabulaire poétique, et qu'à l'avenir il traitera André Chénier avec plus de respect. Le dédain des maîtres porte rarement bonheur aux débutans, que M. Busquet ne l'oublie pas. Quoi que puissent dire d'André Chénier les hellénistes qui vivent dans le commerce direct et familier de l'antiquité, quoiqu'il soit possible de signaler dans ses imitations bien des traces de timidité, il faut pourtant reconnaître que personne parmi nous, je dis parmi les poètes, n'a mieux senti, mieux rendu le génie de l'antiquité. Il se rapproche de la Grèce plus souvent que Fénelon, et Ballanche même, qui a montré dans son *Antigone* un sentiment si pur du génie hellénique, ne lui est pas supérieur. Si dans la seconde partie de son poème M. Busquet veut introduire quelques fragmens antiques, et je crois qu'il ferait mieux de s'abstenir, il ne peut pas choisir un guide plus sûr qu'André Chénier. Puisqu'il aime la poésie grecque, ce qui est une preuve de goût, il n'a rien de mieux à faire que de consulter cet esprit ingénieux, amoureux de l'étude, si richement doué, et qui parlait si naturellement la langue divine.

Si nous sortons du domaine de la poésie lyrique, nous rencontrons au théâtre quelques tentatives plus dignes d'intérêt. M. Octave Feuillet, en abordant la scène, n'avait besoin ni des encouragemens ni des recommandations de la critique : il arrivait précédé d'une réputation très légitime et très solidement établie. *Rédemp-*

tion et *Dalila* avaient suffi pour le classer parmi les esprits les plus fins de notre temps. Il n'avait pas à redouter l'inattention; il devait compter sur la sympathie publique. L'accueil fait à sa nouvelle comédie justifie pleinement l'espérance de ses amis. *Péril en la demeure* a été écouté avec bienveillance, et plusieurs scènes ont été justement applaudies. Il faut reconnaître pourtant que l'ouvrage est plutôt un proverbe destiné au délassement d'un château qu'une comédie dans le vrai sens du mot. Bien des idées qui plaisent à la lecture, et qu'on apprécie volontiers lorsqu'on est assis sur les banquettes d'un salon, perdent la moitié de leur prix lorsqu'elles passent par la bouche des comédiens. Le théâtre s'accommode plus facilement des couleurs que des nuances. Ce que je dis s'applique surtout au dialogue de *Péril en la demeure*. Il y a des mots spirituels qui ne paraissent pas amenés assez naturellement. Il semble que l'auteur veuille engager la lutte avec Marivaux. Si tel est son dessein, je crois qu'il fait fausse route; l'esprit de Marivaux ne convient pas à notre temps; la foule demande quelque chose de plus franc et de plus hardi, et la foule a raison. Si M. Feuillet veut écrire pour le théâtre, il faut qu'il se décide à modifier sa manière, qu'il renonce sans hésiter aux nuances trop délicates, et dessine plus largement le caractère de ses personnages. Il confond parfois la mignardise avec la grâce, et ce défaut, que le lecteur pardonne sans trop se faire prier, ne rencontre pas la même indulgence dans les spectateurs. Ce n'est pas d'ailleurs la seule objection que soulève la comédie nouvelle de M. Feuillet. Avoir de l'esprit, écrire avec élégance, sont deux points fort importans sans doute; mais le théâtre demande quelque chose de plus : il exige la connaissance du monde. Or je ne crains pas d'être démenti en affirmant que M. de La Roseraie n'est pas dessiné d'après nature; c'est un personnage de pure fantaisie, dont le type ne se trouve peut-être nulle part. Le rôle de Mme de Vitré, quoique très habilement conçu, sort parfois des limites de la vraisemblance. Qu'une mère surveille la conduite de son fils, qu'elle redouble de vigilance quand arrive pour lui l'âge des passions, rien de mieux; mais, pour accomplir une pareille tâche, la tendresse ne suffit pas : sans adresse, la partie est bientôt perdue. Mme de Vitré, pour sauver son fils, déploie parfois une activité surabondante et néglige trop les conseils de la prudence. Un jeune homme de vingt ans ne se laisse guère mener qu'à la condition d'ignorer qu'on le mène. M. Feuillet ne paraît pas s'en être assez souvenu. Quant au mari dont l'honneur est en péril, il est tellement débonnaire, tellement crédule, tellement aveugle, que le spectateur ne peut guère s'intéresser à lui. Chargé de garder M. de Vitré, il cède aux premières instances de son prisonnier, lui rend la liberté, et quand il l'a retrouvée, il n'imagine rien

de mieux que d'en confier à sa femme la surveillance. Ce n'est pas là, quoi qu'on puisse dire, un personnage de comédie. Un tel mari fait la partie trop belle aux amoureux, et en effet, sans l'intervention toute puissante de Mme de Vitré, M. de La Roseraie perdrait le cœur de sa femme.

Je regrette que M. Feuillet n'ait pas développé davantage le personnage de la jeune femme. A proprement parler, tout l'intérêt, toute l'attention se concentrent sur Mme de Vitré. Il s'agit de savoir si elle gagnera la partie; quant à Mme de La Roseraie, arrivée à l'ennui par le désœuvrement, l'amour est pour elle plutôt une distraction qu'une passion. C'en est assez pour qu'il y ait péril en la demeure; cependant le spectateur souhaiterait quelque chose de plus. Il est trop facile en effet de prévoir qu'elle ne luttera pas longtemps contre les conseils de Mme de Vitré, et qu'elle verra partir sans répandre une larme l'homme qu'elle croit aimer. M. Feuillet a trop de talent pour ne pas désirer qu'on lui dise la vérité tout entière. Aussi je ne crains pas de lui sembler trop sévère en insistant sur les fautes que je viens de signaler. Il y a une optique dramatique dont le poète doit tenir compte, s'il veut agir puissamment sur la foule. Les traits les plus ingénieux, les railleries les mieux aiguisées, ne remplaceront jamais au théâtre le dessin franc et hardi des caractères; mais pour dessiner les types dont se compose notre société, il faut les épier dans la vie active, et ne pas chercher à les deviner. Ce qui donne tant de valeur à *Rédemption*, à *Dalila*, c'est que ces deux ouvrages révèlent une étude sincère de la passion. Ce qui place *Péril en la demeure* au-dessous de *Dalila* et de *Rédemption*, c'est que M. Feuillet n'a pas su ou n'a pas voulu faire pour la vie du monde ce qu'il avait fait pour la vie du cœur. Dans les deux compositions que je viens de rappeler, j'ai lieu de croire qu'il a suivi un guide plus sûr que sa fantaisie. Il avait pour point de départ un modèle vivant qu'il idéalisait. En écrivant *Péril en la demeure*, il a trop compté sur la finesse de son esprit, sur la forme élégante qu'il sait donner à sa pensée. Les spectateurs, par leur bienveillance, lui ont prouvé qu'ils lui tenaient compte de ses antécédens. Cependant je ne lui conseille pas de renouveler l'épreuve dans les mêmes conditions. Écrire pour être lu, écrire pour être écouté sont deux choses fort diverses. Je ne pense pas, comme le répètent à l'envi les hommes voués à l'industrie littéraire, que le style soit toujours inutile, parfois même dangereux au théâtre : c'est un de ces non-sens accrédités parmi les ignorans, dont les hommes studieux n'ont pas à s'occuper; mais je crois que le style du roman, de l'ode ou de l'élégie ne convient ni à la comédie ni au drame. Dans la scène la plus passionnée, le poète doit toujours s'effacer derrière ses personnages et les laisser parler sans parler en son nom. Dans la scène la plus comique, l'auteur doit

moins tenir à montrer son esprit qu'à mettre en relief les ridicules dont il s'est proposé la peinture. S'il compte sur son esprit, s'il manie la raillerie avec ostentation, s'il ne sait pas s'arrêter à temps, s'il entre lui-même en scène, le public demeure froid. Après quelques momens d'une attention soutenue, il écoute d'une oreille distraite. Ce malheur n'est pas arrivé à M. Feuillet. *Péril en la demeure,* malgré la longueur de l'exposition, n'a pas rencontré un auditoire indifférent; mais je n'en persiste pas moins à croire que l'auteur fera bien de chercher pour sa pensée une forme plus vive, un style plus rapide. A cette condition, j'ai lieu d'espérer qu'il obtiendra bientôt des spectateurs une sympathie pareille à celle que les lecteurs lui ont témoignée, car c'est un des hommes les plus heureusement doués de la génération nouvelle.

Le Demi-Monde de M. Dumas fils révèle chez le jeune écrivain une aptitude remarquable pour la composition dramatique. Il est hors de doute que ce dernier ouvrage ne mérite pas les mêmes reproches que *Diane de Lys*, et *Diane de Lys*, malgré ses défauts, qui frappaient tous les yeux, témoignait déjà d'une incontestable habileté. Tous ceux qui ont bonne mémoire regrettaient à bon droit d'avoir à saluer de trop nombreux souvenirs de famille, souvenirs d'*Angèle*, souvenirs d'*Antony*, car cette forme de la piété filiale n'a pas de valeur poétique. Dans *le Demi-Monde*, M. Dumas fils nous a montré, je le crois du moins, la portée naturelle de ses facultés, sans rien emprunter à son père. Il sait très bien préparer une scène et la développe clairement. Par un privilége bien rare chez les jeunes écrivains, il tire parti de sa pensée sans jamais l'épuiser. En somme, *le Demi-Monde* est un des meilleurs ouvrages qui aient été représentés depuis longtemps. Cette part faite à la louange, c'est-à-dire à la justice, il convient d'avertir l'auteur qu'il ne se montre pas toujours assez scrupuleux sur le choix de ses bons mots. Qu'il soit spirituel, rien de mieux; qu'il use largement des dons qu'il a reçus, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai : il serait pourtant de bon goût de ne pas produire au théâtre des bons mots qui sont déjà connus depuis quelques années, qui ont égayé les ateliers, et qui sont pour quelques auditeurs au moins de vieilles connaissances. M. Dumas fils me semble assez riche de son propre fonds pour ne rien emprunter à personne et nous égayer par des railleries qui lui appartiennent. L'économie, dont on ne saurait trop vanter les mérites lorsqu'il s'agit de conserver ou d'agrandir un patrimoine, n'est pas de mise dans le domaine intellectuel.

Ce petit compte une fois réglé, une question se présente naturellement, et malgré la sympathie que m'inspire le talent uni à la jeunesse, j'essaierais en vain de l'écarter : est-ce là du talent bien employé? Ne conviendrait-il pas de chercher des sujets de comédie dans

un monde qui ne fût pas le demi-monde? Si M. Dumas fils eût débuté par le dernier ouvrage qui vient d'être justement applaudi, la question ne se poserait pas, ou se résoudrait facilement en sa faveur, car le poète comique a certainement le droit d'aborder toutes les faces de notre société; mais *le Demi-Monde* est le troisième ouvrage qu'il nous donne, et malgré la bienveillance qu'il mérite, nous sommes obligé de dire à l'auteur que ce troisième ouvrage n'est, à proprement parler, que la troisième forme d'une pensée unique. *La Dame aux Camélias, Diane de Lys* et *le Demi-Monde* nous offrent à peu près les mêmes pensées, les mêmes sentimens. La première et la troisième forme valent mieux que la seconde, c'est la seule chose que nous ayons à noter dans cette triple mise en œuvre d'une seule et même idée. Si M. Dumas fils a résolu de conquérir une place éminente au théâtre, il faut absolument qu'il se décide à sortir du demi-monde pour entrer dans le monde des honnêtes gens. Qu'il se rassure d'ailleurs : dans le monde des honnêtes gens, les ridicules ne manquent pas, et le vice n'est pas une chose ignorée. Et puis, on y trouve des contrastes qui manquent au demi-monde : la franchise coudoie le mensonge, la probité l'improbité. C'est une ressource pour le poète comique. Le demi-monde, que M. Dumas paraît connaître à merveille (et je suis très loin de lui reprocher cette érudition toute spéciale, car il faut avoir vu pour savoir peindre), le demi-monde est empreint d'une fâcheuse monotonie. Dans cette cohue de femmes perdues, on ne sait vraiment à qui s'intéresser. Ces veuves qui n'ont jamais eu de maris, ces baronnes qui sortent on ne sait d'où, qui seraient souvent fort embarrassées de nommer leur père, après avoir d'abord excité la curiosité, finissent par lasser. M. Dumas me répondra que notre intérêt doit se porter sur leurs dupes; mais cette réponse ne désarme pas la critique. A mon tour, j'ai le droit de lui dire que dans le demi-monde, où se fourvoient sans doute quelques hommes honnêtes, entraînés par l'ardeur de la jeunesse ou par la contagion de l'exemple, dans ce demi-monde, que les femmes bien élevées regardent d'un œil avide, comme Ève regardait le fruit défendu, il y a tout autant de faux barons et de faux comtes que de fausses baronnes et de fausses comtesses. Tous ceux qui ont vu ou entrevu seulement le demi-monde savent à quoi s'en tenir à cet égard. Ainsi M. Dumas n'aurait trouvé moyen d'introduire l'intérêt poétique dans le demi-monde qu'en nous offrant une demi-vérité. Les hommes les plus purs, les plus loyaux, ne vivent pas impunément dans un tel monde. Si, après avoir respiré pendant quelques mois cette atmosphère de ruse et de mensonge, ils ne se hâtent pas de se réfugier dans une atmosphère plus saine, bon gré, mal gré, ils abandonnent le rôle de dupes et prennent le rôle de complices. Il n'y a guère de Manon Lescaut sans Desgrieux : c'est une vérité que cha-

cun de nous peut contrôler en consultant ses souvenirs. La critique peut donc reprocher à M. Dumas fils de n'avoir pas mis assez de *grecs* à côté de ses fausses baronnes et de ses fausses comtesses.

Pour ma part je lui adresserai un reproche purement littéraire, qui n'a rien à démêler avec la nature des personnages qu'il met en scène. A mon avis, il possède dès à présent une habileté qui ne s'accorde pas avec son âge, et souvent il en abuse : il connaît à fond l'art de préparer une scène importante, et sans doute ce n'est pas là un sujet de blâme; mais il ne dissimule pas toujours assez adroitement les moyens qu'il emploie, et quand le moment est venu de laisser le champ libre à la ruse ou à la passion, dans la crainte d'aller trop loin, il lui arrive de tourner court et de ne pas aller jusqu'au but que le bon sens lui désignait. A parler franchement, la seule chose qui inquiète chez l'auteur du *Demi-Monde*, c'est l'excès même de son habileté. Jeune, il manque de jeunesse. Il n'avance jamais sans avoir reconnu le terrain, et cette habitude, excellente chez les hommes de guerre, ôte à sa composition toute spontanéité. J'aimerais mieux qu'il se montrât moins habile et qu'il cheminât d'un pas plus hardi. Toutefois j'applaudis avec bonheur au succès du *Demi-Monde*, et je nourris la ferme espérance que M. Dumas fils nous donnera prochainement l'occasion de l'applaudir dans un ouvrage emprunté au monde des honnêtes gens.

Avec M. de Pontmartin, nous entrons dans le *demi-monde* littéraire. Ses nouvelles *Causeries* doivent être signalées à tous les esprits honnêtes comme une des transformations les plus déplorables que puisse amener l'orgueil, car je veux m'en tenir à ce dernier mobile pour expliquer le changement qui vient de s'accomplir. Son esprit et son talent lui avaient donné une place honorable dont il n'a pas su se contenter, et il vient de se fourvoyer dans un sentier périlleux, dont il trouvera difficilement l'issue. A part quelques plaisanteries vulgaires, quelques épigrammes d'un goût au moins douteux, c'était un écrivain digne de sympathie et d'encouragement. S'il n'allait pas volontiers au fond des questions, il les posait du moins en termes assez précis, et lorsqu'il négligeait de formuler une solution, ce qui lui arrivait assez souvent, il l'indiquait d'une manière ingénieuse, comme un homme du monde qui entrevoit la vérité sans vouloir prendre la peine de la débrouiller. A tout prendre, sa position n'était pas mauvaise; malheureusement une vanité maladive a tout gâté, tout compromis, tout perdu. Aujourd'hui tous les esprits honnêtes, tous ceux qui se préoccupent de la dignité des lettres, oublient le talent de M. de Pontmartin pour ne se rappeler que les pages inqualifiables dont je suis bien forcé de parler, et que tous les amis du bon sens voudraient pouvoir effacer. En discutant la valeur littéraire de George Sand et de Béranger, il aurait usé d'un droit que

personne n'aurait jamais songé à lui contester. Qu'il se trouvât ou non d'accord avec l'opinion publique, pourvu qu'il se montrât dans la discussion sincère, loyal et poli, les admirateurs les plus fervens de ces deux illustres écrivains ne devaient pas songer à lui demander compte du motif de ses conclusions; mais les pages qu'il vient d'écrire n'appartiennent pas à la discussion telle que la conçoivent et la pratiquent les gens bien élevés. C'est une double diatribe, où le goût n'a rien à voir, où le bon sens et le respect de soi-même sont foulés à chaque ligne. M. de Pontmartin a recueilli sur George Sand des quolibets à double sens, des railleries graveleuses, qui seraient à peine applaudies dans un corps de garde ou un estaminet. Dire de pareilles choses est une faute grave; les imprimer, les prendre publiquement sous sa responsabilité, est cent fois pis encore. Que M. de Pontmartin ne s'y trompe pas, il vient de sortir du domaine littéraire pour entrer sur un terrain sans nom, où les gens qui ont quelque soin de leur dignité ne mettent jamais le pied. Les injures qu'il prodigue à Béranger excitent encore moins de colère que de pitié. Signaler l'auteur du *Dieu des bonnes gens* comme un type achevé de perfidie et de perversité, le déclarer vil et méprisable, appeler sur sa tête la malédiction, le dénoncer comme un fléau, comme une peste, dire qu'il a voulu, qu'il a préparé les calamités publiques, ce n'est pas, quoi que puisse penser M. de Pontmartin, servir le trône et l'autel; c'est une calomnie odieuse et ridicule, à moins que ce ne soit tout bonnement un acte de folie.

M. de Pontmartin n'a pas pour lui l'excuse de la bonne foi, il ne peut se retrancher derrière une conviction inébranlable, car les dernières pages qu'il vient de publier sont un modèle d'inconséquence et de mobilité. Qu'il n'essaie pas de se justifier en affirmant que son dévouement à la monarchie traditionnelle, sa ferveur catholique, ont guidé sa plume, et ne lui permettaient pas de parler autrement : un tel argument serait accueilli avec le plus profond dédain par tous les lecteurs qui ont suivi depuis quelques mois ses étranges évolutions. Ils n'ont pas oublié que M. de Pontmartin, après avoir injurié Béranger au nom du trône et de l'autel, a loué Henri Heine, qui ne compte pourtant pas parmi les défenseurs de l'oriflamme et de la sainte ampoule, et qui plus d'une fois s'est rendu coupable d'hérésie. Il suffit de rapprocher l'éloge de Henri Heine des apostrophes outrageantes prodiguées à Béranger pour apprécier la moralité ou l'étourderie littéraire de M. de Pontmartin. Il a perdu le droit d'invoquer à l'avenir sa foi politique et religieuse. Qu'il ne parle plus de son roi ni de son Dieu pour expliquer sa sévérité envers les écrivains animés de sentimens démocratiques ou coupables de philosophie : cette excuse a désormais perdu tout crédit. C'est à la vanité qu'il faut demander tout le secret de sa conduite et de ses incroya-

bles tergiversations; c'est par orgueil qu'il a cherché le scandale : heureusement le bon sens public s'est chargé de le châtier. De telles incartades ne méritent pas l'indignation, le ridicule suffit. Si maintenant M. de Pontmartin, éclairé par le succès de son équipée, tentait de rentrer dans la discussion loyale et sincère, il ferait d'inutiles efforts pour reconquérir l'attention et la sympathie des lecteurs; il aurait beau faire amende honorable et prodiguer le respect aux gloires consacrées, personne ne voudrait plus ajouter foi à la sincérité de ses paroles. Son crédit moral est ruiné sans retour. La leçon est dure, mais je la crois méritée. M. de Pontmartin a voulu échanger une réputation modeste contre une renommée bruyante; l'événement a cruellement démenti son espérance. Il a cru qu'il suffirait de prendre le contre-pied du bon sens, de heurter de front toutes les opinions reçues, pour jeter son nom aux quatre points cardinaux, et son ambition n'a rencontré qu'un étonnement mêlé de commisération : légitime dénoûment dont tous les honnêtes gens doivent se réjouir.

Le châtiment infligé à M. de Pontmartin est d'autant plus juste, que le puéril orgueil qui l'avait poussé dans la voie du scandale lui a inspiré les plus étranges adulations, à charge de revanche, bien entendu. Quand il s'agit d'obtenir une fanfare en son honneur, il ne lésine pas : d'un écrivain médiocre et obscur, il fait sans hésiter un rival de Bossuet, pourvu qu'on lui tienne compte de cette hâblerie et qu'on le proclame à son tour l'émule de Quintilien ou de Fielding. Rendons justice à M. de Pontmartin, proclamons sa clairvoyance : cette dernière partie de son calcul n'était pas mal conçue. Si le scandale ne lui a pas réussi, il faut reconnaître que ses flatteries n'ont pas été perdues, elles ont été payées de réclames empressées; nous avons vu son nom recommandé à l'admiration publique, ses écrits signalés comme des modèles de goût et de fine raillerie. C'était sur lui que tous les conteurs et tous les critiques devaient se régler. Le scandale a ruiné tout ce que l'adulation avait édifié, et la main la plus habile essaierait vainement de réunir les débris de cette renommée si follement compromise. Malgré la sympathie que m'ont inspirée ses premiers débuts, j'essaierais en vain aussi de donner à ma pensée une forme plus douce. Qu'il le sache bien, son nom est désormais attaché à celui de Béranger comme le nom de Nicolardot au nom de Voltaire, et chacun sait qu'en France le ridicule est un malheur sans remède.

Je n'ai pas la prétention d'avoir donné ici un exposé complet des œuvres de la génération nouvelle. Il est pourtant permis d'y chercher les prémisses d'un syllogisme légitime, et la conclusion se formule d'elle-même. Il y a sans doute parfois dans les œuvres qui se produisent sous nos yeux de la jactance et de la présomption, c'est un péché véniel dont il ne faut pas exagérer l'importance. Grâce à

Dieu, la jactance et la présomption n'ont pas encore envahi toutes les âmes. Si M. Maxime Du Camp voit dans le mépris du passé la première condition du génie, si M. de Pontmartin, qui n'est plus jeune, mais qui se range parmi les jeunes gens et attaque les vieilles gloires pour prendre place parmi les hommes nouveaux, excitent chez les amis sincères de la vraie poésie, de la vraie critique, un douloureux étonnement, en revanche MM. Feuillet, Dumas fils et Busquet paraissent animés d'un sérieux désir de bien faire, et ne considèrent pas le mépris du passé comme le fondement le plus sûr de toute renommée. C'est de leur part une preuve de bon sens que nous devons enregistrer avec joie. Il ne faut donc pas considérer la génération nouvelle comme une génération condamnée à la stérilité, et telle n'est pas notre pensée. Il y a encore parmi nous des esprits généreux qui se complaisent dans les pensées élevées. Seulement, j'ai regret à le dire, ils ne sont pas en majorité. La forme lyrique semble presque tombée en désuétude; le roman, dont je n'ai pas parlé aujourd'hui, n'offre rien qui mérite d'être signalé. Quant au théâtre, malgré le mérite que je me plais à reconnaître dans MM. Octave Feuillet et Dumas fils, il faut bien avouer qu'il n'occupe pas dans la littérature une place considérable. On dit, et je dois accepter les données officielles de la statistique, on dit que nous possédons huit cent quarante-trois auteurs dramatiques. C'est une merveilleuse richesse que je n'aurais jamais devinée. Mais à quoi se réduisent ces trésors d'invention? Quels chefs-d'œuvre produisent ces usines qui fonctionnent jour et nuit, qui travaillent sans relâche, et jettent sur le marché plus d'une pièce par jour? Hélas! avec la meilleure volonté du monde, il serait bien difficile de voir dans cette infatigable industrie quelque chose de littéraire. Autrefois, dans un temps reculé, qui se confond avec les époques héroïques, la forme dramatique n'avait pas moins d'importance que la forme lyrique ou la forme épique. Aujourd'hui tout est changé, la forme dramatique est tout simplement la forme la plus utile de la pensée. Pour qu'une idée se produise au théâtre, il n'est pas nécessaire qu'elle soit nouvelle. D'après l'avis des hommes expérimentés, il vaut mieux qu'elle ait déjà tâté le public, qu'elle ait été acceptée. A cette condition, elle ne risque rien, elle n'a rien à redouter de l'auditoire. En me plaçant au point de vue industriel, je ne saurais blâmer un tel conseil, car la pratique de chaque jour lui donne raison; mais si je me place au point de vue littéraire, je suis obligé d'affirmer que l'application de cette méthode mène directement, infailliblement, à l'anéantissement de la poésie dramatique. Du moment, en effet, que les écrivains sont résolus à traiter leur pensée comme le meunier traite le froment, du moment qu'ils en tirent une première mouture pour le roman, une seconde mouture pour le théâtre, il est tout

simple que la forme dramatique descende au rang secondaire. La pensée déjà exprimée une première fois, remaniée pour se produire sous une forme nouvelle, n'aura jamais la même fraîcheur, la même jeunesse, la même vigueur que la pensée vierge qui n'a pas encore affronté l'intelligence de la foule.

M. Dumas fils, dont je parlais tout à l'heure, n'a pas échappé à la contagion de l'exemple; il a remanié *la Dame aux Camélias*, applaudie une première fois sous la forme du roman, pour lui donner une forme plus utile, la forme dramatique. Les applaudissemens obtenus par cette transformation n'entament pas la valeur de ma pensée; je préfère le roman au drame, et je vois que tous les hommes de bonne foi partagent mon opinion. Il y a en effet dans cette transformation quelque chose de mystérieux qui échappe aux plus clairvoyans, dont les esprits les plus pénétrans ne peuvent se rendre compte, mais quelque chose qui frappe tous les yeux. La pensée qui se produit pour la première fois vaut toujours mieux que la pensée remaniée. Il demeure bien entendu qu'il s'agit de la pensée poétique: dans l'ordre scientifique, les choses se passent tout autrement.

La présomption de MM. Du Camp et Pontmartin nous dicterait un jugement trop sévère, si nous la considérions comme un vice endémique dans la génération nouvelle; nous aimons mieux prendre pour base de notre décision MM. Feuillet et Dumas fils. Or nous reconnaissons chez ces deux écrivains un sérieux amour du travail et le germe d'un vrai talent. C'est assez pour donner à nos paroles l'accent de la bienveillance. Ils n'ont pas encore fait tout ce qu'ils peuvent faire, mais j'espère qu'ils le feront. Si la génération nouvelle n'offre pas encore un ensemble de talens qui commande le respect, elle nous offre du moins quelques esprits ingénieux qui excitent la sympathie. Ce n'est pas après une épreuve de sept ans qu'il est permis de se prononcer sur le mouvement intellectuel auquel nous assistons. Il y a encore trop de pensées à l'état de germination pour formuler un arrêt qui échappe au reproche de témérité. Il convient d'attendre encore quelques années. Nous n'avons pas entre les mains un nombre de pièces suffisant. Ajourner est le parti le plus sage. Nous pouvons cependant, d'après les seules pièces que nous possédons, concevoir de légitimes espérances. MM. Octave Feuillet et Dumas fils me semblent avoir pris le bon chemin pour atteindre la renommée. Je ne m'exagère pas la valeur de leur talent, je ne les range pas dans la famille de Corneille et de Molière, ce serait de ma part une complaisance qui ressemblerait à une raillerie; mais j'attends d'eux des œuvres fines et vraies, émouvantes ou gaies, des tableaux de mœurs, des études de caractères, et les gages qu'ils ont donnés suffisent à démontrer la légitimité de mon espérance.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE MUSICALE.

LES SOCIÉTÉS MUSICALES ET LES CONCERTS.

Les concerts n'ont pas été cette année moins nombreux que les années précédentes. Les artistes, les virtuoses de troisième et de quatrième ordre s'obstinent toujours à venir dresser leur tente au milieu de cette foule distraite qui traverse Paris, et qui ne se laisse plus prendre ni à la grandeur matérielle des affiches qu'on lui met sous les yeux, ni aux promesses fallacieuses avec lesquelles on s'efforce de piquer sa curiosité. Le public semble se dire, en voyant tant de folles vanités courir au-devant de la renommée : Qui trompe-t-on ici et que me veulent ces pauvres gens? Qui a tort et qui a raison dans cette lutte qui se prolonge depuis quelques années, du public indifférent ou des artistes qui sollicitent vainement son attention? Sommes-nous arrivés à cette période de satiété où nos facultés, épuisées par des jouissances trop vives, n'apprécient plus ni le bien ni le mal, ni le beau ni le laid, ou bien l'éducation musicale de la classe aisée qui fréquente les théâtres et surtout les concerts a-t-elle fait une évolution dont les artistes, et particulièrement les virtuoses, n'auraient pas conscience?

Il y a un fait incontestable, c'est que le goût et l'enseignement de la musique ont fait, depuis cinquante ans, de très grands progrès en France. La création du Conservatoire, celle de l'école Choron, la vulgarisation des élémens de la musique dans les classes ouvrières par la méthode Wilhem et de ses émules, le grand mouvement de la musique dramatique qui a produit à l'Opéra Spontini, Rossini et Meyerbeer, à l'Opéra-Comique Cherubini,

Mehul, Boïeldieu, Hérold et M. Auber, au Théâtre-Italien Rossini, Bellini, Donizetti; les concerts de la société du Conservatoire fondée par Habeneck, qui ont fait connaître le génie de Beethoven et les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale, ont jeté dans le public une masse de connaissances et une variété de formes qui ont étendu son horizon et élevé le niveau de son goût. Dans cette vaste mêlée de talens, les virtuoses n'ont pas fait défaut. Parmi les chanteurs français, on citera Garat, Martin, Ponchard, Nourrit, Levasseur et Duprez, Mmes Branchu, Damoreau, Falcon; au Théâtre-Italien Crivelli, Garcia, David, Rubini, Mario, Pellegrini, Galli, Zucchelli, Lablache, Mmes Barilli, Catalani, Pasta, Sontag, Malibran, Grisi, Persiani, Alboni. Les violonistes, qui tiennent aux chanteurs par tant de liens de parenté, n'ont pas été moins nombreux : Viotti, Rode, Lafont, Baillot, Paganini sont au premier rang, et n'ont été surpassés, en quantité, que par les pianistes, parmi lesquels il suffit de nommer Steibelt, Dussek, Herz, Listz et Thalberg. Le violoncelle, la contre-basse et les différens instrumens à vent ont été étudiés avec autant de succès, et l'on peut citer un virtuose de génie, le vénitien Dragonetti, mort tout récemment à Londres, qui jouait de la contre-basse comme Paganini jouait du violon. Des érudits et des écrivains distingués, Choron, Perne, et surtout M. Fétis, ont apporté la lumière de leur esprit sur certaines parties de la théorie et de l'histoire de l'art, et ont fait comprendre aux artistes et au public intelligent que les formes contemporaines ont leur raison d'être dans des époques antérieures dont ils ont étudié les monumens. Il en est un peu des virtuoses comme de la chevalerie dans la société féodale: ils sont l'expression d'une époque héroïque où la *bravoure* de quelques individualités brillantes excitait l'admiration de la foule naïve; mais lorsque cette foule se fut éclairée davantage, elle devint nécessairement plus difficile dans l'objet de son enthousiasme, et le paladin, courant les aventures une lance en arrêt, dut faire place à des stratégistes plus habiles, aux généraux de Louis XIV. Tel est aussi le phénomène qui s'est produit de nos jours dans l'art musical. Les virtuoses ressemblent à des chevaliers errans au milieu d'une société bien assise qui a des gendarmes pour arrêter les voleurs et des magistrats pour défendre la beauté outragée. Ils ne soupçonnent pas que le public est loin d'admirer maintenant des tours de force dont il connaît depuis longtemps le secret, et qu'habitué à entendre la musique des maîtres, il ne saurait plus se contenter des misérables divagations dont l'abreuvent la plupart des exécutans. Pour un artiste comme Paganini, Vieuxtemps ou Chopin, qui joignent au merveilleux d'une exécution supérieure des compositions d'un mérite réel qui subsiste après la fête du jour, il y a cent virtuoses qui exercent leur faconde sur des pauvretés de leur façon, en sorte que le public est presque toujours placé entre deux écueils : ou d'entendre de la bonne musique mal rendue, ou de voir un virtuose gaspiller un vrai talent sur des airs plus ou moins variés de sa composition. Dans cette alternative, le public sérieux a fini par suivre le conseil du sage : il s'abstient la plupart du temps et ne fréquente que les concerts qui lui promettent un plaisir réel. Nous suivrons son exemple.

Ce qui a pu d'ailleurs tromper les artistes sur l'état de l'opinion publique à leur égard et les excite à cette course au clocher de la renommée, c'est l'ab-

sence d'une véritable critique, la facilité avec laquelle on arrive à se créer une sorte de notoriété qui fait encore illusion. Il s'est produit depuis 1830 dans la presse parisienne un genre de publicité qui s'est particulièrement attaché aux virtuoses, aux théâtres lyriques, aux fêtes et aux compositions musicales. Cette publicité a été confiée par la plupart des organes quotidiens à deux espèces d'écrivains, qu'il importe de définir. Les uns, ne sachant pas la musique et ne l'aimant pas davantage, en parlent comme des hommes du monde et n'expriment que la sensation qu'ils éprouvent ou celle du public; les autres, possédant quelques notions plus ou moins étendues de l'art musical, apportent dans leurs jugemens un ton de maître et un choix d'expressions techniques qui imposent à la masse des lecteurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il y a d'honorables exceptions à ces deux catégories d'écrivains. Quant à ceux qui ont fait de la vanité des virtuoses et des compositeurs, de la susceptibilité des éditeurs et des administrations théâtrales, une branche d'industrie qui était connue de Gil Blas, nous n'avons point à nous en occuper ici. Il résulte de cette organisation de la presse par rapport à l'art musical et de l'invasion des *condottieri* dans le domaine de la fantaisie une confusion d'idées, de notions erronées et pédantesques, d'acclamations mensongères et de succès éphémères qui désespèrent le véritable artiste et nous précipitent à la décadence; car si nous avions à choisir entre un écrivain ignorant, mais bien doué, qui bornerait son ambition à exprimer avec clarté la sensation que lui fait éprouver l'exécution d'une œuvre musicale, sans vouloir lui assigner un rang dans la hiérarchie de l'esprit humain, et l'un de ces prétendus connaisseurs qui s'évertuent à analyser un morceau comme on dissèque un cadavre, et qui, dans l'admiration que leur inspire une difficulté vaincue ou l'heureux agencement de quelques parties accessoires, perdent de vue l'effet de l'ensemble et la vie générale, — nous n'hésiterions pas, nous donnerions la préférence à l'écrivain qui jugerait comme le public et ne manifesterait que la sensation éprouvée.

La sensation est un fait dont il s'agit d'apprécier la valeur et de trouver la cause; or, pour trouver cette cause et peser la valeur d'un succès, il faut savoir autre chose que la musique et connaître d'autres formes que celles de l'art contemporain. S'il est vrai que le passé influe et pèse sur chacune de nos actions, s'il nous est impossible de nous soustraire entièrement à l'atmosphère morale qui nous enveloppe en naissant, si enfin la connaissance des chefs-d'œuvre consacrés et la tradition qui en résulte sont, comme l'a dit Leibnitz, les élémens dont se compose le progrès de l'avenir en toutes choses, cette tradition est absolument nécessaire pour juger les œuvres de l'art musical. La musique est celui de tous les arts qui nous remue le plus profondément : s'adressant d'abord à notre sensibilité physique avant de se transformer en un sentiment de l'âme, elle nous ébranle jusque dans les sources de la vie, et si vous n'êtes pas suffisamment lesté, qu'on nous passe l'expression, d'objets de comparaisons et de principes qui en expliquent la valeur, vous pouvez être enlevé par le premier pont-neuf qu'on vous fera entendre. Vous pouvez rendre alors avec plus ou moins d'esprit l'émotion que vous avez éprouvée; mais vous ne possédez pas les qualités nécessaires pour classer votre sensation et lui assigner une place dans l'ordre des con-

naissances. Or rien n'est plus difficile que de classer les sensations que procure la musique. Vague dans son objet et fuyant devant l'oreille presque aussi rapidement que la lumière, elle ne laisse rien après elle qui serve à l'esprit de point de repère et lui donne le temps d'en mesurer la profondeur et la vérité. Un ancien a déjà fait cette remarque : « On a dit que les yeux méritent plus de confiance que les oreilles, et cela peut être vrai; mais surtout ils sont plus difficiles à persuader et demandent une plus grande évidence. Les yeux restent fixés sur l'objet qu'ils regardent, tandis que des paroles relevées par le charme du rhythme et de l'harmonie peuvent, en tombant dans les oreilles, les séduire et les égarer (1). » Ces paroles précisent très bien la question qu'Aristote s'était déjà posée dans ses problèmes : « Pourquoi, dit le grand philosophe, seules parmi les sensations celles de l'ouïe produisent-elles une impression morale, tandis que la vue, l'odorat, le goût, ne produisent pas de semblables sensations? Est-ce parce que le bruit seul produit un mouvement dans notre âme?... » C'est sur cette question, qui touche d'un côté à la physiologie et de l'autre à la psychologie, que Lessing a fait son remarquable livre du *Laocoon*, comme l'observe très judicieusement M. Egger.

Cependant la musique a ses principes comme tous les autres arts, car il serait absurde d'admettre qu'il y a un coin dans l'esprit humain qui échappe aux lois de la connaissance : ce serait dire qu'il y a quelque part des effets sans cause. La musique a donc ses lois aussi bien dans l'ordre mélodique, ou de la succession, que dans celui de la simultanéité, ou de l'harmonie; mais où peut-on les trouver, ces principes d'un art si fugitif, et qui semble si mystérieux? Dans deux sources différentes : dans la tradition d'abord, dans l'histoire des procédés et des formes qui ont existé avant nous, dans l'étude des monumens, et puis dans la nature humaine, qui ne varie point dans son essence. N'est-ce pas ainsi que la littérature, la poésie et tous les arts se sont produits dans le monde et qu'ils ont justifié de leurs titres de noblesse? La psychologie et l'histoire, c'est-à-dire l'étude de nos facultés et celle des faits extérieurs qui résultent de leur développement dans le temps et dans l'espace, voilà les deux grandes sources de la connaissance où il faut chercher aussi les principes de l'art musical.

Il se présente ici une nouvelle difficulté. Où trouver ces monumens de l'art musical qu'il importe de connaître pour apprécier avec justesse les compositions contemporaines? Les musées, les bibliothèques, les écoles, offrent aux regards de tous mille objets admirables qui attestent la gloire de la peinture, de la sculpture et de la poésie. Des cours publics sont institués par l'état pour expliquer ces merveilles du génie et nous en faire goûter les beautés éternelles. Le public, éclairé par tant d'objets de comparaison, ne se laisse pas facilement surprendre par les œuvres contemporaines, et, à l'enthousiasme de la critique ignorante ou partiale, il oppose une tradition parsemée de chefs-d'œuvre qui remontent jusqu'à l'antiquité. En musique, nous ne possédons rien de semblable, et, sauf quelques rares morceaux de musique ancienne qu'on exécute une fois par an à la Société des concerts, on n'entend à Paris que les compositions du jour, car il ne suffit pas de lire la mu-

(1) Dion. *Histoire de la Critique en Grèce*, par M. Egger.

sique pour en saisir tous les effets, et, fût-on versé dans la connaissance des différens systèmes de notation qui ont précédé celui que nous possédons, on n'acquerrait qu'une érudition morte dont on pourrait contester la valeur. La musique a besoin d'être bien interprétée pour déposer dans l'esprit des souvenirs et des formes vivantes, et l'on peut affirmer qu'il est presque impossible de deviner par la seule lecture le sens intime d'une composition qui s'éloigne un peu trop de l'époque à laquelle remonte notre éducation. Entre beaucoup de faits que nous pourrions citer à l'appui de notre assertion, nous choisirons celui de Cherubini, qui, lisant un jour la partition de la *Symphonie héroïque*, je crois, de Beethoven, la jeta de dépit en disant comme je ne sais quel cardinal, à propos du poète Properce : « Va-t-en au diable, puisque tu n'as pas voulu te laisser comprendre ! »

La tradition de la musique moderne se compose de la réunion de deux grandes écoles, qui sont l'expression de deux races de génies bien différens : de l'école italienne et de l'école allemande. Par Rossini, Cimarosa, Jomelli, Scarlatti et Carissimi, on remonte jusqu'au trône de Palestrina, qui ferme le moyen âge; par Gumpeltzheimer, Hasler, Keyser, Sébastien Bach, Hændel, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert et Mendelssohn, on redescend jusqu'à Meyerbeer, qui est à cheval sur le confluent des deux grands fleuves. Par-delà Palestrina, de la fin du XIVe siècle jusqu'à la seconde moitié du XVIe, se présente ce curieux phénomène historique, qui n'a pas encore été suffisamment bien expliqué selon nous, l'existence d'une nombreuse famille de contrepointistes belges, dont le plus célèbre de tous fut Josquin Després. Entre l'école allemande et l'école italienne, qui seules sont autochthones et vraiment originales, se place la France, dont le génie essentiellement dramatique n'a pris aux deux grandes sources d'inspiration musicale que ce qui convenait à ses instincts. C'est pourquoi elle s'est plus rapprochée de l'école italienne que de l'école allemande, et son œuvre est un syncrétisme un peu partial du génie du Nord et de celui du Midi. Si ces idées, que nous ne faisons qu'énoncer ici, étaient enseignées dans un cours public dont le besoin se fait sentir depuis longtemps, la critique musicale n'aurait pas la liberté de propager chaque jour les erreurs les plus monstrueuses.

Un autre travers particulier à notre temps est venu encore affaiblir l'autorité de la critique : nous voulons parler de l'intervention des compositeurs dans la presse quotidienne. Lorsqu'il serait possible à un musicien instruit et sachant exprimer convenablement sa pensée d'éviter les nombreux écueils qu'il doit nécessairement rencontrer dans la double carrière qu'il veut parcourir, il ne pourrait encore réussir à faire accepter son opinion et à lui donner la valeur d'un jugement équitable. Il est dans la nature des choses que l'artiste créateur soit exclusif et n'estime que la forme qui est l'expression de son individualité. Ce que Grétry disait un jour dans la naïveté de son âme : « Je n'aime que ma musique, parce que c'est moi qui l'ai faite, » est la pensée intime de tout compositeur, et plus il aura de génie, plus il sera jaloux du fruit de son amour. Aussi l'histoire est-elle remplie de ces jugemens cruels que les grands artistes ont portés sur leurs rivaux et leurs contemporains. On connaît la remarque de Michel-Ange en regardant un tableau de Titien : « Que c'était grand dommage qu'on ne sût pas dessiner

à Venise! » C'est ainsi que Beethoven a traité Rossini, c'est ainsi que Weber s'est exprimé sur l'auteur de la symphonie en *ut mineur*, et que Hændel a dit de Gluck : « Il ne sait pas plus de contrepoint que mon cuisinier. » Aussi comme elle est vraie, cette remarque de Stendhal dans son *Histoire de la Peinture en Italie* : « Le véritable artiste au cœur énergique est essentiellement non tolérant. Avec la puissance, il serait un despote affreux. » Or nous n'avons pas besoin de dire que la qualité suprême d'un critique comme Lessing, Schlegel, Grimm ou Diderot est précisément la qualité contraire, c'est-à-dire l'impersonnalité, l'aptitude à comprendre et à admirer les œuvres diverses des différens génies, en leur assignant une place dans le grand livre de la vie.

La Société des concerts, qui a déjà vingt-huit ans d'existence, a fait cette année quelques efforts pour accroître son répertoire de quelques noms nouveaux et sortir de ce cercle de demi-dieux où elle se complait trop à vivre. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, qui sont les maîtres qu'elle préfère, sont-ils cependant les seuls musiciens qu'il y ait au monde? Pourquoi la Société des concerts approche-t-elle avec si peu de discernement de la grande figure de Sébastien Bach? Pourquoi donne-t-elle toujours les mêmes morceaux de Hændel et toujours le même psaume de Marcello? Nous approuvons la sévérité qu'elle apporte à l'égard de certaines réputations contemporaines qu'il faut laisser à l'admiration de cette publicité sans vergogne et sans autorité

Qui les a plantés
Et les a vu naître,
Ces beaux rosiers!

Mais nous voudrions qu'elle fût plus hardie à fouiller dans les archives du passé, si riches surtout en chefs-d'œuvre de musique vocale. Au premier concert qu'elle a donné le 21 janvier 1855, nous avons remarqué quelques fragmens d'un oratorio de Mendelssohn, *Élie*, composés d'un air de basse d'un beau caractère, mais dépourvu d'originalité, d'un récitatif que M. Berlioz a trouvé de son goût, puisqu'il l'a reproduit dans son *Enfance du Christ*, ainsi qu'il avait pris à Palestrina le petit chœur des anges. Le récitatif de Mendelssohn a été suivi d'un chœur d'un accent solennel, mais de formes un peu vagues, comme toute la musique vocale de ce maître ingénieux. Au second concert, qui a eu lieu le 28 janvier, on a exécuté la neuvième et dernière symphonie avec chœurs de Beethoven, dont le premier morceau se développe péniblement, et dont l'*andante* reste pour nous la partie saillante. Cette grande composition dépasse trop les limites de l'attention humaine pour être complétement belle; c'est une œuvre colossale où il semble que Beethoven ait voulu donner la mesure de l'envergure de son génie. Un motet de Bach en double chœur a suivi la symphonie de Beethoven. De quelle œuvre de Bach provient ce morceau d'une harmonie si puissante et d'un si grand effet? Les programmes de la société, qui sont rédigés avec si peu de soin et d'intelligence, se taisent complétement sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres. En général, ces messieurs qui forment le comité de la Société

des concerts présument trop de l'érudition de leur public, ou bien ils ignorent l'importance d'une date précise pour l'appréciation d'une œuvre d'art. Quoi qu'il en soit, le motet de Bach a produit un grand effet, et, grâce à cet admirable morceau, le public a pu entendre, sans trop murmurer, la romance des *Nozze di Figaro*, — *Voi che sapete*, — chantée en français par Mlle Boulard dans un style de cantatrice qui était digne des paroles qu'elle avait choisies.

Au troisième concert, qui s'est donné le 11 février, le premier numéro du programme était rempli par l'ouverture et des fragmens du premier acte d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. Comme cette ouverture a bien le caractère pathétique et terrible du drame à la fois épique et domestique qu'elle annonce! C'est grand et solennel, et l'on peut affirmer qu'excepté les ouvertures de Weber, aucun compositeur dramatique n'a aussi bien que Gluck résumé, dans un prologue symphonique, la fable qu'il raconte. M. Bonnehée a chanté avec goût et un excellent style la partie d'Agamemnon. Le chœur des génies de l'*Oberon* de Weber, qui est venu après, forme, avec les accens lugubres de la tragédie de Gluck, le contraste le plus saisissant. Quelle poésie radieuse dans ce chant des génies élémentaires qui voltigent dans le bleu de l'éther et parsèment l'espace d'une harmonie insaisissable! Voilà comme il faut traduire Shakspeare et ses rêves enchantés! La séance s'est dignement terminée par la symphonie en *la* de Beethoven. Au cinquième concert, donné le 11 mars, le public a fait connaissance avec une nouvelle composition de Beethoven : c'est la musique qu'il a faite pour la tragédie de Goethe, *Egmont*. Cette œuvre, composée d'une ouverture et de huit morceaux qui s'attachent au drame et en éclairent les péripéties, remonte à l'année 1811. Dans une lettre qu'il écrivit à Bettina, le grand symphoniste le prie de le rappeler au souvenir de Goethe, en lui disant qu'il s'occupe avec le plus grand bonheur de mettre en musique son *Egmont*. La partie saillante de ce mélodrame, que le public a très bien accueilli, nous a paru être surtout le fragment symphonique qui peint la mort de Claire et la symphonie triomphale de la fin. Ces fragmens ont été répétés au huitième concert et mieux appréciés de la masse des auditeurs. Au sixième concert, donné le 15 mars, nous avons remarqué un air d'*Anacréon* de Grétry, charmant morceau que M. Bonnehée a fort bien chanté, et des fragmens d'un ballet de Beethoven, *Gli uomini di Prometeo*, ballet qui a été représenté pour la première fois à Vienne en 1799, et sur le théâtre de la Scala à Milan en juin 1813. Le sixième concert a été remarquable par l'exécution irréprochable de la symphonie pastorale et celle du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, dont le public a fait répéter deux parties, l'*allegro appassionato* si délicieux, et le *scherzo* non moins remarquable.

Le chant est à la Société des concerts, comme partout ailleurs, la partie faible et malade. On ne s'explique pas que dans une école qui forme les premiers instrumentistes du monde, on ait admis et couronné de roses des voix et des organisations aussi frêles que celles de Mlle Boulard, de Mlle Rey et de tant d'autres médiocrités qui peuplent l'Opéra-Comique et les théâtres de province. Pas une voix de ténor, pas une basse bien caractérisée, pas un soprano qu'on puisse entendre sans souffrir pour la poitrine de la pauvre

créature qui a obtenu de ses maîtres un brevet de longévité et de succès! En écoutant ces chœurs qui balbutient, et qui sont encore les meilleurs qu'il y ait à Paris, à côté d'un orchestre incomparable qui n'a pas son égal en Europe, on croirait avoir sous les yeux deux générations d'artistes appartenant à deux civilisations différentes. Le moindre violoniste a plus de talent et de savoir dans son petit doigt que le virtuose qui trône sur la scène de l'Opéra, et qui gagne des sommes fabuleuses. D'où provient cette énorme différence, cet abaissement continu de l'art de chanter d'un côté, en regard des progrès incessans que font toutes les parties de l'exécution musicale? De l'affaiblissement des études, du triomphe des méthodes expéditives et de cette funeste tendance à vouloir s'occuper de l'expression dramatique avant de posséder le mécanisme de la vocalisation, sans lequel l'artiste ne peut réaliser ses intentions. Pour chanter la musique de M. Verdi par exemple, il suffit d'avoir des poumons et cette énergie vulgaire qui consume en quelques années le souffle qui pourrait vous faire parcourir une longue et brillante carrière. Il y a dans l'organisation actuelle du Conservatoire un vice radical, un défaut d'homogénéité dans la méthode, une précipitation dans les études préparatoires et une si grande faiblesse dans l'autorité, qu'il ne peut rien en sortir de remarquable, si cette institution vieillie n'est pas remaniée de fond en comble. Encore quelques années de ce régime de complaisance, de camaraderie, d'encouragemens faciles et de favoritisme, et nos théâtres lyriques seront obligés d'aller chercher des chanteurs dans je ne sais quel coin du globe.

La société de Sainte-Cécile dirigée autrefois par M. Seghers avec tant d'énergie et de dévouement, que nous avons si souvent encouragée de nos suffrages, est tombée dans le plus grand discrédit. Ce n'est plus cette réunion d'artistes jeunes et ardens qui se proposait de marcher sur les traces de la Société des concerts, en exécutant avec amour les œuvres des grands maîtres et celles de quelques contemporains distingués. L'ambition leur a fait défaut, et M. Barbereau, qui avait accepté le commandement déposé par M. Seghers, a dû y renoncer à son tour, ne voulant pas être le chef d'une réunion de ménétriers qui jouent les contredanses du plus offrant. Nous l'abandonnerons aussi au sort qu'elle a mérité, et nous nous contenterons de parler du concert qu'elle a donné le 17 décembre 1854, où l'on a exécuté avec ensemble une symphonie de M. George Mathias. L'*allegro*, fort bien dessiné, est d'une instrumentation fine et claire un peu dans la manière de Mozart. Le deuxième morceau, *allegretto scherzando*, est tout à fait charmant, et nous a paru la partie saillante de cette symphonie, qui révèle un talent distingué. M. George Mathias, l'un des meilleurs élèves de M. Barbereau, qui a déjà formé toute une génération de compositeurs instruits, est aussi un pianiste vigoureux capable de lutter avec les plus habiles. A la place de la société de Sainte-Cécile, qui n'a pas eu le courage de persévérer dans la bonne voie où M. Seghers l'avait mise, il s'est élevé depuis quelques années une société musicale formée de jeunes artistes du Conservatoire, qui donne quelques espérances. Dirigée avec zèle par M. Pasdeloup, cette réunion d'intrépides conscrits s'est attaquée à toute sorte de musique, exécutant avec autant de bon vouloir et d'entrain les œuvres de Haydn, de Mozart, de Beethoven et des autres maîtres de la symphonie que celles des pre-

miers venus, et ne reculant même pas devant les ouvertures de M. H. Berlioz. La jeunesse est si courageuse! Jusqu'ici nous nous étions abstenu de pénétrer dans cette grande classe de récréations lyriques, n'ayant pas l'habitude d'entretenir le public de choses qui ne sont pas dignes de son attention. Cette année nous avons été plus curieux, et nous n'avons pas lieu de regretter notre temps. Au concert que la société des jeunes artistes a donné le vendredi saint, nous avons entendu une charmante symphonie de M. Gounod, composée expressément pour cette jeune phalange d'exécutans intrépides. La symphonie de M. Gounod, aux proportions modestes, renferme de jolis détails et des idées fraîches qui ont été rendus par l'orchestre avec un ensemble chaleureux. Si M. Pasdeloup veut avoir de l'ambition, il lui sera facile d'agrandir le champ de bataille de sa petite armée et d'attirer sur elle l'attention des vrais amateurs.

A côté de ces grandes réunions de symphonistes, il existe à Paris plusieurs autres sociétés qui se consacrent à l'exécution des quatuors, des quintettes, et de toutes les compositions qu'on désigne sous le nom générique de *musique de chambre*. Parmi ces sociétés, généralement composées d'artistes éminens, il faut placer au premier rang celle qui a été fondée depuis huit ans par MM. Alard et Franchomme. C'est là, dans les séances qu'elle donne tous les ans à la salle Pleyel, qu'on peut entendre exécuter dans la perfection les quatuors et les quintettes de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Mendelsohn, de Schubert et de Boccherini. M. Alard surtout, qui est un violoniste distingué, un digne élève de Baillot, dont il continue l'enseignement, apporte dans l'exécution de la musique des maîtres, dont il a la modestie de vouloir se contenter, un entrain, une chaleur communicative et une passion pour les belles choses dont on ne peut trop le louer, et qui révèlent un véritable artiste. A la deuxième séance, qui a eu lieu le 4 février, nous avons entendu un trio de Beethoven pour piano, violon et basse, qui a été admirablement exécuté par MM. Alard et Franchomme, et le jeune Planté, un enfant de quinze ans, qui joue du piano comme un maître. Élève d'abord de Mme Saint-Aubert, un de ces professeurs modestes qui se contentent de bien faire en laissant à d'autres la renommée, le jeune Planté est entré au Conservatoire, dans la classe de M. Marmontel, qui lui a fait remporter facilement le premier prix. Le jeu de cet enfant se fait remarquer par la précision, la netteté et un sentiment si juste de la musique qu'il interprète, qu'on s'aperçoit bien qu'il n'exprime que ce qu'il sait et que ce qu'il éprouve. Cette absence d'affectation, qu'on remarque chez tous les enfans précoces, est surtout ce qui nous a frappé dans le jeune Planté, qui n'a pas l'air de se douter de tout ce qu'il y a de fini et de goût dans son talent. La séance s'est terminée par un délicieux quintette en *sol* mineur de Boccherini, plein de grâce et de naturel, qu'on dirait avoir été inspiré par Cimarosa; il est du moins sorti d'une source semblable. A la quatrième séance, donnée le 4 mars, nous avons surtout remarqué des variations de Beethoven pour piano et violoncelle sur un thème de Hændel, emprunté à l'oratorio de *Samson*. Ce morceau a été exécuté par le jeune Planté et le fils de M. Franchomme, autre jeune virtuose plein d'avenir et qui promet d'égaler au moins son père. Le quintette en *mi* bémol de Mo-

zart, chef-d'œuvre de facture et d'inspiration exquise, a complété le programme, qui avait commencé par un joli trio de Weber pour piano, violon et basse. Enfin la cinquième séance, qui a eu lieu le 18 mars, a été remarquable par l'exécution du quintette en *ut* majeur (*opera* 37) de Beethoven, dont le finale à 6/8 est quelque chose de prodigieux. N'oublions pas de mentionner qu'à cette même séance Mlle Salomon, une élève de Mme Farrenc, a exécuté avec clarté et bon goût la sonate en *sol* mineur, pour piano et violoncelle de Beethoven.

A côté de la société de MM. Alard et Franchomme vient se placer celle de MM. Maurin et Chevillard, fondée, il y a quatre ans, pour l'exécution des quatuors de Beethoven. On sait que dans l'œuvre immense de ce grand poète de la symphonie il existe dix-sept quatuors pour instrumens à cordes, dont les cinq derniers particulièrement renferment un problème qui a été l'objet de beaucoup de discussions. Pour les uns, ces derniers quatuors sont l'expression la plus élevée et la plus admirable de l'imagination épique de Beethoven, la pierre d'attente d'un monde nouveau; pour les autres, c'est un mélange disproportionné de beautés de premier ordre et de pénibles divagations qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire. Nous partageons entièrement cette dernière opinion, en ajoutant que les parties inintelligibles et très contestables de ces derniers quatuors ont été le point de départ d'une nouvelle école qui a essayé de se former en Allemagne, et dans laquelle se sont fait remarquer M. Schumann, dont la raison égarée depuis quelque temps inspire de l'intérêt, et M. Wagner, dont les théories ne sont pas moins étranges que ses opéras. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces quatuors, MM. Maurin et Chevillard ont rendu un grand service à la critique ainsi qu'aux amateurs éclairés en les mettant à même de se prononcer en connaissance de cause. Les six séances qu'ils ont données cette année dans la salle Pleyel ont été fort suivies. A la deuxième séance, qui a eu lieu le 2 février, ils ont exécuté le quatuor en *fa*, le dix-septième dans la série, qui est l'un des plus courts. La première partie se débrouille péniblement, et l'ensemble, malgré des détails admirables, ne communique point à l'esprit cette unité de conception qui sera toujours un des caractères des choses belles. Le quatuor en *ut*, qui a terminé la séance, est aussi clair que de l'eau de roche. On sent que le maître, en composant ce morceau, n'a pas de système, et sa pensée est aussi belle que facilement saisissable. A la quatrième séance, on a exécuté le quatuor en *mi bémol*, le quinzième, qui semble être une révolte du génie contre les lois éternelles de l'esprit humain. Le génie a succombé dans cette lutte fratricide, car le génie c'est l'ordre dans une sphère élevée. Dans le douzième quatuor en *la mineur*, qui a été exécuté à la sixième et dernière séance, le finale est un morceau remarquable où l'on admire le récitatif du premier violon qui vient interrompre d'une manière si pathétique le discours des quatre instrumens. L'exécution de MM. Maurin, Chevillard, Mas et Sabatier a été parfaite.

Il s'est élevé cette année une nouvelle société sous la direction de MM. Lebouc et Paulin, ayant aussi pour objet l'exécution de la musique classique vocale et instrumentale. Ses séances, qui ont eu lieu dans la salle Pleyel, ont

été suivies par un grand nombre d'amateurs et n'ont pas manqué d'intérêt. A la deuxième séance, nous avons entendu M. Stockhausen, qui possède une fort belle voix de baryton très aisée, et qui a chanté avec noblesse un air du *Paulus* de Mendelssohn, d'un style élevé mais vague; puis Mme Mattman a exécuté, avec la vigueur qui la caractérise, la sonate pour piano de Beethoven en *ut dièze mineur*, qui est tout un poème. A la troisième séance, nous avons surtout remarqué le quintette en *la* de Mozart, pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle, qui a été exécuté d'une manière admirable surtout par M. Leroy, virtuose de beaucoup de talent sur un instrument aussi difficile que la clarinette. Le finale de ce beau quintette est plus qu'un souvenir de *la Flûte enchantée*. Après un quatuor de Weber pour piano, violon, alto et violoncelle, où l'on retrouve le *brio* et l'élégance chevaleresque de l'immortel auteur d'*Euriante* et d'*Oberon*, M. Paulin et Mlle Berg ont chanté avec goût le beau duo d'*Armide* de Gluck : *Aimons-nous, tout nous y convie*. Enfin, à la dernière séance, Mme Viardot a chanté avec un grand et beau style un air de Hændel, et Mme Mattman a exécuté une sonate de Beethoven pour piano; elle a mis dans son jeu énergique une passion qui donne à son beau talent une physionomie particulière.

Il serait injuste d'oublier les séances de musique classique données par Mme Amédée Tardieu, qui est l'une des trois ou quatre femmes artistes qui jouent le mieux du piano à Paris. Son talent, plus gracieux que fort et plus élégant que passionné, est surtout à l'aise dans la musique de Haydn et de Mozart. Les quatre séances qu'elle a données cette année ont été suivies avec empressement par la bonne compagnie, qui a pris sous sa protection Mme Tardieu, connue autrefois sous le nom de Mlle de Malleville.

On voit que ce n'est pas la bonne musique qui nous a manqué cet hiver. Il faut ajouter à ces séances régulières un grand nombre de concerts parmi lesquels nous citerons celui de Mme Abel, pianiste distinguée, qui a exécuté un peu mollement le cinquième *concerto* en *mi bémol* pour piano avec accompagnement d'orchestre de Beethoven, et qui a été plus heureuse dans les études de Chopin; — le concert donné par M. Ravina, pianiste agréable de l'école de M. Herz, et surtout celui donné au bénéfice des pauvres allemands sous la direction de M. Rosenhain. Le programme de ce concert intéressant a commencé par un trio de la composition de M. Rosenhain qui renferme d'excellentes parties, et puis M. Rosenhain a exécuté sur le piano l'*adagio* d'une sonate de Beethoven avec un feu, une précision et une si grande intelligence de la musique de ce maître inépuisable, qu'on regrette que la modestie de M. Rosenhain, qui est un artiste d'un vrai mérite, l'empêche de se produire plus souvent en public. A ce même concert, nous avons pu entendre et admirer un air spirituel de Sébastien Bach. Quel grand style et quelle profondeur d'accens! Ah! messieurs les partisans du progrès continu et universel, que vous seriez étourdis et décontenancés, si vous connaissiez un coin seulement de cet immense génie, de ce forgeron infatigable de formes et de chefs-d'œuvre enfouis qui se nomme Sébastien Bach! Son œuvre colossal commence à sortir à peine des catacombes où il est enfoui depuis cent ans.

Un autre concert intéressant a été celui donné par M. Tellefsen le 28 mars

dans la salle Pleyel. Suédois d'origine, M. Tellefsen, qui a été l'ami et l'élève de Chopin, dont il conserve la tradition, nous a fait entendre à sa matinée une jeune et jolie personne, Mlle Hélène Berg, sa compatriote, qui a chanté avec un charme infini plusieurs chants nationaux de son pays. Élève de son père, qui a été le premier maître de chant de Mlle Jenny Lind à Stockholm, Mlle Berg possède une voix de soprano étendue, assez égale, et son style n'est pas moins remarquable que les dons gratuits qu'elle tient de la nature. Ces chants nationaux, *la Déclaration*, *les Reproches*, le chant de *Wærmeland*, se composent de quelques notes, de quelques accens mélodiques qui miroitent à l'oreille, et semblent réfléchir des modulations étranges, comme ces diamans qui projettent des clartés diverses. Si l'on veut appliquer l'harmonie à ces tours de gosier populaires, à ces fredons de rêverie douce et pénétrante qui n'appartiennent, pour ainsi dire, à aucune tonalité précise, on en dénature le caractère, et ils échappent à l'accord dans lequel on voudrait les encadrer. Mlle Hélène Berg a dit ces souvenirs avec une grâce et une distinction qui ont vivement impressionné l'auditoire choisi qu'elle avait attiré.

Nous accorderons une mention honorable à M. Krüger, pianiste de talent, et à M. Sighicelli, jeune violoniste, fils du maître de chapelle du duc de Modène, dont il est aussi l'élève. M. Sighicelli a besoin de travailler et de perfectionner son mécanisme, qui laisse beaucoup à désirer dans les traits rapides et les effets de doubles cordes; mais il possède un bon sentiment, et il chante sur son instrument comme on chantait autrefois dans son beau pays avant que M. Verdi n'en eût corrompu le goût. Mme Gaveaux-Sabatier a clos la saison des concerts par celui qu'elle a donné dans la salle Herz le 25 avril, et dans lequel nous avons entendu avec plaisir une agréable composition de M. Godefroid, qui ne se contente pas d'être un prestidigitateur sur la harpe. Son opérette de salon : *A deux pas du bonheur*, renferme de jolies mélodies qu'on ne trouve pas toujours dans des ouvrages plus ambitieux.

Nous ne reviendrons pas sur *l'Enfance du Christ*, que M. Berlioz a fait entendre deux fois à Paris depuis la première apparition de ce chef-d'œuvre de naïveté biblique, et nous ne nous arrêterons pas davantage au *Te Deum* monumental que l'infatigable pionnier a fait exécuter tout récemment dans l'église Saint-Eustache. Quand on n'a plus vingt ans, on ne court pas deux fois de pareilles aventures. M. Berlioz ne saurait écrire désormais trois mesures de musique qui puissent modifier notre opinion. Ce n'est point un système qui nous sépare irrévocablement de lui, ni aucun de ces sentimens vulgaires qui viennent quelquefois obscurcir la conscience d'un juge éclairé : c'est l'art musical tout entier, tel qu'il s'est formé en Europe depuis deux cents ans, sous la double influence que nous avons signalée plus haut, et qui constitue notre tradition. Pour nous, M. Berlioz est une ambition égarée dans un art dont il n'a pas l'intelligence, soit qu'il apprécie les œuvres des autres, soit qu'il s'efforce de manifester ses propres inspirations. Comme l'a dit aussi, en d'autres termes, un de ses contradicteurs les plus indulgens, M. Berlioz est une volonté s'attaquant à des obstacles plus forts que lui, une intelligence distinguée à la recherche d'une forme qui puisse la contenir. Cette forme, il ne l'a pas trouvée, et il ne la trouvera pas.

Ce qui prouve d'ailleurs que M. Berlioz n'a jamais eu lui-même grande confiance dans sa destinée de compositeur, c'est la double carrière qu'il a voulu parcourir simultanément. Se figure-t-on un homme comme Beethoven par exemple, — et M. Berlioz ne se plaindra pas de ce rapprochement forcé, — portant dans son âme et dans son génie les élémens épars du poème divin dont il a enrichi le monde, et s'amusant à écrire des articles dans les journaux de Vienne sur les vaudevilles mis en musique par ses contemporains! Il y aurait dans ce double emploi de facultés qui s'excluent plus qu'une inconséquence, plus qu'une grande difficulté dans les relations de la vie: ce serait la négation de la nature même des choses. Nous l'avons déjà dit, la critique exige avant tout de l'impersonnalité et des principes immuables qu'on applique à des formes sans cesse changeantes. L'écrivain n'invente pas les principes sur lesquels il s'appuie, car il n'y a pas plus de vérités nouvelles à découvrir dans l'ordre moral que dans l'ordre esthétique, et il faut se défier de tout réformateur qui apporte avec lui une théorie dont le passé n'aurait pas eu connaissance. Les grandes révolutions morales se font avec des lieux-communs, et les génies créateurs n'ont jamais eu besoin de promulguer de nouvelles théories pour enchanter le monde.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Aussi ne craignons-nous pas d'affirmer que M. Berlioz, avec de nobles facultés, a failli à la double mission qu'il s'était imposée, et que le style de ses compositions musicales ne vaut pas mieux que celui de ses écrits, où la partialité, le paradoxe et les plus grandes trivialités se mêlent au lyrisme le plus extravagant.

Au milieu de la nombreuse colonie de musiciens allemands qui vivent à Paris, il existe un artiste modeste, un rêveur solitaire et distingué, dont les compositions pour le piano méritent d'être signalées. M. Stephen Heller, qui est assez connu en Allemagne, commence à l'être aussi parmi nous; mais il n'a pas acquis cette popularité bruyante dont ses émules et ses rivaux connaissent le prix. Il vit à l'écart, ne joue jamais en public, médite, travaille et s'efforce de se frayer un chemin, un petit sentier fleuri entre Mendelssohn, dont il a parfois la facture, et Chopin, dont il possède la grâce flottante et la douce mélancolie. Les diverses compositions de M. Stephen Heller, telles que ses *Préludes*, ses *Promenades d'un solitaire*, ses *Nuits blanches*, ses *Rêveries dans les bois*, qui viennent de paraître, ne sont empreintes sans doute ni d'une grande originalité d'inspiration, ni d'une forme saillante et longuement développée; c'est un peu court, mais toujours distingué, et ses morceaux, fort recherchés des amateurs, révèlent un poète qui confie au piano des idées délicates et charmantes.

Le savant directeur du conservatoire de Bruxelles, profitant de quelques jours de loisir, est venu à Paris, où a il donné dans la salle Herz, le 14 avril, un de ces concerts de musique rétrospective qui ont eu tant de retentissement il y a une vingtaine d'années. Nous avons déjà dit dans cette *Revue* que l'idée de faire entendre au public parisien de la musique antérieure à

la naissance du drame lyrique et différente des formes contemporaines appartenait à Choron, notre illustre maître. On nous a répondu, dans un journal spécial et tout dévoué à M. Fétis, qu'il était impossible de lui contester la pensée aussi neuve que féconde des concerts historiques. Il s'agit de bien s'entendre. Dans les exercices publics de l'école de musique classique et religieuse fondée par Alexandre Choron, — exercices qui ont duré depuis 1822 jusqu'en 1830, où l'on voyait tout ce qu'il y avait alors à Paris d'hommes éclairés et curieux de connaître les monumens d'un art aussi mobile que la musique, — on a exécuté des fragmens divers de l'œuvre de Palestrina, plusieurs madrigaux de Gesualdo et de Marenzio, *les Cris de Paris* de Clément Jennequin, appelé par les contemporains *Clemens non papa*, musicien flamand du XVIe siècle; *la Bataille de Marignan*, par le même; des cantates et des madrigaux de Scarlatti, les duos et les trios de Clari et de Steffani, les psaumes de Marcello, les oratorios de Hændel, l'oratorio de Graün, les cantates de Porpora, etc. Or c'est bien là, ce nous semble, de la musique appartenant à des époques et des pays différens, depuis le XVIe siècle jusqu'à la moitié du XVIIIe, qui se fait remarquer surtout par l'avénement de Gluck. Si Choron n'a pas donné aux exercices publics qui avaient lieu tous les ans dans son école le nom de *concerts historiques*, il n'en remplissait pas moins les conditions, et c'est à lui encore une fois que revient l'honneur d'avoir fait entrevoir à l'élite du public parisien que la musique avait aussi ses origines et avait déjà vécu plus d'une semaine. Ce qui est tout aussi incontestable, c'est que M. Fétis a développé l'idée de Choron, qu'il l'a fécondée de ses recherches patientes et fructueuses, qu'il a éclairci un grand nombre de questions importantes et rattaché les différentes formes de l'art à une loi de développement historique qui est le fruit de ses investigations. On voit que nous sommes loin de vouloir amoindrir l'importance des travaux qu'on doit à M. Fétis. Mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, M. Fétis a su apprécier le grand fait de la naissance de la modulation qui sépare la tonalité moderne de celle du plain-chant, et, sans vouloir examiner aujourd'hui si M. Fétis n'a pas exagéré une révolution qui n'avait point échappé d'ailleurs au père Martini, il a le mérite incontestable de l'avoir caractérisée par un mot vraiment scientifique, celui d'*attraction*, qui suppose une série et des fonctions immuables dans les notes de la série, c'est-à-dire de la gamme diatonique.

Le programme du concert historique dirigé par M. Fétis était divisé en trois parties : *musique religieuse*, *musique de chambre* et *musique de danse*. Avant de procéder à l'exécution de ce programme intéressant, M. Fétis a exposé avec une grande facilité de parole des idées qui lui sont familières sur l'essence du beau, qui, pas plus que la vérité, ne saurait être soumis à la variabilité des goûts et des mœurs, et il a opposé cette doctrine à celle du progrès continu, qui est la grande illusion des esprits de notre temps. Peut-être le savant professeur n'a-t-il pas prévu toutes les objections que pourrait soulever sa doctrine spiritualiste, qui est celle de Platon et de saint Augustin, si on lui demandait comment il concilie cette inaltérabilité du beau avec la variété infinie des formes qui le manifestent dans l'histoire. Le beau, le juste

et le vrai, qui sont les trois modes sous lesquels nous apparaît l'absolu qu'on nomme Dieu, comment les reconnaître au milieu des phénomènes et variables de la vie? Palestrina est-il aussi beau que Mozart, et alors comment expliquer l'immense progrès qui s'est opéré dans l'art musical depuis l'auteur de la messe du pape Marcel jusqu'à l'auteur de *Don Juan?* Peut-être le mot *idéal* mis à la place du beau soulèverait-il moins de difficultés, car l'idéal n'est pas toujours le même, il change avec les civilisations dont il est la plus haute expression, et c'est alors que Palestrina et Mozart peuvent être les représentans de l'idéal d'une époque donnée, sans qu'on ait à contester le progrès qui s'est opéré de l'un à l'autre.

Le premier morceau du programme, un *cantique à la Vierge* que chantaient les confréries italiennes vers la fin du XVe siècle, est une prière en chœur sans accompagnement. Le caractère en est doux et placide, et l'harmonie purement consonnante n'admet ni mouvement dans les parties, ni accent mélodique bien prononcé. C'est le gazouillement pieux d'une âme d'enfant ou de jeune fille. Le second morceau, un *Kyrie* en chœur tiré de la messe de Josquin Després intitulée *la, sol, fa, re*, morceau qui a été exécuté à l'école de Choron, et qui remonte à l'année 1504, est un tissu d'imitations dont le mérite consiste dans le mouvement des parties, et nullement dans l'idée ni dans l'expression musicale. L'*Ave Maria* à six voix, de Nicolo Gambert, maître de chapelle des empereurs Charles-Quint et Ferdinand, est plus compliqué et plus ingénieux encore que le morceau précédent, et se rattache au même ordre de faits. Ce n'est pas encore de la musique proprement dite, c'est de la dialectique de sons. Le *Salve, Maria*, hymne en chœur de Palestrina, qui terminait la première partie, est au contraire une prière d'une expression ineffable. C'est divin, et cependant réalisé avec les mêmes moyens qui étaient à la disposition de Nicolo Gambert : voilà le génie!

La *villanella* napolitaine à quatre voix qui ouvrait la seconde partie est une sorte de serénade dont l'effet est surtout dans le rhythme, qu'on voit naître et se dégager péniblement des étreintes du contrepoint. Les *frottole* vénitiennes à cinq voix, de Gastoldi, qui vivait à Venise en 1596, rentrent dans le même genre que le morceau précédent : c'est l'expression du bonheur de vivre et de se mouvoir. Le *dialogue sentimental*, pour violon, viole, basse de viole et violone, — tous appartenant à la famille des instrumens à cordes, — par Henri Schütz, qui vivait en Allemagne à la fin du XVIe siècle, est un morceau des plus curieux où l'on commence à voir s'agiter une sorte de fantaisie. Contenue dans un dessin d'accompagnement un peu vague, la mélodie encore timide semble chercher une issue, une note caractéristique qu'elle ne trouve pas, et dire comme Leporello, dans le sextuor de *Don Juan :*

Più che cerco
Men ritrovo
Questa porta sciagurata...

Il n'est pas inutile de faire remarquer que ce Schütz est un élève de l'école de Venise et de son illustre chef, Jean Gabrielli. Il faisait partie de ce groupe

de musiciens allemands hardis et novateurs qui, au commencement du XVIIe siècle, s'éprirent de l'art et de la fantaisie de l'Italie. Le madrigal à cinq voix, par Rolland de Lassus, qu'on a exécuté ensuite, est, comme l'a fait remarquer M. Fétis, animé d'un sentiment dramatique. C'est peut-être le seul madrigal où l'on trouve une voix dominante suivie des autres parties qui lui font cortége. Mais le morceau le plus remarquable de la seconde partie a été un chant espagnol à six voix de femmes, avec accompagnement de guitare, par Soto de Puebla, compositeur de la cour de Philippe II. Inspiré sur des paroles guerrières, — un appel aux armes, — ce chant, qui est rempli de vocalises, porte le caractère des mélodies populaires qui sont la seule musique que possède le peuple espagnol. Dans la troisième partie, beaucoup moins intéressante, nous n'avons remarqué que *la Romanesca*, que M. Alard a exécutée dans la perfection, mélodie depuis longtemps connue, mais une des plus précieuses trouvailles qu'on doive aux recherches infatigables de M. Fétis.

Nous ne pouvons mieux résumer cette revue de la saison musicale, qui vient de terminer son cours, qu'en parlant d'une pétition que MM. les facteurs d'instrumens à vent de la ville de Paris ont adressée à l'Institut. Cette pétition, qui a fait grand bruit dans le monde musical, a été signée par tous les chefs d'orchestre et un grand nombre de compositeurs distingués. Elle a pour objet d'attirer l'attention des juges compétens sur la fâcheuse influence des instrumens connus sous le nom de *saxophones*. Sans entrer ici dans la question de propriété, qui est du ressort des tribunaux, il est incontestable que les inventions de M. Sax sont de nature à rompre l'équilibre de nos orchestres modernes et à faire disparaître toute une famille d'instrumens délicats, qui serait une perte irréparable pour le coloris de l'instrumentation. Les membres qui composent la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts ne peuvent pas être d'un avis contraire; mais il est douteux qu'ils aient le courage de se prononcer dans une question qui intéresse l'avenir de l'art musical et celui d'une grande industrie qui honore la ville de Paris.

P. SCUDO.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1855.

A mesure que la crise de l'Europe se prolonge et que les incidens se succèdent, il y a un fait qui se reproduit sans cesse avec une obstination singulière. Quand la question semble toucher à un terme décisif, elle prend tout à coup une face nouvelle et menace d'échapper à toutes les directions. Quand on s'efforce de préciser le débat et de le réduire à une alternative inflexible qui oblige du moins toutes les politiques à se dessiner, il se trouve là tout à propos quelque expédient qui ajourne un dénoûment sans diminuer la gravité de la situation. En un mot, chaque tentative qu'on fait semble avoir pour résultat moins d'éclaircir ces terribles complications que d'augmenter l'incertitude et d'infliger périodiquement à l'Europe une déception de plus. L'Europe avait oublié, il faut le dire, ce que c'est qu'une de ces luttes dont tout le monde sent la grandeur, sans qu'on sache sur quel champ de bataille et par quelles armes elles peuvent être tranchées... Elle a cru mener une guerre d'équilibre aussi vite qu'une campagne industrielle. Il s'est trouvé que la guerre a ses conditions, qu'une affaire où sont éngagés des intérêts très divers, des gouvernemens d'un tempérament opposé, a ses lenteurs, et que la diplomatie elle-même, accoutumée à gagner du temps, n'a point perdu sa fertilité de combinaisons et d'atermoiemens. Quand la conférence de Vienne s'ouvrait il y a quelques semaines déjà, on était certes fondé à croire qu'elle conduirait à un résultat précis et capital : ou la Russie accepterait les conditions qui lui étaient faites, et alors c'était la paix, ou elle refuserait d'y souscrire, et alors l'intervention décidée et immédiate de l'Autriche était la conséquence de ce refus. Encore une fois cependant il n'en est pas absolument ainsi. Le résultat n'est point aussi prompt qu'on l'avait pensé. La Russie a refusé, il est vrai, les garanties qui lui ont été demandées; mais l'Autriche semble n'avoir point perdu tout espoir de renouer, par quelque combinaison nouvelle, ces négociations qui viennent d'échouer. La question reste

en suspens, et, comme il arrive souvent, l'imprévu s'y mêle, par la retraite du ministre des affaires étrangères de France, survenue peu après le retour de M. Drouyn de Lhuys de Vienne. Or quel est le sens et quel est le lien de ces incidens? à quel point les négociations, qui s'achèvent à peine, ont-elles laissé la question? quel est le caractère réel des dernières propositions de l'Autriche et de sa situation vis-à-vis de l'Angleterre et de la France? Un seul fait est certain : l'Europe sait aujourd'hui sur quoi la conférence de Vienne a eu à délibérer, quelles propositions se sont trouvées en présence. Elle peut mesurer le terrain, évaluer les prétentions, juger les conditions des puissances et les concessions peu compromettantes de la Russie. Elle peut voir la véritable nature, la signification et la portée de ce débat diplomatique dans les protocoles mêmes que le gouvernement anglais a livrés à la publicité tout récemment.

C'était certainement la lutte politique la plus sérieuse qui pût s'agiter, et la résistance des plénipotentiaires russes, les argumens mêmes dont ils se sont servis, l'obstination de la politique des tsars perçant à travers tout, sont le plus lumineux commentaire de la guerre qui se poursuit. On sait où résidait la difficulté principale de cette négociation. Elle consistait dans la révision du traité du 13 juillet 1841, de façon à relier complétement l'empire ottoman à l'équilibre européen et à mettre fin à la prépondérance russe dans la Mer-Noire. C'est dans ces termes que l'Autriche, l'Angleterre et la France avaient exprimé leur pensée après leur alliance du 2 décembre; c'est là ce qu'il s'agissait de réaliser, et c'est là ce que les agens de la Russie avaient accepté en principe. Afin d'ôter du reste tout caractère blessant à la combinaison qui pourrait être adoptée, les plénipotentiaires des puissances alliées avaient offert au prince Gortchakof et à M. de Titof, représentans du cabinet de Pétersbourg dans la conférence, de prendre l'initiative de cette combinaison. Après quinze jours passés à attendre des instructions que les agens du tsar n'avaient pas, il s'est trouvé, en fin de compte, que la Russie n'avait rien à proposer pour le moment; ses propositions ne sont venues que plus tard comme une réponse à celles des autres puissances, et certes l'incompatibilité ne pouvait être plus complète. Dans le fond, quel est le résumé des divergences qui ont éclaté immédiatement? Sur quels points s'est livré ce combat diplomatique, soutenu par les représentans des gouvernemens alliés et en particulier par M. Drouyn de Lhuys avec une remarquable fermeté? Les puissances présentaient tout un système d'arrangement fondé sur le principe dont l'adoption était en quelque sorte la raison d'être de la conférence. Les deux bases de ce système étaient que la Porte participerait désormais aux avantages du droit public de l'Europe, que tous les états s'engageaient à respecter et à faire respecter l'intégrité territoriale et l'indépendance de l'empire ottoman, et en outre que les forces navales de la Russie dans la Mer-Noire ne dépasseraient pas le chiffre de huit vaisseaux ou frégates, plus un nombre proportionné de petits bâtimens. Cette dernière stipulation devait avoir le caractère d'un engagement contractuel entre l'empereur de Russie et le sultan, engagement sanctionné par l'Europe. S'il est une chose remarquable, c'est l'ensemble avec lequel la Russie a repoussé également ces deux propositions, qui n'étaient cependant que la traduction la plus simple

du principe qu'elle avait admis. Elle n'a point refusé sans doute de s'engager à respecter l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman, mais elle a refusé tout ce qui constituerait une garantie active; en d'autres termes, elle offrait une garantie chimérique et illusoire, qui ne l'engageait à rien, lors même qu'une province turque eût été envahie. Par une circonstance singulière qui démontre la persistance des vues de la Russie, M. de Bourqueney a pu rappeler que dans la négociation du traité de 1841 il avait trouvé déjà la même résistance opiniâtre sur ce point chez les plénipotentiaires russes. Quant à la limitation des forces navales, elle a été absolument et invinciblement repoussée, de telle sorte que la situation restait la même; elle était peut-être aggravée au contraire : elle se résumait dans une garantie sans efficacité donnée à la Turquie et dans la continuation d'une prépondérance menaçante.

En définitive cependant qu'a proposé la Russie? Elle a proposé l'ouverture des détroits d'abord; mais une telle concession ne pouvait être considérée comme fort sérieuse, parce qu'outre qu'elle était faite aux dépens du sultan, elle répondait peu à l'objet de la guerre actuelle, qui n'est point sans doute de permettre à la Russie de faire arriver sa flotte de la Baltique dans la Mer-Noire, et d'accroître ainsi une force déjà démesurée. C'est alors que les plénipotentiaires russes ont provoqué une dernière réunion de la conférence pour faire une suprême proposition. C'était de maintenir la clôture des détroits, en réservant au sultan la faculté d'appeler dans la Mer-Noire les vaisseaux de ses alliés, s'il jugeait sa sûreté menacée. En premier lieu, c'est une faculté que le sultan n'a pas besoin de recevoir de la Russie, sans aucun doute. Qu'on remarque en outre le singulier caractère d'un arrangement qui suppose la nécessité de recourir de nouveau à un secours étranger, et qui par cela même constate le péril. Du reste l'article présenté par le prince Gortchakof n'avait garde de spécifier le genre de danger qui pouvait menacer la Turquie, et impliquait la faculté pour le sultan de faire appel à la Russie aussi bien qu'à la France et à l'Angleterre. C'est là en effet une des tactiques de la Russie dans ces négociations. C'est une de ses habiletés de représenter toutes les puissances comme étant dans une situation d'égalité vis-à-vis de la Turquie, et de se montrer préoccupée de l'indépendance ottomane. Si une puissante flotte russe est nécessaire dans la Mer-Noire, c'est pour garantir cette indépendance et en même temps l'équilibre de l'Europe! En réalité cependant, on le sait bien, il n'y a nulle parité dans la situation de la Russie et celle des autres états de l'Europe vis-à-vis de l'empire ottoman. Ni leurs rapports, ni leurs précédens, ni leurs ambitions, ne sont les mêmes. Personne ne soupçonnera les diverses puissances européennes, comme le disait un plénipotentiaire autrichien, M. de Prokesch, de vouloir attenter à l'intégrité de la Turquie, parce que ce n'est point leur intérêt, parce que ce n'est point leur *vocation*, suivant le mot que la Russie s'applique à elle-même. Qui en Europe peut menacer l'indépendance ottomane? Même quand la France eut l'idée de prêter son appui au pacha d'Égypte, à Méhémet-Ali, ce n'était nullement dans la pensée de porter atteinte à l'existence indépendante de la Porte ottomane. Cela pouvait être une erreur, mais on se laissait aller au contraire à l'illusion d'une régénération possible de l'empire turc

par un homme qui avait déployé quelque énergie, et qui n'était guère qu'un barbare intelligent. Quelle a été, d'un autre côté, la politique de la Russie depuis un siècle, si ce n'est de tendre sans cesse vers Constantinople, de dominer la Turquie par la guerre, par les traités, de travailler à l'affaiblissement progressif de ce *malade* dont l'empereur Nicolas annonçait la mort prochaine avec l'infaillibilité d'un médecin qui allait employer les remèdes héroïques? Sait-on à quel moment la question actuelle a pris ses vraies proportions? Ce n'est pas même peut-être quand le prince Menchikof est allé à Constantinople, c'est le jour où l'on a connu ces conversations de l'empereur Nicolas, disposant déjà en maître d'une conquête qu'il croyait assurée. Ce jour-là, la lutte a été engagée entre la civilisation européenne et cette puissance menaçante du fanatisme religieux appuyé de la force barbare. Et qu'on l'observe bien, cette politique de la Russie a pu céder à Vienne sur des points qui servaient à désintéresser l'Allemagne; elle n'a point cédé sur ceux qui désintéressaient l'Europe, et lui offraient la seule garantie derrière laquelle puisse s'abriter sa sécurité. Elle a même montré jusqu'au bout un redoublement de ténacité. La conférence une fois arrivée à cette limite extrême où éclatait l'impuissance de tous les efforts de conciliation, il semble surprenant que la discussion se soit un moment égarée et soit allée se perdre dans l'impasse d'un ajournement indéfini, au lieu d'aller droit au but, c'est-à-dire à la rupture définitive d'une négociation sans résultat. Par là on eût peut-être évité plus d'une difficulté, et dans tous les cas la situation était plus conforme à la réalité des choses. Ce n'est point le parti auquel les membres de la conférence se sont arrêtés.

Quoi qu'il en soit, dans le cours de cette laborieuse et délicate négociation il y a un fait significatif. Pas un instant les représentans de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre ne se sont trouvés en dissentiment. Les considérations qu'avaient à faire valoir les agens des puissances engagées déjà dans la guerre ont été soutenues avec une égale force par le ministre de l'empereur François-Joseph, et au dernier moment encore M. de Buol constatait que les propositions dont M. Drouyn de Lhuys avait pris l'initiative au nom des puissances alliées réalisaient les conditions nécessaires à la sécurité de l'Europe, et que les propositions de la Russie étaient inacceptables. Maintenant la situation de l'Autriche, si complétement conforme à celle de la France et de l'Angleterre dans les négociations, sera-t-elle différente sur un autre terrain? Les dernières propositions de Vienne, dont on a parlé, auxquelles se rattache la retraite de M. Drouyn de Lhuys, sont-elles de nature à délier l'Autriche de ses engagemens, pour n'être point acceptées? Chacun a naturellement sa version sur ces faits et ces propositions. Voici, pour notre part, celle que nous croyons juste et vraie.

L'Autriche, dans son projet, aurait posé, comme base de la limitation de la puissance russe dans la Mer-Noire, l'état actuel des forces navales du tsar, tenant ainsi pour acquis les résultats de la guerre. Si le gouvernement russe augmentait sa flotte d'un seul bâtiment, chacune des puissances alliées aurait eu le droit de faire entrer immédiatement dans la Mer-Noire un nombre de vaisseaux égal à la moitié de ceux de la Russie. Enfin on assure même qu'il y aurait eu une stipulation particulière qui aurait donné un caractère

permanent à l'alliance de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, et les aurait engagées pour une action commune, au cas où la puissance russe fût redevenue menaçante. Il est aisé de saisir l'économie et la gradation de cette combinaison. Le premier article eût été facilement admis sans doute; le second organisait déjà une guerre nouvelle; le troisième supposait cette guerre imminente, et lui imprimait le caractère d'une fatalité toujours prête à renaître. Il est probable que les gouvernemens de France et d'Angleterre ont hésité devant l'acceptation d'un moyen qui ne faisait que constater un péril qu'il s'agit de conjurer aujourd'hui. La retraite de M. Drouyn de Lhuys sur ces entrefaites s'explique sans doute parce que l'ancien ministre des affaires étrangères aurait été plus particulièrement frappé des avantages de la proposition autrichienne, soit que la Russie l'acceptât, soit qu'elle la repoussât; il ne serait point impossible cependant qu'elle ne se rattachât plus encore aux communications qui ont dû avoir lieu à cette occasion entre Londres et Paris. Du reste la question demeure entière, et l'Autriche n'a pu évidemment considérer le moyen de pacification éventuelle qu'elle proposait que comme une combinaison digne d'être examinée, mais qui ne la dégageait d'aucune de ses obligations. Ces obligations en effet restent intactes et conservent toute leur force.

Le but poursuivi par l'Autriche, de concert avec l'Angleterre et la France, est-il atteint? Les négociations de Vienne n'ont-elles pas mis à nu l'inflexibilité des prétentions russes? Comment dès lors le gouvernement de l'empereur François-Joseph hésiterait-il devant les nécessités d'une politique qu'il a librement choisie dans l'intérêt de l'Europe comme dans l'intérêt de l'Autriche et de la puissance germanique? Il serait difficile de dire ce que fera le cabinet de Vienne dans un délai déterminé. Ce qu'il fera définitivement ressort de sa situation même, de ses antécédens, de ses engagemens, de ce qu'il se doit à lui-même, pourrait-on dire. Il faut bien le remarquer, se rejeter aujourd'hui dans l'immobilité, ce serait pour l'Autriche reculer au-delà de la Prusse elle-même, car enfin la Prusse n'a point accepté un rôle actif dans la question qui s'agite. On peut trouver que le cabinet de Berlin se résigne trop aisément à la politique d'une puissance de second ordre; on ne saurait l'accuser d'éluder des engagemens qu'il n'a pas pris, qu'il a refusé de contracter, au risque de rester hors d'une des plus grandes affaires de ce siècle; on ne peut même en vérité l'accuser de trop d'habileté. Il y a une considération qui n'a pas moins de valeur. Personne n'ignore les puissans moyens d'action qu'a la Russie en Allemagne. Ces moyens se sont manifestés dans toute cette crise, ils se manifestent encore. Eh bien! en présence de ces deux faits, l'hésitation de l'Autriche à faire appel aux états allemands et le travail obstiné de la politique russe au-delà du Rhin, que serait-on porté à conclure? C'est qu'au sein de l'Allemagne même la Russie est plus maîtresse encore que l'Autriche, puisqu'elle la neutralise et l'empêche de suivre l'impulsion de sa politique. Enfin il est un motif puissant pour déterminer le cabinet de Vienne, et ce motif tire encore plus de valeur de quelques incidens récens. Depuis que la guerre est née, on n'a pu méconnaître qu'elle pouvait frayer une issue à toute sorte de questions nouvelles et périlleuses, fomenter des passions, réveiller l'espoir des nationalités

vaincues, en un mot arriver à remettre en doute l'état même du continent. Il n'y avait qu'un moyen de contenir la guerre dans les limites politiques qui lui ont été d'abord tracées : c'était l'union de toutes les forces régulières de l'Europe associées pour un même but et pesant de tout leur ascendant sur la Russie. Cette union a été affaiblie une première fois par la retraite de la Prusse. L'Autriche a été plus prévoyante, elle le sera indubitablement encore, en portant l'autorité de ses forces avec l'autorité de ses conseils dans la lutte où l'attendent l'Angleterre et la France.

Quant à ces dernières puissances, il est facile de le voir, l'issue des négociations de Vienne ne leur laisse d'autre alternative que de continuer la guerre. Or cette guerre n'est pas seulement pour l'Angleterre un grand fait extérieur, elle est encore une épreuve des plus graves pour sa vie intérieure, pour ses institutions. Lord Palmerston, en montant au pouvoir il y a quelques mois, avait arrêté un moment ce flot de mécontentemens populaires soulevés contre la précédente administration. Il fut pendant quelques jours l'homme unique de l'Angleterre, celui dont l'énergie devait tout sauver. Il n'y eut jamais peut-être d'homme d'état plus universellement désigné au pouvoir. Son malheur fut d'inspirer trop de confiance, car il ne pouvait évidemment la justifier; il ne l'aurait pas pu avec des miracles de volonté, et en fin de compte, au bout de quelque temps, il se trouve que lord Palmerston voit un peu tout le monde se tourner contre lui : les partisans de la paix, qui font des motions dans le parlement; les partisans de la guerre, qui commencent à ne plus avoir une foi entière en son énergie. Dans le fond, et c'est là ce qu'il y a de grave, ce n'est pas contre lord Palmerston qu'est dirigée précisément toute cette agitation, c'est contre tout un système de gouvernement, le gouvernement de l'aristocratie anglaise. Tous ces mécontentemens qui fermentent depuis quelques mois, et que les malheurs de l'armée ont fait éclater, sont venus, selon l'habitude, se discipliner et se concentrer dans une association nouvelle, organisée pour la réforme administrative. Ce sont des bourgeois, des négocians, des banquiers de la Cité, qui se sont réunis dans le vieux palais de Guildhall, et ont inauguré cette agitation, qui va bientôt rayonner sur l'Angleterre tout entière. Le mot d'ordre est de faire arriver la capacité, l'aptitude individuelle à la direction des affaires. C'est tout un mouvement contre les lords qui remplissent les emplois publics, dont les fils, les gendres, les petits-neveux peuplent la chambre des communes. Que deviendra cette agitation ? Elle se présente tout au moins avec un caractère des plus sérieux, et elle survivra probablement à la guerre qui l'a fait naître. Il s'agit aujourd'hui, pour certaines classes, de conquérir leur part de pouvoir. Si on prenait au mot les nouveaux réformateurs, ce serait une révolution véritable contre l'aristocratie, et même, à beaucoup d'égards, contre la constitution anglaise. Il y a heureusement chez nos voisins un sens pratique qui réduit ces grands mouvemens à ce qu'ils ont d'applicable, et de tout cela il n'est point impossible qu'il ne sorte un nouveau degré de vitalité et de puissance dans l'organisation politique de l'Angleterre.

La France n'en est point à ces agitations. Ces réformes qui passionnent l'Angleterre aujourd'hui, il y a longtemps qu'elle les a faites, et elle les a ac-

complies avec une rapidité, avec une fureur de logique qui n'a point servi à fortifier sa constitution politique et morale. Pour le moment, un des faits les plus considérables dans les conditions intérieures de la France est le changement qui vient d'avoir lieu dans le ministère, changement qui emprunte lui-même toute son importance des circonstances extérieures. Par une coïncidence singulière, il s'est trouvé qu'il sortait presque à la fois, à peu de jours de distance, du ministère des affaires étrangères, deux hommes qui avaient reçu à sa naissance cette terrible question d'Orient et l'avaient conduite jusqu'à ce moment, — le ministre, M. Drouyn de Lhuys, et le directeur des affaires politiques, M. Thouvenel. Le premier s'est retiré, le second avait été nommé peu de jours auparavant ambassadeur à Constantinople, où l'appelaient et sa connaissance des complications actuelles et son talent. M. Drouyn de Lhuys a été remplacé par M. le comte Walewski, qui représentait depuis quelques années la France à Londres; M. Thouvenel a pour successeur M. Armand Lefebvre, qui a été ministre à Berlin et qui était depuis conseiller d'état. Enfin c'est M. de Persigny qui va remplacer à Londres M. le comte Walewski. Ainsi s'est terminé ce mouvement diplomatique.

A travers les incidens qui se rattachent à la question dans laquelle la France est engagée, il y a cependant dans les conditions économiques actuelles du pays un fait qui ne laisse point d'avoir sa gravité et sa signification. Ce fait, c'est le renchérissement permanent ou plutôt croissant, surtout à Paris, de toutes les locations et de tous les objets d'alimentation. Se loger et se nourrir deviendra bientôt un luxe à la portée du petit nombre. Paris est sans doute la ville des splendeurs et des magnificences; seulement l'essentiel de la vie tend à y devenir d'un accès difficile. A quelle cause peut-on attribuer cette élévation subite de toute chose? Il est évident que l'esprit de spéculation y est pour beaucoup au moment où l'exposition universelle attire à Paris des flots incessans de visiteurs de tous les pays, ce qui fait que l'exposition pourrait bien être à la fois une occasion de fortune pour quelques spéculateurs et une occasion d'appauvrissement pour la masse de la population. Ce n'est point là sans doute son but. Quelque influence que puisse avoir accidentellement une exposition, il y aurait toutefois à observer s'il n'y a pas là un fait économique plus général, tenant à la situation du pays, à ses tendances, au caractère même que prend de plus en plus la civilisation. Tandis que les causes de dépenses augmentent à mesure que se développent les besoins matériels, la passion des jouissances, les goûts de luxe, — les revenus s'accroissent-ils dans la même proportion? Et si cette proportion n'existe point, n'est-ce pas le signe de profondes perturbations morales et économiques à la fois? Ce sont là certes de graves questions que tous les spectacles contemporains servent à faire naître.

Le monde est occupé aujourd'hui à résoudre bien des problèmes sous lesquels il semble plier par instans : problèmes de politique et d'économie sociale, problèmes d'organisation intérieure ou d'équilibre universel; ils embrassent tous les côtés de la sociabilité humaine, s'étendent à tous les pays à travers la variété de leur histoire et de leurs mœurs, et se rattachent au grand problème qui les domine tous, celui de la destinée de notre temps. Le malheur de bien des esprits est d'entrer dans ce mouvement sans direc-

tion, de s'asservir à tous les entraînemens et de croire qu'ils vont suppléer par une foule de forces nouvelles et incohérentes à quelques vérités premières et immuables. Ces vérités ne cessent point de luire sur le monde et d'en être la règle. Si elles pâlissent, l'obscurité et l'incertitude règnent dans les âmes; quand les sociétés se sentent malades, c'est qu'elles ont à demi secoué cette salutaire domination. Il y a bien longtemps que cela a été dit, on ne tombe que du côté où l'on penche. Notre siècle ne penche pas vers l'excès du spiritualisme. Ce n'est pas qu'il n'y ait toute sorte de spéculations ardentes : il y a même des mystiques; mais, par une bizarrerie propre à notre époque encore plus qu'à toute autre, ce sont des mystiques matérialistes, qui ne font qu'ajouter à la confusion et au désordre. C'est ce qui donne plus de prix à ces vives et sévères notions résumées et fortifiées, s'il se peut, dans ce livre de M. Cousin sur *le Vrai, le Beau et le Bien*, qui vient d'avoir une édition nouvelle, et dont les *Premiers Essais de philosophie*, récemment refondus et réimprimés, sont comme les prolégomènes. Lorsque M. Cousin commençait sa carrière, il la commençait, et ce fut son mérite, en relevant e drapeau du spiritualisme, en rompant avec les idées du XVIIIe siècle, qui n'étaient pas seulement le démenti de la vérité philosophique, qui étaient « la racine des malheurs de la patrie, » selon l'expression éloquente de l'auteur, parce qu'en propageant le scepticisme et le matérialisme, elles tuaient d'avance la liberté elle-même. Le vrai qui est le but de la philosophie, le bien qui est la règle de la vie pratique, le beau qui est le souverain idéal de tous les arts, c'est le spiritualisme tout entier, qui s'appelle religieusement le christianisme, qui se confond souvent avec lui et ne peut le contredire. Quelque nom qu'on lui donne, c'est toujours la même doctrine relevant l'âme par le sentiment de son immortalité, restituant l'idée du droit et de la justice dans la politique, l'idée du devoir dans la vie, l'idée de la liberté et de la responsabilité dans la conscience humaine, l'obligation morale partout. Il y a des esprits exclusifs qui proclament l'incompatibilité de la philosophie et de la religion. Il en est ainsi certainement s'il s'agit des philosophies qui abolissent Dieu, réduisent la morale à un calcul d'intérêt ou de bonheur, et mettent la liberté dans l'ivresse du droit individuel. Il n'en est pas de même de la philosophie véritable, qui rassemble toutes les grandes notions et cherche à les coordonner dans la mesure des forces de l'intelligence humaine. Ce spiritualisme généreux, ainsi que le dit M. Cousin, c'est la philosophie du christianisme, de même que le christianisme est sa religion. Là est leur lien. Religion et philosophie ne s'excluent pas, elles marchent par des voies différentes, par la foi et par la science, à un même but, qui est de rehausser les esprits et les cœurs, en les remettant en présence des devoirs, des obligations et des grandeurs de leur destinée morale.

C'est à ce point de vue que la philosophie est une lumière et une force, de même que l'histoire est une grande école pratique, qui montre comment dans la réalité les faits ne se succèdent point au hasard, comment la responsabilité des hommes est à chaque instant engagée. L'histoire dans tout son cours est un drame et une leçon. Elle tire son intérêt et sa moralité de la puissance des événemens, de la mêlée des passions et des caractères, de la suite même des choses. Le sens du drame se fait jour à mesure qu'on peut

en apercevoir plus distinctement l'ensemble, et qu'on pénètre mieux ce qui reste inconnu des contemporains. Ainsi il arrive de cette époque impériale, qui a reçu déjà de si vives lumières de la correspondance de Napoléon et de Joseph. L'*Histoire des Négociations diplomatiques relatives aux traités de Lunéville et d'Amiens*, publiée aujourd'hui par le même auteur, M. Du Casse, ne supplée point à cette correspondance; elle la complète en certaines parties, elle y ajoute la correspondance de l'empereur avec son oncle, le cardinal Fesch, au sujet des affaires de Rome et des démêlés du terrible héritier de Charlemagne avec le chef de l'église. Elle met sous les yeux, heure par heure, les difficultés, les prétentions, les tentations dirons-nous, en même temps que les gloires de ces négociations avec l'Autriche, qui eurent à franchir ces deux merveilleuses étapes, Marengo et Hohenlinden, pour aboutir au traité de Lunéville. L'Autriche résistait, on le conçoit bien; elle avait en dernier lieu pour négociateur un homme, M. de Cobentzel, décidé au fond à la paix, mais défendant pied à pied le terrain. Quant au négociateur français, celui qui devait être le roi Joseph, quelque habileté qu'il pût avoir, il eut certainement deux coopérateurs qui lui aplanirent les difficultés de protocole : le premier consul et le général Moreau. Ces deux traités de Lunéville et d'Amiens, ces deux gages éphémères d'une paix sans durée, sont au reste moins importans peut-être par leurs stipulations, restées inefficaces, que comme des dates caractéristiques. La France ramenée à une sorte de réconciliation avec elle-même et avec les autres peuples, l'ordre intérieur renaissant sous un gouvernement jeune et plein de gloire qui n'était une humiliation pour personne, la tranquillité des consciences assurée par le concordat, les temples rouverts, la paix continentale signée avec l'Autriche et la paix maritime avec l'Angleterre, nos frontières étendues du Rhin aux Pyrénées, de l'Océan aux Alpes, — c'était peut-être le plus haut degré de grandeur compatible avec l'état du monde.

Comment une telle situation fut-elle à peine une halte? Était-ce une fatalité de cet antagonisme de la révolution française avec la vieille Europe? Est-ce entraînement du génie de la guerre, besoin de grandir chez un homme qui croyait avoir encore à donner à la France pour prix d'une couronne? Il y eut sans doute de toutes ces causes. Que l'Autriche fût mécontente de reculer jusqu'à l'Adige en Italie, cela est évident. Que l'Angleterre n'eût point un amour ardent pour la paix, si on en pouvait douter, il suffirait de lire une lettre curieuse de lord Malmesbury publiée par M. Du Casse. Lord Malmesbury avait été le négociateur choisi à deux reprises pour se rendre à Paris et à Lille. L'essentiel était de faire illusion aux partisans de la paix en Angleterre et au gouvernement français. Tout l'art diplomatique de lord Malmesbury consista la première fois à entamer une négociation en posant une question à laquelle on ne devait pas répondre, et en provoquant une autre question à laquelle il ne répondrait pas lui-même. A Lille, ce fut différent : il prétendait traiter pour des alliés dont il n'avait pas les pleins-pouvoirs, et il avait reçu de son propre gouvernement des pouvoirs que démentaient ses instructions secrètes. La mission de Lord Cornwallis à Amiens fut plus sérieuse, puisqu'elle aboutit à un résultat; mais le traité n'était point signé, qu'il y eut un soulèvement en Angleterre, et ici inter-

vient la part de responsabilité du chef du gouvernement français. Cette part, c'est le système d'absorption suivi à l'égard de l'Italie, qui avait été un objet réservé dans les négociations. Napoléon cédait à une sorte d'enivrement de victoire et de puissance. « L'occasion est trop belle pour ne pas la saisir, et nous trop habiles pour ne pas en profiter, » disait Talleyrand dans une lettre à Joseph pendant que le traité de Lunéville se négociait. C'était une politique de tentation, et c'est sur cette pente qu'allait se précipiter l'empire. Napoléon ne vit pas que la France était plus grande réellement quand elle allait jusqu'au Rhin que lorsqu'elle allait au cœur de l'Allemagne, lorsque Rome était un département français, parce que la première de ces grandeurs était durable, et que l'autre était une lutte contre l'impossible. Un des plus curieux épisodes, à coup sûr, de cette publication nouvelle est la correspondance de l'empereur avec le cardinal Fesch. Ici ce n'est point contre l'impossible que Napoléon vient échouer, ce n'est point contre la coalition des états ou la conjuration des élémens, c'est contre un pape et quelques prêtres. L'empereur aimait la religion, mais il l'aimait un peu comme une matière de gouvernement. Il était sensible surtout à la partie des commandemens de l'église qui enseigne à respecter l'ordre social et « à ne point abuser de la liberté. » Rien n'égale l'étonnement et l'impatience hautaine dont il est saisi lorsqu'il se trouve en présence d'une résistance passive et désarmée, contre laquelle il est impuissant. Il ne se rend pas compte de cette lutte qui l'exaspère, et dont le secret est dans un mot d'une lettre que lui adressait le cardinal Fesch : « Sire, lui disait son oncle, vous couvrez la terre de vos armées et de votre puissance; mais vous ne sauriez commander aux consciences. » C'est là tout le secret. Lumineuse et forte leçon de l'histoire de ce temps, où l'impossibilité même de ses tentatives de domination revenait à Napoléon sous toutes les formes, dans la parole du cardinal Fesch aussi bien que dans une parole à peu près semblable de Joseph au sujet de l'Espagne!

Ainsi s'accumulent les documens et les lumières pour l'histoire du passé. Que peut être l'histoire contemporaine, si ce n'est l'observation du mouvement des peuples, de leurs traditions survivantes, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs révolutions, — tableau qui se renouvelle sans cesse, pour ainsi dire, sous l'œil de l'observateur? Une des formes littéraires les plus propres à reproduire ce genre de tableau dans sa mobilité, ce n'est point l'histoire proprement dite : c'est le voyage, un voyage fait par un esprit curieux, pénétrant et sincère. On a ici la vie même des peuples prise sur le fait, saisie dans sa profondeur et son originalité. Peu de récits de voyage ont plus d'intérêt que celui auquel la Suédoise Mlle Bremer a donné le titre de : *la Vie de famille dans le Nouveau-Monde*, et qui est passé aujourd'hui tout entier dans notre langue. Le récit de Mlle Bremer n'a point la prétention d'être méthodique; c'est une suite de lettres passant d'un sujet à l'autre, écrites sous l'inspiration de chaque jour. Ici c'est de la politique à Washington, là c'est une fête indienne presque dans le désert. La peinture de mœurs succède au portrait des principaux hommes publics. Les excentricités américaines ont leur place à côté des spectacles les plus puissans de la civilisation. Mlle Bremer aime assez l'Amérique pour la comprendre et chercher à la connaître.

Elle n'a point assez d'illusions pour n'en pas saisir les vices et l'incohérence; elle en reproduit la confusion gigantesque d'un trait fin et pittoresque. La dernière impression qui reste de ce mouvement immense dont le Nouveau-Monde est le théâtre, c'est que les États-Unis, à leur naissance, étaient peut-être plus un peuple, au vrai sens du mot, qu'ils ne le sont aujourd'hui. De ce pêle-mêle, plein de puissance d'ailleurs, que sortira-t-il? Il serait difficile de le dire. En attendant, c'est un assemblage de forces qui se heurtent, de populations qui s'agglomèrent, d'états qui se forment, de races venant de tous les côtés du globe à ce rendez-vous de la vallée du Mississipi, qui attend deux cents millions d'hommes. C'est moins une société véritable qu'un atelier colossal où vivent toutes les utopies, tous les rêves, toutes les puissances du travail. Mormons, quakers, fouriéristes, socialistes de toute nuance, illuminés, pionniers, émigrans, tout se mêle, et dans ce mouvement le *Yankee* apparaît comme le héros et le roi de cette marche à toute vapeur vers l'inconnu.

L'initiative individuelle est tout en Amérique, on le sait de reste, et elle se montre parfois sous une forme singulière. Récemment, on parlait beaucoup aux États-Unis de la tempérance, et ce mot a servi de drapeau à un mouvement considérable. Or sait-on comment sont nées les premières associations de tempérance, ainsi que le raconte Mlle Bremer? Ce ne sont nullement quelques honnêtes buveurs d'eau qui se sont réunis pour faire fleurir la sobriété et prêcher l'abstention des liqueurs fortes; ils n'auraient pas réussi. Le moyen est plus original : c'est dans un cabaret que naissait ce mouvement de la tempérance, entre quelques ivrognes attablés autour de leurs bouteilles. Dans un intervalle lucide, l'un dit qu'il était cependant bien extravagant de se détruire pour enrichir un cabaretier. Ce raisonnement fut trouvé juste. « Si nous renoncions à boire! » se dirent-ils. Ils formèrent sur-le-champ une société, s'engagèrent par un serment écrit, et de ce bouge partait le mouvement qui a entraîné des centaines de mille individus. Dans cette société curieuse et confuse, les excentricités fourmillent. Mlle Bremer raconte l'histoire d'un jeune *Yankee* à qui il prit l'envie, tout en faisant son commerce, de partir pour Pétersbourg, et d'aller offrir un gland cueilli sur la tombe de Washington à l'empereur Nicolas! Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il réussit à voir le tsar, malgré les doutes du ministre américain. De Pétersbourg il poussa jusqu'à Moscou, et de Moscou jusqu'en Circassie. Il publie sans doute aujourd'hui ses impressions de voyage.

La diversité des peuples éclate dans leurs mœurs comme dans leur politique. Les sociétés qui se forment grandissent souvent dans le désordre et la confusion; les sociétés vieillies s'y absorbent et y épuisent ce qui leur reste de vie. Elles sont prises parfois d'une sorte de malaise incurable et stérile. Depuis qu'elle s'est précipitée dans une voie d'agitations nouvelles, l'Espagne n'a pu arriver encore à un instant de calme régulier et vrai. Elle va de crise en crise, et plus cette situation se prolonge, plus les difficultés s'accumulent naturellement. La Péninsule vient d'être encore il y a peu de jours, le théâtre d'une des scènes les plus graves qu'il y ait eu depuis la révolution de l'année dernière. La cause de cette scène est la loi dite de désamortissement, qui décrète la vente de tous les biens de l'état, du clergé,

des communes, des établissemens de bienfaisance. Quant aux biens de l'état, les pouvoirs publics de l'Espagne avaient sans doute le droit d'en disposer, fût-ce d'une manière impolitique et pour un résultat financier douteux. Leur droit était déjà plus contestable en ce qui touchait beaucoup de propriétés communales. Quant aux biens du clergé, ils étaient sous le régime du dernier concordat.

La question, vue de près, n'est peut-être pas en elle-même aussi grosse qu'on le pense. Le concordat prescrit la vente d'une grande portion des biens ecclésiastiques, dont le prix doit être transformé en 3 pour 100 au profit du clergé, et pour constituer sa dotation. La loi actuelle ne fait point autre chose. Seulement il y avait une certaine partie de ces propriétés qui n'étaient point soumises à la vente selon le concordat. Il y avait donc là une difficulté qui pouvait n'être rien si on avait recours à des voies régulières, qui pouvait s'aggraver au contraire si on prétendait agir violemment. C'est ce dernier parti qu'on a pris. On a fait de cette question une affaire révolutionnaire, et alors les scrupules de la reine ont été éveillés quand il s'est agi pour elle d'exercer un droit que les cortès actuelles elles-mêmes lui ont reconnu, le droit de sanction. Ce qui s'est passé à cette occasion au palais d'Aranjuez, où était la reine Isabelle, il serait difficile de le dire. Toutes les versions ont pu s'accréditer, et les deux principaux membres du cabinet, les généraux Espartero et O'Donnell, ont été accusés d'avoir joué le rôle le plus étrange. Les ministres ont nié, il est vrai, qu'ils eussent fait aucune violence à la reine. Il n'y a point eu sans doute de violence matérielle; ce qui est positif, c'est que la reine a eu à se faire une grande violence morale, et que très certainement on l'a placée dans une situation où elle n'était point libre de suivre sa propre impulsion. Il paraît qu'il a été un moment douteux à Madrid si la reine Isabelle donnerait sa sanction à la loi de désamortissement, et pendant ce temps sait-on à quoi étaient occupés un certain nombre de membres des cortès? Ils se réunissaient dans une salle du palais du congrès, et ils faisaient des motions révolutionnaires; l'un d'eux proposait même de proclamer la vacance du trône, si la loi votée par les cortès n'était pas sanctionnée. Nous ne voulons rappeler qu'un souvenir, qui peut donner une idée de ce que c'est que ce prétendu respect de certains progressistes espagnols pour les droits des chambres. Aujourd'hui on a failli faire une révolution parce que la reine hésitait à sanctionner une loi, et en 1840 on en faisait une réellement, parce que la reine Christine, alors régente, avait donné sa sanction à une autre loi régulièrement votée par les cortès. Dans les deux cas, c'était un prétexte; la véritable cause était l'emportement des passions révolutionnaires. Seulement après le bruit qu'a fait cet incident, on peut se demander si l'effet financier qu'on attendait de la loi de désamortissement ne sera pas sensiblement amoindri. Les finances espagnoles n'avaient pas cependant besoin de cela. Depuis plusieurs mois déjà, le cabinet de Madrid cherche à négocier un emprunt, et il ne réussit pas, en vertu de cet axiome bien simple, que les bonnes finances sont l'œuvre de la bonne politique.

Cette terrible question religieuse qui vient d'agiter l'Espagne, elle se retrouve dans le Piémont, où elle a aussi ses péripéties. Il s'agit encore d'une

loi sur la vente des biens du clergé. Il y a quelques jours, on s'en souvient, au milieu de la discussion de cette loi par le sénat, l'évêque de Casal, M. de Callabiana, venait faire la proposition de prélever sur les revenus des biens ecclésiastiques une somme de 900,000 francs, destinée à subvenir au traitement des curés de campagne, pour lesquels il n'y avait plus aucune allocation au budget de l'état. M. de Callabiana avait été conduit à faire cette proposition, parce qu'on avait donné comme une des raisons de la présentation de cette loi la nécessité de trouver des ressources pour parfaire le traitement du clergé inférieur. L'offre de l'évêque de Casal avait pour effet d'interrompre la discussion dans le sénat, afin de laisser au gouvernement le temps d'en délibérer. Le ministère ne pouvait se mettre d'accord, ou plutôt le roi voulait faire une tentative de conciliation que des hommes moins engagés pouvaient seuls conduire à une bonne fin, si elle était réalisable, — et alors le cabinet donnait sa démission. L'un de ses membres, le général Durando, restait chargé de former un ministère. La mission n'était pas des plus aisées. La première question à vider était de savoir au juste en quoi consistait la proposition de M. de Callabiana, et de connaître les moyens d'exécution. Quand on en est venu là, l'accord a paru impossible. Les conditions principales de cette proposition étaient que la loi sur les couvens serait retirée, que l'état abandonnerait le droit d'administration et d'usufruit des biens ecclésiastiques vacans, ce qui est un des priviléges de la couronne. Le général Durando n'a pu trouver un seul collègue qui voulût accepter le pouvoir pour traiter sur ces bases, et alors l'ancien cabinet est rentré au gouvernement. La discussion sur la loi des couvens a recommencé dans le sénat. Il a été adopté, sur la proposition de MM. Collegno et Desambrois, un amendement tendant à adoucir les effets actuels de la suppression des maisons religieuses. Les religieux pourront rester dans leurs maisons leur vie durant, et la suppression des couvens s'opérera à mesure des extinctions. Il n'en est pas moins regrettable que la dernière tentative de conciliation, dont le roi de Sardaigne avait noblement pris l'initiative, ait si tristement échoué. Dans l'intérêt même du système constitutionnel, le Piémont doit désirer que cette question soit enlevée aux passions révolutionnaires, pour lesquelles elle est une arme redoutable.

CH. DE MAZADE.

LA PHILOSOPHIE DE SAINT AUGUSTIN.[1]

Parmi les docteurs du christianisme, un trait distinctif caractérise saint Augustin, c'est qu'il est de tous le plus philosophe. Changez les conditions où la Providence plaça son génie, faites-le naître deux siècles plus tôt, non pas à Tagaste, mais à Athènes ou à Alexandrie; donnez-lui pour maître Ammonius Saccas au lieu de saint Ambroise : celui qui devait être un grand évêque sera un grand chef d'école; il dictera les *Ennéades*, il rallumera le flambeau du platonisme, il portera dans les spéculations de la métaphysique la curiosité subtile et ingénieuse, la force d'abstraction et les éclairs sublimes de Plotin. Mais à chacun sa tâche : celle de saint Augustin n'était pas de créer ou de rajeunir un système de philosophie, et, si de bonne heure le spiritualisme de Platon séduisit son intelligence, il ne put fournir à cette âme inquiète et tendre un aliment capable de suffire à son ardeur. Du même élan qui l'avait arraché au matérialisme de Manès pour le conduire à Platon, il courut se jeter dans les bras du Christ, et toutefois, en dépassant la philosophie, il ne la déserta pas. Conduit par elle au seuil du temple, à son tour il l'entraîna jusqu'au plus profond du sanctuaire, et, devenu chrétien, prêtre et évêque, il resta platonicien (2).

On aurait de la peine à citer un seul de ses innombrables écrits où ne se montre par quelque endroit cette alliance entre la foi du chrétien et la raison du philosophe; mais nulle part il n'a pris soin de la consacrer avec autant de force, de grandeur et d'éclat que dans le livre qui passe à bon droit pour le dernier mot de son génie, la célèbre *Cité de Dieu*. Il y a de tout dans ce monument grandiose et irrégulier; mais quiconque se placera au vrai centre de perspective ne manquera pas d'y reconnaître l'œuvre suprême où saint Augustin, après toute une carrière vouée à réunir les esprits et à pacifier les âmes, entreprit d'accomplir pour jamais l'union de la philosophie spiritualiste avec le dogme chrétien. Voilà ce qui fait la grandeur de la *Cité de Dieu*. On y a signalé avec raison le premier essai en grand d'une philosophie de l'histoire; elle est à nos yeux quelque chose de plus : nous allons y montrer toute une philosophie du christianisme.

(1) Cette étude est détachée d'un travail que M. Saisset va publier en tête d'une traduction nouvelle de la *Cité de Dieu* (4 vol. in-18, bibliothèque Charpentier).

(2) Cette sorte d'empreinte philosophique et platonicienne dont saint Augustin a marqué tous ses ouvrages a été saisie avec une finesse supérieure par M. Villemain, dans cet admirable *tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, où le plus beau génie de l'église latine a trouvé la grande place qui lui convient et un peintre digne de lui.

I.

Si l'on voulait, sans sortir du langage mystique, donner un titre exact à la *Cité de Dieu*, il faudrait l'appeler, de l'aveu de saint Augustin lui-même (1), *le Livre des deux Cités*. Le sujet de l'ouvrage, en effet, c'est la lutte de la cité de Dieu contre la cité du diable, ou, pour parler en termes profanes, c'est ce combat du bien contre le mal qui fait le fond de la vie humaine et de toutes choses.

Pourquoi cette lutte? où en est l'origine? comment poursuit-elle son cours à travers les âges? à quel terme doit-elle aboutir? Voilà les problèmes dont le genre humain demande la solution à la religion et à la philosophie.

Un premier principe sur lequel tombent d'accord la philosophie de Platon et la religion du Christ, c'est que par delà les oppositions de ce monde changeant, au-dessus des vicissitudes du temps et des limitations de l'espace, avant l'humanité, avant la nature, avant toute existence finie, il y a l'Être éternel, immuable, source unique de tous les êtres, Dieu.

Dieu est un et triple tout ensemble. La raison de quelques sages avait soupçonné cette trinité mystérieuse; l'Évangile la consacre, la théologie la définit, l'église l'enseigne à tous les hommes.

Dieu est donc Père, Fils et Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il est tout à la fois l'être, l'intelligence et l'amour; mais, sous cette variété de la nature divine, quand la raison cherche à saisir ce qui en fait l'unité, l'essence, et, pour ainsi parler, le dernier fond, elle trouve que Dieu, c'est le bien.

L'idée du bien est donc la première des idées, comme Dieu est le premier des êtres. Or elle n'explique pas seulement l'essence de Dieu et le développement intérieur de ses puissances; elle explique aussi son opération extérieure, qui est la création.

Dieu, en effet, est fécond et actif, bien qu'il n'agisse pas à la manière des hommes, qui épuisent dans le cercle d'un étroit espace et dans le cours d'une durée bientôt disparue l'effort inégal de leur imparfaite activité; il agit selon ce qu'il est. Éternel et immense, sa puissance créatrice est indépendante de l'espace et du temps; du sein de son éternité et de son immensité immobiles naissent, par sa volonté, le temps, l'espace, avec tous les êtres destinés à les remplir. Mais pourquoi Dieu veut-il être fécond et créateur? car il est parfait en soi et se suffit pleinement à soi-même; pourquoi donc sort-il de soi et fait-il être ce qui n'était point? A cette question, le christianisme et Platon, la *Genèse* et le *Timée* font la même réponse : Dieu crée, parce qu'il est bon.

De toute éternité les types de tous les êtres possibles sont présens au regard de Dieu, car ils sont compris dans sa sagesse, dans ce Verbe incréé qu'il engendre éternellement et qui est la splendeur de sa propre essence. C'est là que Dieu se contemple soi-même, et, avec soi, tous les êtres idéalement enfermés dans les profondeurs de sa puissance infinie. Avant de vou-

(1) « Et ces vingt-deux livres (dit saint Augustin dans ses *Rétractations*), bien qu'ils traitent également des deux cités, empruntent cependant leur nom de la meilleure et sont appelés de préférence livres de la Cité de Dieu. » (Livre II, ch. 43.)

loir et de faire le monde, il l'a donc pensé, et comme il a vu que cet ouvrage était bon, étant bon lui-même, il lui a donné l'existence et la vie.

Mais ici s'élève de nouveau, plus obscur et plus pressant que jamais, l'inévitable problème : d'où vient le mal? car si Dieu, premier et unique principe de toutes choses, est par essence le bien, s'il n'entre en action que par bonté, si enfin il n'a créé l'univers qu'après l'avoir conçu comme digne de lui, c'est-à-dire comme bon, il semble impossible que le mal se rencontre en cette manifestation excellente d'un principe excellent.

Et cependant, le mal est dans le monde. Ne pouvant y avoir été mis par le Créateur, il faut qu'il vienne de la créature. Or, si nous essayons d'embrasser du regard l'ensemble des êtres qui peuplent l'univers, nous voyons qu'au-dessous de l'homme toutes les natures sont invariablement bonnes, quoiqu'à des degrés différens. Les plus humbles de toutes, celles qui sont privées non-seulement d'intelligence, mais de sentiment et de vie, contribuent toutefois par leur grandeur et leur simplicité immobiles à la beauté de la création. D'autres, avec le don de l'existence, ont celui de l'activité. Elles sortent d'un germe, s'épanouissent, communiquent la vie sans le savoir et sans le sentir, comme elles l'ont reçue, et périssent pour renaître sous des formes nouvelles dans une évolution sans fin. A ces aspects si riches de l'existence, joignez un attribut plus admirable encore, le sentiment : voilà un nouvel ordre de natures qui s'élèvent par degrés du sentiment à l'intelligence, et, depuis le chétif vermisseau jusqu'au lion superbe, font paraître de plus en plus la puissance du Créateur. Mais où elle éclate enfin tout entière, c'est dans ces natures supérieures faites pour entrer en partage avec le Verbe divin de son attribut le plus essentiel, la raison. Ici encore le bien a été départi à des degrés inégaux : l'âme humaine est formée à l'image de Dieu; mais l'étincelle de raison qui l'éclaire est emprisonnée dans des organes corporels. Il est d'autres natures où brille en traits plus purs encore l'image du Créateur : ce sont les anges. Affranchis de toute entrave du corps et des sens, bien qu'ils aient le pouvoir de se manifester sous des formes visibles, ces êtres supérieurs ne sont que lumière, beauté, intelligence, amour : il n'y a au-dessus d'eux que la perfection infinie et incommunicable de Dieu.

Telle est la hiérarchie magnifique dont l'univers nous présente le spectacle, et, tant que ces natures, si diversement bonnes, mais toujours bonnes dans leur espèce et à leur rang, garderont la pureté de leur origine, il est clair qu'on chercherait vainement en elles la première source du mal. Où est donc le mot de l'énigme? le voici : la créature raisonnable, ange ou homme, a reçu de Dieu la liberté.

Comme les autres anges, Satan a été créé bon : il était donc à l'origine pur, innocent et heureux; mais il était libre, et il est tombé. Chute irréparable, qui a préparé toutes les autres!

L'état naturel de la créature angélique, c'est d'être unie et comme attachée à Dieu, car quelle peut être la vie d'un être formé de raison et d'amour, sinon de contempler la vérité, la beauté, le bien, et de trouver dans cette contemplation une parfaite félicité? Satan a goûté ce bonheur, et il pouvait en jouir toujours. Il le pouvait, il ne l'a pas voulu. Pourquoi cela? C'est que Satan s'est regardé avec complaisance; enivré de sa beauté, il s'est cru l'égal

de Dieu, et a voulu se rendre indépendant de son principe pour être à lui-même son principe et son dieu.

L'amour de soi l'a conduit à l'orgueil, et l'orgueil à la révolte. Le voilà séparé de Dieu, c'est-à-dire des sources mêmes de l'être et de la vie, gardant encore quelques restes de sa grandeur première, mais corrompu dans le fond de sa volonté, orgueilleux, plein d'envie et de haine, méchant et malheureux.

Satan n'est pas tombé seul; il a entraîné dans sa chute tous ceux d'entre les anges qui ont mieux aimé comme lui s'adorer eux-mêmes que de rester unis à Dieu : « Tandis que les uns, attachés au bien qui leur est commun à tous, lequel n'est autre que Dieu même, se maintiennent dans sa vérité, dans son éternité, dans sa charité, les autres, trop charmés de leur propre puissance, comme s'ils étaient à eux-mêmes leur propre bien, de la hauteur du bien suprême et universel, source unique de la béatitude, sont tombés dans leur bien particulier, et, remplaçant par une élévation fastueuse la gloire éminente de l'éternité, par une vanité pleine d'astuce la solide vérité, par l'esprit de faction qui divise la charité qui unit, ils sont devenus superbes, fallacieux, rongés d'envie. Quelle est donc la cause de la béatitude des premiers? Leur union avec Dieu. Et celle au contraire de la misère des autres? Leur séparation d'avec Dieu. »

Telle est l'origine du mal dans le monde, et ici commencent les deux cités : d'une part, la cité du ciel, cité de la lumière, de l'amour, de l'harmonie, de la pureté, de la félicité éternelle; de l'autre, la cité de l'enfer, cité des ténèbres, de la haine, de la discorde, de l'impureté et de l'éternelle réprobation. C'est entre ces deux cités que toute créature raisonnable et libre est appelée à faire un choix. Quel sera celui de l'homme?

Inférieur à l'ange, l'homme, ainsi que l'ange, a été créé bon. Son âme est, à la vérité, enfermée dans un corps; mais, au sortir des mains de Dieu, cette âme est innocente, ce corps est docile, et l'assemblage de ces deux natures forme un tout harmonieux. Comment l'harmonie a-t-elle fait place à la discorde, et d'où vient cette lutte de la chair contre l'esprit qui est désormais l'inévitable condition de la vie humaine? c'est que l'homme est libre, et il n'a perdu la paix et le bonheur que parce qu'il l'a voulu. L'amour de soi et l'orgueil ont parlé à son cœur. Épris de lui-même, au lieu de trouver sa grandeur dans son union la plus étroite avec Dieu, il l'a cherchée dans une folle indépendance; il s'est révolté. Dès lors, le désordre est devenu la loi de son être, et la corruption du premier couple humain a perverti l'espèce tout entière. Voilà la chair en révolte contre l'esprit, voilà l'esprit divisé contre lui-même; voilà l'homme condamné à la douleur, aux besoins, au travail, à la décadence et à la mort; mais la mort corporelle avec ses angoisses et ses déchiremens ne serait que le prélude d'une mort tout autrement redoutable, la mort de l'âme, je veux dire l'arrêt qui pour jamais la sépare de Dieu, si les lois de la justice éternelle n'avaient un contre-poids dans les trésors de l'éternelle bonté.

Au-dessus de nos misères, de nos fautes et de nos combats, veille et agit la Providence. Elle ne livre rien au hasard. En faisant à l'homme le don sublime de la liberté, elle en a prévu les écarts, et la même sagesse qui per-

mettait le mal disposait toutes choses pour en faire sortir un plus grand bien. La chute de l'humanité n'est pas irréparable; Dieu lui tient en réserve un sauveur; mais ce n'est pas la main d'un homme qui peut accomplir un tel ouvrage. L'humanité, sous le poids de ses fautes, est tombée dans un abîme aux profondeurs infinies; il faut une puissance infinie pour l'en faire sortir. Quel sera le Sauveur tout-puissant qui, par une intervention mystérieuse, renouera le lien entre l'homme et Dieu, si ce n'est Dieu lui-même? Ce miracle de l'amour s'est accompli : la sagesse éternelle est descendue parmi les hommes, le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Homme et Dieu tout ensemble, il est la voie du salut qui ramène à Dieu l'homme régénéré.

L'incarnation future du Christ, c'est la suprême raison d'être du genre humain, et c'est aussi le flambeau qui éclaire l'histoire entière de ses destinées. Parmi les révolutions des empires, la Providence divine, qui dirige, selon ses desseins, le cours des choses humaines, s'y propose un unique objet, c'est de préparer, de poursuivre et de consommer le règne du Christ. D'un regard immobile, elle suit le torrent qui emporte les générations humaines, et dans cette confusion et ces ténèbres de la cité de la terre elle recueille siècle par siècle les membres futurs de la cité du ciel, ces glorieux élus destinés à se réunir avec les anges fidèles au jour où toute lutte cessera, où toute vicissitude des siècles sera épuisée, et où le Juge des vivans et des morts ayant rendu à chacun suivant ses œuvres, toutes les créatures prendront la place, le rang et la condition qu'elles ne doivent plus quitter.

La destinée terrestre du genre humain se partage en deux époques : l'une qui prépare l'avénement de l'Homme-Dieu, l'autre qui en développe les effets. Avant le Christ, parmi les superstitions qui couvrent l'univers, et pendant que les peuples se disputent en de sanglans combats la possession des biens de la terre, de ces biens que Dieu livre tour à tour en partage aux bons et aux méchans, selon les conseils impénétrables de sa Providence, qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes, un seul peuple, choisi de Dieu, garde le dépôt de la vérité. Mais, outre que les mystères de l'avenir ne lui sont connus que sous les voiles de la parole des prophètes, au sein même de cette nation privilégiée éclate la lutte des deux cités. L'immolation d'Abel en est le premier symbole, et cette victime innocente annonce une victime plus pure encore dont le sang est d'un incomparable prix. Figuré par la suite des saints patriarches, annoncé par les prophètes, pressenti sur la face du monde entier par la sagesse des philosophes et par l'inspiration des poètes, l'Homme-Dieu parait enfin; il passe en faisant du bien, sème la parole de vie, souffre, meurt, et, du haut de sa croix, appelle et embrasse le genre humain.

Cependant le gigantesque empire, qui avait vaincu et remplacé tous les empires, chancelle à son tour. La dépravation des mœurs continue ce que les guerres civiles avaient commencé; les Barbares vont faire le reste. Au milieu de ces ruines et de ces bouleversemens s'avance l'église. Formée, à l'origine, de quelques hommes ignorans et grossiers, perdus dans un coin obscur de l'univers, elle s'accroît rapidement et se propage parmi les peuples. L'hérésie ne sert qu'à affermir ses dogmes et la persécution à centupler ses

confesseurs. Ce qu'avait semé la parole de ses apôtres, le sang de ses martyrs le fertilise. L'empire la proscrivait, elle envahit l'empire; elle intimide, étonne, subjugue les Barbares eux-mêmes, et tandis que Rome succombe sous les coups d'Alaric, tandis qu'à la suite de ce prodigieux désastre un long gémissement retentit dans tout l'univers, les enfans du Christ regardent d'un œil calme cette cité céleste où sont appelés également les Juifs et les Gentils, les Grecs et les Latins, les Romains et les Barbares; car que sont devant Dieu les différences de race, de langue, de nation? Le genre humain est un, et « la Providence divine, qui conduit admirablement toutes choses, gouverne la suite des générations humaines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui, de l'enfance à la vieillesse, fournit sa carrière dans le temps en passant par tous les âges (1). »

Voilà l'origine, le progrès et le terme des deux cités dont saint Augustin a entrepris de raconter les destinées. Cette philosophie de l'histoire, fondée sur toute une philosophie du dogme chrétien, remplit de ses développemens douze livres de la *Cité de Dieu*. Au-devant de ce majestueux édifice, saint Augustin a placé une sorte de péristyle qui, par l'étendue de ses proportions et la largeur de ses lignes, est à lui seul un monument du plus grand caractère : ce sont les dix premiers livres, destinés à confondre les païens et à convertir les philosophes.

Saint Augustin écrit sous l'impression du grand désastre qui occupait alors toutes les imaginations, la prise de Rome par Alaric, et il s'adresse à cette foule, très nombreuse encore, qui regrettait les anciens dieux, et voyait, dans l'abolition de leur culte, la cause des malheurs de l'empire.

Il s'attache à montrer, par l'histoire de Rome, l'impuissance et le néant de ces divinités fantastiques, et, à travers mille aperçus où son génie inégal tantôt fait pressentir la hauteur et la majesté du livre de Bossuet ou la sagacité profonde de celui de Montesquieu, et tantôt se laisse emprisonner dans l'étroit horizon de l'homme d'église, parmi d'innombrables argumens de détail qui paraissent quelquefois plus ingénieux que solides, frappant fort plutôt que juste, plus étincelans de malice, et je dirais presque d'ironie voltairienne, que véritablement lumineux et décisifs, saint Augustin s'adresse enfin à ses véritables adversaires, les grands théologiens du paganisme, un Scévola, un Varron, un Antistius Labéon, et réfute solidement le paganisme en le ramenant à son vrai principe, qui est le panthéisme matérialiste, en d'autres termes, l'adoration de la nature, l'idolâtrie de la chair.

Il se tourne alors vers les disciples de Plotin et de Porphyre, et, distinguant profondément deux sortes de philosophies, la philosophie des sens, qu'il répudie, et la philosophie de l'esprit, qu'il honore et qu'il accepte, il presse avec une vigueur extraordinaire ses anciens amis les platoniciens. Il leur démontre que la vraie religion, celle qui s'accorde avec leurs principes, ce n'est pas la religion païenne, fille de la chair et des sens, mais celle qui adore

(1) Cette comparaison fameuse, si naturelle et pourtant si originale, qui contient en germe l'idée moderne du progrès et qui a peut-être inspiré les pages tant citées de Bacon et de Pascal, cette comparaison est dans le livre x de la *Cité de Dieu*, ch. 14. La phrase que nous citons textuellement est cachée dans un petit écrit de saint Augustin intitulé : *De quæstionibus octoginta tribus*, qu. 58.

Dieu en esprit et en vérité. Cette polémique, tour à tour pleine d'insinuation et de véhémence, subtile, passionnée, mais toujours loyale, bien loin d'ôter au livre son unité, la fait ressortir davantage, et cette unité, c'est l'alliance nécessaire de la philosophie spiritualiste et du christianisme.

Cherchons donc comment s'est formée par degrés dans l'esprit de saint Augustin cette grande pensée qui domine toute sa vie, et qui, ébauchée dans plusieurs de ses ouvrages, se développe enfin sur une grande échelle dans le plus considérable de tous.

II.

Personne n'ignore que saint Augustin, avant d'embrasser le christianisme, avait été manichéen, et on sait aussi que la lecture des philosophes platoniciens contribua fortement à l'arracher aux illusions et aux erreurs de sa jeunesse pour le placer dans une voie meilleure; mais à quel moment précis et dans quelle mesure s'exerça cette influence du platonisme sur le cours de ses pensées et sur le grand événement de sa vie, je veux dire sa conversion définitive à la religion chrétienne? Puis, quels furent, parmi les monumens très nombreux et très divers des deux platonismes, l'ancien et le nouveau, ceux que saint Augustin eut sous les yeux, et, en général, jusqu'où s'étendit, à l'origine et plus tard, sa connaissance des livres platoniciens? Voilà des questions que nous voudrions résoudre, en donnant à nos recherches, s'il était possible, un caractère particulier d'exactitude et de précision.

Augustin avait dix-neuf ans quand, pour la première fois, la philosophie toucha son cœur. Il était à Carthage, dévoré de passions, donnant une moitié de sa vie à l'ardeur des sens, et l'autre à l'étude des lettres dont le goût s'unissait en lui à un violent amour de la gloire. Il ne voyait alors dans l'éloquence qu'un moyen de paraître, l'art de séduire l'imagination et de charmer l'oreille par un brillant étalage de mots harmonieux. Un livre de philosophie tomba sous sa main : c'était l'*Hortensius* de Cicéron. Il le lut, et sentit une révolution s'opérer en lui : « Ce livre, nous dit-il (1), qui est une exhortation à la philosophie, me changea le cœur; il m'inspira d'autres vœux et d'autres désirs, et fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu! des prières toutes nouvelles. Je me trouvai tout d'un coup plein de mépris pour les vaines espérances du siècle, et embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la sagesse. Enfin je commençai à me lever pour retourner à vous (*Luc*, XV, 18); car ce n'était plus à aiguiser ma langue que j'appliquais les libéralités maternelles. Le fond des choses l'avait emporté sur la forme; et j'étais si occupé de ce qu'il faut penser que je ne regardais plus à ce qu'il faut dire... Quelle ardeur ne sentais-je point, ô mon Dieu! de me dégager de toutes les choses de la terre et de prendre mon vol vers vous! Voilà ce qui se passait en moi, voilà ce que vous y faisiez à mon insu; car c'est en vous que réside la véritable sagesse. Et qu'est-ce que cette philosophie où je me sentais porté par l'étude de ce livre, sinon l'amour de la sagesse? »

(1) *Confessions*, livre III, ch. 4.

Si l'impression produite par l'*Hortensius* fut vive et profonde, elle ne pouvait être décisive. Comment ce livre eût-il servi de guide à Augustin? Nous savons par lui-même (car l'*Hortensius* est perdu) que Cicéron y déroulait à son ordinaire tous les systèmes des philosophes, mais sans en adopter aucun. L'effet qu'il produisit était donc le seul qu'il pût produire : il donna à Augustin le sentiment et le goût des hauts problèmes; mais le jeune et ardent rhéteur était encore si loin d'une philosophie épurée que le premier usage qu'il fit de sa réflexion naissante, ce fut de se laisser séduire aux doctrines des manichéens.

Parmi les problèmes qui assiégent l'esprit de l'homme, il en est un qui avait attiré de préférence l'attention d'Augustin, ou, pour mieux dire, ce problème, suscité par les agitations de sa vie, tourmentait à la fois sa raison et son cœur : c'est le problème de l'origine du mal.

Augustin croyait voir partout le désordre au sein de l'univers, parce qu'il le sentait au dedans de lui-même, dans le combat furieux des passions, dans cette soif des voluptés, toujours insatiable et toujours trompée. Il ne pouvait comprendre que le mal vînt de Dieu, et il ne voyait pas que le seul mal effectif est l'ouvrage de l'homme.

Deux choses lui manquaient pour donner un sens au tableau de l'univers et au drame de la vie : c'était la pensée de la Providence et la conscience de la responsabilité humaine. En un mot, Augustin n'avait pas le sentiment des choses morales, spirituelles, invisibles. Le manichéisme se présenta à lui avec son hypothèse spécieuse de deux principes, l'un qui explique le bien, l'autre qui semble expliquer le mal. Les zélateurs de cette antique tradition de la mythologie persane l'avaient rajeunie en l'associant à une sorte de christianisme, et ils affectaient même une excessive sévérité de mœurs. C'étaient des hommes séduisans et qui savaient les secrets du beau langage. Fauste surtout, un de leurs docteurs les plus vantés, avait une aisance et un charme de parole extraordinaires (1); il citait les plus beaux endroits de Cicéron et de Sénèque, et, couvrant une science douteuse de la brillante parure de l'éloquence, il semblait ôter aux problèmes leurs épines et leurs obscurités à force d'aisance, de grâce, de douceur et d'insinuation. Homme de bonne foi d'ailleurs, et pris lui-même tout le premier au piége de sa propre légèreté, Augustin se laissa séduire à cette aimable faconde, *suaviloquentia*, et pendant neuf ans il traîna partout sa chaîne, de Carthage à Rome et de Rome à Milan, sans pouvoir la rompre, bien qu'il en sentît douloureusement le poids. Il aimait à confier ses doutes et ses perplexités aux amis qui l'environnaient, à ce cher Nébride en particulier, si aimant et si dévoué, qui avait tout quitté, patrie, famille, fortune, pour la douceur de vivre avec Augustin. Les deux amis tournaient et retournaient en tout sens l'idée manichéenne des deux principes, et voici l'objection qui leur paraissait décisive : Il y a, disaient-ils aux manichéens, il y a un bon principe. Or, admettre que ce principe soit sujet à se corrompre, à devenir mauvais, c'est une contradiction palpable. Mais alors, si le bon principe est incorruptible, pourquoi entre-t-il en lutte avec le principe du mal? pourquoi souffre-t-il que le mal

(1) *Confessions*, livre VI, ch. 5.

s'empare de cette émanation ou portion de lui-même qui constitue l'âme humaine et qui a besoin, dites-vous, pour être purifiée, d'une intervention nouvelle du bon principe? Voilà le raisonnement victorieux qui arrêta Augustin et l'empêcha de s'engager jamais fort avant dans les mystères et dans la hiérarchie de la secte.

A ses heures de dégoût pour le manichéisme, il se sentait attiré par le doute des académiciens et cherchait un asile dans le scepticisme (1); il s'écriait : « Oh! que les académiciens étaient de grands hommes, et qu'ils avaient raison de dire que l'homme ne saurait rien connaître de certain (2)! » Ce n'était pas là une de ces pensées qui ne font que traverser un instant l'esprit. Augustin nous dit qu'arrivé à trente ans, et se sentant également incapable de rester attaché à la doctrine manichéenne et de vaincre les préventions que lui inspirait le christianisme, il crut que le dernier mot de la sagesse humaine, c'était le doute : « A mesure, dit-il, que je considérais ce que beaucoup de philosophes ont pensé de ce monde visible, et que je le comparais avec ce que les manichéens en ont dit, je trouvais moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci que dans celles des autres; mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étaient les académiciens : je commençai à douter de tout sans pouvoir me déterminer à rien. »

On sait en effet que le probabilisme de la nouvelle académie, de cette école des Arcésilas et des Carnéade, qui usurpait le nom de l'école de Platon, ce probabilisme subtil et ingénieux aboutissait rapidement au scepticisme absolu; mais le doute ne pouvait arrêter longtemps une âme comme celle d'Augustin, moins avide encore de lumière que de foi.

Une autre pensée vint tenter son esprit. Il sentait le faible d'une doctrine qui admet deux principes, l'un inférieur et pourtant premier, l'autre supérieur et pourtant forcé à la lutte. Du dualisme, répudié par l'instinct de sa raison, Augustin se jeta à l'extrémité opposée : il fut quelque temps panthéiste. Écoutons son propre témoignage :

« Au sortir de cette erreur (le manichéisme), je m'étais jeté dans une autre, et je m'étais fait un Dieu de je ne sais quelle substance étendue à l'infini dans tous les lieux et dans tous les espaces imaginables; j'avais pris ce vain fantôme pour vous, et je l'avais mis dans mon cœur, qui, devenu le temple de cette nouvelle idole, n'était devant vos yeux qu'un objet d'abomination (3). »

L'idée panthéiste obséda fortement l'esprit d'Augustin. Il y revient à plusieurs reprises, et, pour peindre la forme que lui donnait son imagination, il se sert d'une comparaison bizarre, mais expressive :

« Pour vous, Seigneur, je vous concevais comme une substance infinie, qui, enveloppant et pénétrant la masse bornée de l'univers, s'étendait encore au-delà de toutes parts, comme qui se représenterait une mer infinie, et au milieu de cette mer une éponge d'une prodigieuse grosseur, mais pour-

(1) *Confessions*, livre v, ch. 9 et 14; livre vi, ch. 11.
(2) *Confessions*, livre v, ch. 14.
(3) *Confessions*, livre vii, ch. 14.

tant finie, que cette mer pénétrerait et embrasserait tout entière. C'est ainsi que je concevais la masse finie de vos créatures pleine de votre substance infinie. »

Il y avait là sans doute un sentiment juste, bien que très confus, de la distinction de Dieu et du monde, un effort remarquable pour sortir du dualisme en rétrécissant la sphère du mal et en la subordonnant au premier principe; mais cette pensée d'un Dieu répandu dans l'espace à la manière d'un fluide est à coup sûr une pensée très grossière, et de toutes les espèces de panthéisme, c'est la plus éloignée de la vérité.

Voilà donc l'esprit de saint Augustin ballotté du manichéisme au scepticisme, et du scepticisme à une sorte de panthéisme. Parmi ces agitations et ces pensées contraires subsiste une erreur unique et fondamentale : Augustin n'a pas encore le sentiment des choses spirituelles. Son âme, opprimée sous le poids de la chair, assiégée par les fantômes d'une imagination africaine, est incapable de comprendre ce qui ne touche pas les sens. L'invisible et l'idéal, c'est-à-dire l'esprit, la liberté, la justice, l'âme immortelle et Dieu même, tout cela est couvert à ses yeux d'un voile épais. Écoutons-le s'accuser d'avoir persisté jusqu'à trente et un ans dans cet esclavage de la chair et des sens :

« J'étais déjà hors de cette première jeunesse que j'avais souillée de tant de crimes et d'abominations, et j'entrais dans un âge plus mûr, mais où il m'était encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations, car je ne pouvais encore concevoir de substance d'un autre genre que celle qui frappe les yeux. J'étais pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu, que vous eussiez un corps semblable au corps humain... mais bien que ce ne fût point sous la forme d'un corps humain que m'apparût votre nature, que je supposais inaltérable, immuable et incorruptible, et que je mettais par cette raison au-dessus de tout ce qui est capable d'altération, de corruption et de changement, je ne pouvais la concevoir que comme quelque chose de corporel qui remplissait l'espace, et qui, pénétrant toutes les parties de l'univers, s'étendait encore infiniment au-delà; car tout ce qui n'avait pas cette sorte de grandeur et d'étendue me paraissait un pur néant...

« Ce qui entretenait en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil intérieur était tellement débile et mes idées tellement asservies aux impressions des choses sensibles, que je ne voyais rien au-delà, et que je ne me voyais pas moi-même... »

Tel était, à trente et un ans, l'état de l'esprit d'Augustin. Or, ce qu'il importe essentiellement de remarquer, c'est que, loin d'être resté jusque-là étranger aux livres et aux doctrines du christianisme, Augustin tout au contraire en avait eu l'esprit constamment occupé, y revenant sans cesse et les repoussant toujours. Sans parler des instances perpétuelles et des larmes de sa mère, nous savons qu'au sortir de cette révolution morale que fit en lui l'*Hortensius*, il se jeta avec ardeur sur les saintes Écritures; il les lut et les dédaigna. Ajoutez que depuis cette époque, il ne discontinua pas de rester en commerce avec les idées chrétiennes; mais, il faut le dire nettement, ce ne fut pas de ce côté que vint la lumière, et cette religion sublime, qui plus tard fixa les pensées et les sentimens du grand docteur, ne put triompher alors de son matérialisme.

L'honneur d'avoir délivré Augustin de toutes ces mauvaises doctrines qui se disputaient sa raison, dualisme, scepticisme, panthéisme, de lui avoir donné le sentiment de l'invisible et le goût de l'idéal, de l'avoir arraché aux choses de la chair pour le rendre à lui-même et faire briller aux yeux de son âme affranchie et purifiée la lumière intérieure de la vérité, l'honneur de cette révolution mémorable appartient à la philosophie de Platon.

Je ne veux invoquer ici d'autre preuve que le témoignage de saint Augustin. Il nous raconte qu'un ami de la philosophie lui mit entre les mains quelques ouvrages des platoniciens, traduits du grec en latin par un rhéteur, alors célèbre, nommé Victorinus :

« Je les lus, dit-il, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités : que dès le commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu; que le Verbe était en Dieu dès le commencement; que toutes choses ont été faites par lui et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette vie est la lumière des hommes, mais que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu; que ce Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu... »

Ici on serait tenté d'interrompre saint Augustin et de lui dire qu'il se méprend, et qu'au lieu de citer un dialogue de Platon ou une *Ennéade* de Plotin, il cite l'Évangile de saint Jean; mais il n'y a point de méprise, et saint Augustin a soin de nous en avertir : « Quoique cette doctrine, dit-il, ne soit pas en propres termes dans ces livres-là, elle y est dans le même sens et appuyée de plusieurs sortes de preuves. »

Ainsi, c'est la doctrine platonicienne du *Logos* divin, c'est la théorie des idées qui a dessillé les yeux d'Augustin. C'est elle qui lui a fait comprendre que le véritable être n'est pas dans ces fantômes brillans et légers qui frappent les sens; que pour trouver la vérité, on doit se recueillir en soi, et là, dans le silence de l'imagination, écouter la raison invisible qui nous fait entendre son divin langage :

« Ce que j'avais lu dans ces livres, nous dit-il, me fit reconnaître que, pour trouver ce que je cherchais, il fallait rentrer dans moi-même, et m'en trouvant capable, ô mon Dieu! par le secours qu'il vous plut de me donner, je rentrai, en effet, jusque dans le plus intime de mon âme. Ce fut là que, si faible que fût mon œil intérieur, je découvris la lumière éternelle et immuable, cette lumière qui ne ressemble en aucune façon à la lumière corporelle dont nos yeux sont éclairés, quand on se la figurerait mille fois plus brillante et qu'on lui donnerait toute l'étendue qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumière d'un tout autre genre, et je l'aperçus comme quelque chose d'infiniment élevé, même au-dessus de cet œil intérieur par où je l'apercevais et de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon intelligence. Elle me parut au-dessus de tout cela, non comme l'huile est au-dessus de l'eau, ni comme le ciel est au-dessus de la terre, mais comme le Créateur est au-dessus de ce qu'il a créé. »

Initié par Platon au sentiment de son être spirituel et à la conception de la

réalité véritable, Augustin voit s'évanouir toutes les chimères du manichéisme et du panthéisme, et tous les doutes qui l'avaient tourmenté. Dieu n'est plus pour lui je ne sais quel fluide, une sorte d'éther lumineux répandu dans l'espace, condamné à lutter contre un principe de ténèbres, et parvenant tout au plus à le resserrer dans l'enceinte d'un univers fini : Dieu est le principe spirituel, invisible, idéal de toute vérité, de toute justice, de toute beauté; il est l'être des êtres, pénétrant et dépassant l'univers, non par une grandeur et une extension matérielles, mais comme cause interne, comme source éternelle de l'existence et de la vie. Or, cet être unique et universel étant essentiellement bon, étant le bien même, il ne peut y avoir de principe absolu du mal; tout ce qui est tient de Dieu son essence, et par conséquent est bon. Le mal, dans les créatures dépourvues de raison et de volonté, ne peut être qu'une infériorité de nature, une imperfection toute négative, et même, dans les créatures libres, le mal, quoique plus réel, n'est encore qu'une défaillance de leur volonté s'écartant du bien véritable pour se laisser séduire à des biens inférieurs. Voilà donc le spectacle de la création qui se transforme au flambeau de l'idéalisme. Le désordre s'enfuit; tout a sa place et son rang dans la variété harmonieuse de l'immense univers. Le mal ne vient pas de Dieu, mais de l'homme, et ce mal lui-même est racheté par un bien plus grand, la dignité de l'être moral, qui n'atteint que par l'épreuve et le repentir à toute la perfection de sa nature.

La raison d'Augustin se fixe et s'affermit. Trouvera-t-il le repos dans ces nobles doctrines du platonisme? Non; son âme est apaisée, elle n'est pas assouvie. La philosophie ne lui suffit pas; la religion seule peut porter en lui une paix sans orage et une parfaite sérénité. D'où vient donc cette insuffisance de la philosophie spiritualiste? Augustin va nous le dire : la philosophie éclaire la raison, mais elle n'agit qu'imparfaitement sur la volonté. Elle nous enseigne des vérités spéculatives, mais elle ne nous donne pas la force de les transformer en vérités pratiques. Elle nous dévoile, d'un côté, une âme spirituelle, libre, ardemment éprise de vertu, de perfection, de bonheur; de l'autre, un Dieu qui est le Dieu véritable, puisqu'il est le principe de toute vérité, de toute sainteté, de toute félicité; mais comment cette âme sublime et misérable atteindra-t-elle ce Dieu? Voilà ce que la philosophie n'enseigne pas. Augustin fait ressortir avec une force et une profondeur de sentiment extraordinaires le vide immense que laisse au cœur de l'homme la meilleure philosophie, vide immense que la religion seule peut combler, et il nous livre sa pensée tout entière en ces fortes paroles : « Platon m'a fait connaître le vrai Dieu; Jésus-Christ m'en a montré la voie. » Cette voie, c'est Jésus-Christ lui-même, l'Homme-Dieu, qui unit et réconcilie les deux natures que la chute volontaire de l'homme avait séparées.

Voilà l'idée qui a conquis Augustin au christianisme. Platon lui avait révélé le *Logos*, le *Verbe* divin; mais que ce Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que le christianisme seul a pu lui apprendre.

« Je cherchais, nous dit-il, par où je pourrais acquérir cette vigueur intérieure qui rend capable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvais parvenir qu'en m'attachant à Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, (1 *Tim.*, II, 5) et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses et béni dans

tous les siècles des siècles (*Rom.*, IX, 5), à ce divin maître qui nous appelle à lui et qui nous dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie (*Joan.*, XIV, 6), et qui, étant l'aliment de mon âme, mais un aliment trop pur et trop divin pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne pour s'accommoder à ma faiblesse; car votre sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est faite chair que pour se donner à nous, comme un lait proportionné à l'état d'enfance où nous sommes.

« Mais je n'avais point encore cette humilité de cœur qui seule peut nous unir à l'humble condition de Jésus-Christ, et je ne savais pas même ce qu'il y a de force dans l'infirmité où il s'est réduit pour nous. Je ne savais pas que si votre vérité éternelle, c'est-à-dire votre Verbe, infiniment élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé entre vos créatures, et qui élève jusqu'à lui celles dont le cœur lui est soumis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la même boue dont elles sont formées (*Cor.*, V, 1), c'est pour les détacher d'elles-mêmes et se les incorporer; c'est pour les guérir de l'enflure de l'orgueil et les remplir de son amour; c'est pour les empêcher de s'appuyer sur elles-mêmes et d'y chercher leur bonheur dans l'oubli du bonheur véritable; c'est pour faire, au contraire, que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme sous le poids de notre chair, elles prennent conscience de leur propre infirmité, et que, dans l'épuisement et la lassitude du péché, elles viennent se reposer sur le sein de ce Dieu humilié, qui bientôt, s'élevant dans sa gloire, veut les y emporter avec lui (1). »

Il est impossible de proclamer plus haut l'insuffisance de la philosophie et d'expliquer par des raisons plus profondes la nécessité de la religion. Et cependant, c'est la philosophie qui a donné à Augustin la clef de la religion elle-même. Avant d'avoir connu Platon, il avait lu les Écritures, et il ne les avait pas comprises. Platon seul a pu le faire entrer dans la pensée de saint Jean. Il nous déclare expressément que les Écritures n'avaient eu jusqu'alors aucun attrait pour son esprit, et que, tout en croyant d'instinct à Jésus-Christ, il ne voyait en lui qu'un homme. Il n'a donc compris le Verbe

(1) En lisant cette page si forte et si éloquente, plus d'un lecteur délicat y blâmera l'abondance des antithèses; mais, avec saint Augustin, il faut s'habituer, bon gré mal gré, à cette forme de style, qui est la sienne. C'est le prix où il faut acheter sa pensée; c'est la rançon qu'il faut payer des jouissances exquises qu'on goûte avec lui. Il y a un chapitre bien curieux de la *Cité de Dieu* (livre XI, ch. 18), où saint Augustin explique avec une candeur extrême et l'enthousiasme le plus naïf comment l'antithèse est devenue le procédé constitutif de son style. « C'est, dit-il, une des plus brillantes parures du discours que l'anthithèse, et si ce mot n'est pas encore passé dans la langue latine, la figure elle-même, je veux dire l'opposition ou le contraste n'en fait pas moins l'ornement de cette langue, ou plutôt de toutes les langues du monde. » Lisez la Bible : l'antithèse est un procédé familier à saint Paul. Mais quoi! n'est-ce pas le procédé de Dieu lui-même? Partout, dans l'univers, Dieu oppose les contraires, le bien au mal, la mort à la vie. Qu'est-ce que l'univers? Un grand poème orné d'antithèses; mais ici, dit saint Augustin, faisant encore une antithèse ingénieuse, l'éloquence n'est plus dans les mots, elle est dans les choses. Si l'antithèse est partout, dans l'univers physique, dans le monde moral, dans saint Paul, dans la Bible, et même dans les conseils et les actions de Dieu, le moyen, je vous prie, de trouver mauvais que saint Augustin ait un goût si vif pour les antithèses!

fait chair qu'après que Platon lui a fait comprendre qu'il y a un Verbe, une raison éternelle, et que ce Verbe est Dieu.

Telle est la suite exacte des phases successives qu'a traversées l'esprit d'Augustin : la lecture de l'*Exhortation à la philosophie* de Cicéron marque l'époque de son initiation à la vie intellectuelle. A dix-neuf ans, il est manichéen. A trente ans nous le trouvons dégoûté du dualisme et ballotté entre le scepticisme et le panthéisme. A trente et un ans, Platon s'empare de lui et le fixe dans les voies spirituelles. Un an après, il embrasse le christianisme en restant platonicien et reçoit le baptême des mains de saint Ambroise.

C'est ainsi qu'au moment décisif de la vie d'Augustin, l'union de la philosophie platonicienne et du christianisme s'est accomplie dans son esprit. Tour à tour matérialiste, platonicien et chrétien, l'histoire de ses pensées exprime l'évolution naturelle d'une âme d'élite. La vraie philosophie l'a arraché au sensualisme et l'a mis sur la voie de la religion; celle-ci s'est ajoutée en lui à la philosophie afin de la rendre pratique et féconde. Désormais il enseignera que, pour s'affranchir de l'erreur, il faut d'abord être philosophe, mais qu'il faut être à la fois philosophe et chrétien pour posséder toute la vérité.

III.

Nous croyons avoir marqué d'une manière précise l'influence qu'exerça sur saint Augustin la première connaissance qu'il eut des doctrines platoniciennes; mais comment cette connaissance fut-elle acquise? Quels sont ces livres platoniciens qui furent placés sous ses yeux par une main amie? Et, pour généraliser la question, jusqu'où saint Augustin a-t-il poussé, dans le cours de sa carrière, l'étude des monumens du platonisme? Ce problème difficile demande à être décomposé en plusieurs autres : Saint Augustin savait-il le grec? a-t-il lu les dialogues de Platon dans le texte? S'il n'a pu aborder l'original, par quels moyens et jusqu'à quel point a-t-il connu les dialogues? Quels sont, parmi les philosophes néo-platoniciens, ceux dont il a connu les écrits? que savait-il de Plotin, de Porphyre, de Jamblique?

Un premier point à établir, c'est que saint Augustin savait très imparfaitement le grec. Il s'accuse dans les *Confessions*, avec sa candeur ordinaire, d'avoir éprouvé de bonne heure pour la langue de Démosthène une répugnance invincible (1), et nous avoue tout net qu'il n'en entendait pas un mot : *Nulla enim verba illa noveram*. Son dégoût allait à ce point que les fictions d'Homère lui paraissaient sans attrait, à lui si épris des touchantes fictions de Virgile, et qui donnait à la mort de Didon ces larmes plus tard regrettées par un christianisme jaloux. Toujours sévère pour la nature humaine, mais plus sévère pour lui-même que pour tout autre, saint Augustin attribue son peu de goût pour le grec à ce fonds de corruption, fatal héritage des enfans d'Adam; mais on en peut donner une explication plus douce et plus naturelle. A Tagaste et à Madaure, où saint Augustin commença ses études avant de les compléter à Carthage, rien ne disposait un jeune homme à comprendre la langue des Grecs et à goûter leur littérature. Carthage était

(1) *Confessions*, livre I, ch. 13 et 14.

alors, ainsi qu'on l'a remarqué (1), une ville toute romaine, n'ayant été rebâtie que sous Auguste, l'an 29 de Jésus-Christ. Les prédilections de saint Augustin furent donc pour la littérature latine, qu'il étudia avec passion. On en trouve en effet dans ses écrits une connaissance étendue dont il étale volontiers les trésors, même parmi ces austères problèmes de la théologie où le ressouvenir de Térence et de Virgile semble obséder son imagination en dépit de sa foi (2). Quand il se fit chrétien, on pourrait croire que le désir et le besoin de lire les Écritures en grec et de s'initier à la théologie des Athanase et des Origène lui fit essayer de nouvelles luttes contre son dégoût. Mais il n'en est rien. Nous le voyons presser saint Jérôme, avec une insistance qui n'est pas désintéressée, de traduire en latin les interprètes grecs de l'Écriture, et particulièrement Origène. Nous savons qu'il ne lut l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe qu'après que Rufin l'eut mise en latin (3). Mais voici un témoignage décisif : saint Augustin, dans son traité *de la Trinité*, reconnaît hautement qu'il est incapable de lire et de comprendre les écrits publiés en grec sur ces hautes matières (4).

Il n'y aurait aucune témérité à conclure de là que saint Augustin n'a pas lu dans l'original ni les dialogues de Platon, ni les *Ennéades*, ni aucun monument platonicien; mais les preuves directes abondent.

Quand saint Augustin nous raconte comment il prit connaissance pour la première fois des livres platoniciens, il nous dit qu'il les lut dans des traductions latines faites par Victorinus, rhéteur célèbre au temps de l'empereur Julien (5). Or nous avons de bonnes raisons de croire que, dans la suite de ses études philosophiques, saint Augustin continua de se servir, pour connaître les doctrines de Platon, d'intermédiaires latins. Certes, s'il est un dialogue de Platon que saint Augustin ait goûté et approfondi, c'est le *Timée*. Eh bien! dans la *Cité de Dieu*, il cite un passage capital du *Timée*, le sublime et célèbre discours que Dieu adresse aux dieux inférieurs pour les convier à prendre part à l'œuvre de la création; il le cite, non dans l'original, mais dans la version de Cicéron. En d'autres endroits de sa *Cité*, saint Augustin, discutant cette opinion, soutenue par un des interlocuteurs du *Banquet*, que nul dieu ne communique avec l'homme, loin de citer le dialogue de Platon et le texte, invoque le témoignage d'Apulée et lui emprunte ses expressions.

Est-ce à dire que saint Augustin n'ait pas fait une sérieuse étude de Pla-

(1) Nous empruntons cette remarque à M. Saint-Marc Girardin, qui a consacré à saint Augustin, non sans grand profit pour nous, plus d'une étude approfondie. Voyez, dans cette *Revue* même (1842, 15 septembre et 15 décembre) les piquans articles sur l'Afrique et saint Augustin, et, dans les *Essais de littérature et de morale*, un morceau exquis sur les *Confessions*.

(2) J'en citerai un exemple particulièrement curieux : au chapitre 26 du livre XIV de la *Cité de Dieu*, saint Augustin, décrivant ce qu'auraient été les chastes embrassemens de nos premiers parens dans le paradis s'ils avaient conservé leur innocence, emprunte à Virgile les traits de sa peinture, charmante il est vrai, mais bien profane, de la couche conjugale de Vénus.

(3) Voyez Lenain de Tillemont, *Vie de saint Augustin*, dans les *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XIII, art. 58, p. 143.

(4) *De Trinit.*, lib. III, cap. 1.

(5) *Confessions*, livre VIII, ch. 2.

ton et n'ait pas entendu sa doctrine? Non, sans doute; et nous estimons, au contraire, qu'il l'a entendue d'une manière supérieure; mais il n'en est pas moins vrai que la faible connaissance qu'il avait du grec l'a privé du plaisir exquis et délicat qu'un esprit tel que le sien n'eût pas manqué de trouver dans le commerce de Platon, et qu'il a été obligé de s'en rapporter à des intermédiaires, tantôt Victorinus, tantôt Cicéron, tantôt Apulée, tantôt enfin les amis qui l'entouraient à Milan, à Cassiciacum et à Hippone.

Par une suite inévitable et faute même de traduction, il n'a pu faire une étude régulière et complète des dialogues. On ne voit pas qu'il ait eu connaissance de toute une partie très considérable de l'œuvre de Platon, je veux parler des dialogues essentiellement consacrés à la méthode dialectique, tels que *le Sophiste* et le *Parménide*. Il paraît avoir connu le *Phédon*, le *Phèdre*, *la République*, le *Gorgias*. Peut-être le seul dialogue qu'il ait pu lire avec application et dans toute son étendue, c'est le *Timée*, et encore, bien entendu, dans la traduction de Cicéron. Il est vrai que le *Timée* contient la théorie des idées, la doctrine de la Providence, la formation de l'âme et le système du monde, et pour un homme de génie comme saint Augustin, lire le *Timée*, c'est connaître, sinon Platon tout entier, du moins le meilleur de la métaphysique de Platon.

Demandons-nous maintenant jusqu'à quel point saint Augustin est entré en commerce avec ces philosophes qu'il appelle partout les platoniciens, et, en effet, ils prenaient ce titre; mais comme ils ne le méritaient pas toujours, j'aimerais mieux les appeler les néo-platoniciens d'Alexandrie.

Saint Augustin en cite trois : Plotin, Porphyre et Jamblique, et il nomme à côté d'eux Apulée. Le nom de Jamblique, une seule fois mentionné dans la *Cité de Dieu*, ne reparaît plus, et c'est à Plotin et à Porphyre, à Porphyre surtout, que saint Augustin aime à s'adresser. Or, nous n'avons pas besoin de prouver, après ce qui a été dit, que saint Augustin n'a pas lu les *Ennéades*. Il emprunte plusieurs fois à Plotin de belles et profondes pensées, et même il en cite quelque part avec admiration ce passage d'un mysticisme tout chrétien : « Fuyons, fuyons vers notre chère patrie. Là est le Père et tout le reste avec lui. Mais quelle flotte ou quel autre moyen nous y conduira? Le vrai moyen, c'est de devenir semblable à Dieu. » Mais cette page magnifique, dont saint Augustin ne cite que quelques lignes et par fragmens épars, devait être alors dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches, et comment croire que l'homme qui a eu besoin d'Apulée pour connaître Platon serait allé chercher quelques traits de génie à travers les obscurités et les épines des *Ennéades?* En eût-il existé une traduction latine, il est douteux que saint Augustin eût pu s'en servir. Il est clair d'ailleurs qu'un seul personnage est pour lui toute l'école d'Alexandrie : c'est Porphyre.

Porphyre, en effet, est de tous les Alexandrins le plus clair, le plus pratique, le plus accessible. Sa réputation était immense. Ses écrits contre les chrétiens le désignaient à l'attention de saint Augustin. Enfin il traite de préférence un ordre de questions que Plotin, pur métaphysicien, avait négligées, les questions religieuses et morales. Aussi n'est-il point douteux que saint Augustin n'ait fait les plus grands efforts pour connaître à fond les écrits de Porphyre. Il en cite les plus importans : la *Lettre à Anébon*, ou-

vrage que nous avons conservé, le livre *De l'obstinence*, le traité *Du retour de l'âme vers Dieu*, et le fameux écrit *Contre les Chrétiens*, que la prudence ou la rancune de l'église ont anéanti.

Notre conclusion est que saint Augustin, sachant très peu le grec, n'a eu qu'une connaissance partielle et presque toujours indirecte, soit des monumens de l'antique platonisme, soit de ceux du platonisme nouveau. Le *Timée* de Platon et les écrits de Porphyre, voilà ce qu'il a le mieux connu.

Cette imperfection de ses connaissances est elle regrettable? Il paraît naturel de le penser, et toutefois de sérieux motifs nous ont conduit à penser le contraire. Or, comme cette opinion a un air de paradoxe, c'est un devoir plus étroit pour nous de la motiver.

Oui, certes, Platon, grand artiste non moins que grand philosophe, a su imprimer à sa doctrine, si vaste et si riche qu'elle soit, un profond caractère d'harmonie et d'unité; mais cette unité ne se révèle pas à tous les yeux, et d'ailleurs il y a dans les dialogues deux choses fort distinctes : d'une part, la méthode dialectique, qui n'est qu'un admirable instrument dont on peut se servir bien ou mal; puis un vaste système sur Dieu, l'homme et l'univers. Par son système, Platon est pour ainsi dire tout chrétien, et c'est ce que saint Augustin a très bien vu; mais il y a dans le développement de la méthode dialectique des pentes dangereuses sur lesquelles on ne se défend de glisser que lorsqu'on possède, avec l'inspiration philosophique, une rectitude, une mesure, une sobriété, un sentiment délicat et profond des choses morales, qui sont les dons les plus excellens et les plus rares du génie. Voilà pourquoi l'école d'Alexandrie, qui se déclare fille de Platon, qui n'aspire, dit-elle, qu'à comprendre et à développer sa pensée, le plus souvent l'altère et la corrompt. Elle emprunte au maître la méthode dialectique; mais, l'appliquant sans mesure, elle en tire un système tout opposé à celui de Platon, un système panthéiste et mystique.

Cette déviation s'explique d'une manière assez naturelle : la dialectique platonicienne consiste en effet essentiellement à poursuivre, en toute chose, ce qu'elle contient de persistant et de simple, l'élément essentiel, l'*idée*, comme dit Platon. Il est des intelligences, il est des âmes à qui rien de fini et d'imparfait ne peut suffire. Tous ces êtres que l'univers offre à nos sens, qui captivent tour à tour nos mobiles désirs, qui enchantent notre imagination de leur variété et de leur éclat, trahissent par un trait commun leur irrémédiable fragilité : ils ont des limites, ils passent et s'écoulent. Comment pourraient-ils satisfaire une âme qui se sent faite pour sentir, pour goûter, pour posséder la plénitude du bien? Celui donc qui, pressé d'une secrète inquiétude, se détourne de la scène changeante de l'univers, et rentre en soi-même pour trouver dans son âme une existence plus solide et plus durable, qui désormais considérant toute chose de l'œil de la raison, s'attache à des objets de plus en plus simples, de plus en plus stables, et monte sans relâche et sans faiblesse les degrés de cette échelle de perfection, incapable de s'arrêter et de trouver le repos, si ce n'est au sein d'une perfection absolue, d'une beauté sans souillure et sans tache d'une existence qu'aucune limite ne borne, qu'aucune durée ne mesure, qu'aucun espace ne circonscrit, celui-là, suivant Platon, est le vrai dialecticien.

Et qu'on ne s'imagine pas que la dialectique n'est qu'un élan passager de la pensée : c'est une méthode scientifique, susceptible d'une application rigoureuse et sévère, c'est au fond la méthode de tous les grands métaphysiciens; mais tantôt elle est appliquée par un Platon, un Descartes, un Leibnitz, tantôt par un Plotin, un Spinoza, un Hegel, de sorte qu'elle porte également dans ses flancs, selon qu'on en fait ou non un légitime usage, le spiritualisme le plus pur ou les illusions du panthéisme et du mysticisme. On conçoit en effet qu'une âme pénétrée d'un profond sentiment de la vanité des choses finies, et uniquement éprise de ce principe absolu et parfait auquel la dialectique aspire, on conçoit qu'à mesure qu'elle monte vers lui, elle s'imagine quitter le pur néant pour atteindre le seul être véritable, et qu'elle en vienne à dépouiller les objets qu'elle abandonne de toute la perfection, de toute la réalité qu'elle y peut saisir, pour la transporter tout entière à celui qui possède en propre l'être et la perfection, et qui contient tout en soi dans la plénitude de son existence absolue. Or, quand on quitte ainsi du premier pas la réalité sensible, l'individualité, l'espace, le mouvement et le temps, quand cet univers n'est plus qu'une vapeur légère à travers laquelle l'âme contemple l'être parfait et absolu dans sa majesté éternelle, ne touche-t-on pas au panthéisme, à ce panthéisme idéaliste et mystique, le plus noble de tous, et partant le plus séduisant pour une âme élevée?

C'est ainsi que ces nobles philosophes d'Alexandrie ont été entraînés à substituer au Dieu de Platon, à ce Dieu parfait en soi et qui se suffit à soi-même dans la possession de ses sublimes attributs, la pensée, l'amour, la félicité, à ce Dieu qui crée le monde, non par nécessité ou par caprice, mais par une inspiration de sa bonté et sur un plan réglé par sa sagesse, à ce Dieu qui donne à l'âme humaine une étincelle de sa propre raison pour la guider à travers les épreuves de la vie, jusqu'au jour où il appellera à une possession plus complète de lui-même la créature responsable et libre, devenue digne d'une telle félicité; à ce Dieu, les alexandrins ont substitué leur fantastique trinité, formée de trois hypothèses inégales, dont la troisième, cette âme universelle d'où émane nécessairement l'univers, est elle-même une émanation nécessaire de la seconde, comme celle-ci l'est de la première, de sorte que tout ce système d'émanations nécessaires et éternelles est dominé par je ne sais quelle unité inintelligible, étrangère à la conscience, à l'activité, à l'amour, à la félicité, à tous les actes de la vie, perfection creuse vers laquelle aspire l'âme abusée, et qu'elle ne peut atteindre que par la mutilation de ses meilleures facultés, abîme ténébreux où toute existence distincte, toute aspiration raisonnable, toute vertu active, tout espoir d'immortalité véritable viennent s'engloutir.

Voilà entre Platon et Plotin, entre le bon et le mauvais platonisme, des différences capitales qui ont échappé à saint Augustin. Pourquoi cela? C'est qu'il ne connaissait que faiblement les *Ennéades*. Aussi nous le voyons identifier la Trinité alexandrine avec la théodicée de Platon et les rapprocher toutes deux de la doctrine chrétienne. Il assure que Plotin est de tous les philosophes celui qui a le mieux entendu Platon; partout il identifie ouvertement l'ancien platonisme avec le nouveau. Dans sa première ferveur pour les néo-platoniciens, il allait jusqu'à dire que Plotin, c'était Platon

même revenu sur la terre (1), et cette admiration, que sa jeunesse avait si vivement ressentie à ce moment de christianisme douteux encore où un de ses amis, nourri de ses pensées, osait rapprocher Platon et Plotin de Jésus-Christ (2), il ne la désavoue pas, même au déclin de sa vie et dans son plus considérable ouvrage (3).

Il y a là une méprise grave. Je n'en accuse pas la sagacité de saint Augustin, mais sa connaissance imparfaite des textes. En plusieurs endroits, il oppose, avec un rare à-propos et une sagacité extrême, Platon à ses récens disciples : il y a même un passage où il semble avoir entrevu que ce qui a égaré les platoniciens et Porphyre, c'est l'influence de l'Orient, ce souffle du mysticisme qui venait du côté de la Perse, de la Syrie et de la Chaldée; mais en somme il ne croit qu'à des différences de détail et de surface, et il ignore les différences profondes. Eh bien ! je dis qu'il faut, non le regretter, mais s'en applaudir. Si saint Augustin eût mieux connu l'école d'Alexandrie, elle aurait pu le dégoûter du platonisme. Il a été bon qu'il n'eût de Platon lui-même qu'une connaissance partielle. Au lieu d'une méthode toujours délicate et hardie, quelquefois indécise ou téméraire, il a connu un système d'une admirable pureté. Comprendre par ses grandes lignes ce système, qui est le spiritualisme par excellence, et l'incorporer au dogme chrétien, voilà la tâche que la Providence réservait à saint Augustin. Ébauchée par saint Justin, par saint Clément d'Alexandrie, manquée et compromise par le génie ardent d'Origène, cette tâche convenait merveilleusement à saint Augustin, à la hauteur de sa raison, à la candeur de son âme, à l'étendue et à la rectitude supérieures de son génie. Voyez aussi avec quelle puissance il l'a accomplie : le christianisme et le platonisme, une fois unis par ses mains, il a été impossible de les séparer. Même au moyen âge, quand Aristote est devenu l'oracle des théologiens, le *philosophe*, comme on disait, quand saint Thomas a entrepris d'imprimer à la théologie chrétienne le cachet du péripatétisme, le fond platonicien et augustinien a subsisté. L'esprit du platonisme, comme une flamme mal étouffée, n'a cessé de vivre et de rayonner à travers tout le moyen âge, jusqu'au jour où Malebranche et Fénelon, Bossuet et Leibnitz, ont repris l'œuvre de conciliation entre l'idée platonienne et l'idée chrétienne sous la bannière hautement déployée de saint Augustin.

ÉMILE SAISSET.

(1) « Cette voix de Platon, la plus pure et la plus éclatante qu'il y ait dans la philosophie, s'est retrouvée dans la bouche de Plotin, si semblable à son maître, qu'ils paraissent contemporains, et cependant assez éloigné de lui par le temps pour que le premier des deux semble ressuscité dans l'autre (*Contr. Academ.*, lib. III, n. 41). »

(2) Voyez les *Lettres*, 71, p. 128, 1.

(3) *Cité de Dieu*, livre IX, ch. 17; livre X, ch. 2, 14.

V. DE MARS.